This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

119.

NA

LE ROMAN

DE

FLAMENCA

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

LE ROMAN

DE

FLAMENCA

PUBLIÉ

D'APRÈS LE MANUSCRIT UNIQUE DE CARCASSONNE

TRADUIT ET ACCOMPAGNÉ D'UN GLOSSAIRE

PAR

PAUL MEYER

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU
BÉZIERS
J. DELPECH, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
1865

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
21 JAN 1971

Al valen et onrat En F. Guessart, de part Paul Meyer, lo sieu disciple, salutz corals et en totas res obezir.

Bel senher maestre, pois de la vostra honor m'avetz tal fieu donat qu'ieu melhor non quier, so es la conoissensa del parlar proensal, ben es dreitz e razos qu'ieu vos en renda las merces eus en fassa bon servizi, si com hom deu far a son leial senhor. E per so car plus cortes messatge nous poiria mandar, vos ai tramesa Na Flamenca, que ben es tals que gen vos sabra proferre lo mieu homenatge. Araus prec, bel senher, quel vuelhatz grazir e la messatgeira acuelhir, per amor celhui que vos es totz aclis.

Facha a Paris el mes de mai M DCCC LXV.

INTRODUCTION

I

Raynouard est le premier qui ait fait connaître par une analyse et des extraits le poëme dont je publie la première édition. L'unique manuscrit qui nous l'a conservé ayant perdu ses premiers et ses derniers feuillets, il n'y avait point à compter sur l'*incipit* ni sur l'*explicit* pour fournir un titre à l'ouvrage. Il a donc fallu l'imaginer. Raynouard a choisi « Roman de Flamenca », du nom de l'héroïne, comme il aurait pu dire « Roman de Guillaume de Nevers », puisque tel est le nom du héros. J'adopte le titre consacré.

Ce roman occupe dans la littérature provençale une place à part. Il n'a rien de commun avec les vieilles traditions carlovingiennes ou bretonnes; le sujet n'en est pas emprunté aux légendes que l'antiquité a transmises au moyen-âge; et on ne saurait non plus y voir un de ces récits populaires que l'on retrouve presque en chaque littérature, et dont le caractère impersonnel empêche de démêler l'origine. *Flamenca* est la création d'un homme d'esprit qui a voulu faire une œuvre agréable où fût représentée dans ce qu'elle avait de plus brillant la vie des cours au XIIe siècle. C'était un roman de mœurs contemporaines.

Archambaut, seigneur de Bourbon, a obtenu la main de Flamenca, fille du comte Gui de Nemours; les noces sont célébrées avec magnificence, et le nouvel époux, ne voulant pas être en reste de libéralité, revient seul à Bourbon afin d'y ordonner une fête dont l'éclat dépassera toutes celles qu'on a vues jusqu'à ce jour. Ses préparatifs terminés, il fait annoncer sa cour; il y invite le roi de France et le prie de lui amener Flamenca restée à Nemours.

La fête est splendide. Cependant un incident futile vient troubler ponr longtemps le bonheur d'Archambaut. Le roi s'était avisé, on ne sait pourquoi, de fixer au bout de sa lance une manche de femme. La reine s'en aperçoit; irritée, elle fait appeler Archambaut, et lui laisse entendre que ce gage d'amour pourrait bien venir de Flamenca. Archambaut se défend d'en rien croire, toutefois, il quitte la reine plus affecté qu'il ne veut en avoir l'air. Certains faits qu'en une autre situation d'esprit il n'eût pas remarqués, certaines galanteries du roi à l'égard de Flamenca viennent augmenter ses soupçons; cependant il se contient jusqu'au départ de ses hôtes, mais alors il éclate en reproches insensés contre sa femme, il se croit trompé, il accuse le roi. Désormais, un seul moyen peut assurer sa sécurité, c'est de tenir sa femme renfermée dans une tour. L'infortunée vécut ainsi deux ans, ne sortant que pour aller à l'église, les dimanches et jours de fêtes, ayant constamment à supporter la mauvaise humeur de son mari.

En ce temps vivait en Bourgogne un jeune chevalier dont le poète nous trace le plus séduisant portrait; il était jeune, si jeune qu'il grandissait encore, et déjà la

renommée de ses exploits à la guerre et dans les tournois s'était répandue au loin. Il apprit l'infortune de Flamenca, et voyant en perspective une aventure qui pourrait lui faire honneur, il se mit en tête, non, comme les chevaliers de la Table ronde, de délivrer la belle prisonnière, mais, plus simplement, de l'aimer et de s'en faire aimer. Il se rendit à Bourbon, s'y installa sous prétexte de soigner sa santé, et bientôt, par des cadeaux faits à propos, il se concilia ses hôtes et le curé du lieu. Tout lui réussit à souhait: son hôtesse, charmée par sa grâce et sa libéralité, vient au-devant de ses désirs en lui proposant de lui laisser la maison entière. Guillaume accepte, ses hôtes déménagent, et le voilà maître de la place. Il en profite pour faire pratiquer une voie souterraine entre sa chambre et les bains. Mais c'était peu de pouvoir s'y rendre en secret, il fallait encore y trouver Flamenca. Guillaume avait remarqué qu'à l'église, en offrant la paix, le clerc approchait la dame d'assez près pour être à portée de lui dire au moins un mot. Il s'agissait donc de prendre sa place. Pour y parvenir, notre jeune chevalier eut recours à un moyen étrange. Un jour, au sortir de table, il se déclare chanoine; il avait un peu négligé les prescriptions canoniques, mais maintenant il voulait faire pénitence; il priait donc le curé de le tonsurer et de le recevoir pour son clerc. Il fut agréé sans peine, et envoya son prédécesseur étudier à Paris.

Le premier jour qu'il entra en fonctions, il dit à Flamenca: *Hélas!* Grand émoi de celle-ci; elle feint de voir une amère raillerie dans le mot de Guillaume; c'est elle, bien plutôt qui pourrait se dire malheureuse! mais les deux jeunes filles qu'Archambaut avait placées auprès

d'elle comme demoiselles de compagnie, lui font entendre que le mot dont elle s'étonne est l'indice de sentiments tout autres; elle se laisse persuader, et le dimanche suivant elle répond : *Que plans?* (de quoi te plains tu?) Dès lors, le dialogue se poursuit ainsi : GUILLAUME. Je meurs. — FLAMENCA. De quoi? — G. D'amour. — F. Pour qui? — G. Pour vous. — F. Qu'y puis-je? — G. Guérir. — F. Comment? — G. Par engin [1]. — F. Faites. — G. C'est fait. — F. Quel est-il? — G. Vous irez. — F. Et où? — G. Aux bains. — F. Quand? — G. Bientôt. -- F. Je le veux bien [2].

Entre *Hélas!* et *Je le veux bien* il y a trois mois. Trois mois pour prononcer vingt paroles c'est beaucoup, et ce n'est pas trop pour le résultat obtenu. Depuis *Je le veux bien* tout alla au gré de nos deux amants.

Cependant, par suite de ce bonheur inespéré, Flamenca s'était complètement détachée de son mari; elle n'avait plus pour lui qu'indifférence et dédain, à tel point, nous dit le poète, qu'elle ne prenait plus la peine de se lever lorsqu'il paraissait. Archambaut ne put s'empêcher de remarquer le changement qui s'était opéré en elle; mais il n'en pouvait deviner la cause. Il eut à ce sujet une explication avec Flamenca. Celle-ci lui représenta l'excès de sa jalousie, et lui promit de jurer sur des reliques « qu'elle se garderait elle-même aussi bien qu'il l'avait gardée jusque là. »

Ce passage est important, il est la clé de ce qui va suivre. Archambaut, loin de se douter que sa surveillance

1 J'emploie ici ce vieux mot, parce que « stratagème » est trop long.

2 *Platz mi*, il me plaît.

eût été mise en défaut, accepta le serment comme une garantie absolue, alors qu'il excluait uniquement de nouvelles liaisons.

Une fois délivrée, Flamenca s'empressa de faire part à son amant de sa nouvelle situation. Elle lui remontra qu'il n'avait plus à se cacher et que désormais il devait reprendre la vie qui convenait à un homme de son rang et de sa valeur. Guillaume s'éloigna donc pour un temps; il alla guerroyer en Flandres et s'y fit une grande réputation. Le bruit de sa renommée vint aux oreilles d'Archambaut, qui, guéri de sa misanthropie, se préparait à tenir cour à Bourbon. Il y invita Guillaume qui ne se fit pas prier. Les deux amants se retrouvèrent, et Flamenca usa de la liberté qu'elle s'était réservée par son serment. Le poète décrit longuement ce tournoi où Guillaume brilla entre tous, et après lui Archambaut. La fête dure encore au moment où le manuscrit s'arrête, sans que rien nous fasse prévoir le dénouement.

Comme on le voit par cette rapide analyse, comme on le verra mieux encore par la lecture de l'ouvrage, le roman de Flamenca est empreint d'un cachet d'originalité qui exclut tout soupçon d'imitation. Il n'y a donc point lieu de lui chercher une origine lointaine : la politesse des mœurs, la libéralité des personnages, les noms de plusieurs d'entre eux, une infinité de détails sur leur vie privée et publique, tout enfin nous reporte au XIIe siècle. C'est dans les hautes sphères de la société de cette époque que notre romancier a placé l'action de son récit, c'est là qu'il a choisi ses types. Y a-t-il pris aussi son sujet ? En d'autres termes, les amours de Flamenca et de Guillaume

ont elles un fondement historique? Pour ma part je ne le pense pas, et je fais honneur du tout à l'imagination du poète. Sans doute, on lit en un passage [1] que la jalousie d'Archambaut et sa conduite à l'égard de Flamenca étaient devenues le sujet de chansons satiriques qui couraient par toute l'Auvergne; et à dire vrai il se peut fort bien qu'un des seigneurs de Bourbon-l'Archambault ait été jaloux de sa femme; et il n'est pas non plus impossible qu'on se soit moqué de lui. D'autre part, je crois volontiers que l'idée d'un souterrain conduisant à une salle de bains devenue lieu de rendez-vous, s'était présentée à plusieurs avant que l'auteur de *Flamenca* en tirât parti [2], mais, en admettant même que les faits accessoires du roman puissent n'être point dépourvus de fondement, il restera encore une assez belle part à la fantaisie. Et d'abord, le procédé ingénieux que Guillaume imagine pour converser avec sa dame est une conception que je revendique pour notre romancier. Aussi loin que s'étendent mes informations, je ne vois point que personne s'en soit avisé avant lui, ni après. C'est que dans l'application ce procédé doit présenter de sérieuses difficultés, sans compter qu'il exige une patience dont les amants vulgaires sont peu capables.

A part cette conception hardie autant que neuve, le roman ne présente aucune situation qui soit particulièrement digne de remarque. Dès le moment où Guillaume et son amante ont trouvé moyen de se voir, l'action se traîne, s'alanguit quelque temps, pour recommencer à

1 V. 1181-4.

2 Amaury-Duval a signalé le même moyen dans le Chevalier à la Trappe (*Hist. litt.* XIX, 788).

nouveau après le retour de Guillaume. C'est comme un second récit enté sur le premier, mais un récit qui n'a plus rien de dramatique, où tout est description, dans lequel rien ne marche à un dénouement. On ne sait comment l'histoire peut finir; mais à vrai dire, on s'en soucie peu; car la curiosité est satisfaite alors que Guillaume a mené à bonne fin sa difficile entreprise.

D'ailleurs, c'est par les caractères que vaut *Flamenca*. Ils sont étudiés avec une extrême finesse, et certains d'entre eux peuvent passer pour d'excellents types. Mais, pour les apprécier, il faut se placer au point de vue de l'auteur, il faut se pénétrer des idées sous l'empire desquelles il écrivait; surtout il importe de se bien persuader qu'il n'a pas eu d'autre intention que celle de composer un ouvrage plaisant et délectable, non point une œuvre morale. Il est de ceux dont un pieux traducteur du roman ascétique de Barlaam et Josaphat a dit :

Pluseur ont sovent travaillé,
Le jor pensé, la nuit veillé
Por rimer et por chose dire
Dont il fasoient la gent rire.
Ne leur chaloit fust voir ou fable
Mais que à aus fust delitable [1].

Pour lui, la vertu la plus prisée est la libéralité, sans laquelle la vie élégante des cours perd tout son lustre, et le défaut le plus blâmable est la jalousie, ennemie naturelle des réunions brillantes et des tournois. Son héros, Guillaume de Nevers, est le modèle du gentilhomme

1 *Barlaam und Josaphat*, Stuttgart, 1861, p. 336-7.

accompli, tel que pouvait le concevoir un troubadour. Il est riche, et prodigue l'argent avec cette générosité irréfléchie dont les chroniques et les romans du temps nous offrent tant d'exemples. Il excelle dans tous les exercices du corps et de l'esprit : vainqueur dans les tournois et dans les guerres, il possède l'instruction suffisante pour remplir au besoin l'office de clerc. Aussi, est-il recherché de tous : des hommes qui tiennent son amitié à grand honneur [1], des dames qu'il charme par son esprit [2], des jongleurs qu'il comble de présents [3]. Entre lui et Archambaut, soupçonneux, grognon, bourru par système, la partie était trop inégale, et Flamenca mérite bien quelque indulgence.

Mais le contraste n'existe pas qu'entre Archambaut et Guillaume : Archambaut est à lui seul toute une antithèse. Lui si grand, si noble, si généreux, éprouve une métamorphose subite à l'instant où la jalousie lui est entrée au cœur : il se fait rébarbatif à plaisir, espérant ainsi inspirer à sa femme une crainte salutaire [4] ; il ne voit personne et devient pour tous un objet de moquerie. Puis, comme par enchantement, sur la foi d'un serment fallacieux, le voilà qui dépouille la jalousie et redevient l'homme d'autrefois ; comme dit le poète « il recouvre courtoisie » [5]. Il mérite d'être l'ami de Guillaume et devient presque son émule, sans toutefois s'élever à sa hauteur, car notre

1 V. 6964.

2 V. 1690-3.

3 V. 1725 et suiv.

4 V. 1557-68.

5 V. 6775.

romancier n'est disposé à sacrifier son héros à personne, et d'ailleurs, dans sa pensée, le second rang était honorable quand Guillaume occupait le premier.

Ces deux types sont également intéressants pour l'histoire des mœurs, mais au point de vue littéraire, ils n'ont pas la même valeur. Guillaume est trop parfait. Dès qu'on est informé « qu'il était si bon qu'il ne pouvait devenir meilleur [1] », sachant d'ailleurs en quoi consiste la perfection aux yeux d'un troubadour, on reste indifférent aux développements dans lesquels notre auteur s'attarde pour nous faire mieux apprécier son personnage de prédilection. Archambaut nous attache davantage, il est plus ondoyant, plus fantasque, pourrait-on dire. D'ailleurs les scènes de jalousie dont il est l'unique acteur sont composées de main de maître. Il y a dans les querelles qu'il fait à sa femme, dans les monologues où on le voit s'exciter lui-même, des traits d'un comique excellent. Lorsqu'Archambaut dit à Flamenca, qui n'en peut mais : « Je connais bien le petit manége des regards, des signes, des mains serrées, des pieds pressés. A qui pensez-vous avoir affaire ? je suis aussi rusé que vous [2] », on se rappelle Arnolphe faisant la leçon à son frère :

> Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point !
> Je sais les tours rusés et les subtiles trames
> Dont pour nous en planter savent user les femmes.

Le personnage de Flamenca vaut moins. On l'aura suffisamment apprécié en disant qu'il fait pendant à celui de Guil-

1 V. 1711.

2 V. 1143-6.

laume. Des deux parts même politesse, mêmes goûts, mêmes qualités physiques et morales. L'amour auquel ils cèdent l'un et l'autre est un sentiment froid, résultat d'une vie oisive que l'on cherche à occuper plutôt que d'une passion véritable. Pour Guillaume, c'est affaire de bon ton; il était arrivé à un âge où il ne pouvait, lui gentilhomme, sans déroger à l'usage, se dispenser d'avoir quelque aventure amoureuse [1]. Pour Flamenca il s'agit, ou peu s'en faut, d'un devoir à accomplir, d'une redevance féodale à payer: il faut recevoir Amour qui se présente en qualité de seigneur et réclame son droit de gîte [2]. En fidèle vassale, elle se soumet sans hésiter. A la vérité, Crainte et Vergogne font quelques objections: Archambaut n'entend pas raillerie, dit la première, il pourra bien la brûler vive! — Qu'elle se garde du blâme du monde! dit la seconde; — Mais, reprend Amour, Vergogne et Crainte n'ont jamais fait un cœur vaillant [3]. Si elle opposait quelque résistance, ce serait pour la forme, mais les jeunes filles qu'Archambaut lui a données comme demoiselles de compagnie, lui font judicieusement observer que les circonstances où elle est placée l'obligent à abréger les délais ordinaires [4]; et elle encourage Guillaume par ses réponses.

Les deux amants ont si peu de doutes sur la toute puissance du sentiment auquel ils obéissent, et, partant, sur la légitimité de leurs désirs, qu'ils n'hésitent pas à faire intervenir la volonté divine dans leur entreprise. Ainsi,

1 V. 1775-80.

2 V. 5572 et suiv.

3 V. 5560 et suiv.

4 V. 5232 et suiv.

Guillaume, selon une antique superstition, consulte le sort en ouvrant au hasard un psautier; il tombe sur le verset *Dilexi quoniam* [1] et s'écrie tout rassuré : « Dieu connaît nos désirs ! » Une autre fois, pendant la messe, au moment de l'évangile, un homme se trouvait placé entre lui et Flamenca, de manière à le gêner dans sa contemplation, « mais Dieu voulut qu'il se dérangeât [2]. » Ailleurs nous le voyons faire vœu de consacrer une partie de ses revenus à la construction d'églises et de ponts, si Dieu lui permet d'arriver à ses fins [3]. Flamenca de son côté ne nous surprend pas moins lorsque nous la voyons prendre Dieu à témoin qu'elle se donne pour toujours à Guillaume [4] et lui adresser de ferventes prières afin qu'il protége son amant et lui permette de parvenir au but de ses désirs [5].

Un sentiment qui s'impose d'une manière aussi fatale et qu'on accepte avec autant de complaisance est peu propre à faire naître des situations dramatiques. Aussi le caractère de Flamenca est-il médiocrement sympathique. En cédant tout d'abord aux sollicitations de Guillaume, elle compromet l'intérêt qu'inspiraient sa captivité et ses souffrances imméritées, mais elle le perd tout à fait par le subterfuge indigne qu'elle emploie afin de regagner sa liberté. Un franc parjure nous choquerait moins que le vain serment qui lui sert à calmer les défiances d'Archambaut tout en le trompant.

1 V. 2302.

2 V. 2525.

3 V. 5063 et suiv.

4 V. 5330 et suiv.

5 V. 5365-9.

Telles sont les mœurs dont *Flamenca* nous offre le tableau, tels sont les caractères auxquels se plaisait une société chez qui la tenacité des croyances religieuses a été impuissante à préserver le sens moral de la plus rapide perversion.

II

Il y a beaucoup à prendre dans *Flamenca* pour l'histoire de la société polie au moyen-âge. Je ne puis indiquer ici tous les passages qui fournissent de curieuses indications sur les mœurs, les usages, le bon ton de cette époque ; c'est une recherche que chacun pourra faire à son point de vue particulier, en usant, si besoin est, de la traduction que j'ai jointe au texte, afin précisément de le rendre accessible à ceux qui, sans faire une étude préalable de la langue provençale, voudraient néanmoins profiter des renseignements que fournit notre poème sur l'état moral du XIIe et du XIIIe siècle. Toutefois, il est un point sur lequel je dois dès à présent attirer l'attention, parce qu'il exige des éclaircissements qui ne sauraient être donnés commodément dans les notes qui accompagnent la traduction. Je veux parler des bains de Bourbon-l'Archambault, où se passe l'action du poème. Sans doute, le séjour aux eaux n'avait point dès lors dans les usages de la société élégante, la place qu'il y occupe aujourd'hui, mais néanmoins les eaux de Bourbon ne laissaient pas d'avoir au moyen-âge une grande renommée. On les trouve mentionnés dans un recueil de dictons populaires composé

au XIIIe siècle [1]; et nous voyons par un passage de *Flamenca* qu'ils étaient fréquentés par de nombreux étrangers [2]. Des hôtels confortables, au nombre desquels le poète cite honorablement celui de Pierre Gui, recevaient les baigneurs. L'organisation des bains eux-mêmes est digne de remarque : ils semblent avoir été annexés aux divers hôtels; un écriteau indiquait leurs propriétés [3], usage qui se retrouve ailleurs [4]. Dans chacun l'eau minérale jaillissait bouillonnante, rafraîchie au besoin par un jet d'eau froide disposé tout auprès. Aux bains étaient attenantes des chambres de repos [5].

Cet aménagement paraît assez compliqué, surtout si on admet, comme semblent l'indiquer les expressions du texte, que les eaux étaient amenées par des conduits en chaque

1 Bibl. Imp., Fr. 837 (ancien 7218) fol. 226 *b*; Crapelet, *Proverbes et Dictons populaires*; Le Roux de Lincy, *Le livre des proverbes français*, 2e éd., I, 321.

2 V. 3801-5.

3 V. 1474-5.

4 Par exemple aux eaux de Pouzzoles; on lit en effet dans le poème français du médecin Richart Eudes, composé en 1392 :

Et pour ce que le bien commun
Plus profite, jadiz chascun
Baing fu par nom intitulé,
Et miz son nom sus, que celé
Ne fust à nul qui le voulsist :
De quelque mal que se doulsist
Peust trouver escrit le remede
Ou d'eve chaude ou d'eve froide.

[illegible]ard-Bréholles, Notice sur le véritable auteur du poème [illegible] *Balneis Puteolanis*; dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de France, XXI, 347).

5 V. 1483-92.

bain. Je ne dois pas taire que le plus ancien témoignage qui nous soit parvenu sur les eaux de Bourbon après celui de *Flamenca*, nous représente les choses d'une façon assez différente. Selon Nicolas de Nicolay, géographe et valet de chambre de Charles IX, les bains consistaient en un grand réservoir octogone alimenté par une source sur laquelle s'ouvraient trois puits contigus. Un dessin joint à sa description nous montre les baigneurs prenant leurs ébats dans ce bassin [1]. Mais l'usage de prendre les bains en commun ne paraît pas avoir été suivi à l'exclusion de tout autre. Faye en 1778, de Brieude en 1788 nous apprennent qu'on prenait les bains à domicile au moyen de baignoires [2].

Que la description donnée par l'auteur de *Flamenca* ne soit pas d'une exactitude rigoureuse, je l'admets sans peine, elle n'a, toutefois, rien d'invraisemblable. On a d'ailleurs la preuve du soin qui était apporté à l'organisation des bains.

1 L'ouvrage de Nicolas de Nicolay d'où je tire ces renseignements porte la date de 1569, il est intitulé *Générale description du païs et duché de Bourbonnois*, et se conserve à la Bibliothèque Mazarine sous le n° 516 A. Des extraits relatifs aux bains de Bourbon-Lancy, Bourbon l'Archambault, Néris, Saint-Pardoux, Vichy, en ont été publiés par M. Victor Advielle (Paris, Chaix et Dentu, 1864, 24 p. in-8.) — Il est à remarquer que Nicolas de Nicolay écrit constamment Bourbon l'*Archimbaud*, comme le roman de Flamenca, et non l'*Archambaud*.

2 Faye, *Essai sur les eaux minérales et médicinales de la ville de Bourbon-l'Archambault*, Moulins et Paris, 1778, in-12, p. 61. — De Brieude, *Observations sur les eaux thermales de Bourbon-l'Archambault, de Vichy et du Mont d'Or*, Paris 1788, in-8, p. 8.

Elle nous est fournie notamment par d'anciens comptes de Navarre qui nous ont conservé les renseignements les plus précis sur la location et l'entretien des bains d'Estella et de Tudela au XIIIe siècle [1].

III

Nous avons jusqu'ci étudié le roman de Flamenca comme œuvre littéraire, comme document utile à l'histoire des mœurs ; nous essaierons présentement, en nous plaçant à un point de vue moins général, de lui assigner son rang dans la série des monuments de la littérature provençale.

Il appartient à une période à laquelle tôt ou tard viennent aboutir toutes les littératures : celle où le récit d'aventures, si variées, si inouïes qu'on les suppose, ne suffit plus à exciter l'intérêt, où l'imagination n'ayant plus pour les faits extérieurs la curiosité du premier âge se complaît dans la description des sentiments intimes.

Au midi de la France une civilisation avancée, des mœurs polies, amenèrent plus tôt qu'ailleurs cette évolu-

[1] Des extraits en ont été publiés par M. Francisque Michel dans ses notes sur l'*Histoire de la guerre de Navarre* de Guillaume Anelier (p. 569 72). — Je ne sais sur quel fondement M. Michel a prétendu que les bains de Bourbon l'Archambault ne payaient aucune redevance (p. 571). Le passage de *Flamenca* auquel il renvoie (fol. 26 du ms., et p. 18-9 des fragments publiés par Raynouard, dans le tome I du Lexique roman) ne contiennent rien de pareil ; on y voit que les bains étaient loués aux baigneurs par des particuliers, mais rien ne dit que ceux-ci n'avaient point une redevance à payer au seigneur.

tion du goût littéraire. Dès le XIIe siècle elle était accomplie dans les régions élevées de la société par la poésie amoureuse des troubadours, qui ne contient autre chose que l'expression élégante et peu variée d'un sentiment délicat, mais à la même époque elle ne s'était pas encore manifestée dans le roman, genre moins relevé et ne s'adressant point uniquement au public choisi des troubadours : *Jaufre*, au commencement du XIIIe siècle, *Blandin de Cornouailles*, un peu plus tard, sont des romans d'aventure, *Flamenca* au même temps est un roman de mœurs.

La littérature française n'arriva qu'au XIIIe siècle à la phase où l'analyse des sentiments tend à se substituer au récit de faits merveilleux, mais elle tomba presque aussitôt dans un excès dont à la vérité l'auteur de *Flamenca* ne s'est pas toujours gardé : elle personnifia les sentiments, et alors apparut l'allégorie qui rend si fastidieuse la lecture de certains ouvrages du XIIIe siècle au XVIe, et notamment du *Roman de la Rose*. Nous ne savons si au midi de la France le goût aurait suivi la même marche qu'au nord, car le développement littéraire y fut subitement interrompu par la croisade albigeoise et plus encore par ses désastreuses conséquences. L'époque où l'allégorie fleurit en France est en effet celle où la littérature provençale périt misérablement avec l'indépendance des provinces où elle avait brillé d'une si grande splendeur. Toutefois certains indices nous montrent le même goût naissant au Midi. Déjà, je le répète, la tendance à l'allégorie se fait sentir en plus d'un endroit de notre roman [1]; et d'autre part il nous est parvenu deux petits poèmes, l'un

[1] Voyez notamment v. 227-47, 740-70, etc.

et l'autre du XIIIe siècle, qu'elle a tout envahis. Dans l'un, qu'on pourrait intituler la Cour d'Amour, paraissent, outre Amour lui-même, Joie, Soulas, Hardiesse, Courtoisie [1]; dans l'autre on voit figurer avec l'auteur, qui est nommé Peire Wilhem [2], le Dieu d'Amour, Merci, Vergogne, Loyauté.

Le genre poétique auquel appartient *Flamenca* est celui des *novas* [3], terme qui semble propre à la littérature provençale et dont il est difficile de donner la définition exacte. D'une part en effet nous le voyons appliqué à des compositions assez courtes dont le sujet est emprunté à la vie contemporaine : tel est le caractère que présentent les *novas* de Raimon Vidal de Besaudun et d'Arnaut de Carcassonne [4], et d'un autre côté les *Leys d'amors* rangent parmi les *novas* le *Breviari d'amor* [5]; mais le poème lui-même ne prend nulle part cette qualification, et, par sa forme didactique plus encore que par ses proportions colossales, semble ne pouvoir figurer dans la même catégorie que *las novas del papagai*, d'Arnaut de Carcassonne, ou le *Castia-gilos*, de Raimon Vidal. Il est donc à croire

1 Publ. par Mahn, *Gedichte* n° 279, et par Bartsch, *Lesebuch*, p. 34-8.

2 C'est au moins une conjecture extrêmement probable : dans l'unique ms. qui nous a conservé cet ouvrage (Bibl. Imp. Lav. 14) on lit *Peire W.* — Voyez pour plus d'éclaircissement Bartsch, *Provenzalisches Lesebuch* p. XI, et *Peire Vidal's Lieder* p. XCIV.

3 Pero a mas *novas* vos torn. (V. 247.)

4 Voy. Bartsch, *Provenzalisches Lesebuch*, p. XI; *Denkmæler der prov. literatur*, p. XIX.

5 I, 136.

que les savants auteurs des *Leys d'amors* ont trop étendu le sens du mot *novas*, et qu'il convient de réserver ce titre aux ouvrages de fantaisie et d'imagination tels que les nouvelles de Raimon Vidal ou *Flamenca*. Naturellement cette dénomination n'a rien d'absolu, et il peut arriver que des compositions de ce genre soient désignées par le terme plus général de *roman* [1], encore qu'on le réserve plus ordinairement aux écrits qui sont la traduction ou l'amplification d'un texte latin :

Aras son mons *romans* fenitz,

dit le traducteur de l'évangile de l'Enfance [2], et Bertran de Marseille au commencement de la vie de Sainte Enimie :

Trais aquest *romans* de lati [3],

et à la fin :

. . . . pel nom d'aquesta verge
De qui avem fach cest *romans* [4].

Les *novas* telles que j'essaie de les définir sont analogues pour le fonds aux *novelle* des Italiens, et à nos *nouvelles*. Leur forme est constante, c'est le vers octosyllabique à rimes accouplées.

1 Tel est le cas de l'une des nouvelles allégoriques mentionnées plus haut; voy. Bartsch, *Lesebuch* p. 34, vers 55, 60, 63, 66.

2 Bartsch, *Denkmæler*, 305, 27.

3 Raynouard, *Lex. rom.* I, 549; Bartsch, *Denkmæler*, 216, 1; Sachs (Berlin 1857) vers 5.

4 *Lex. rom.* I. 562; *Denkm.*, p. 270, 22; Sachs, v. 1999.

Ce genre de poésie, dont *Flamenca* est assurément le type le plus considérable à tous égards, n'apparaît pas avant le XIIIe siècle. A cette époque appartiennent Raimon Vidal, de qui nous possédons trois nouvelles, Arnaut de Carcassonne qui nous en a laissé une, Peire Wilhem, l'auteur de la nouvelle allégorique dont j'ai parlé tout à l'heure, et probablement cet Elias Fonsalada, qui, au rapport de son biographe, « no bon trobaire, mas noellaire fo [1]. » C'est là une première présomption quant à la date de *Flamenca* ; d'autres indices viennent la confirmer. Ainsi, notre poète se répand en plaintes amères contre l'avarice du siècle, il oppose l'esprit étroit et égoïste de ses contemporains à la générosité que déploient les personnages de son roman [2]. Or les mêmes regrets se manifestent avec persistance chez les troubadours du XIIIe siècle; chez Raimon Vidal, par exemple, qui a consacré une nouvelle entière à faire ressortir la décadence des cours et l'abaissement de la noblesse [3]. Au temps de l'auteur de *Flamenca* les cours jadis brillantes de Richard Cœur-de-lion, d'Alphonse II d'Aragon, de Raimon V comte de Toulouse, de Guillaume de Montpellier, de Barral de Marseille, de Boniface de Montferrat, n'existaient plus. Au moins n'en fait-il aucune mention. Il est vrai qu'il parle d'un présent offert au seigneur Archambaut par « le preux marquis de Montferrat [4], » et que cette expression, employée aussi

1 Raynouard, *Choix* V. 142; *Parn. occ.*, p. 366.

2 V. 225 et suiv.

3 Bartsch, *Denkm.* 144-92. — D'autres témoignages ont été réunis par M. Diez, *Die Poesie der Troubadours*, p. 65-9, (68-72 de la traduction du baron de Roisin). Voyez aussi les plaintes de Guillaume de Tudela, v. 208-20.

4 V. 7182.

par Raimon Vidal [1] ne peut désigner aucun autre que Boniface marquis de Montferrat, mort en 1207 roi de Thessalonique, le protecteur de Rambaut de Vaqueiras, de Gaucelm Faidit, d'Elias Cairel; mais c'est là un souvenir rétrospectif. Et en effet, les événements du poëme ne sont nulle part donnés comme contemporains, le contraire résulte du passage ci-dessus mentionné où le poète établit entre le temps présent et l'époque précédente une comparaison qui est toute à l'avantage de cette dernière.

Ce qui fait bien voir que les beaux temps de la civilisation méridionale étaient passés au moment où écrivait notre auteur, c'est qu'il a plus de relations avec le Nord qu'avec le Midi. Le XIIIe siècle est pour les provinces françaises l'époque brillante, c'est de ce côté naturellement qu'il tournait sa pensée. Ainsi, Archambaut invite le roi de France à ses fêtes; il rencontre Guillaume à un tournoi donné par le duc de Brabant; parmi les chevaliers qui sont désignés comme ayant assisté à la cour qu'il tient après avoir rendu la liberté à Flamenca, on voit bien des noms et des titres français : les comtes de Champagne (v. 8002), de Flandres (v. 8079), de Brienne (v. 7988), de Saint-Pol (v. 7950), de Louvain (v. 7868), le vicomte de Melun (v. 8061). La même disposition d'esprit se manifeste dans les plus petits faits : veut-il donner l'idée d'une grande exhibition de fourrures, les foires de Champagne lui fournissent un terme de comparaison (v. 188). Son héros, Guillaume, porte des bottines de Douai (v. 2209); il donne à son hôte une ceinture dont la boucle est travaillée à la française (v. 2249), à son hôtesse des four-

[1] Bartsch, *Denkm.*, 150, 4.

rures de Cambrai (v. 3502); il se dit chanoine de Péronne (v. 3560); il a été élevé à Paris (v. 1630), et c'est à Paris aussi qu'il envoie le clerc Nicolas pour y faire ses études (v. 3643). Nous verrons tout à l'heure, en étudiant plus particulièremeut la personnalité du poète, que la littérature française occupait dans son esprit une place plus grande que la littérature provençale. Remarquons enfin qu'il n'existe sur *Flamenca* aucun témoignage, ce qui serait au moins étrange si nous n'avions affaire à l'une des plus récentes productions de la poésie provençale. On verra plus loin que ces inductions sont pleinement confirmées par les indices que fournit la langue de l'ouvrage.

Raynouard a tenté de fixer par une ingénieuse observation la limite inférieure de l'époque à laquelle on peut rapporter la composition de notre roman. Ayant remarqué que la Fête-Dieu, instituée en 1264 par le pape Urbain IV, ne figurait pas dans l'énumération des fêtes qui procurent à Guillaume le moyen de parler à Flamenca, il en a conclu que cette fête n'existait pas encore au temps où le poème parut. [1] Je reproduis pour mon compte cet argument qui vient s'ajouter à ceux qui ont été réunis précédemment, mais qui à lui tout seul ne me paraît pas décisif. Supposé en effet que l'auteur ait vécu après 1264, ce qui me semble à tous égards très invraisemblable, si peu soucieux qu'on le suppose de la vérité historique, ne peut-on point admettre qu'il se soit à dessein abstenu de mentionner une fête qu'il savait tout récemment instituée ? Mais je le répète, pour les motifs ci-dessus exprimés, je ne pense pas qu'on puisse faire descendre notre poème aussi bas que 1264 ; je serais disposé à en placer la composition entre 1220 et 1250.

— But when did this fête pass into general use? That is more important

1 *Lexique roman*, I, 44.

Si nous pouvons déterminer approximativement l'époque où *Flamenca* fut composée, nous ne devons pas espérer d'en jamais connaître le poète, à moins qu'on vienne à en découvrir un manuscrit complet. Au XIIIe siècle, en effet, et déjà même à la fin du XIIe, les auteurs se nomment en général, soit dans le préambule de leurs œuvres, soit à la fin. Chrestien de Troyes a employé ces deux manières ; mais ici précisément les premiers et les derniers feuillets manquent. Il faut donc, jusqu'à nouvel informé, se résigner à considérer *Flamenca* comme un ouvrage anonyme. Si cependant on voulait émettre au moins une conjecture, on pourrait invoquer le passage où l'auteur, après avoir fait l'éloge de son héros, Guillaume de Nevers, lui reproche amicalement, en quelque sorte, de ne point avoir assez d'affection pour « Bernardet [1] », on pourrait, dis-je, identifier ce petit Bernard avec l'auteur; et, comme le nom de Bernard, fort commun autrefois comme aujourd'hui, a été porté par plusieurs troubadours du XIIIe siècle, on pourrait enfin ajouter *Flamenca* au bagage littéraire de l'un d'eux.

C'est là une hypothèse fondée sur une base si incertaine qu'il serait aussi inutile de l'attaquer que de la défendre ; mais tout en restant dans l'ignorance à l'égard du nom de notre poète, du moins pouvons-nous, grâce au caractère tout personnel qu'il a imprimé à son œuvre, connaître ses goûts, ses tendances, ses idées. Pour peu qu'on prenne la peine de le lire, dans le texte s'entend, non dans ma traduction, on s'apercevra qu'il était homme d'esprit, quoique parfois un peu enclin à la subtilité. Il était versé

1 V. 1740 ; voy. a note de la p. 307 .

dans toutes les questions amoureuses qui occupaient la société polie du XIIe et du XIIIe siècle; comme son héros [1] sans doute il avait lu tous les auteurs qui parlent d'amour.

Sa conception de l'amour est, sous une forme poétique, celle qu'offrent maints ouvrages du XIIIe siècle. Il distingue Amour qui inspire le sentiment amoureux, de l'amour qui est ce sentiment [2]. Le premier n'est que la personification du second et n'a rien de commun avec le Cupidon des anciens. Il le représente comme un seigneur sans suzerain et sans pair [3], et lui attribue une puissance absolue à laquelle correspond un droit illimité; c'est donc légitimement qu'Amour ordonne à Guillaume de se faire clerc afin de séduire sa dame, et à celle-ci de céder aux instances de son amant. Quant à l'amour, sentiment, il le définit poétiquement par des images sensibles, telles que celle-ci : « Amour est une plaie de l'esprit en laquelle se complaisent les blessés au point qu'ils n'ont soin de guérir [4]. »

Il nous fait connaître ses goûts en les donnant à ses personnages; c'est ainsi qu'il vante la science de Guillaume [5] et qu'il met dans la bouche d'une des damoiselles de Flamenca l'éloge des lettres [6]. Ses connaissances littéraires étaient en effet relativement étendues. On voit par de fréquentes allusions qu'il savait son Ovide [7]; il

1 V. 1772-4.

2 V. 3344-5.

3 V. 3722, 5573, 5580; voy. la note de la p. 366.

4 V. 3035-7.

5 V. 1630 et suiv., 2319-21 et *passim*.

6 4810-22.

7 V. 1827-30, 3053-8, 6276, 7550.

n'est pas moins certain qu'il avait lu Horace [1], Senèque [2], Boëce [3], et vraisemblablement d'autres encore parmi les écrivains de l'antiquité. Mais, il connaissait surtout, et à cet égard son érudition nous est précieuse, la littérature vulgaire. Ici se place une observation importante qui a été annoncée plus haut : c'est que les romans qu'il cite appartiennent tous ou presque tous à la littérature française. Pour quelques uns à la vérité la question reste douteuse, mais elle peut-être décidée avec toute certitude pour le plus grand nombre, tandis qu'on serait bien empêché de démontrer l'origine provençale d'un seul d'entre eux. Examinons d'abord les allusions douteuses. Parmi les récits que les jongleurs débitent à la cour tenue par Archambaut, il en est un grand nombre dont Ovide a fourni la matière [4]. Nous ne pouvons *a priori* nous déterminer pour la langue d'oïl plutôt que pour la langue d'oc, remarquons cependant que l'histoire de Narcisse et celle de Pyrame et Tisbé, existent en français [5]. Une allusion à un épisode inconnu de *Renart* [6] n'est pas plus facile à déterminer; il faut cependant reconnaître que les aventures de maître Renart étaient plus populaires au Nord qu'au Midi. Le roman de Floire et Blancheflor [7] se trouvait sur

1 V. 7858, voy. la note.

2 V. 1664 et suiv., et la note de la p. 305.

3 V. 7679.

4 V. 630-41.

5 Voy. p. 281 n. 1, et 282, n. 3 ; une importante allusion à Narcisse se trouve dans le roman d'Alexandre, éd. Michelant p. 452.

6 V. 3693-6.

7 V. 4482.

la table de Flamenca. Ici encore la question est indécise; s'il est vrai que nous possédons en français plusieurs manuscrits de ce roman, il ne faut pas oublier qu'il était connu, dès le XIIe siècle, de la comtesse de Die [1], il se peut donc qu'il ait existé dans les deux langues. Pour les romans de Tristan [2], de Lancelot [3], du Bel Inconnu [4], on ne niera pas que la probabilité soit plus grande pour la langue d'oïl que pour la langue d'oc. Mais, où le doute n'est plus permis, c'est lorsque nous voyons cités l'*Eneas* [5], l'*Audigier* [6], plusieurs romans de Chrestien de Troyes, à savoir le *Perceval* [7], le *Cliget* [8], le *Chevalier au lion* [9], l'*Erec et Enide* [10]. La probabilité est d'autant plus grande que j'ai cru remarquer en quelques endroits des emprunts directs au célèbre poète champenois [11]. On peut en dire autant de *Gui de Nanteuil* [12], chanson de geste qui pour avoir été goûtée au Midi et jusqu'en Italie, n'en est

1 Raynouard, *Choix*, II, 304; Fauriel, *Hist. de la poésie prov.*, III, 459; Mahn, *Werke*, I, 88.

2 V. 667-8.

3 V. 660-3.

4 V. 671.

5 V. 622-4, et peut-être 4612-3, où on pourrait aussi supposer une allusion directe à l'Eneïde.

6 V. 1913.

7 V. 663-4.

8 V. 669-70.

9 V. 657-9.

10 V. 665.

11 Voy. p. 278, note 1, et la note sur le v. 1696.

12 V. 692.

pas moins exclusivement française [1]. Pour le dire en passant, les traditions carlovingiennes tiennent bien peu de place dans l'énumération des contes débités à la cour d'Archambaut : *Gui de Nanteuil*, un poëme sur Charlemagne [2], un autre, connu par ce seul texte, sur Olivier de Verdun [3], et c'est tout; d'où on peut conclure qu'au XIIIe siècle, et dans la classe élevée à laquelle s'adressait *Flamenca*, le goût n'était plus aux vieux récits épiques [4].

En résumé il n'est plus permis maintenant d'augmenter, comme l'a fait jadis Fauriel, la liste des poèmes provençaux perdus au moyen des allusions fournies par *Flamenca*. On n'y trouve, en réalité, qu'un seul texte qui se rapporte incontestablemant à la littérature provençale; c'est le vers où il est question de Marcabrun : *L'us diz lo vers de Marcabru* [5]. Pourquoi cette exception ? Pourquoi

1 Voy. la préface de l'édition de ce poëme.

2 V. 686-7.

3 V. 693.

4 Je dois mentionner, au moins dans une note, les poëmes sur lesquels il ne m'est possible de fournir aucun renseignement. Ce sont ceux d'Hugues de Peride (v. 666); — « de l'écu vermeil que Lyras trouva à la porte » (v. 672-3); — « de Queux, le sénéchal (du roi Artus), que retint un an prisonnier *lo deliez* pour lui avoir mal parlé » (v. 676-8). Amaury Duval (*Hist. litt.* XIX, 778) a l'air de ne voir aucune difficulté dans ce passage; pour moi j'avoue que je ne sais point expliquer *lo deliez*. — Le comte Duret « qui fut chassé par les Vendres et accueilli par le roi Pêcheur » (v. 680-1), m'est également inconnu.

5 V. 694.

parmi tant de troubadours choisir l'un des plus anciens [1], le plus excentrique à coup sûr, celui dont les idées, sur l'amour principalement, s'éloignent le plus de celles qu'exprime *Flamenca* ? C'est qu'il était l'un des plus célèbres entre tous, ainsi que nous l'apprennent des témoignages appartenant à diverses époques de la littérature provençale, ceux de Peire d'Auvergne [2], de Guiraut de Cabreira [3], de Raimon Jordan [4], de Marcoat [5], de la vie de Peire de Valeria [6], de Matfre Ermengaut [7]. En outre, un usage qui semble lui avoir été particulier, a bien pu contribuer à conserver sa mémoire : c'est qu'il a soin de se nommer dans presque tous ses *vers*, pour employer l'expression de ses biographes et de *Flamenca*.

Ces faits prouvent que dès la première moitié du XIIIe siècle, au moins, la littérature française était fort goûtée au midi de la France. Ce n'est pas là une induction isolée. On arriverait à la même conclusion par l'examen des trois pièces bien connues où Guiraut de

1 Ses deux biographies, l'une et l'autre très brèves comme toutes celles des premiers troubadours, sont unanimes sur ce point. Dans l'une on lit qu'en son temps le mot *chanson* n'était pas encore usité, *mas tot quant hom cantava eron vers ;* l'autre nous apprend que Marcabrun *trobaire fo dels premiers c'om se recort.* Enfin, on lit en tête de ses poésies dans le ms. d'Urfé (La Val. 14) : *Aisi comensa so de Marcebru que fo lo premier trobador que fos*, assertion d'ailleurs exagérée, puisque Guillaume IX, comte de Poitiers, et Cercamon sont incontestablement plus anciens.

2 Raynouard, *Choix*, IV, 122 ; Mahn, *Werke*, I, 98.

3 Bartsch, *Denkm.*, 89, 7.

4 Diez, *Leben und Werke der Troubadours*, p. 43 et 59.

5 Mahn, *Gedichte*, n° 678.

6 Raynouard, *Choix*, V, 333; *Parn. occ.* p. 380.

7 Mahn, *Gedichte*, n° 299, (I, 186, 200).

Cabreira, Guiraut de Calanson et Bertran de Paris en Rouergue font à leurs jongleurs une si longue énumération de récits qui presque tous existent encore en langue d'oïl. L'un même de ces textes permet de faire remonter au-delà du XIIIe siècle le moment où les romans français commencèrent d'être accueillis aux cours du Midi : c'est la pièce de Guiraut de Cabreira, troubadour qui vivait au XIIe siècle [1].

Ainsi se trouve confirmée la parole de Raimon Vidal de Besaudun: « La parladura francesca val mais et es plus avinenz a far romanz e pasturellas [2].»

1 Il y a de cela plusieurs preuves: 1° Guiraut de Cabreira est plus ancien que Guiraut de Calanson qui l'a imité (Diez, *Poesie d. Troub.*, p. 222; trad. du baron de Roisin, p. 225; *Leben und Werke*, p. 531 et 600), et Guiraut de Calanson composait dans les premiers années du XIIIe siècle (Diez, *Leben*, p. 529); 2° le troubadour Guiraut de Cabreira doit être certainement identifié avec le « Giraldus de Cabreriis » dont Gervais de Tilbury parle comme de l'un des plus brillants seigneurs de la cour d'Alphonse II, roi d'Aragon (*Otia imp.* III XCII, dans Leibniz, *Script. rer. Brunsv.* I, 991). C'est enfin du même personnage que l'auteur de la vie de Bertran de Born a dit « qu'era lo plus rics hom el plus gentils de Cataloingna, trait lo comte d'Urgel son seingnor » (Raynouard, *Choix* V, 97; Mahn, *Werke* I, 270).

2 En ce qui touche les pastourelles on serait porté à contester la valeur du témoignage si l'on ne songeait qu'au temps de Raimon Vidal les troubadours qui cultivèrent ce genre avec le plus de succès, Guiraut Riquier et Joan Esteve, n'avaient pas encore paru. Au XIVe siècle les *Leys d'amors* purent rectifier leur devancier (II, 392), mais au milieu du XIIIe on n'avait en provençal que les « pastoretas a la usanza antiga » dont parle la vie de Cercamon. Le Dr Mahn a nettement distingué ces deux époques de la pastourelle dans la littérature provençale; voy. dans le *Jahrbuch* d'Ebert son travail sur Cercamon, t. I, p. 84-5.

IV

Le manuscrit qui nous a conservé le roman de Flamenca paraît avoir été exécuté dans les dernières années du XIIIe siècle. C'est un volume in-8° composé de 139 feuillets à une seule colonne. Il est très-incomplet : des pages ont été enlevées au commencement, dans le cours de l'ouvrage et à la fin. Du feuillet qui précédait immédiatement celui qui actuellement est le premier il subsiste un mince débris sur lequel on lit les premières lettres de cinq vers : *Sa colors... Anc d... Na... Ab... C...* C'est vraisemblablement de la beauté de Flamenca, de son teint, qu'il était question à cet endroit.

Considéré du point de vue de la philologie ce manuscrit n'offre point une langue dont les formes soient constantes. Ainsi qu'il arrive ordinairement, le dialecte de l'auteur et celui du copiste se mélangent à chaque instant sans que l'on puisse toujours faire la part de chacun. Je commence par ce qui me paraît propre au copiste.

E, suivi de deux consonnes et placé au commencement du mot, est souvent remplacé par *a* : *anmena* 616, *antre* 707, 6633, 7333, *antreforcs* 405, *antremeses* 5104, *antresenhatz* 772, *antretan* 6784, *anforsa* 7352, *Pantecosta* 184, 4968, *salmona* 1796.

La nasale persiste ordinairement dans les mots où certains dialectes la rejettent. La nasale en effet peut se trouver en deux cas différents : ou bien elle est garantie par certaines lettres, telles que les dentales, et subsiste dans tous les pays de langue d'oc, ou bien elle ne l'est

point, et alors elle ne se conserve que dans quelques dialectes [1]. Ainsi :

1°	2°
grandem — *gran*,	granum — *gran* ou *gra*,
juventus — *jovens*,	juvenis — *jovens* ou *joves*,
tendit — *ten*,	tenet — *ten* ou *te*,
ventum — *ven*.	venit — *ven* ou *ve*.

L'étude des chartes, et en général des documents datés de lieu, démontre que les mots de la première série gardent la nasale dans tous les dialectes de la France méridionale, tandis que ceux de la seconde la perdent au centre et à l'ouest des mêmes contrées et ne la conservent guère qu'à l'est, et notamment en Provence.

Si maintenant nous appliquons cette observation au texte de *Flamenca*, nous remarquerons que notre unique ms. conserve fréquemment l'*n* là où il est démontré par les rimes que l'auteur du poème la rejetait, les exemples abondent : *plus-chascuns* 82-3, *ren-fe* 890-1, *barnessa-pensa* 1039-40, *païs-fins* 1179-80, *res-bens* 1577-8, *dons* (donum)-*dos* (duo) 1671-2, *vostre-monstre* 2827-8, etc. Pour rectifier ces rimes il suffit de prononcer *chascus*, *re*, *pessa*, *fis*, *bes*, *dos*, *mostre*, et c'est sans doute ainsi que faisait l'auteur. De cette discordance entre le poète et le copiste résulte la preuve qu'ils n'étaient point du même pays, et, plus particulièrement, que le second était de la Provence ou d'une contrée voisine.

1 Voy. Diez, *Grammatik der roman. Sprachen*, 2e éd., I, 392-3.

Par suite de la même tendance notre ms. insère parfois l'*n* en des syllabes où il n'est point étymologique *roncinols* 2331, *puncella* 321, 1359, 1387, etc, *denfen* 3455, *pensansa* 4203, *menssa* 5581 [1].

Contrairement à l'usage ordinaire, le son mouillé de *l n* n'est qu'assez rarement exprimé par *lh*, *nh*: *ponhem* 79, *esenhamen* 87, *senhera* 92, *vergonha* 345, *deinharan* 387. Notre ms. emploie plus fréquemment:

1° *il*, *in*, dont l'*i* se confond avec la voyelle qui précède: *conseil* 48, 239, *-ergueil* 12, 287, *pareils* 207, *mieilz* 797, *vermeilz* 206, *voil* 11, 303, *nuilz* 160, 170, *atain* 864, *bain* 2001, *Alamainna* 122, *Bretaina* 717, *compaina* 2455, *montaina* 685, 2454, *remainna* 123, *laines* 1470, *deinna* 53, *esteinna* 54, *reteina* 148, *enseina* 1272, *veinna* 149, *poina* 235, 1212, *vergoina* 5567, 5570, etc.

2° *lli*, *ni*: *cavallier* 816, 847, *mollier* 43, 1035, *compainia* 1695, etc.

3° *ll*, *n*: *tallava* 1385, *filla* 15, 25, 51, *meller* 30, *aparellat* 301, *cavallers* 787, *paballos* 204; — *genos* 729, *ginos* 1798, *engiena* 5329, *essenes* 879, *sener* 882, etc.

L'*s* est souvent redoublée, même après une consonne: *baissar* (pour *baisar*) 7128, *borssa* 7063, *consseil* 1112, 2861, *conssira* 3148, *faissonada* 7229, *messeisses* 7159, *penssa* 7648 [2]; et au commencement des mots lorsque le précédent se termine par une voyelle: *la ssala* 2655, *a ssi* 4469, *e ssagelada* 3395, etc. Ce dernier cas est très-fréquent en provençal comme en français.

1 Voy. la note sur le v. 3455, et Diez, *Gramm.* I, 392.

2 Voy. Diez, *Gramm.* I, 496.

L'*s* tombe quelquefois devant *t, c, g, p, f: bitenset* 3966, *totems* 5333, *recondes* 4025, *chacuns* 996, *egartz* 6588, *deseperar* 4248, *deseperat* 5034, *eforset* 6731. C'est un accident très-rare en langue d'oc.

S pour *tz*. Cette permutation est ici très ordinaire; *agras* 4818, *digas* 4816, *plas* 4560, *sias* 4435, *solas* 4595, *voilas* 4560, *aves* 4819, *deves* 3169, 4816, *leges* 4822, *pres* 227, *sabes* 4817, *seres* 4821, *adus* 2360.

Notons enfin que le copiste de notre ms. place souvent *c* au lieu d'*s: acces* 5849, *cemdiers* 5897, *cen* (sensus) 6304, *c'ellas* 7084, *aici* (pour *aisi*) 118, etc.; et réciproquement: *aisi* (pour *aici*) 51, 3512, *sencha* 5707, *sener* 883, *sentura* 7467, *ses* (cens) 5602, *sire* (cierge) 5698, etc. C'est une erreur orthographique qui ne tire pas à conséquence.

Les lettres *c* et *g* s'échangent parfois; ainsi *c* pour *g: aques* 172 (voy. la note), *aquesson* 4511, *casta* 222, *encanar* 4291, *esclai* 56; — *g* pour *c: gascu* 2087, *gastia* 1287, *vengutz* 1119.

Je ne sais s'il faut mettre sur le compte du copiste ou faire remonter jusqu'à l'auteur lui-même les formes qu'affecte l'article singulier dans notre ms. En voici le tableau:

	Masculin.	Féminin.
Sujet	*le*,	*la* ou *li*,
Rég.	*lo*.	*la*.

Déjà Raynouard avait noté l'emploi de *li* au cas sujet sing. de l'article féminin [1], mais on doit remarquer qu'il

1 Voy. Diez, *Gramm.*, I, 392 3.

2 *Notices et extraits des manuscrits*, XIII, 2e partie, p. 81.

n'est pas constant ; on l'observe aux vers 185, 220, 348, 425, 445, 479 (*dureil* pour *dure li*), 544, 795, 848, 890, 1054, 1113, 1351, etc., mais on a au même cas *la* 116, 298, 317, 467, 1312, etc. L'usage de *li* pour *la* est réprouvé par les *Leys d'amors* (I, 122), qui l'attribuent à certaines parties de l'Auvergne, (II, 214), mais on le retrouve aussi ailleurs [1]. Peut-être faut-il rapprocher de cet usage l'emploi accidentel de *vostri* pour *vostra* 2818, 2820.

Si maintenant nous recherchons parmi toutes ces particularités celles qui peuvent servir à déterminer la patrie du ms., nous noterons d'une part la persistance de la nasale comme un caractère des dialectes de l'est ; d'autre part l'emploi spécial de *a* pour *e*, la rareté de la notation *lh*, *nh*, la suppression de l'*s* devant certains consonnes, la substitution fréquente de *s* à *tz* indiquent un dialecte voisin de la limite française. La conclusion, que je donne comme simplement probable, est que l'unique ms. de *Flamenca* a été exécuté dans la région nord-est des pays de langue d'oc.

Etudions maintenant la langue de l'auteur. Nous remarquerons tout d'abord qu'il observe avec grand soin les règles de la déclinaison romane ; les rimes en font foi, et si on y rencontre quelques infractions, elles doivent assurément être mises sur le compte du copiste. Chez notre auteur la déclinaison est proprement ce que Raynouard appelait la règle de l'*s*, car, selon l'usage consacré par Raimon Vidal de Besaudun [2], il ajoute l'*s* à des mots qui

1 Diez, *Gramm.*, II, 36, en signale un exemple tiré de la vie de saint Honorat.

2 *Gramm. prov.* publ. par F. Guessard, 2e édit. p. 77.

ne l'ont point étymologiquement : *maisos - rescos* 1489-90, *faissos - sofraitos* 1587-8, *brasons - razons* 1617-8, *demors - defors* 6465-6. Ces exemples sont décisifs parce que *maisos, faissos, razons, demors*, s'appuient sur des rimes où l'*s* est nécessaire. Contrairement à la doctrine du *Donat proensal* [1] et des *Leys d'amors* (II, 10 et 212), *cor*, cœur, reçoit l'*s* au cas sujet du sing., 808, 1518, 1951., Comme chez les troubadours, comme aussi chez les trouvères, *amors* demeure invariable. Cependant, et parfois en dépit de la leçon du ms., la rime montre que le poëte ne donnait pas l'*s* à *compain* 658, 865, ni aux mots en *aire, eire*, ainsi : *maire-fraire* 1219-20, *repaire-paire* 2366-7. L'élision de *preire*, 2482, conduit à la même conclusion.

Il attribue souvent une forme féminine aux adjectifs communs : *granda* 3555, *rivala* 4179, *simpla* 2104, *trista* 4131.

Il fait un usage excessif des diminutifs : *aboreta* 6746, *aigueta* 6828, *amoreta* 6014, *amigueta* 4474, 5030, *asautet* 3843, 4783, *basset* 5906, *boqueta* 2571, 4027, *botonet* 5992, *cambreta* 3842, *corregeta* 5832, *donzelletta* 5119, *esteleta* 6378, 3414, *fadeta* 6237, *fantaumeta* 5236, *fresqueta* 3419, *ginoseta* 2622, *joveneta* 4429, *lagremeta* 6808, *lasset* 1036, 3331, 4014, *maleta* 2248, *Margarideta* 4475, 4781, *matinet* 3464, *motet* 2940, *musquet* 5992, *novelleta* 5885, *nudeta* 6133, *ongleta* 6809, *pauquet* 4004, *pellissetas* 6795, *petitet* 1507, 3707, 6359, *piuzelleta* 2621, *solet* 650, 4601-2, 5337, *sotileta* 4631, *toseta* 3239, *uisset* 673, *vinet* 3708. On sait que dans certains patois, notamment en Provence, beaucoup

1 P. 10, variante du ms. Riccardi.

de mots ont la forme de diminutifs qui n'en ont point conservé le sens.

Dans *Flamenca* un grand nombre de mots, substantifs et adjectifs, terminés par *s*, forment leur pluriel par l'addition de la syllabe *es : brazes* 1618, 4711, *diverses* 609, *falses* 5005, *grosses* 1595, *orses* 394, *osses* 1514, *perdizes* 391, *preses* 6769, *verses* 7102. C'est là un fait dont les exemples abondent dès le commencement du XIIIe siècle. Ainsi on a dans *Jaufre* : *grosses* p. 51 *a*, 54 *b*, *brasses* p. 54 *b*, 163 *a* ; et dans la chanson de la croisade albigeoise: *brasses* 4586, 6018, *corses* 5267, 6030. A plus forte raison devra-t-on rencontrer des exemples analogues dans le *Breviari d'amor* [1] qui appartient aux dernières années du XIIIe siècle, et dans les écrivains en prose du même temps ou du siècle suivant [2]. Cet usage est formulé par les *Leys d'amors* II, 160.

Ce qui semble plus spécial à l'auteur de *Flamenca* c'est l'allongement du singulier de certains mots, tels que *cosines* 7508 (voy. le glossaire), *douces* 5640, *falses* 4289, *malautes* [3] 2055, *tramesses* 7769.

La recherche des équivoques, qui rend insupportable la lecture de certains poètes français du XIIIe siècle, de Beaudoin de Condé, par exemple, est heureusement très-rare et très tardive dans la littérature provençale. Il est à croire que ce goût déplorable, constaté au XIVe siècle par les *Leys d'amors* I, 188, est au Midi un effet de l'influence

1 Voy. la préface de M. G. Azaïs, p. CIX.

2 Diez *Gramm.*, II, 39.

3. On a déjà *malaptes* dans Boëce, 127, mais au cas sujet, tandis qu'ici *malautes* est au cas régime.

française. Déjà *Flamenca* offre quelques exemples de vers équivoqués : *acordar*, *desacordar* 3356-60 ; *cor*, *encorar*, *acorar* 664-5; *sabor*, *saber* 4058-61 ; *sols*, *solatz* 4595-9.

La plupart de ces caractères sont propres à la langue du XIIIe siècle; et ainsi se trouvent confirmés les résultats annoncés plus haut relativement à l'époque probable de la composition du poëme.

Il y a très peu à dire de la versification de *Flamenca* ; le mètre employé est celui de toutes les nouvelles : le vers de huit ou de neuf syllabes, avec un accent fixe sur la huitième. L'élision des voyelles finales non accentuées, lorsqu'elles sont suivies d'un mot commençant par une voyelle, est facultative. Voici des cas où elle a lieu :

38 Et a Flamenc*a* o demandaz.
179 Ben volgr'aver abbat o clergue.
252 Quan le coms a la cambr'intret.
269 Le coms di : « Vesi vostr'esposa.
363 Messages mand'al rei de Franza.
396 Noil'autra carn ja mens non valgra.
402 Espic, encens, canell*a* e pebre.
496 E l'autre gen ques er*a* ab ellas.
807 A tota dona d'un*a* enfors.
936 Flamenc', el ten la man el se.
965 E largamen don' e despen.
1170 Que semblon Flamench*a* espinat.
1323 E fes li faire aital pertus.

On remarquera que la voyelle élidée par la prononciation

est tantôt écrite, tantôt supprimée. Les *Leys d'amors* se prononcent pour la seconde manière [1].

Voici maintenant des cas où l'élision n'a pas lieu :

66 E de Flamenc*a* atressi.
190 E drap de sed*a* e de lana.
223 Cascuns s'esfors*a* e s'azasta.
230 Sabez cal un*a* es aquil.
314 Son estrumen men*a* e toca.
330 Suau la baiz*a* e l'estrein.
347 E sa pench*e* e so mirail.
366 E la reīn*a* i ame.
380 La vil*a* et encortinar.
528 Mai[s] si pogues traire a cap.
551 Ben podes saber bel*a* es.
585 Cascus se vol faire auzir.
601 L'us mandur*a* e l'autr' acorda.
621 Per lui dolent*a* e mesquina.
922 Venc a Flamenc*a* el palais.
1053 Tot jorn malej*a* e regana.
1076 Que las dens monstr*a* e non ri.

La table des rimes qui fait suite au *Donat proensal* d'Hugues Faidit distingue certaines désinences en longues *(larg)* et en brèves *(estreit)*. Je n'oserais affirmer que cette division soit constamment bien fondée [2]; toujours est-il que

1 I, 54, Rubrique, *Dels motz synalimphatz quos devon escriure.*

2 Ce qui me porte à en douter, c'est l'inconséquence de l'auteur de ce dictionnaire; ainsi il range sous la rubrique URA *larg* le simple *jura (jurat)* et sous la rubrique URA *estreit* le composé *conjura.*

si l'auteur de *Flamenca* s'y conforme le plus souvent, parfois aussi il ne l'observe pas. Voici quelques exemples du second cas : *demora - adora* 860-1. Suivant le *Donat* p. 61, le premier de ces mots est *larg*, le second *estreit*. — *Cura - aventura* 2034-5; le premier est *larg* (p. 59 *a*), le second *estreit* (p. 59 *b*). — Même observation pour *dura* 2096 (*larg* p. 59 *a*), et *natura* 2097 (*estreit* p. 60 *a*).

V

Je dois maintenant parler des travaux en petit nombre qui ont été faits sur *Flamenca*. Au commencement de l'année 1834, M. Gabriel Delessert, alors tout récemment nommé préfet de l'Aude, envoya le manuscrit de ce poëme à Raynouard qui en publia d'assez nombreux fragments, reliés par une analyse, dans les *Notices et Extraits des manuscrits* [1]. Ils les réimprima plus tard, un

[1] XIII, 2e partie, 80-132. Ce volume porte la date de 1838, mais les exemplaires tirés à part étaient distribués dès 1835. C'est donc sans aucun fondement que M. Mary-Lafon avance que le manuscrit de Flamenca resta vingt ans entre les mains de Raynouard. On peut voir encore, reliée en tête du ms., la note datée dont voici la texte.

INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

Passy lès Paris, le 15 Juin 1834.

Ce manuscrit est précieux parce qu'il n'en existe pas d'autre du roman qu'il contient et dont aucun auteur n'a fait mention.

Le titre manquant j'appellerai ce roman *Flamenca* du nom de la dame qui y joue le grand rôle.

peu augmentés, dans le tome I de son Lexique roman. Ce travail est assurément très-satisfaisant pour le temps

Archambaut, comte de Bourbon-les-Bains, demande en mariage Flamenca fille du comte de Nemours, et l'obtient.

Le roi de France assiste aux fêtes célébrées à Bourbon à l'occasion de ce mariage, et excite la jalousie d'Archambaud qui bientôt renferme sa femme dans une tour; elle n'en sort jamais que quand lui-même l'accompagne soit à l'église soit aux bains.

Le récit des malheurs de Flamenca inspire de l'intérêt et de l'amour à Guillaume de Nevers, jeune chevalier; il vient s'établir à Bourbon sans faire connaître son nom, voit Flamenca à l'église et en est vivement épris.

L'action du roman consiste surtout dans le choix et le succès des ressources adroites qu'emploie Guillaume de Nevers pour instruire Flamenca de sa passion, et combiner avec elle le moyen d'échapper à la surveillance inquiète et active du mari jaloux. Guillaume triomphe des difficultés; il est aimé de Flamenca, et il réussit à se trouver avec elle à l'insu d'Archambaud; celui-ci croyant avoir usé d'une injuste sévérité envers sa femme la rend à la liberté.

Ainsi, lorsqu'elle n'avait point d'amant il la traitait en coupable, la tenait renfermée, et, depuis qu'elle a formé une intrigue, il la rétablit dans la société.

Archambaut, guéri de sa jalousie, reprend les exercices de la chevalerie, et, dans un tournoi où Guillaume se trouve, il fait connaissance avec lui, et ensuite il convoque lui-même un tournoi à Bourbon; Guillaume y vient et s'y distingue.

Le manuscrit est très-incomplet, il ne donne pas la fin du tournoi ni celle du roman; on ne peut guère présumer quel était le dénoûment. Le commencement manque aussi mais on le supplée aisément.

Il y a dans le manuscrit des lacunes, des feuillets de l'intérieur ayant été enlevés.

L'écriture est de la première moitié du XIVe siècle.

L'action se passe vers le milieu du XIIe siècle. La plupart des noms des personnages sont historiques.

RAYNOUARD.

où il parut; la leçon du manuscrit est généralement reproduite avec fidélité, et la traduction, partout exactement calquée sur le texte, si elle n'éclaircit pas tous les passages difficiles, renferme peu de contre-sens. L'erreur la plus grave qu'on puisse reprocher à Raynouard est de n'avoir pas saisi le motif pour lequel Archambaut se décide à rendre la liberté à sa femme. « Quoiqu'une lacune, dit-il, qui existe dans le manuscrit, ne permette pas de juger les motifs qui déterminèrent Archambaud, il paraît pourtant qu'il y eut entre lui et sa femme une explication à la suite de laquelle il lui rendit la liberté et la produisit dans le monde, au moment même où ses rigueurs envers elle eussent été excusables puisqu'elle avait formé une intrigue galante [1]. » Il y a en effet une lacune, mais lorsqu'elle s'ouvre l'explication est terminée, ou du moins assez avancée pour qu'on voie clairement le motif du changement qui s'opère dans les idées d'Archambaut [2].

C'est d'après les extraits donnés par Raynouard qu'Amaury Duval rédigea pour l'Histoire littéraire [3] un article sur le roman de Flamenca. Son travail consiste en une simple analyse à laquelle il a joint quelques observations d'une justesse souvent contestable, par exemple lorsqu'il assigne à *Flamenca* une origine orientale, lorsqu'il présente comme puisè à la même source le *Chevalier à la trappe* qui n'a de commun avec notre poème que des

1 *Lexique roman*, I. .38-9

2 Voy. p. 379, note 3.

3 XIX, 776-87.

traits généraux. Toutefois, il faut reconnaître qu'Amaury Duval a justement fait remarquer l'origine française des romans cités dans *Flamenca*.

Le désir de ne rien omettre de ce qui se rapporte à *Flamenca* m'amène à parler d'une publication illustrée mise en vente un peu avant le premier janvier 1860 par la Librairie nouvelle sous ce titre : MARY-LAFON, LA DAME DE BOURBON. *La dame de Bourbon* c'est *Flamenca*, Mary-Lafon c'est son traducteur. On trouve en effet dans ce volume un abrégé des sept mille premiers vers du poème, augmentés d'un préambule qui paraît destiné à combler la lacune du commencement. Ayant moi-même essayé de traduire *Flamenca*, j'aurais gardé le silence sur le travail de mon devancier, s'il s'était cru obligé à quelques égards envers Raynouard. Mais M. Mary-Lafon ne connait pas ces scrupules. Dans un appendice intitulé, j'ignore pour quel motif, *Glose pour les érudits*, il nous fait part en ces termes de son opinion sur l'éminent auteur du Choix des poésies des troubadours et du Lexique roman. « Entré » tard dans la science, l'illustre auteur des Templiers, » pour parler comme nos pères en 1809, n'avait aucune » des connaissances indispensables à quiconque veut se » mêler de philologie. Il savait mal le latin, ignorait le » grec, et n'entendait qu'à demi ces mille dialectes patois » qui ... etc. » M. Mary-Lafon ne saurait mieux prouver qu'il n'a jamais étudié les ouvrages de celui pour qui il professe si peu d'estime. Et de fait il a une manière d'interpréter les textes qui n'exige point l'usage du *Lexique roman*. Ainsi le vers 56 qui d'après les principes admis jusqu'à ce jour pourrait se traduire : « Je m'étonne de vous entendre parler ainsi, » signifie selon M. Mary-Lafon : « Modus règne trop loin de nous ». Ailleurs la foire de

Lagny et de Provins [1], devient la foire du Landit et de Paris. En un autre endroit (v. 1977) l'adjectif *adauta*, est coupé en deux, et traduit par « exposée au midi », (p. 82), interprétation que vient appuyer cette note : « Par ce mot *auta* l'on désigne encore la mer dans le Midi. C'est une corruption d'*altum* et d'*alta* » (p. 170) !!

Aux vers 2207-8 il est dit que Guillaume ne portait point de souliers,

Mais us bels estivals biais.

Estivals manque dans le Lexique roman, mais on l'interprête aisément au moyen de l'ancien français *estivaus* et de l'italien *stivale*, botte ; M. Mary-Lafon ne va pas chercher si loin : « Wilhem se lève, se chausse, s'enveloppe d'un bel estival blanc » (p. 85), et en note il ajoute : « *L'estival* était la robe d'été du matin. »

Guillaume avait, suivant le poème, sept pieds de haut. Telle était la souplesse de ses membres qu'avec son pied il atteignait à deux pieds au-dessus de sa tête une chandelle placée sur un mur. C'est ainsi que j'entends les vers 1643-6. Tout autre est le sens adopté par M. Mary-Lafon : « Il avait sept pieds et atteignait à neuf en se dressant sur la pointe de la bottine » (p. 71). Voilà une bottine qui en vaut deux !

M. Mary-Lafon ne lit pas comme le commun des paléographes. Ainsi au v. 1951 j'ai lu :

Que pres es de Guillem li cors,

« Car le cœur de Guillaume est pris, » et le texte continue:

1 V. 188.

« Où est-il le cœur qu'il porte en son corps ? » Selon M. Mary-Lafon, c'est une *tour* que Guillaume porte en soi, il écrit *la tors* (p. 170) au lieu de *li cors* !

M. Mary-Lafon, si original dans sa méthode d'interprétation, a aussi des principes de critique qu'il ne tient de personne. Je ne les discute pas, je me contente d'en exposer les curieux résultats. Notre savant découvre que Marcabrun est cité dans *Flamenca* ; et il ne lui en faut pas davantage pour assurer que ce troubadour est l'auteur du poème. Il est bien vrai que Marcabrun vivait au XIIe siècle, ainsi qu'on l'a vu plus haut, mais M. Mary-Lafon n'en sait rien ; il ne voit pas la contradiction, et n'hésite point à placer la composition du roman entre 1236 et 1264 !

On voit par ces échantillons quelles nouveautés *la Dame de Bourbon* réserve à ses lecteurs. Mais pourquoi faut-il que M. Mary-Lafon soit gascon !

Il me reste à parler de mon travail ; je le ferai avec brièveté. Le texte reproduit exactement le manuscrit. Je n'ai tenté de corrections que lorsque la mesure ou le sens étaient défectueux ; en ce cas la leçon textuelle est rejetée dans les notes. Quant aux modifications plus nombreuses, mais aussi plus aisées, qu'eût exigées la régularité grammaticale, je n'ai pas cru devoir les entreprendre dans une édition-princeps. Si plus tard il m'est donné de publier de nouveau *Flamenca*, j'essaierai de restituer au poème sa forme primitive, en la dégageant des marques que le copiste lui a imprimées. Pour le présent je me suis borné à réunir dans l'un des chapitres de cette introduction les indications qui permettent d'effectuer dans une certaine mesure le départ des formes propres au copiste et de celles qui appartiennent au poète.

Les notes sont réparties en deux catégories : celles qui se rapportent à l'établissement du texte sont imprimées à la suite du poème ; celles qui servent à l'éclaircissement des faits accompagnent la traduction.

La traduction abrége le texte en quelques endroits ; des points indiquent les suppressions. Elle a pour objet de faire connaître un ouvrage intéressant aux personnes qui ne savent pas la langue d'oc, et d'en faciliter la lecture à celles qui la savent un peu. C'est là un secours que longtemps encore, je le crains, les éditeurs de textes provençaux seront obligés de fournir à leurs lecteurs. Un jour viendra, sans doute, où toute personne instruite saura lire dans l'original la chanson de Roland ou au moins les mémoires de Joinville, mais je n'espère pas que les études provençales reçoivent jamais une aussi grande extension. Je sais trop combien est restreint, même dans le Midi, le nombre de ceux qui entendent assez l'ancien provençal pour lire, je ne dis pas les troubadours, mais les textes les plus faciles du XIIIe ou du XIVe siècle.

Le glossaire est simplement l'index des mots notables du poème. Je considère comme tels ceux que les lexicographes n'ont point relevés ou qu'ils n'ont pas suffisamment expliqués, ceux enfin dont notre poème fournit l'exemple unique ou des exemples plus anciens que ceux que l'on a réunis jusqu'à présent. Je n'ai donc point voulu faire un vocabulaire à l'usage des commençants, mais un premier supplément à Raynouard ; aussi, désireux d'épargner la place, ai-je pris soin de renvoyer au *Lexique roman* ainsi qu'à d'autres ouvrages, toutes les fois qu'on y doit trouver un complément d'explication.

En terminant, il me sera permis d'appeler l'attention

de la critique sur un livre qui, aux points de vue divers de la philologie et de l'histoire littéraire, peut susciter d'utiles controverses. J'ai pu m'apercevoir en plus d'une occasion qu'en France, et peut-être ailleurs encore, on goûte peu la contradiction ; quant à moi j'aurai pour ceux qui voudront examiner mon travail d'autant plus de reconnaissance qu'ils l'auront plus souvent rectifié.

FLAMENCA.

. . . . . .

. . . . . .

Poissas lur di tot en apert : fol. 1
« Vostre cor non tengas cubert,
Mais digas mi : si Dieus mi dona
Un'aventura que m'es bona
5 Non sabra bon a totz ensems ?
Ieu ai desirat mout lonc temps
C'ap N'Archimbaut agues paria,
Ar son vengutz d'en lai al dia
Ques el la quer e la demanda :
10 Per son anel Dominni manda
Que Flamenca penra sim voil;
Mout i faria gran ergueil
S'ieu d'aizo dizia de no.
D'autra part le reis mi somo
15 Que sim plaz ma filla penra,
Per autra non la laissara ;
Mais aissom par causa trop brava
Si Flamencha deven esclava.
Mais voil que sia castellana
20 E qu'ieu la veia la semana
Ol mes o l'an una vegada,
Que fos reïna coronada

Per tal que non la vis jamais ;
Anc paires tan gran mal [no] trai
25 Per sa filla con ieu trairia
S'en aisi tos tems la perdia;
Pero vostre sen m'en digas. »
— « Sener, fan s'il, mais tan vos platz
A N'Archimbaut nous deves fener;
30 Meller cavalliers nom pot sener vo
Espaza tan quan dural monz.
De totz mals aips es sos cors monz;
Lo cors vos o dis e amors. —
Mais vos faria de socors
35 En Archimbautz, s'ops vos avia,
Quel reis Esclaus nil reis d'Ongria.
Pero a madonan parllaz
Et a Flamenca o demandaz,
Quar ben es tals que son talen
40 Sapes gardar razo et sen ;
E tut nos autr'issir nos n'em,
Fors el palaiz vos attendrem. »

Le coms fes sa mollier venir,
Flamenca non i volc giquir;
45 Dedins la cambra son vengudas,
De josta lui son assegudas.
« Donna, fai s'el, mestier avem
De penre conseil si podem :
Vos avez [ben], som cug, auzit
50 Quel rei pot aver per marit
Ma bella filla qu'es aisi;
Gran honor nos fai, sous afi
Car per mollier penre la deinna. »
— « Sener, fai s'il, glazis m'esteinna
55 S'ieu ja o voil ni o volrai.
Car m'o dizes trop m'en esclai;

Volrias doncs qu'ieu tramezes
La ren del mon c'al cor plus m'es?
. . . . . .
. . . . . .

Lacune d'un feuillet.

. . . . . .
. . . . . .
Ben vale una rica ciutat. fol. 2

Hanc mais un jorn non repauseron
Tro a Borbo, aqui troberon
N'Archimbaut a cui mout pezava
De Robert car tant demorava.
E quant lo vi fort s'alegret
Del comte Gui e demandet
E de Flamenca atressi;
Cascuns dels cavalliers plevi
Que Robert non diz lo cente
De la beutat qu'il a en se.

Quant an comtat tot quant an fah,
« Certas, fai s'el, si a bon plag;
Tot l'atendrai, ren non er meinz.
Robert, ben par que no t'iest feinz,
El cavallier n'auran bon grat
Car tan ben t'i an ajudat;
E, part lo grat, si Deus bem do,
N'auran, s'ieu posc, bon guizardo.
Mais le termes mi par ben prop,
Jes non a ops que i ponhem trop
En querr[e] so quens a mestier.
Dimenegue [nos] movam primier;
Cent cavalier serem, ses plus,

Quatr'escudiers aura chascuns ;
Nos tuit portarem un seinal ;
85 Els escudiers seran egal
E de vestir e de joven ,
De bos aips e d'esenhamen ,
Armatz de fer e entreseinz. vo
Sellas et escutz de nou teinz
90 D'un semblan e d'una color
Portarem tuit, e l'auriflor. »
Zo era sa captal senhera
Qu'als torneis anava premiera.

Quant ac son affar establit
95 Robert no mes ges en oblit
Al comte nos n'an' us messsages ;
Ben saup las vias els passages ,
Tro a Nemurs non s'es tarjatz.
Savis fon et enrasonatz,
100 Al comte dis so que dir dec ;
El coms per autre non s'en plec
Qu'el eis o comtet a son fill ,
E diz : « Bel fils, bem meravill
S'ar nons coven faire gran cort ;
105 Terme n'avem petit et cort ,
Qu'En Archimbautz dis que venra ;
Ja .xv. jorns non tarzara. »
Els filz respon : « Nous esmagues ,
Bel sener paire, pro aures ;
110 Assaz podes donar e metre ;
Ja nulla ren nous cal prometre.
Assaz aves argent et aur ;
Eu vi l'autre jorn lo thesaur :
De .v. anz en sa es cregutz fol. 3
115 Tant que ja non er despendutz.

Si co[m] ma sors es la belaire
Del mon, e la plus de bell'aire,
Aici coven tal cort fassam
Que non fos tals de sai Adam.
120 Trastotz vostres amix mandatz
Es als ennemix perdonatz.
Non sai d'aici en Alamainna
Negun baron que ja i remainna
Qu'a cesta cort non venga tost
125 Plus volontiers non fari'en ost. »

— « Bels fils, per Dieu, not sia pena,
Tu o fai tot et tu o mena ;
Eu vol que sias pros e larcs,
Quit quer .c. sols dona .x. marcs,
130 Qui t'en quer .v. dona l'en .x. ;
Aisi poiras montar en pres. »
— « Senher, letras fassam et breus,
Messages mandem bons et leus,
Qu'a cesta cort vengan ades
135 Cil que son de luein e de pres. »

Ab tan mandan .v. messagiers ;
Salamon ac nom le prumiers,
L'autre Guiot, l'autre Robi,
L'autre Girat, l'autre Coli.
140 Cist an en .vii. jorns tant anat
Qu'en tot Flandris non an laissat
Negun baro, ni duc ni comte,
Non l'aian fag razon e comte vo
Consi a venir s'aparella
145 Tals cortz ques anc non ac parell[a].
Sos amix mandal coms e prega,
Als enemix fai paz e trega

Per so que neguns non reteinna
Que cascuns a sa cort non veinna.

150 Ans Archimbautz ges non retenc ;
Tres jorns avant lo terme venc ;
Gen fon acullitz et onratz
E per totz bel sener clamatz.
Mout i a gran honor conquista ,
155 Mais pois quez ac Flamenca vista
Quel cor el cors l'a enflamat ,
D'un foc amoros arosat,
D'una douzor aitan suau
Que tot lo fuec el cors l'enclau,
160 Que nulz semblanz non par defors
De la calor que sufr'el cors,
Qu'el art dedinz e defors trembla,
E per so qu'es nom par ni sembla
Que de calor sia sos mals;
165 E pero si fora mortals
S'aitan tost non a[g]ues mescina,
Mais el la trobet bon'e fina
C'al penre non fos ges amara ,
Anz si fon si douza e si clara
170 Qu'el mon non es nuilz homs tan sans
Que non degues voler quels mans
Els pes agues totz amortitz fol. 4
Tos tems , sol un jorn fos garitz
Per medicina tan veraia.
175 Enz Archimbautz forment s'esmaia ,
Sil destreinh l'amoros consires ;
Gran penal fon e gran martires
De l'esperar tro al dimenegue.
Ben volgr'aver abbat o clergue
180 Que lail des lo venres ol sapte ;

Si per compra ni per acapte
Pogues trobar tal indulgenza,
Del pagar non volgra crezensa.

L'endema de [la] P[e]ntecosta
185 Dreg a Nemurs li cors s'ajosta
Bela e rica e pleniera.
Anc [mais] nuils hom non vi fiera,
Ni a Liniec ni a Proïs,
Que i agues tant e vars e gris
190 E drap de seda e de lana.
Tut li ric home per ufana
De .viij. jornadas enviro
I vengron cascuns per tenzo.

Tant i ac comtes e comtors
195 [E] dominis e vavassors
E d'autres barons rix e pros
Que cascuns [hom] de pres, coitos
Qu'en la vila non lur aunda,
De torn en torn a la redunda
200 Per miei la bela pradaria
Cascun perpren albergaria. v°
Assaz i a tendas e [t]raps
Et alcubas de divers draps
E paballos de manta guiza
205 Que non temon pluia ni biza;
De cruecs, de blancs et de vermèilz
N'i ac plus de .v. cens pareils;
Las aiglas son els pons dauratz,
E cant es le soleilz levatz
210 Flameja li ribeira tota.
De juglars i ot tan gran rota
Que si fosson tan ric de cor

Con las paraulas son defor,
Cavalgar pogran a domas.
215 Anc en la villa non remas
Bona rauba que lai non fos,
E qui la volc aver en dos
Aver la poc, sol disses tan
Daus part lo comte la deman.

220 Trop fo li cortz ben establida;
Per rics si ten qui plus envida
E qui plus conducha ni casta;
Cascuns s'esforsa e s'azasta
De dar a celz que penre volo.
225 Genz non son cortz aitals con solo;
Breumen s'en passa hom aora.
Perque vai Pres a mala ora
Non es meravilla neguna,
Car totz le monz trai a la una.
230 Sabez cals una es aquil? fol. 5
Malvestatz c'a mes en ecil
Valor e so qu'a leis s'atain;
Pres es mortz e Jois sos compains;
— E Deus! perque? — Deu! car Vergona
235 Mor cascun jorn. — E non la poina
Donchas de garir Conoissensa?
— Per Dieu! non ges, car benvolenza
Non es oi res mais fins baratz,
Car si conseil neis demandatz
240 Non trobares qui jal vos don
Si non i conois lo sieu pron,
Ol pron ques es de son amic
Ol dan qu'es de son enemic.
Per son fail qui joven capte,
245 No m'o cal dir, cascus o ve

C'Amors dechai e tel cap morn ;
Pero a mas novas vos torn.

Al dimenegue lo ben mati
En Archimbautz, que non dormi
250 Tres sers avia ja passatz,
Si fon vestitz ja e causatz,
Quan le coms a la cambr'intret,
De part Flamenca saludet,
Et el respon : « Bel sener, Deus
255 Vos don tal gauh con es le mieus
Quan vos Flamenca mentaves. »
« Levas d'aqui, si la venes
Doncas vezer dedinz sa cambra ;
Assas lai a musquet et ambra
260 Et autras joias queus pot dar. »
— « Sener, si lam voles menar
Anc tan volontiers non anei
E negun luec, pos mi nasquei. »

Le coms lo pres per miei la ma,
265 Ab lui vas la cambra s'en va
Et a Flamenca lo presenta ;
Non fes semblan que fos dolenta
Mas un pauc estet vergonosa
Le coms di : « Vesi vostr'esposa,
270 N'Archimbaut, sius plas, prendes la. »
— « Sener, [si] en leis non rema,
Anc ren tan volontiers non pris. »
Adonc la piucella somris,
E dis : « Senher ben faitz parer
275 Quem tengas en vostre poder,
Qu'aissim donas leugeramen ;
Mas, pos vos platz, ieu i consen. »

D'aicest *consen* tan gran joi ac
En Archimbautz, e tan li plac,
280 Nos pot tener que noil preses
La ma e non la l'estreisses.

Ab tan se parton ambedui;
En Archimbautz sab ben a cui
Laissa son cor que ges non porta.
285 Regardan s'en vai a la porta,
De lai pren comjat ab los olz.
A Flamencha non tolc ergueilz
Que noil fez[es] un bel semblan; fol. 6
Soan dis : « A Dieu vos coman. »

290 Sinc evesque e. x. abbat
Foron vestit et adobat
Quels attendon dins lo mostier;
A N'Archimbaut fes destorbier
Car l'en fan aitan longa festa.
295 Ben fon passada ora sexta
Avan que l'agues esposada.
Per rix si tenc quan l'ac baisada.
Tantost com fo dicha la messa
Tuit van jugar a taula messa;
300 Et anc negus ren no i perdet,
Car ben aparellat trobet
Tot so que fon obs al manjar.
D'aiso non voil gaire comtar
Car semblaria levadura,
305 Car hanc homs n[on] i ac fraitura
De ren que saupes cor pensar,
Que boca deia desirar.
En Archimbaut[z] el coms serviron;
Mais l'ueil d'En Archimbaut si viron

310 Soen e lai on son cors era.
Per so vol cascun[s] se levera,
Avant mieg manjar, de la taula.
Li juglar commensan lor faula,
Son instrumen mena et toca
315 L'us, et l'autres canta de boca.
E tot aiso fon grans enueig
A N'Archimbaut, e si la nueg 10
D'aquest dan noil feses emenda
Ja per poiso ni per bevenda
320 Non cuh que jamais revengues,
Car la nueg jac ab la puncela
E si la fes domna noella,
Car d'aquo era ben maïstre;
Nulla dona de si mal istre
325 Non fo que si el la pregues
En desen no l'endomengues.
Leu pot doncas adomesgar
Flamenca que nos saup tornar
Ni per forsa ni per engien,
330 Suau la baiza e l'estrein
E gardet si al plus que poc
Noil fassa mal on que la toc;
Consi que fos, aquella ves
An[c] non s'en plais ni clam non fes.
335 Plus d'ueg jorns dureron las nossás;
Li bisbe, l'abbat ab lur crossas
I an be .IX. jorn demorat,
Et al dezen prendron comjat
E van s'en tut alegramen.
340 En Archimbautz al cor jauzen
Car tot ha cant vol ni desira,
De nulla ren mais non consira
Mais com pogues en grat servir
Leis cui vol onrar e blandir.

345 Si nol fos vergonha trop granda fol. 7
El eis li dera sa carlanda
E sa penche e so mirail;
Mais quan vi ben que li cort fail
E vi ben que mal estaria
350 Si el aqui plus remania,
Al comte parlet a cosseil :
« Sener obs m'a que m'apareil
De faire cort, e so breumen;
Coman vos a Dieu e vauc m'en,
355 E vostra fillam trametes
Al terme que mes i aves. »

Bons e breus fon aquest comjatz,
Dreg a Borbon s'en es tornatz,
De sa cort far a pessamen
360 Car faire la vol ricamen,
Que ja sol non sia parlat
D'aiso qu'a l'autra fon donat.
Messages mand'al rei de Franza,
E pregal fort queil fassa onranza
365 Ques a sa cort venga dese
E la reïna i ame[ne];
E sil plazia ques anes
Dreg per Nemurs et amenes
Flamencha, bon grat l'en sabria,
370 Per tos temps gazanat l'auria.
En tot Peitau ni en Beiriu
Non ha baro cui non enviu
Messages, lettras e sagelz,
Neis en la marcha de Bordelz vo
375 Ni de Baiona ni de Blaia
Non fon pros hom letras non aia.
Tut son mandat, tut i venran

Que ja per re non remanran.
Entretan fai ben adobar
380 La vila et encortinar
De luncals e de bels tapitz,
De bels palis e de bels samitz.

Aurs et argens, deneirs e drap,
Copas e cullier et enap,
385 E totas res c'om pot menar
Vol sia dat sens demandar
A cels que penre deinharan.
Aici con li borz es es tan
Fai cascuns adobar las ruas;
390 Austardas e signes e gruas,
Perdizes, anetz e capos,
Aucas, gallinas e paons
Conilz, lebres, cabrols e cers,
Senglars et orses granz e fers
395 I ac tan que ja plus non calgra;
Noil'autra carn ja mens non valgra.

Ben a fag los ostals garnir
Que per re no i posca fallir
Legumis, civada ni cera;
400 De tot aizo non quis espera
Per ren queil n'avengues sorsebre.
Espic, encens, canela e pebre,
Girofle, macis, citoar fol. 8
I ac aitan fag apportar
405 Ques en cascun dels antreforcs,
En aici con s'esten le borcs,
Ne fes cremar un plen pairol;
Quant [hom] i passa tan bon ol
Que res non a Monpeslier,

410 Lai on baton l'especier
Entorn calendor las pimentas,
.V. cens pareils de vestimentas
Totas de polpras, aur batut,
E mil lanzas e mil escut,
415 Mil espazas e mil ausberc
Estan tut pres en un alberc,
E mil destreir tut sojornat.
Tot aiso vol sia donat
Als cavalliers c'armas penran
420 D'En Archimbaut, quan si volran.

Quant ac son afar adobat
Le reis, venc ab son gran barnat
Et ab se Flamenca menet;
Plus de .VI. legas o de .VII.
425 Duret li rota mouta spessa,
E davan totz un esdemessa
Le filz del comte vai poinent
Car esser volc prumierament
A N'Archimbaut que fos eisitz
430 A l'encontre mout ben garnitz,
Ben ac mil cavalliers valens
E mil borzes e mil servens, 70
C'unsquex envida et acueil
Lo rei et diz : « Eu ai ric brueil
435 E bon ostal e bon vergier,
Sener, sius plaz, un don vos quier :
Qu'e mon ostal vos albergues. »
— « Per nien m'en envidares,
Diz le reis, c'ap Flamenca son ;
440 Ab vos albergon cest baron. »
— « Sener, tut seran albergat
E ben auran trastot lur at. »

Sens bruit albergo e ses nauza,
Anc hom non i tenc porta clausa;
445 Mout ac bon ostal li reïna,
Flamencal fon bona vezina.

De tals n'i ac que mout si dolgron
De las dompnas, e ges non volgron
C'om las vengues trop cortejar;
450 Lassas foron del cavalgar
E de la calor c'an ahuda;
Garida fon e revenguda
Cascuna can si fon pausada.
Tan tost con fo nona sonada
455 Tut van manjar et aco pro.
De mantas guisas an peisso
E tot zo que tain a dejun,
Am fruche ques hom trob en jun,
Aquo som peras e cerciras.
460 Un presen de doas aceias
Le reis a Flamenca trames;
Ben l'en saup rendre las merces, fol. 9
Apres manjar, aici con tains.
Anc a la cort res no sofrais
465 Mais paubre a cui hom dones
So que i sobret, que nos perdes.

L'endeman fo la sanz Joans,
Una festa rica e grans,
Es anc per el non s'amermet.
470 L'evesque de Clarmon chantet
Aquel jorn la messa major,
Sermo fes de nostre Senor
Comen san Joan tan amet
Que plus que prophetal clamet.

475 Poissas vedet de part lo rei
Qu'aisi con cascus cre sa lei
De .xv. jornz homs nos partis
De la cort per ren ques auzis,
Quel reis'vol qu'aitan dureil cortz;
480 So dis a folz non dis a ssortz
Car negus hom non ac talan
Que s'en partis ne gens d'un an.
Sil reis i volgues tant estar
Ben lo feiran el cais gelar.
485 Cant agron tut la mess'auzida
Le reis a Flamenca causida,
Et eis s'en ab leis del mostier;
Apres lui van ben tres miller
De cavalliers que donnas menon;
490 Tut ensems al palais s'en venon v°
On le manjars fon adobatz.
Le palais fo e granz e latz;
.X. milleir la pogran caber
De cavalliers, e larc sezer,
495 Part las donas e las donzellas
E l'autra gen ques era ab ellas,
Part los donzelz els servidors
Que degron servir los seinors,
E part los joglars eissamen
500 Qu'eran plus de mil e. v. c.

Quant an lavat tut son asis,
Hanc no i ac banc mais de coissis
Qu'eran tut cubert de diaspres,
E nous penses neguns fos aspres
505 Dels mandils on ensugolz mans,
Ans fon ben cascuns belz e plans.
Quan las donas foron acisas,

Venon manjar e moutas guisas,
Mais ja nom cal ques aiso digna :
510 Nulla res nos pot far d'espiga
Ni de razas ni de rasim
Ni de frucha ni de noirim,
Ni de so qu[e] aers suffris
Ni terra ni mars ni abis,
515 Ques om posca ni manjar deia,
Que jan degues portar enveia,
A quelque menor part n'avia,
A cel que plus ric lai vezia.
Ben son servit a lur talen ; fol 10
520 Mas ben i ac plus de .v. cenz
Que cascuns esgarda e mira
Flamenca, e can plus cossira
Sa faiso ni sa captenenza,
E sa beutat c'ades agenza,
525 Sos oilz ne pais a l'esgardar
E fai la bocca jejunar ;
E pergal Deus si grat l'en sap !
Mai si pogues traire a cap
Que sol un mot ab lei parles
530 Noil calgra si pois dejunes.
Mout s'en levon boca dejuna.
Mais non i ac dona neisuna
Non volgues Flamenca semblar ;
Qu'aissi com es soleils ses par
535 Per beutat e per resplandor
Tals es Flamenca antre lur,
Quar tant es fresca sa colors,
Siei esgart douz e plen d'amors,
Siei dig plazent e saboros
540 Que la bellazers el plus pros
E que plus sol esser jugosa
Estet quais muda et antosa.

L'autrui beutat tein es effaza
Li viva colors de sa fassa vo
545 C'ades enlumena e creis.
Anc de nulla ren non si feis
Deus cant [el] la formet tan genta ;
Ades plaz mais et atalenta
A celz que la vezo ni l'auzon.
550 Quan las domnas sa beutat lauzon
Ben podes saber bela es ,
Qu'en tot lo mon non n'a ges tres
En que las autras s'acordesson
Que del tot lur beutat lauzesson ,
555 Anz dizon : « Mielz conoissem nos
Beutat de dona non fahz vos :
Vos autreus tenes per pagat
Si domna es de bon agrat,
E queus sone gent eus acuilla ;
560 Mais qui la ven quan si despueilla ,
Quan si colca o quan si leva
Ja non dira pois tanta reva,
Si savis es, a la[s] serventas. » fol 11
Aissi so malas e dolentas
565 E volon baizar es estreiner
Lo ben que a dat Nostre Sener
A cella que plus vol ni ama.
Ges d'aizo Flamenca nos clama
Ni non s'en deu per ren clamar
570 Que leis non volon ges blasmar ,
Quar non i trobon lo perque ,
E non sol laisson per mai re ,
Car si tan ni quan n' i trobesson
Ja nous pensetz que s'en laissesson.

575 Quant an manjat autra ves lavon ,
Mais tot atressi con s'estavon

Remanon tut e prendon vi ,
Car uezát era en aisi ;
Pois leven hom[e] las toallas ,
580 Bels conseillers ab granz ventaillas
Aportet hom davan cascu
Ques anc us non failli ad u;
Aquis poc quis vol acoutrar.
Apres si levon li juglar ;
585 Cascus se vol faire auzir ;
Adonc auziras retentir
Cordas de manta tempradura.
Qui saup novella violadura,
Ni canzo ni descort ni lais,
590 Al plus que poc avan si trais.
L'uns viola[l] lais del Cabrefoil ,
E l'autre cel de Tintagoil ;
L'us cantet cel dels Fins amanz ,
E l'autre cel que fes Ivans.
595 L'us menet arpa, l'autre viula ;
L'us flautella , l'autre siula ;
L'us mena giga , l'autre rota ,
L'us diz los motz e l'autrels nota ;
L'us estiva , l'autre flestella ,
600 L'us musa, l'autre caramella ;
L'us mandura e l'autr'acorda
Lo sauteri al manicorda ;
L'us fai lo juec dels banastelz
L'autre jugava de coutelz ;
605 L'us vai per sol e l'autre tomba ,
L'autre balet ab sa retomba ;
L'us passet sercle, l'autre sail ;
Neguns a son mestier non fail.

Qui volc ausir diverses comtes
610 De reis , de marques e de comtes

Auzir ne poc tan can si volc ;
Anc null' aurella non lai colc ,
Quar l'us comtet de Priamus ,
E l'autre diz de Piramus ;
615 L'us contet de la bell' Elena
Com Paris l'enquer , pois l'anmena ;
L'autres comtava d'Ulixes ,
L'autre d'Ector et d'Achilles ,
L'autre comtava d'Eneas
620 E de Dido consi remas
Per lui dolenta e mesquina ;
L'autre comtava de Lavina
Con fes lo breu el cairel traire
A la gaita de l'auzor caire ;
625 L'us contet d'Apollonices ,
De Tideu e d'Etidiocles ;
L'autre comtava d'Apolloine
Comsi retenc Tyr de Sidoine ;
L'us comtet del rei Alexandri ,
630 L'autre d'Ero et de Leandri ;
L'us dis de Catmus quan fugi fol 12
Et de Tebas con las basti ,
L'autre contava de Jason
E del dragon que non hac son ;
635 L'us comte d'Alcide sa forsa ,
L'autre con tornet en sa forsa
Phillis per amor Demophon ;
L'un dis com neguet en la fon
Lo belz Narcis quan s'i miret ;
640 L'us dis de Pluto con emblet
Sa bella mollier ad Orpheu ;
L'autre comtet del Philisteu
Golias , consi fon aucis
Ab tres peiras quel trais David ;
645 L'us diz de Samson con dormi ,

Quan Dalidan liet la cri ;
L'autre comtet de Machabeu
Comen si combatet per Dieu ;
L'us comtet de Juli Cesar
650 Com passet tot solet la mar
E no i preguet Nostre Senor
Que nous cujes agues paor.
L'us diz de la Taula Redonda
Que no i venc homs que noil responda
655 Le reis segon sa conoissensa ,
Anc nuil jorn no i failli valensa ;
L'autre comtava de Galvain
E del leo que fon compain
Del cavallier qu'estors Luneta ;
660 L'us diz de la piucella breta
Con tenc Lancelot en preiso
Cant de s'amor li dis de no ;
L'autre comtet de Persaval
Co venc a la cort a caval ;
665 L'us comtet d'Erec e d'Enida ,
L'autre d'Ugonet de Perida ;
L'us comtava de Governail
Com per Tristan ac grieu trebail ,
L'autre comtava de Feniza
670 Con transir la fes sa noirissa ;
L'us dis del Bel desconogut
E l'autre del vermeil escut
Que Lyras trobet a l'uisset ;
L'autre comtava de Guiflet.
675 L'us comtet de Calobrenan ,
L'aùtre dis con retenc un an
Dins sa preison Quec senescal
Lo deliez car li dis mal ;
L'autre comtava de Mordret ;
680 L'us retrais lo comte Duret

Conr fo per los Ventres faiditz
E per Rei pescador grazits ;
L'us comtet l'astre d'Ermeli ,
L'autre dis com fan l'Ancessi
685 Per gein lo Veil de la Montaina ;
L'us retrais con tenc Alamaina
Karlesmaines tro la parti.
De Clodoveu e de Pipi
Comtava l'us tota l'istoria ; fol 13
690 L'autre dis con cazec de gloria
Donz Lucifers per son ergoil ;
L'us diz del vallet de Nantoil ,
L'autre d'Oliveir de Verdu.
L'us dis lo vers de Marcabru ,
695 L'autre comtet con Dedalus
Saup ben volar , et d'Icarus
Co neguet per sa leujaria.
Cascus dis lo mieil que sabia.
Per la rumor dels viuladors
700 E per brug d'aitans comtadors
Hac gran murmuri per la sala.
Le reis a dih a totz em bala :
« Sener, fai s'el, vos cavallier ,
Quan auran manjat l'escudier
705 Faitz vostres cavals ensellar,
Que pois irem tut biurdar.
Mais antre [temps] voil que comens
La reina, e nous bistenz ,
Una danza per cortesia
710 Ab Flamenca, ma douz'amia ;
Et eu meteis i anarai.
Levas tut sus, tragon s'en lai
Aquist juglar per miei los des. »
Tantost si son per las mas pres
715 Cavalliers, donnas e pincellas ,

De quei n'avia mout de belas.
Anc en Bretaina ni en Franza
Non basti mais tan rica danza , vo
.cc. juglar bon viulador
720 S'i son acordat antre lor
Que, dui e dui, de luein esteron
Els bancs, e la danza violeron,
Ques anc de point non i faill[i]ron.
Las donnas soen si remiron
725 E fan lur amorosas feinchas
Con dia las ha si atenchas
C'a penas si deinhon suffrir
L'esgart, o monstran el sospir,
E contra sel genos uezat
730 Amors lur a tal join donat
Que a cascus fon ben avis
Que totz vius fos em Paradis;
Et eus dic ben ses mentizo
Que unquas mais pos amors fo
735 Non hac tam bella gent ensems.
Qui agues tout Paris e Rems
Adoncs al rei e l'o disses,
Non cuh de la danza mogues
Ni feira semblan fos iratz.
740 Jois e Jovens als balz levatz
Ab lur cosina Na Proesa.
Cel jorn si cujet Avolesa
Ella mezeisma soterrar
Mais Cobezesal venc comtar :
745 « Dona ! que fas ? vezes los be
Ballar e danzar antre se :
Oi ! oi ! tot caira lur burbans, fol 14
Ges quec jorn non er Sanz Johans.
Sadol son e trepon aora,
750 So qu'il despendon autre plora;

Mas tals n'i a quens amaran
Enan d'u mes e planeran
So que an ara despendut. »
Avoleza fes un sanglut
755 E diz : « Vos sias ben venguda,
Vos m'aves la vida renduda,
Donna Cobezesa, per Dieu !
Eu voil sian franc tut vostre fieu;
Ueimais sias dona per vos,
760 Et aiaz comtes e baros
Reis e dux e clers e marques,
Cavalliers, vilans e borzes ;
Mais de las donnas non cove
Qu'ieu las vos do, qu'ieu no i ai re,
765 E eu nous voil tal causa dar
Que non puescas en dreg portar.
Pero si neguna volia
Esser de vostra compania
Ja nous pesses a mi enuig »
770 Escudier plus de .xxx.viii.
Agron jals cavals esselatz
E cubertz e antresenhatz
De senals e de cascavels.
Ja fo en la cort le sembelz,
775 La dansa part, mais non er vista
Tam bella, e cascuns atista
Son escudier que l'aport tost
Sas armas, e ges a rescost
Non si son las donas partidas,
780 Gaias e pros es eissernidas
Eran totas, e van sezer
Als fenestrals per miels vezer
Los cavalliers ques armas porton
Que per lur amor si deporton.

785 En Archimbautz non s'oblidet
Quar nou cenz e .LXXXXVII.
Cavallers fes ans ques pauses.
Al palais vengron tut de pes
En cauzas de pali rodat
790 Et al rei si son presentat ,
El reis donet lur per estrena
Qu'en amor fus lur majer pena ,
E li reïna confermet
Lo dig del rei, als non lur det.
795 Cel jorn portet armas le reis ,
E dic vos ben non foron treis
Que mieilz las portesson de lui ;
Una marcha de non sai cui
Ac lassat el som de la lanza ;
800 Li reïna non fes semblansa
Que mal li fos, pero ben sap
Que la manega no i es gap ,
Car senhals es de drudaria.
Suavet dis que s'il sabia
805 Don l'avia le reis aüda
Caramen seria venduda. fol 15
A tota dona d'una en fors
De Flamenca li di se cors
Qu' il l'agues la manega donada ;
810 Nos pesset ver cella vegada
Li reïna, pero si manda
En Archimbaut qu'il lo demanda.

Ens Archimbautz es tost vengutz
Non fo meinz lanza ni escutz
815 Neis antreseinz que portar deia
Cavallier que per joc torneia ;
E quan fon davan la reïna

Dessendet tost e pois la clina ;
820 Saludet la cortezamen
Et il lui, e per la mal pren
E fai seser al fenestral ;
Si dis : « N'Archimbaut , bem sap mal ,
E , si vos nom n'acossellatz ,
825 Greujara mi cest mals assatz. »
El respon : « Donna, Deus vos gart
Non agas mal en nulla part. »
Ella nos tenc e nulla guisa
Que Flamenca que fon assiza
830 De jostal rei a la fenestra
Non adeses de sa man destra
E noil disses : « Eu parlarai
Ab N'Archimbaut, dona, sius plai. »
Ela respon ben e viaz :
835 « Eu o vol, dona, pos vos plaz. »
Al fenestral qu'era de lonc
Cubert de palma e de jonc
Fon li comtessa de Nivers,
E non ac ges los cabels pers
840 An son plus blon que non es aurs ,
Mais so fon sos meillors thesaurs ;
Aqui s'en es a leis venguda
Flamenca, e non fon ges muda
Anz hac solaz e bon e bel ,
845 Li fes coissi de son mantel
Et acoitret si de dosus
E garet los cavalliers jus.

Jes li reïna non s'oblida
Anz fo dolenta e marrida
850 E dis : « N'Archimbaut, bels amix
Non fai le reis mout ques enix ?

Quan vesen mi porta seinal
De drudaria, trop i fail
Vaus mi e vaus vos eissamen ;
855 Ver vos en dic mon issien. »

En Archimbautz enten dese
Qu'il d'aiso Flamenca mesere
Qu'al rei agues manega tramessa ;
Al motz conois so qu'elas pessa
860 Et al respondre non demora :
« Dona, per cel ques hom adora
Non cug queus fassa deissonor
Le reis sis sen joios d'amor,
Quar miels ne fai so queil l'atain.
865 Esser ne volgra sos compainz , fol 16
Que per deveras pogue far
So qu'el fai per joia mostrar,
Qu'al res non es mais plas deportz. »
— « Don Archimbaut, aquest conortz
870 Cueig eu ben que sobre vos torn
Anz que siu passat .xv. jorn. »
— « No i movas, domna, gelosia ,
Que ja per ren non o seria. »

Adonc ela som cap secos ,
875 Dis : « Es que non seres gelos ?
A la fe Dieu ! vos si seres
E ben leu razon vos n'aures »
— « Dona, e per que o dizes ?
Non m'essenes, fe quem deves ,
880 Qu'ieu conosc ben d'aitals affars. »
Ab tan fo vengutz us juglars
E dis a N'Archimbaut : « Bel sener,
Lo reis vol ja l'espasa sener

A Tibaut lo comte de Bleis ;
885 Tibaut sam trames el meseis,
Sener, sius plas, que lai anes ;
En dreh s'amor non o laisses. »
En Archimbaut lo comjat pren
Plus iratz que non fes parven,
890 Mais li bella res non sap ren.
Aï ! qual peccat, qu'a mal fe !
Quar li reïna tan percaza
Que jamais non dorma ni jaza
Dons Archimbautz en sana pausa. vo.
895 Gran dolor l'a el cor enclausa
Don non cug que jamais reveinha
Si amors garir non l'en deinha,
Mais per contrari l'en garra
Quan le cujars s'averara.

900 Quan fon al rei defors tornatz
Le coms Tibautz fon adobatz,
Et ab lui plus de .IIII. cent
Que tut son cosin e parent.

De la reïna s'es partitz
905 En Archimbautz tristz e marritz.
Car trop l'ac dih mala novella,
Pero un escudier appella
E dis li : « Fa viespras sonar,
Quar ben er ora de sopar
910 Quant las aura le reis auzidas. »
Mas la dounas qu'eron issidas,
Als fenestrals ques esgardavon
Los cavalliers que biordavon
Quant auzon ques hom vespras sona
915 Dison : « Non es ancara nona,

Et hom sona las vespras ja!
So marit perda qui la va
Quan us cavalliers i biort!
Ja per vespras nom perdam cort. »

920 Ab tan le reis s'en es intratz,
Coma savis es essenhaz;
Venc a Flamenca el palais
Et ab si de laïns la trais; fol 17
Li baro trastut lo segueron
925 El cavallier ques ameneron
Las donnas ques a vespras van
Alegramen e domnejan.
Vespras cantet hom aut e bas;
Quan dichas foron, tot de pas
935 Le reis s'en eis e men'ap se
Flamenc', el ten la man el se
Cais per uesadura privada;
Li reïna fon mout irada
E N'Archimbautz ben atretan,
940 Mais nocan fes autre semblan.
Tut van sopar e ben e gent,
Assatz an neulas e pimen
E raust e fruchas e boinetas,
Rosas freschas e violetas,
945 E glaz' e neu per refretzir
Lo vi que non tolla dormir;
El joi ques an lo jorn menat
Eron totas e tuit lassat,
E van jazer tro l'endema
950 Al jorn, si per vos non rema.
Sil que son de nou adobat
Si foron ja antresenhat;
E van pongen per las carreiras

Ab sonalz de mantas manieras.
955 Adonc si leval remestiris,
A N'Archimbaut creis le consiris,
Et a tal dol ins en son cor 70
Qu'a pena si ten que non mor;
Daus l'autra part vol far conor[t]
960 E la reïna blasma fort
Car anc li mes en sospieizo
Flamenca per nul' occaiso.
Plus gen que poc so mal cubri,
Tot son tesaur gent adubri
965 E largamen don' e despen;
E saup li bon qui del sieu pren.
.XVII. jorns duret e plus
Li cort et anc non saup negus
A quals dels jorns mieil li estet;
980 Car totz jorns li cortz melluret
Per conduh e per mession;
Tut li ric homen el baron
Si meravillan don es pres
So qu'Ens Archimbautz a despes.
985 A vinten jorn s'en departi
Le reis e l'autre atressi;
Li reïna non volgra jes
Li cortz duret ancar u mes,
Car bes cuja certanamen
990 Le reis am Flamencha per sen,
Mas el non l'ama per amor
Anz cujet far mout gran [on]or
A N'Archimbaut quan l'abrassava
Vezen sos ueils, e la baisava,
995 Car negun mal el no i enten.
Chacuns s'en vai fort ben dizent fol 18
E tenent tut per ben pagat
D'En Archimbaut, car el a dat

Alz juglars tan quel plus mendix,
1000 Sol non o joc, pot esse[r] rics.

En Archimbautz totz los esdreissa,
Mais al cor a una destreissa
Per que s'en torna mout dolentz.
Aisil destrein us mals cozentz
1005 Ques om appella gelosia;
Soven lo geta de la via
El fai pensar tan que non sap
De som pessat venir a cap.
Quan tornatz fon a sa maiso
1010 De lui si partol compainho,
E cujon ben non sia sas;
Per gran malesa torz las mans,
E pauc n'es meins ades non plora;
Anc non cujet esser abora
1015 Dins sa cambra ques atrobes
Sa mollier e que la bates,
Mas ges non l'a sola trobada
Anz fo mout ben acompanada,
Car de las donnas del castel
1020 Avi 'ab si un gran tropel.
El ne fon dolenz et iratz
Et es si malamen giratz
Tutz estendutz al cap d'un banc,
E plais co s'agues mal de flanc.
1025 Sa vida ten en gran despieh vo
E ja non l'en fara delieg
Si non temses blasmes e critz;
Sols estai et adolentitz,
E diz soen: « Las quem pensiei
1030 Quan pris moillier? Deu! estraguei,
E no m'estava ben e gent?

Oi ! lo mal aion miei parent
Quem cosselleron qu'ieu preses
Zo don ad home non venc bes !
1035 Ar avem [nos] mollier, mollier !
Lass ! et mout mi pot esser fer
Que gelosia mi destreina ;
Non sai de qual guisam capteina;
E tot zom fai cesta barnessa,
1040 E perga Dieu si ren s'en pensa !
Mais eu l'en farai ben pensar
Deus ! Deus ! con o poirai eu far ? »
Ben es intratz e mala brega ,
Ren non agaba ni eissega.
1045 Soen vai dins, soen defora
Deforas art, dedins atora;
Ben es gelos qui aci bela,
Quant cuja cantar et el bela ,
Quant cuja sospirar bondis ,
1050 Neguna ren non eissernis ;
Lo pater noster diz soen
Del simi que res non l'enten,
Tot jorn maleia e regana,
E fail gran dol li genz estraina : fol 19
1055 Quan hom estrainz era intratz
El si fes mout afazendatz ,
E siblet per captenemen ,
Suau diz : « A penas m'en tein
« Que nous get fors en decazeig. »
1060 El det torneia son correig
E vai chantan tullurutau
E vai danza[n] vasdoi vaidau ,
Levalz oilz et a si donz guinha ,
Daus l'autra part al sirvent signa
1065 Aporton aiga per lavar,
Car el si volria disnar;

So ditz per tal que hom s'en esca.
Assatz ordis, c'ora que tesca,
Car ades vai de sai, de lai,
1070 E quant non o pot suffrir mai
Si diz : « Bel sener, disnas vos,
Que ben es tems, sius platz, ab nos ?
Fort bom sabra, s'o voles far,
Pron avenres a domnejar. »
1075 Adoncas fai un joc cani
Que las dens monstra e non ri.

Per son vol homen non veiria ;
Vejaire l'es de cui que sia
Que sa mollier vol et enquer,
1080 Maldiga Dieus aital don er !
Vejaire l'es, qui parl' ap leis
Que far lo deu aqui meseis.
« Bastit avem aisi domnei, vo
Per tems o comenset le reis ;
1085 Avan que de Nemur issis
Mi cuh eu be que la sentis ;
A saborada la savia,
Per so tam privatz s'en fazia ;
Mais de lui en re no m'o tengra,
1090 Ben lail gardera quan s'avengra ;
Mais ara ve quis vol e vai
E per son grat ja venrion mai.
Non veses qual semblant lur mostra ?
Ben fai parer que non es nostra.
1095 Deu ! menon l'an en tot malastre !
Eu non voil esser plus lur pastre ;
Malvaz pastor ha en aital
Qu'a sos obs noz, ad autres val.
Leu es a dire del menar !

1100 Non cuh c'o pogues acabar
Le reis que s'en fai tan privatz.
Las ! caitiu ! c'a mala fui natz !
Si nom posc guardar una donna
Mal levaria la coronna
1105 Qu'es de lonc sant Peire de Roma,
E mal derocharia doma
Si non puesc venzer una thosa.
Bem fora mielz estes desposa
Car per leis pert enseinament
1110 E tot zo qu'atain a joven.
Per Dieu ! malvatz cambis ai faitz ;
Per fol consseil sui ara traitz.
Li reïna ben o sabia fol. 20
Quan mi dis que gelos seria ;
1115 Maldiga Deus aital divina
Car no m'en fes sivals mecina !
Car veramenz sui eu gelos
Plus de null' ome ques anc fos ;
Los autres n'ai eu vengutz totz ,
1120 E per bon dreg serai cogotz ,
Mais ja nom cal dire : serai ,
Qu'ades o sui, que ben o sai. »
A si meseis fortmen s'irais ,
Tiras los pels, pelas lo cais ,
1125 Manjas la boca, las dens lima,
Fremis et frezis, art e rima,
E fai trop mals oils a Flamenca.
A penas si ten que noil trenca
Sas belas crins luzens e claras;
1130 E dis : « Na falsa, quem ten aras
Que nous aucise e nous affolle
E vostra penchura non tolle !
E gens aves levat coaza,
A l'autr' an cuh qu'en fares massa

1135 En somenso que laus arabe,
E ja non cug queus sia sabes
Quan laus farai ab forses tondre ;
Greu laus veiran hom[e] rescondre ,
Quan venon ist cortejador
1140 Per so que digan antre lor
« Dieus ! qui vi mais tam bellas cris !
Plus bella[s] son non es aurs fis. » vo
Eu conosc ben los guins el[s] sinz,
Els mas estrinz el pes causins.
1145 Cui pessat vos aver trobat ?
Aitan sai con vos de barat,
Pero d'aitan m'en affollatz ,
Quiem trabail e vos repausaz ;
E non ai hos, nervi ni polpa
1150 Non traga mal per vostra culpa,
Mais, trop m'er greu s'aisin passatz
Que vostra part ben non n'aias. »
Il respon : « Sener, ques avez ? »
— « E con, fai s'el, vos respondez !
1155 Per Crist, per Crist, malaus failli ,
Eu mur, e vos esquarnes mi !
Aisom fan ist donnejador,
Mais, fe que dei Nostre Senor ,
Non sai trobaran huis ubert ;
1160 Qui domna garda tan s'i pert
Si non la met en tal preiso
Que non la veia s'aquil no
Que la deu gardar et aver ;
Aisi ben leu la pot tener.

1165 « Alas ! caitiu malaürat,
Engelosit, engratonat,
Ar iest tu fols gelos affriz,

Ronos, barbutz espelofitz ;
Tiei pel son fer et irrissatz
1170 Que semblon Flamencha espinat
E coa d'esquirol salvage. fol. 21
Aunit as tu e ton linage,
Mais no m'en cal, mais voil morir
Que ser aunitz per trop sufrir;
1175 Mais voil esser gelos proatz
Qu'eser suffrens escogossatz;
Mais voil esser gelos sauputz
Qu'eser suffrens cogos cornutz. »

Ja sabon tut per lo païs
1180 Qu'En Archimbautz es gelos fins ;
Per tot Alverg' en fan cansos
E serventes, coblas e sos,
O estribot o retroencha
D'En Archimbaut con ten Flamencha ;
1185 Et on plus hom a lui o chanta
Nous cujes sos mals cors l'eschanta.
S'alcus sos amix l'an blasmes
Nous penses que plus l'en ames,
Ans li respon iradamen :
1190 « Sener, ben aug e beus enten ;
E qui m'o deu tener a mal
S'ieu sui gilos, si Deus mi sal ?
Ben pauc ne sai gelos non fossan ;
Tal m'en escarnisson en tosson
1195 Que foron plus gilos de me
Si tot jorn visson davan se
Tam bella ren con ieu i vei.
Non sai emperador ni rei
A cui port de mollier enveja ;
1200 E conosc ben que nom folleja vo

Si ben vauc de leis rancurau ;
Mais gardar si deu hom avan,
Quan savis es, quel venga dans.
E que faria s'us truanz ,
1205 Ques fenera d'amor cortes
E non sabra d'amor ques es ,
L'avia messa en follia ?
No m'en crezatz s'ieus o dizia,
Et nomperquan si m'o dirai,
1210 Non o vol ges per tot quant ai.
E que diria de vergonha ?
En fol i metria ma poina
A leis gardar et a sservir.
Quis vol sai poira ben venir
1215 Mais ja , per Dieu ! non la veira,
En tan aut poig nos levara
Pero qu'ab leis parle ses me,
Non, si venia, per ma fe !
Le coms sos paires e sa maire
1220 Sa sor o Jauselis sos fraire. »

[Q]uan s'es partit de cel amic
De cui non ama son castic,
A si meseis s'en [va] parlan,
E diz : « D'aquest quem vai blasman
1225 Aisom quem degra mieilz lauzar
Petit sap for[s] de castiar ;
Mout cuja ben aver parlat
Quar sol m'a gelos apellat ;
Mout parlet ab gran sotileza, fol. 22
1230 Mais am [ieu] la mieua folleza
Non fas lo sieu sen tan prion
A pres Na Bolonha o hon.
Aquest risc hom de plagesia

Folz es car mais hoi mi castia,
1235 Mieilz degra dir : « Bels sener car,
« Gardas vos ben que vostra pars,
« Aiso es ma dona Flamenca,
« Ja per sas lauzengas nous venca
« Per tal que fassa son talan. »
1240 Pro m'agra dih ab sol aitan.
D'aiso non dis ni buf ni baf,
Aisi con folz parlet en daf,
E dis mi pur gelos era,
Avas o trobet en espera ;
1245 Pero, pero qui m'o sabria
Folz es ; et eu folz sil cresia.
A la fe Deu pauc sap de plag.
Ara ja ben leu m'a hom fag
Dedins ma cambra tal esquern
1250 Don non guerra d'aiscest ivern.»
Al aquest mot si lev' en trot
E vai ades al plus que pot ,
E vol-sas pels d'amon daval,
Auza sos pans e fai lo bal
1255 De la pagesa hon plus corre ;
De mon gran ast venc à la torre,
Troba Flamenca que sezia
Et ac mout bella compainia
De donnas qu'estavon ab ella ;
1260 Per pauc le gilos non s'esfella
E diz : « Prop es qui mal ne mier ; »
Poissas s'en eis el escalier
Et es es cachutz tratoz evers
Sus els escalos a travers,
1265 Et a pauc non s'es degollatz
Le malastrucs malaüratz ;
Gratal suc [e] grata la cota,
Leval braier, tira la bota ;

Poissas si dreissa, pois s'aseta,
1270 Pois s'esterilla, poissas geta
Un gran badail e pois si seina
Nomine Domi, qual enseina
Es aiso de bon' aventura ?
Pois intra querre sa sentura
1275 E fai una contraselada
Ves sa mollier qu'es fort irada,
Pois dis : « Auras sui et estrac,
Anc mais hom tal mollier non hac !
E tu dizes que ges non saps
1280 Con la tenguas nien c'als caps ?
Non saps ? — si fas, — e quo ? — bat la !
El batres que m'enanzara ?
Deu ! er en plus douza e meillers ?
Ans n'er plus amara e piegers :
1285 Car tos temps o ai auzit dire
Que batres non tol fol consire,
Ans qui gastia ni repren fol. 23
Fol cor, adoncas plus l'espren ;
E non ten pro forsa ni tors
1290 A cors, pos lo destrein amors,
Que non fassa o tost o tart
Sa volontat ; quis vol lo gart !
Mas eu segrai aquest cossel :
De trop freg e de trop soleil
1295 La gardarai ben, e de fam.
Mal aia mos cors , pos tan l'am ,
Si de totz autres non la garda !
Ja no i metrai nuil' autra garda
Mai mi meteis, car plus fizel
1300 Non trobaria, neis en cel ;
Nulla ren als non ai a far ;
Pron ai a beur' es a manjar
E de cavalgar sui totz las,

Repausar m'ai per esser gras
1305 Car repausar si deu homs veils ;
Mais autramen pausera mielz ,
Car veils hom non pot repausar
Can l'aven toset' a gardar.
Mais eu, si puesc, la gardarai,
1310 Engien e forsa i metrai,
En zo sera totz mos aturs.
La tors es grans e fortz le murs ;
Laïns la tenrai ensarrada
Ab una donzella privada
1315 O doas, que non estiu sola ;
E sia pendutz per la gola vo
Si n'eis ses mi, neis al mostier
Per ausir messa ni mestier,
Et adonc que sia granz festa ! »
1320 Ges [el] non demora ni resta ,
Ans s'en vai tot dreih a la tor,
Et ac ab si un murador
E fes li faire aital pertus
Con hom sol faire a reclus,
1325 Aquel respos en la cosina ;
El non dorm ni pausa ni fina
Anz poinet en far so que volc.
Lo cor el cors el sen li tolc
La gelosia que l'afolla,
1330 E nom penses ques el la scolla
Anz l'acreis a totz jorns e dobla
Et on mais pot el s'en encobla.
Nos lavet cap nis rais la barba,
D'aquella semblet una garba
1335 De civada quan es mal facha ;
Pelada l'ac per luecs e tracha
E mes los pels totz en la bocha ;
Quan la fort gelosia tocha

El estraga si coma cans.
1340 Qui es gelos non est ben sans,
Tut l'escriva que son a Mes
Non escriurian los motz nil vers
Ni las captenensas que fes
En Archimbautz cascuna ves,
1345 Ans dic ques eissa Gilosia fol. 24
Non sap aitan con el fasia
D'esser gilosa, per cui mais
Lo sobreplus als gelos lais,
Quar mout ne fan de feras merras,
1350 De tals n'i a e follas erras.

Li bona res non sap ques fassa,
Mout ergueil e mouta menassa
L'aven del gilos a suffrir;
Sos vivres val meins de morir.
1355 Sil jorn a mal pietz ha la nug
Car ren no i te mas fol enug ;
E sa pezansa , e sa mort
Non troba ren que la conort.
Doas puncellas ac mout gentas ,
1360 Mais atressi eron dolentas,
Car son presas e essarradas ;
Cortesas son et esse[rni]das,
Aisi com podon la confortan,
E per la bon' amor queil portan
1365 De lur pena non lur sove.
Le gelos vai soen e ve
E ten ades las claus el ma ;
Ges gaire non estet em pla
Anz vai entorn sa tor garan
1370 Et apinzant e remiran.

Las doas piucellas servion
Quant il manjavon ni bevion,
Car al fenestral de la tor,
Atressi con en [re]freitor, vo.
1375 Avia fag avan pausar
Tot zo qu'era obs al manjar.
Apres disnar el s'en issia
Qua[is] per deportar tota via;
Mais nous penses ques lonhes trop,
1380 Ans remania ben de prop,
Car en la cosina n'intrava
E de laïnz el esgarava
De sa moiller quos captenia,
E moutas vez el la vesia
1385 Qu'il eissa de la carn tallava
E del pa, e pois en donava
A sas punzelas bellamen,
El vin e l'aiga eissamen.
Et el avia ben empres
1390 Ab lo coc que non parles ges
Qu[e] el las agaites d'aqui.
Uns jorns s'avenc que vis faili
A la puncellas que manjavon;
Com las gaites non s'en garavon,
1395 L'una puncella levet sus
E pres del vin qu' er' al pertus,
E conoc ben qu'En Archimbautz
Estet en la cosin' enclauz,
Car, vesent ela, s'en anet,
1400 Et il a ssi dons o comtet.
L'una puncella ac nom Alis,
Li meillers res que hanc hom vis;
L'autr' appellet hom Margarida, fol. 25
Que de totz bons aips fon complida;
1405 Cascuna fes a ssom poder

A ssi dons honor e plazer.

Mout trais Flamenca greu trebail
Car mout sospir et mout trebail,
Mout angoiss[a] e mout sospir
1410 L'aven per son marit suffrir,
E mouta lagrem' a beguda ;
Dolenta es et irascuda ,
Mais d'aisol fes Dieus honor gran
Car non amet ni hac enfan,
1415 Car s'il ames e non agues
Ab que s'amor pass[a]r pogues
Ieu cug ben que pieitz l'en estera.
Ja negun tems il non amera
Si Amors per son jausimen
1420 Noil o mostres privadamen,
Mais il l'ensenet de son joc
Quan conoc la sazon nil luec,
Mais lonc tems plai s' es tenc per mort. .
Negun jorn non passet la porta
1425 Si non es festa o dimergues,
E non es cavallier ni clergues
Adonc pogues ab leis parlar,
Car, el mostier, la fes estar
En un angle qu'es mout escurs ;
1430 Daus doas partz estaval murs,
E de davans [ill] el ac messa
Una post auta et espessa vo
Ques ateins ben tro al me[n]to
Hon i sezia de viro.
1435 Laïns caup ill e sa[s] donzellas
El gelos sis volgues ab ellas ,
Mais defors sec ad una part
A guisa d'ors e de laupart ;

Ben semblet home entreceli.
1440 Quant hom dizia l'avangeli;
Sel tems fos clars et estes pres,
Lai pogra vezer se i gardes.
Il non anava ges ufrir
An[s] li fazia lai venir
1445 Enz Archimbautz lo capella.
Nous penses queil baizes la ma
Si non l'agues mout ben cuberta;
Il non donava ges l'uferta,
Mais Enz Archimbautz, que la gara,
1450 Noil laisset descubrir la cara
Ni traire sos gans de las mans;
Anc non la vi le cappellans
A Paschas ni a Roasos.
[La] pas li dona us clersos;
1455 Aquel la pogra ben vezer
Si n'agues engien ni saber.
Apres *missa est* s'en issia
Enz Archimbautz, que ges mieidia
No[n] i aten ni hora nona;
1460 Mantenen las donzelas sona:
« Venes vos ne, venes vos ne, fol. 26
Qu'ieu m'anarai disnar dese,
No m'i fassas, sius plas, estar. »
Non las giquia gens orar.
1465 Aisi lur estet ben dos ans,
A totz jorns doblet lur afans,
Lur enneg e lur desplazer,
E non era matis ni sers
Qu'Enz Archimbautz non maleges
1470 A si meteis e non lanies.

A Borbo avia risc bains;

Quis volc, fos privatz o estrains,
S'i pot mout ricamen bainar.
En cascun bain pogras trobar
1475 Escrih a que avia obs;
E no i venia rancs ni clops
Que totz gueritz no s'en tornes
Si lo perque i demores;
E bainar si pot quam si volla,
1480 Non trobara qui li o tolla
Pos n'aura fag plag ni coven
Ab l'oste quelz loga nilz ven.
Et en cascun delz bains naisia
Aiga tan cauda que bollia;
1485 Dans l'autra part, nais aigua freja
Ab que li cauda si refreja.
Contra totz mals i a bains certz;
E cascuns era ben cubertz
E claus de murs si com maisos;
1490 Cambras i ac en luec rescos v°
On hom pot pausar e jazer
E refrezir a son plazer.

Uns n'i ac plus belz e plus rix,
Cels de cui er[a] fo amix
1495 D'En Archimbaut e fort privatz;
Moutas ves s' i era bainatz
Car eran prop de sa maiso.
L'ostes ac nom Peire Guizo
E tenc sos bains mout ben garnitz
1500 E ben escobat[z] e politz;
Non s'i bainet si rix hom no
Tot s'en epres, et em perdo;
En Archimbautz aquis bainava
E sa mollier; [lai] la menava

1505 Can li volia far pidanza
D'alcu solas o d' amistanza ;
Mai mout petitet li durava
Cil amistatz fera e brava,
Car tot avan que dels bains esca,
1510 Ni eis si descaus nis [de]vesca,
Garava ben los angles totz,
Poissas s'en vai, si coma goz
C'om geta de cort jangolan,
Ques vai per los osses trian.
1515 L' uis dels bainz serret tota via
Ab una fort clau qne tenia,
Pois si vai demoran defors.
E quant a leis venia cors
Qu'en issis et il fai sonar fol. 27
1520 A sas puncellas e tocar
Un' esquilleta que pendia
Dedins los bains, adoncs venia
En Archimbaut per lui ubrir,
E non podia pas giquir
1525 Que non disses ab fer semblan :
« E cossi n' isses mais ugan !
Donar vos cuidei de bon vi
Que m'a trames En Peire Gui,
Mas tot per iras m'en laissei,
1530 En eis a maison l'en portei.
Ar veias s'aves ren esta[t] !
Aranz degram esser disnat ;
Non laus bainares mais d'un an,
Aisos covenc, si estaz tan
1535 A l'autra ves com fezes ara »
Ades vas los bains si regara
Per vezer si homs n'issiria,
Car ges sos oilz ben [non] cresia
Non lai agues home agut

1540 En un dels angles rescondut.
Adonc li respon Margarida
E dis : « Sener, ben fora issida
Ma dona, mais per nos estet ;
Nos li servim quan si bainet
1545 Et en aprop nos sins bainem ;
E per aiso tan demorem,
E nos avem la colp' el tort. »
— « Pas ai, fai s' el, las mas e mort, vo
Mai voles bain que non fan aucas
1550 Aitan ben sas grans com sas pauchas;
Mais de vos non es meravilla. »
Alis respon, et arodilla
Si dons, pueis dis : « Sener, e vos,
Geus bainas plus soven que nos
1555 E lai estatz plus longamen. »
Poissas ne ri, car sap que men,
Quar unquas puis que mollier pres
Nons bainet neil venc neis em pes,
Nis resonet ungla ni pel;
1560 Pron ac fag car estet en sel
De sa mollier a son vejaire.
Ges non fera los guinnos raire
Per nulla ren c'om li disses,
Grifon semblet o esclau pres;
1565 E tot o fes digastendons :
« Major pavor aura mi donz
Sim vez barbat e guinhonut;
Il non fara ges tan leu drut »

El termini qu'Ens Archimbaus
1570 Era gelos e fers e braus,
Un cavaller ac em Bergoina
En cui natura mes sa poina

En faisonar et e nuirir,
E saup i trop ben avenir.
1575 Be i ac salva sa noiridura
E son estuzi e et sa cura,
Car non fo mais si bella res fol. 20
Ni a cui tan plagues totz bens.
Tan fon savis e belz e pros
1580 Que Absalon et Salomos,
Sil dui fossan us solamenz,
Encontra lui foran nienz.
Paris, Hector e Ulixes,
Que totz tres en un ajostes,
1585 Quant a lui non foran presat
Per sen, per valor, per beutat;
Car tan fon bella sa faissos
C'om es al dire sofraitos,
Pero un petit ne dirai
1590 De sa faiso si con sabrai.

Lo pel ac blon, cresp e undat,
Lo fron ac blanc, aut plan e lat,
Los cilz ac niers et arzonatz,
Lonc et espes, larc devisatz,
1595 Oils ac grosses, vars e risenz,
Le nas fon belz et avinenz,
Loncs e dreitz e ben alinatz,
A lei d'un bel arbreir format[z];
La cara plena e colrada;
1600 Rosa de mai lo jorn qu'es nada
Non es tan bella ni tan clara
Que fon li colors de sa cara,
Lai on si tains mesclat ab blanc
Plus bella colors non fon anc;
1605 Ben foron faitas sas aureillas,

Grandas e duras e vermeillas; vo
Li bocca bella e ginnosa
Et en tot quan dis amorosa,
Las dens esteron per garan
1610 Plus blancas que d'un orifan;
Le mentos fon ben faissonatz,
Per mieils estar un pauc forcatz;
Lo col ac dreg e gran e gros
Que non i par nervis ni os;
1615 Amples fo mout per las espallas
E ac las aisi fortz con Atlas,
Muscles redons e fortz brasons,
E brases tals con volc razons;
Las mans ac grans e fortz e duras,
1620 Los detz loncs e planas junturas,
Pietz hac espes e sotils flancs;
De las ancas non fon ges rancs
Ans las ac grossas e cairadas,
Coissas redundas e dins ladas,
1625 Los genoils plans, las cambas sanas,
Longas e dreitas e ben planas;
Pes ac voutis caus e nerveinz,
Anc per home non fo ateinz.

D'aita[l] faison, d'aital semblanza
1630 Fo noiris a Paris en Franza;
Lai apres tan de las .vii. artz
Que pogra ben en totas partz
Tener escolas, si volgues,
Legir e cantar sil plagues;
1635 Englies saup meilz d'autre clergue. fol. 29
Sos maistre ac nom Domergue,
Cel l'ensenet tan d'escrimir
Que nulz hom nos poc si cubrir

Que el non fier en descubert.
1640 Tam bell, tam pros ni tan apert
Non vi hom anc, al mieu semblan,
Ni que fos aisi de bon gran.
VII. pes hac d'aut, e atteis be
Dos pes ab lo pe sobre se
1645 Quan hom li mes en la paret
Una candela o un muquet.
Quan fon cavalliers non avia
Mas .XVII. ans et .I. dia.
Le duc son oncles l'adobet,
1650 M. et .DCC. livras li det,
Et autras .M. det l'en le reis
Et autras .M. le coms de Bleis;
M. et .CCC. l'en det sos fraires,
M. marcs li donet l'emperaires;
1655 Le reis angles fo sos cosins.
E det li .M. marcs d'esterlins;
Tot aiso fon de rend' acisa
Que nos pot perdr'e nulla guiza.
Fraire fon del comte Raols
1660 De Nivers, e no fon ges sols
Quant fon ab lui, son pueschem dir.
En segre cort et en servir
Mes tost son percaz e sa renda.
Sos dons non hac sabor de venda, vo
1665 Car s'[u]s dons non sec tot promessa
Non es mais angoisa de pessa,
E qui trop fai son don attendre
Non sap donar ni doin a vendre,
E si dos promes es tost datz
1670 Si meseis dobla e sos gratz;
E pos tan si meillura dons
Per tost donar c'uns ne val dos,
El tost penre fai oblidar

L'afan c'om trai al demandar,
1675 [Ben] dec aver bona sabor
So que det Willems per s'onor,
Car am donar avan cil querre.
Gen saup presentar e proferre,
De tot quant fes saup aver grat.
1680 De lui si tengron per paguat
Comte e reis, marques e duc;
E tencses ben per malastruc
Tot home que lui non ames,
Ja nol vis neis ni re nol des,
1685 Mais que n'ausis lo ver comtar.
Ges hom de lui non pot gabar
Car li vertatz sobraval dih.
En un an non agran escrig
So que fasia en un jorn.
1690 En gran deleit, en gran sojorn
Eron las donnas que parlavon
Ab lui d'amor, quan lo miravon.

Astrucs fon de cavallaria, fol. 30
Car als tornes on el venia
1695 Menet ab se bella compainia;
Cavalliers pren, cavals gazaina
E tot o gasta e o dona.
E quant a jostar s'abandona
Nuls homs en sella non rema,
1700 E cel que pren ab una ma
Mantenen de la sellal trai
E si cos vol ab lui s'en vai.
Nom portet massa ni basto,
Car cui quen feris a bando
1705 Non saupra mot tro l'agra mort,
Tant ac lo bras pesant e fort!

Mout amet torneis e sembelz,
Donas e joc, canz et aucelz
E cavalz, deport e solaz
1710 E tot so qu'a pros home plaz;
Tan fo bons non poc mellurar.
Vilelme si fes apelar
El sobrenom fon de Nivers.
Chansons e lais, descortz e vers,
1715 Serventes et autres cantars
Sapia plus que nuls joglars,
Neis Daniel que saup ganren
Nos pogr' ab lui penre per ren.

Sei hoste tut de lui si lauson,
1720 Tan nol sobrecomtan nil bauson
Mais non lur don'al departir,
E per so, quan l'auson venir, vo
Lur hostal paron e garnisson;
Mout home ab lui si formisson.

1725 Degus joglars, lai on el fos
No fo marritz, avols ni bos;
Bels garet de fam e de freg;
Per so si l'aman tut a dreig
Car totz los vest els encavalga.
1730 Ben feiral le seners d'Alga
Si tan ben faire o pogues,
E pero si dreitz corregues
Atertan li degran valer,
Car volontier fa som poder
1735 En passa poder ben soven,
Quar eu sai ben ques el despen
En l'an cen ves en un jorn tan

Com' a de renda en tot l'an.
Del sieu ben dir no m'antremet,
1740 Mais si non fos pen Bernardet,
De quem sap mal quar plus non l'ama,
E nonperquan ges non s'en clama,
Ben pogra dir senes mentir
Que lausan lui non puesc fallir.

1745 De Guillem de Nivers vos di[c]
Qu'el amet Dieu e son amic,
Et amet clergue e gen laiga;
Ges non promes sol pan et aiga,
Aisi con fan a l'ospital,
1750 Als compainos de son ostal,
Ans esteron em bels arnes, fol. 81
En rix cavals ab bon conres,
E pogron far gran mession,
Dan e jugar quan bel lur fo,
1755 E sojornar .II. mes o .III.
Que ja de ren qu'aion despes
Ja sol l'ostes non parlara,
Quar ben sap que pagat sera
Qu'ora que venga en la terra,
1760 Per torneiamen o per guerra,
Guillem de Nivers lo cortes
Qu'era tan de totz bons aips ples
Que mil cavallier n'agron pro
En fo[s] cascuns tengutz per pro.
1765 Tant ac lo cors franc e gentil
Et en ben apenre sotil
Que non fon res el mon tan grieus
A leis non paregues trop leus.

Ancar d'amor no s'entremes

1770 Per so que [lo] ver en saupes ;
Per dir saup ben que fon amors
Cant legit ac totz los auctors
Que d'amor parlon e si feinon,
Consi amador si capteinon,
1775 Car ben conoc que longamen
Nom po[t] estar segon joven
Ques el d'amor non s'entrameta ;
Per so pessa que son cor meta
En tal amor don bens li venga
1780 E que a mal hom non lo tengua ; vo.
En aisso ac som pessamen.
Per moutas gens au et enten
Com tenia Flamenca presa
Cel que la euj' aver devesa,
1785 Et au dir per vera novella
Quel miellers es e li plus bella
El plus cortesa qu'el mon sia.
En cor li venc que l'amaria
S'om pogues ab ella parlar.
1790 Mentre qu'estai en cest pensar
Amors ben pres de lui s'acointa
E fes si mout gaia e cointa ;
Fort li promet et assegura
Qu'il li dara tal aventura
1795 Que mout sera valent e bona.
Fort lo presica el salmona
E mostra li es ben artos
E sobre totz homes ginos :
« Saps prou d'agur e pron de sort,
1800 Ancar non saps lo ric deport
Qu'eu t'ai en una tor servat,
A ton obs lo ten hom serrat.

« Us fol gelos clau et rescon

La plus bella dona del mon
1805 E la meillor ad ops d'amar ;
E tu sols deus la desliurar,
Car tu es cavalliers e cliercs,
Per zo t'a obs ades encerscs

. . . . . .
. . . . . .

Cela nug jac ad un repaire fol. 32
1810 Pres de Borbo de .xv. legas.
Amors nol tenc ni pas ni tregas
Que daus totatz partz non l'assaila,
Veilant e dormen lo trebaila.
A lui non cal sis dorm o veilla,
1815 Ades l'es Amors a l'aureilla,
Et es li vejaire quel diga
Ques leve sus car trop si triga.
Ben fa parer l'aia trobat
Solet quant tan fort lo combat.
1820 Si fos en un tornei armatz
On agues mil colps pres o datz
Ja, fe queus dei, tant noil sovengra
D'amor ni al cor non l'atengra,
Qu'ausit ai dir, e sai qu'es vers,
1825 Que trop aizes e trop lezers
Adus amor mais c'autra res ;
E qui dopta qu'aissi non es
Per Egisteu o pot saber,
Quar cel ne saup, so disol ver.
1830 Quis tol repaus amor si tol ;
Per so tenc ben cellui per fol
Que vol repausar e jasser
E sojornar a som plazer
Si d'amor si cuja defendre ;
1835 Mais qui la vol ausir o pendre
O tener captiva enclausa

Tolla de se aisin' e pausa ;
Porverbis es : qui trop s'azaisa vo
Greu er si per amor nos laiza.

1840 Mout es Willems en greu torment,
Amors lo pais de bel nient,
Plaser li fai so qu'anc no vi ;
Ben volgr'aver un bon devi
Quel disses so que l'avenra.
1845 De l'autra part non o vol ja,
Mais vol estar ad aventura,
Car esperansa trop segura
Non a tan de bona sabor
Con sil ques mescla ab paor.

1850 Lo matinet quan l'alba par
Guillem nos fes gaire sonar,
Ans si levet per si meteis ;
Ges le jorns el lieg non l'ateis.
Siei donzel si foron levat,
1855 Ensellat agron e trossat
E non hac ren mais de lavar.
Guillelms vai al mostier orar,
E diz soven en s'orason :
« Bels Sener [Deus], vollas mom pro;
1860 Garas mi de mal e d'enug
E das mi bon alber[g] anug. »
A l'ostal torna comjat penre,
Vin trobet e raust e pan tenre
De ques disnavan sieu donzel.
1865 Sos hostes er' anatz ab el
E preguet lo fort que manjes
Sol un petit ans ques n'ancs. fol. 33

« Hostes, fai s'el, nom vol disnar,
Car trop poiria demorar,
1870 Mas aquists donzel son toset
E devon manjar matinet,
Que non es vergona ni onta. »
Son hoste saluda, pois monta
E met s'en la via prumers.
1875 L'ostes ajudals escudiers
Entro que tut foron montat;
Lur senor segon abrivat
Entro que foron pres de lui.
Ancara non troban a cui
1880 Demandon via ni semdier,
Car il eran tut li primier
Que de la vila dont ission,
Pero la via ben sabion
Car passat n'eron autra ves.
1885 Guillems vai pensant ab eill es
Car negus hom mot no li sona;
A Borbo venc ad ora nona,
A quis tot lo meillor ostal
El plus pros hom el plus leial;
1890 Et hom li dis qu'En Peire Gui,
Si cons pessavon sieu vezi,
Eral plus pros hom de la vila;
Sa moller ac nom Bellapila.
Ben fon quil mostret la maison;
1895 A la porta laz un peiron
Sec lo prosoms, e quant el vi vo
Guillem venir, em pes salli,
Gen lo saluda e l'acoil:
« Sener, fai s' el, albergar voil'
1900 Ab vos, sius plas ni vos es bel,
Quar hom m'a dig qu'en cest castel'
Non a nul home tan valen,

Cavallier, borzes ni serven. »
— « Sener, hom vos dis som voler,
1905 Mais aitan vos fas ieu saber
Que ja daus mi nous veng[r'] afans
Si albergavatz neis .x. ans;
E veus estals e las maisons
Al vostre plazer em perdos;
1910 Pro i a estables e soliers
E cambras a cent cavalliers. »
— « Sener, merces, ab tan s'alberga. »
S'osta non semblet ges Ramberga,
Ans fon bella domna de teira
1915 E issirnida e presenteira,
E saup ben parlar bergono,
Frances e ties e breto.
E quan vi Guillem aitan gen,
Tan bel, tan gran, tan covinent,
1920 Penset si bem que fos rics hom;
De sempre demandet so nom,
E dis ausen sos douzellos:
« Domna, Guillem ha nom lo pros. »
— « Sener, vos sia ben vengutz.
1925 En pauc de tems est fort cregutz; fol. 34
Anc hom non vi, mon eicient,
Homen tan gran de tal jovent;
Ben aial maire queus portet
E queus noirit nius alajet!
1930 Vos non es[t] ges ancar disnat
E saïns es tot adobat.
Defora venc vostr' ostes ara,
Perque non em disnat ancara;
Pro i aura per vos e per nos,
1935 S'avias neis mais compainos.
Totz pros hom que saïns deissent
Estai ab nos per covinent

A tot lo meins lo prumier dia,
Pois tota hora, sil plazia. »
1940 — « Ben segrai vostra volontat
E so qu'aves acostumat,
So dis Guillems, mais tan vos plas »
— « Sener, merces, donquas lavatz. »

Li donzell agron establat
1945 E tut lur arnes estuiat,
Et il meteis porton la clau
E son albergat e suau;
Pron an a manjar et a beure
Et hoste on si pogron pleure.

1950 Oimais pense quis vol d'amors !
Que pres es de Guillem li cors;
On es le cors qu'en son cor ha
Mais de lonc tems non o sabra
Cil qu'es enclausa, et enclau vo
1955 Lo cor de cel que mout s'esgau
Quan pot vezer ni remirar
De lai on s'assis al manjar,
La tor on es so que tant ama,
On plus manja e plus afama
1960 De vezer lai on sos cors es.
Ja cil non er sadols ni ples
Car plus ques abis non a fons;
Aiso sap totz homs desirons,
E majorment cel que desira
1965 Joia d'amor quant trop li tira.

Apres manjar Guillem lavet,
Los bains e las cambras cerquet

Ab son oste que tot lo mostra ,
E dis li : « Sener , cist er vostra ,
1970 O aquist, si meils vos plazia. »
Guillems ren als non atendia
Mais [si] trobes unas fenestras
Don pogues remirar las estras
E la tor on Flamench' estava.
1975 Trobat a so que demandava ,
E dis a l'oste : « Cil m'asauta ,
Car es majer e plus adauta. »
L'ostes respon : « Al bonaür !
Saïns estares ben segur ;
1980 Ben poires far vostre plazer.
Le coms Raols i sol jasser
C'ora que vengues a Borbo ,
Mais lonc tems a que non sai fo fol. 35
Car mon sener es fort camjatz
1985 Que sol' esser mout esseinatz ;
Mas unquas , pois que pres mollier ,
Non lasset elm ni vesti fer ,
Ni tenc en ren segle ni pres ,
E ben sai qu'ausit o aves. »
1990 — « Ostes, ben o ai ausit dire ,
Mas d'autra caus' ai plus consire :
Quar un mal ai que mi destrein ,
E si per aquest non revein
Non sai rem quem diga nim fassa. »
1995 — « Sener, tot aures quant vos plassa ,
Dis l'ostes , e joi e santat
Doneus Deus per sa pietat.
E d'aisous fas ieu ben certa
Que ja nuls hom non s'avenra
2000 Tan destreitz non garisqu' els bainz ,
Ab sol que lo perque si bain.

Li cambra fon bella e polida
E de totas res ben garnida,
Non fon meins lieitz ni fugairos
2005 Ni nulla res ques obs i fos.
Guillems a fah laïns mudar
Tot son arnei e estuiar.
E quan l'ostes s'en fon issitz,
Coma savis et eissernitz,
2010 Sos donzels prega e castia
Ques gardon fort de vilania;
Ben lur mostra e lur enseina
Per ren non digon nuil' enseina
De lui, mas per una rason
2015 Digon qu'el es de Bezanson.
Ja negus nos fassa mandar
De nulla ren que deia far,
E largamen menon vianda,
So fara l'us que l'autre manda;
2020 Tut siu senor e servidor
E porte l'us a l'autr'onor,
Car totz jorns manjaran ab l'oste;
E ja non gardon quant lur coste,
Sol pro n'i aia e bon sia.
2025 Quascus pense de cortesia
E de servir a som poder,
Car servisis ab bon saber
Adus amix e guisardo,
E val non mais tota sazo:
2030 « Pensas de vos, pensas de me. »
— « Sener, fan cil, fait sera be. »
So fol sapte de Pascha clusa,
El tems quel rossinols accusa
Tot sels que d'amor non an cura.
2035 Us auriols per aventura
Lo matinet cantet el bruil

Justa Guillem que non claus l'uil
Cella nug, ni far nol podia,
E nonperquant el si avia
2040 Lo leg net, mollet, larc e blanc.
Mais c'ora ques tengues per franc fol. 36
Ar si ten per pres e per ser,
E dis : « Amor, donna, com'er !
Que fares d'aicest cavallier ?
2045 E jam promesest vos l'autrier
A bona fem cossellasses ;
Non auri'obs m'o tardasses,
Qu'ieu ai fah vostre mandament ;
Partitz soi de tota ma gent
2050 E vengutz sai en est pais
Aisi con estrainz pellegris ;
Que negus hom no m'i conois.
Tot jorn sospire es angois
Per un desir que mi destrein.
2055 Vers es que malautes mi fein,
Mais a longas nom calra feiner
Sin aissim deu gaire destreiner
Le mals quem sent, que mals non es
Ans mi plas mais que nulla res.
2060 Ancmais ses mal ta mal non aic,
Mais un proverbi disol laic
Qu'ieu ai proat aras en me :
« Adura ben, aquel ti ve,
« Adura mal, fai atertal.
2065 De vos mi plain e ren nom val,
Car neis no[m] deinatz escoutar ;
Bem degraz sol u mot sonar
Quem feses alcun bon conort.
Mais vos aves dreg et eu tort
2070 Car mi desconfort aisi leu ; vo
Ancar nom deu esser trop greu,

Ancara non saïn vinc querre ;
Amans deu portar cor de ferre ,
E per lo nom bem proarai
2075 Que totz amanz am cor verai
Deu esser plus ferms qu'azimans :
Car cel es compoz, et amans
Es totz simples, que non a partz,
Pero es plus ferms, so dis artz,
2080 E per so duron l'element
Car simple son, e plus leument
So qu'il compono si corromp,
Car us contraris autre romp ;
Mais amors es cais elemens
2085 Simples e purs, clars e luzens,
E fai soen de dos cors u,
Quar si met egal en gascu :
Us es dedins e dui defors,
Et ab un cor lia dos cors ;
2090 Mas si non s'i met engalmen
Ges nom pot durar longamen,
Car cel cors en que meins n'aura
Autres contraris recebra
Quar mestier ha que sia ples ;
2095 Per so l'amors no i dura res
Quar par n'i a e pauc non dura ;
Car d'amors es tals sa natura
Que non vol compainon en cor,
Qui li met l'un o l'autre mor ; Fol. 27
2100 Tot un cor vol aver per se ,
Et en aisi dura jase.
Amors non fai ges coma falsa,
E s'o fai tengas la per falsa ;
Per so l'apel simpla e pura
2105 Car non recep nulla mestura.
E l'azimans, si tot s'es durs,

Non es tan simples ni tan purs,
Car si d'*adiman* ostas *di*
Aves *aman*, et en lati
2110 Le premiers cas es *adamas*
E compo si d'*ad* e d'*amas*,
Mas lo [v]ulgar a tan mermat
Cel *ha* que l'a en *i* tornat;
Mas tan con *a* val mais ques *i*
2115 Tan valon mais, eu sai ben qui
Ad obs d'amor que sil non fan
Ques van d'amor tot jorn gaban
E d'amor un mot non entendon;
Re non sabon ni non aprendon.
2120 Nom dirai plus quar non son digne
De comparar plus qu'ad u signe
Una chauesc'os uinozol,
Entenda o chascus sis vol!
Levar m'ai dones que ben es jorns,
2125 El jassers no m'es pas sojorns. »
Adonc si leva e scina si,
San Blaze pregu'e sant Marti
E san Jorgi e san Geneis, vo
E d'autres sans ben .v. o .vi.
2130 Que foron cavallier cortes,
Ques ab Dieu l'acapton merces;
Mais abans que vestitz si fos
Ubrils fenestrals ambedos
E vi la tor on cil estet
2135 Per ques el plais e sospiret,
E sopleguet li de bon cor :
« Na Tor, fai s'el, bell'est defor,
Ben cug dedins est pur' e clara;
Plaguess' a Dieu qu'ieu la[i] fos ara
2140 Si qu'Ens Archimbautz non lam vis,
Ni Margarida ni Alis. »

A cest mot laisalz bras cazer
E nos poc em pes sostener,
La color pert, le cors li fail.
2145 Ab tan us de sos donzels sail
E cujet si qu'el si blesmes,
E sis feira, si nos coches
Ques ab sos braz lo cap li sein
E tan quaut pot vas si l'estrein,
2150 Et en son lieg l'en a tornat.
Anc non vist home tan cochat
En tan pauc d'ora per amor.
Le donzelletz hac gran paor
Quan noil troba ni pols ni vena.
2155 Fin'amors l'esperit l'en mena
Lai en la tor on si jasia
Flamenca, que pas non sabia fol. 58
Qu'om fos per leis enamoratz.
Guillems la ten entre sos bratz,
2160 Gen la blandis e la merceja
E tan suavet la meneja
Que ges sentir non o podia.
S'ela saupes qui la tenia
Tan douzamen en visio,
2165 El gelos fos en pasmaso
Tal don jamais non revengues.
Non es homs que dire pogues
Lo deleig ni la benanansa
Ques dera per bon'esperansa.
2170 Si pogues esser cominals
Aitals plazers esperitals,
Ben cug valgues unas daneras,
Que desir e falsas esperas
E pensar d'aiso que non fo
2175 Ni ja non er nulla sazo
Adus calc' umbra de plazer.

Quant Amors ac fag som plazer
De l'esperit, a lui s'entorna
Dreg a Guillem, el cors n'ajorna
2180 Quar tot avans quels oils ubris
Tota la cara el fronz li ris;
So fon alba, e quant ubri
Sos oilz, adoncas s'esclarsi
Le soleilz que fon ja levatz.
2185 Guillems es bels e ben colratz,
Ben fai parer aia estat
En luec don si ten a pagat,
Car plus alegres ne tornet
E plus bels que non lai anet.

2190 Le douzelletz ac tan plorat
Ques a Guillem a tot mollat
Lo mento e la cara el fron,
E dis li : « Sener ben gran son
Aves aüt, et eu gran dol. »
2195 Sos ueils ensug ab un lensol,
E Guillems dis : « Amix, so auh,
Tu as agut dol del mieu gauh. »
Per so fon dih ben a rason :
Autrui dol albadallas son.

2200 Em braias fon et en camisa;
Un mantel vert ap pena grisa
A mes sot si a la fenestra.
Li tor estai a la man destra;
Tant cant si poinet a caussar
2205 Nol poc ges hom la tor emblar.
Tot bellamen si vest es caussa,
E non ac sabbata ni caus[s]a
Mais us bels estivals biais

Que foron fag ins a Doais ;
2210 Caussas de saia non caussera
Si ben hom tant non la tirera.

Soen sospira de preon
Et a cascun sospir respon :
« A gran peccat la tenon presa ;
2215 Ai ! bella res, dous' e cortesa, fol. 39
Franca, de totz bos aips complida,
Non voillas qu'eu perda ma vida
Tro de mos oils vos aia vista ! »
Adonces a sa gonella quista,
2220 El douzelletz tost l'apareilla
Qu'era plus savis ques abeilla,
Plus alegres e plus formitz
Non es mostela ni formitz,
Be l'aiga porta en un bassi ;
2225 Guillems lava, pois si cusi
Las margas mout cortesamen
Ab un' agulleta d'argent.
Una capa de negra saia
Ben faita vest, e pois assaia
2230 Com ira encapaironatz
Aisi com homs cant es banhatz.

Ab tant l[ai] venc En Peire Guti
E dis : « Bels sener, bon mati
Vos don'ieu, Dieus et autras oras.
2235 E con est levatz tan aboras !
Grans ora er abans ques diga
Ancui la messa, c'om la triga
Per mi dons que la vol auzir. »
Guillems fes adonc un sospir
2240 E dis : « Bels hostes, pur anem

Dreg a la glieza et orem,
Pois irem foras deportar
Entro auiam lo sein sonar. »

L'ostes respon : « Bel sener cars,
2245 Ja d'aiso nous serai avars
Ni de ren que plazer vos deia. »
Guillems ac una gran correia
En la maleta tota fresca
Ab finella d'obra francescha ;
2250 Be i ac d'argen.tro ad u marc,
E c'om lo pezes neis ben larc,
Car bella fon, rica e genta ;
Guillems a l'oste la presenta.

L'ostes l'enclina bellamen,
2255 E dis li : « Sener, ric presen
Ha en aquest, si m'ajut Deus ;
Le pessamens es ara mieus
Consius en renda guisardo.
Trop m'aves fag ara ric do ;
2260 Ben pot hom dir d'aital estrena
Que bona es e tota plena,
Car li finella qu'es tan grans
El cuers qu'es ben dels vers yrlans
Val en cest pais un tesaur ;
2265 Assas l'am plus que s'era d'aur. »

L'ostes fo mout de bona fe,
E per mollier nom perdet re ;
Noil qual pensar de son albere
Per negun home que i albere.

Amdui s'en van dreg al mostier,
Mais non son ges d'un consirier,
Quar Guillems a som pensamen
Tot en amor, qu'als non enten, fol. 40
E l'ostes pensa de gazain
E conssi appareil som bain,
Car bes pensa que l'endema
Sos ostes aquis bainhara.

El mostier es Guillem intratz,
E quan si fon agenollatz
Davan l'autar de san Clemen
Deu a pregat devotamen
E ma domna sancta Maria,
San Michel e sa compania
E totz sans, c'usquecs li valgues;
Dos *paters nosters* diis o tres,
Et una orason petita,
Que l'ensenet us san hermita,
Qu'es dels .LXXII. noms Dieu
Si con om los dis en ebreu
Et en latin et en grezesc;
Cist orazon ten omen fresc
A Dieu amar e corajos,
Consi fassa tot jorn que pros;
Ab Domideu troba merce
Totz hom que la dis e la cre,
E ja non fara mala fi.
Nuls homs que de bon cor s'i fi'
O sobre si la port'escricha.
Quant Guillems ac l'orason dicha
Un sautier pren e ubri lo;
Un vers trobet de quel saup bo:
Zo fon: *Dilexi quoniam;*

« Ben saup ar Dieus que voliam, »
Ha dih sòau, el libre serra ;
2305 Ades tenc los oils clis vas terra,
Pero avan que s'en issis
Garet ben on li donna sis
Qu'ora que laïnz fos venguda,
Mais nos penssava ques emuda,
2310 La tengues hom dedins la gliesa.
Ab tan sos ostes li dis : « Eia !
Sener, ben mout sabes orar.
Mout avem saïnz ric autar
E mout gloriosa vertut,
2315 Vos [o] aves ben conogut,
Que de letras sabes assas. »
— « Ostes, ben sai, mais no m'en fas
Ges ara trop gais ni trop leri,
Si ben sai legir mon sauteri
2320 E cantar en un responsier
E dir leisson en legendier. »
— « Sener, ben mout ne vales mais ;
Si fos mon sener aitan gais
Con esser sol, beus acullira
2325 Et onrera sempre queus vira ;
Mais gelosia lonz a tout.
E nos conoissem tut de sout
Qu'el es gilos non sab per que,
Car la plus de bon'aire re,
2330 La gensor e la mais plazen,
De bon adaut a tota gen, fol. 41
Ha per mollier c'om aver deia;
Mais el languis e mor d'enveia,
E fai l'estar neis a rescost,
2335 Cant es saïnz, tras cella post. »

Guillems respon : « Non sap ques fa,

E ja ben leu non li valra;
Mais no m'en cal, ques vol s'en fassa ! »
Ab tan s'en passon per la plaza
2340 E van s'en fors en un gardi
On le roncinols s'esbaudi
Pe[l] dous tems e per la verdura.
Guillems se get en la frescura
Desotz un bel pomier florit.
2345 L'ostes lo vi escolorit
E cujet si quel malautia
De quel parlet a l'autre dia
L'agues en aissi descolrat;
Fort prega Deu quel don santat
2350 El lais complir tot zo qu'el vol.
Guillems entent al rossinol
E non au ren que l'ostes prega.
Vers [es] qu'Amors homen encega
E l'auzir el parlar li tol,
2355 El fai tener adonc per fol
Cant aver cuja plus de sen !
Guillems non aus ni ves ni sen,
Nils oils non mou, ni ma ni boca;
Una douzor al cor lo tocha
2360 Quel cantz del rossinol l'adus, vo
Per qu'estai cecs e sortz e mutz,
Et aisil clau tota l'aurella
Cil douzors qu'el cor li reveilla
Ques autra res no i pot intrar,
2365 Ans coven que per joi menar
Cascus dels sens al cor repaire;
Car le cors es seners e paire,
E per so, cant ha mal ni be,
Cascus dels sens a lui s'en ve
2370 Per saber tost sa volontat;
E quan son laïns ajostat

Om es defors totz escurzitz
Et estai quais esbalauzitz ;
E pos mals o be[s] dins los fai
2375 Tornar, meravilla non ai
Si jois d'amors, cant es corals
E mescladamens bes e mals,
Los fai tornar ad espero
A lur senor, si l'en somon.
2380 E tut li sen an tal usage
Que se l'us formis so message
L'autre de re non s'entremeta,
Mais tota s'ententio meta
A lui ajudar e servir
2385 Si que tut aion un consir ;
E per cesta rason s'ave
Qui pessa fort que meinz ne ve,
Men sen e men parla et au,
E ja nol toc hom trop suau fol. 42
2390 Cel colp non sentira ne geis ;
Zo ve chascus per si meteis.

Le rossinol sa voz abaissa
E de chantar del tot si laissa
Sempre quel sein auzi sonar.
2395 — « Sener, ben es ora d'anar,
Dis l'ostes, oimais a la messa. »
Guillems enten, car plus non pensa,
E diz : « Hostes, aisi cous plaz,
Qu'ieu la voil esser plus viatz
2400 Que sia la messa moguda
Ni gaire de la gent venguda. »
— « Sener, abora lai sserem,
Eu e vos el cor intrarem
Car ieu sai legir e cantar

2405 Quesacomet, mais non ges clar. »
— « A ! bels ostes, que ben aiatz !
Perque so vos mi celavatz ?
Per vostr' amor eu cantarai
Ab vos, que de cantar pron sai. »

2410 Al mostier s'en van ambedui,
Non troban cella ni cellui
Que non lur diga : « Deus vos sal ! »
Usages es del tems pascal
Que volontier totz hom salut.
2415 Quant al monestier son vengut
Amdui s'en intreron el cor ;
Per un pertus poc vezer for
Guillems, ques homs non s'en pres garda ; 10
Ades apinsa et agarda
2420 De Flamenca c'or' intraria ;
E cujas ben si la vesia
Que de sempre la conogues ;
E sis feira s'il non tengues
Davan sa cara ges de benda.
2425 Non la veira en als entenda
Si non o fai tota cuberta,
Mais s'il fos per nulla ren certa
Qu'el mostier agues tal amic
Non laissera per l'enemic
2430 Que ben non trobes uccaiso
Comen li mostres lo mento ;
Al meins baissera lo nasil,
O feira parer c'ostes fil
O calque ren davan sos oilz.
2435 Noil tolgra paors ni ergoilz
Quant intrera que nom senes
Ab lo man nuz, e non gares

Tan sai e lai entro que vis
Cel que d'amor per leis languis.

2440 En gran baticor estai ara
Guillems per si dons ques agara ;
Vejaire l'es de cascun' umbra
Quel portal de la glieis' enumbra
Qu'En Archimbaut sia que venga.
2445 Li genz per lo mostier s'arenga.
Quan fon venguda et intrada
E la tersa mouta sonada, fol. 43
Adones venc le fers aversiers
Per digastendonz totz derriers,
2450 Egaiatz fon e mal aceutz;
Anc non fon mens mas sol l'espeuts
Que non sembles tal espaventa
Con vila fan ab vestimenta
Contra senglar en la motaina.
2455 Josta lui fo e sa compaina,
Tal con fo, li bella Flamenca ;
Et al meinz que poc s'aprobenca
De so marit que dol li fa.
Sus el portal un pauc rema
2460 E sopleguet mout humilmen ;
Adonc la vi prumieramen
Guillems de Nivers si com poc ;
Los cieilz nils oils de leis non moc
Mais langui, plais, fol desplazer
2465 Car del tot non la pot vezer.
Amors li dis : « Zo es aquil
En cui deslivrar m'assotil,
E voil que ben t'i assotilles ;
Pero ges tan no l'arodilles
2470 Que nuls homs s'en posca percebre.

Ben t' enseinarai a decebre
Lo malastruc, fol, enveios
A cui fora mieilz si non fos,
E de la bendat venjarai. »
2475 Adonc Guillems sos oilz retrai,
Car si dons en la cambr'intret vo
E de sempre s'agenollet.
Le preires dis : *Asperges me*,
Guillem si pres al *domine*
2480 E dis lo vers tot per enter.
An[c non] cug mais qu'e cel mostier
Fos tam ben dig; el preire issi
Fora del cor, e portet li
Us vilas l'aiga beneseita,
2485 Vas N Archimbaut, la ma dreita,
Per zo que l'aigal don'avanz.
A Guillem remas totz le canz
Et a son oste que l'ajuda,
Mais socn gara vaus la muda
2490 Que del pertus los ueils non mou.
Le cappellas ab l'isop plou,
Lo sal espars per miei lo cap
A Flamenca lo miels que sap,
Et ill a fag un' obertura
2495 Dreit per mei la pelpartidura
Per zo que mieilz lo pogues penre;
Lo cuer ac blanc e primetenre
El cris fon bell' e resplandens;
Le soleils fes mout qu'avinens,
2500 Car tot drei sus, per mei àqui,
Ab un de sos rais la feri.
Quan Guillems vi la bell'ensena
Del ric tesaur qu'Amor l'ensenna.
Le cors li ri totz e l'agensa,
2505 Et *signum salutis* comensa; fol. 44

Le sieus cantars plac mout a totz
Car mout avia clara voz,
E cantet ben e volontiers.
Qui saupes qu'el fos cavalliers
2510 Ben amer' om plus [son] cantar.
Le preire fon davan l'autar,
E dis *confiteor* suau
Ab un son clergue Nicolau
Que poc aver ben .XIIII. ans.
2515 El cor non ac mais .II. enfans,
Guillem e l'oste que saupesson
Cantar, ni que s'entramezeson.
Guillem dis ben la soa part,
E non s'oblida que non gart
2520 Vaus la muda soen menut.
Quant ac l'avangeli mogut
Le capellas, li donnas dreissa;
A Guillem feira gran destreisa
Uns borzes ques dreisses em pes
. . . . . .
2525 Mas Deus o volc ques ostet si;
Adonc garet Guillems e vi
Si dons que fon em pes dreisada,
Et ab la ma ques fon seinada
Ac baissat un pauc lo musel;
2530 Los afflibles de son mantel
Ten ab lo pouzer davan se.
Guillem volgra ben que jasse
Aquel avangelis dures,
Sol a Flamenca non graves, vo
2535 Mais tam petitet l'a durat
Que cel d'an nou l'a ressemblat.
Quan fon dig, la domnas seinet;
Guillem la ma nuda miret,
E fol vejaire que[l] toques

2540 Lo cor et am si l'en portes.
Aisi la pung d'un douz esglai
Qu'a penas si ten que non chai,
Quar atressi con aiga freja
Quan hom de primas s'i refreja
2545 Tro sus al pietz fai parven leu
Ad omel cor el feg'el leu,
E diz oi! oi! que ges un mot
Non pot formar, adoncs del tot
Assi estet Guillems adonc.
2550 Davan si atrobet un tronc
On si poc ben aginollar,
Aquis gitet cais per orar;
Nuls hom d'aisso nos percebia
Car sou capion nof tollia,
2555 Ben fes parer quel cap li dolc
Car a l'avangeli nol tolc
Sobrel soc o[u] ades estet,
Que vaus part nos moc nis menet
Tro Nicholaus li donet paz;
2560 A son hoste quel fon delaz
Ne donet [el], et al pertus
Quant una croz a fag desus.
Nicholaus pren un breviari fol. 45
On ac sauteri et imnari,
2565 Evangelis et orazos,
Respos e versetz e lissons;
Ab aquel libre pas donet
A Flamenca, quan lo baizet
Guillems ha vist dal pertuset,
2570 Que fora ples del menor det,
Sa bella boqueta vermeilla,
Adoncs fin'amors li conseilla
Mais per ren no[n] s[i] desconort,
Aribatz es a trop bon port;

2575 Ges nos pensava que d'un an
Pogues aver de si don tan,
Quar siei oil son alques pagat
Del vezer, el cor del pensat.

Quant Nicolaus fon repauzatz
2580 El cor Guillem s'es apensatz
Consil pogues libre aver,
E per ucaison del tener
Ha dig suau : « Ha i comtier,
Amics, aqui ni calendier?
2585 Quar saber voil per qu'ansim costa
Quant es dins jun la Pantecosta? »
— « Seiner, oil o, » el librel dona.
Guillems non vol ques hom l'espona
Com te de luna ni d'epacta;
2590 Las cartas una et una tracta
E volgra las totas baisar
Per sol una, s'o pogues far vo
Cubertamen que non o vis
S'ostes que [de]josta lui sis,
2595 Mais trobat ha un asaut gen
« Bon es, fai ss'el, ques ieu ensein
Per zo que sia enseinatz, »
Pueis [dis] : « Clergues, et on donatz
Vos patz? quar donar la devetz
2600 Ab lo sauteri, si podes. »
— « Seiner, sim fas, e neis aisi
La donei ar, » e mostret li
Lo foil el luec, ab tan n'ac pro
Guillem, e met s'en orason,
2605 E plus de mil ves lo foil baisa;
Vejaire l'es tot lo mon aia
E mai res noil posca fallir;

E si pogues los ueils partir
Si qu'el pertus gares l'us oilz
2610 E l'autre gares sai los foils
Ben l'estera e ben l'estet.
En cel pensat tan demoret,
E tan si pac de cel consir
Que non saup mot tro ausi dir
2615 *Ite missa est* al preveire,
Fort li pezet, so pot hom creire.

En Archimbautz de sempre n'eis,
Car nom vol que nuls hom l'enpreis
Apres lui, non an pas lezer
2620 Que poscon orar ni sezer
Flamencha e sas piuzelletas fol. 46
Qu'eran bellas e ginosetas
E tals que degron marit penre,
Quar plus de .xv. ans ac li menre.
2625 Ellas s'en van; Guillems rema
Et atendet lo cappella
Ques ac comensat so mieidia,
E quan vi que plus non disia
Vaus lui si trai, gen lo saluda
2630 E dis : « Sener, per benvenguda
Volrai que vos mi des un do :
Queus disnes ancui a maiso,
Et aitan quan si estarai
Sias ab nos ades, sius plai. »
2635 [E] l'ostes dis : « Sener, faitz o,
Aver i poires fort gran pro. »
Le cappellas fon conoissens
E plac li mout alegramens
De prohome, s'aver lo poc,
2640 Et en apres li a dic d'oc.

Guillems l'en ren merees trop gen
El preir'a lui tot eissamen.
Ab tan sou a l'ostal tornat
E trobal disnat adobat,
2645 Mais d'aiso ja nous dirai re,
A manjar han assaz e be.

Quan las taulas foron levadas
Non hac parlat doas vegadas
Guillems, car en al res enten.
2650 D'aqui leva et intra s'en
En sa cambra per repausar
E per la tor mielz remirar;
Son lieg trobet apparellat,
E quant hac assaz remirat
2655 La tor e la cambr 'e la ssala,
El leg si mes, un pauc travala
Et en dormen ac recordat
So qu'el jorn ac vist e pensat;
Bass'ora fon quant s'esveillet.
2660 L'ostes al capella mandet
Et a Nicholau atressi;
Le capellan ac nom Justi
Et entendet si leialmens.
Guillems li dis mout bellamens :
2665 « Bel sener, nous fassas mandar
Mais hui quant er tems de manjar,
Per mai ogan est envidatz. »
— « Fait er, sener, aici cous plaz. »

El pais fon acostumat
2670 Qu'el pascor, quant hom a sopat,
Tota li gens balla e tresca,
E, segon lo temps, si refresca.

Cella nuh las maias giteron
E per so plus s'i deporteron.
2675 Guillems e l'ostes s'en issiron
En un vergier, d'aqui auziron
Devas la vila las cansons
E deforas los ausellons
Que canton de sot la vert foilla. fol. 47
2680 Tot cor que per amor si doilla
Tengas per dur si ben noil passa
E noil trafora e noil cassa
Cil mescla, tan quel rescaliu
Las plagas d'amor tro el viu.

2685 La gens si clau quan fon grans nuh;
L'ostes fo mout savis e dug
De tot ben, e dis: « Ora es
Quens n'intrem, sener, e nous pes
Quar nous es bona li serena. »
2690 Guillem s'en intr'a qualque pena;
E quan fon en son lieg tornatz
On s'era lo jorn repausatz
E siei donzel foron colgat,
A si meteis fort si combat
2695 E dis soen: « Amors, Amors!
S'em breu nom faitz vostre socors
[Ges] nom poires longas socorre.
Mon cor ai lai en cella torre,
E sil cors vos non lai metes
2700 Sapias que perdut m'aves.
Ses cor nom pot hom gaire vivre,
E per sous dic tot a deslivre:
Si ades nom pensatz de me
D'un autr' aimador faitz conre,
2705 Qu'ieu m'en irai; e on? non sai!

Mais lai on tota li gens vai :
En l'autre segle, per saber
Si lai aves tan de poder;
E nous cujes que ja saus torn, vo
2710 Per quan sam dones bon sojorn
Ans cuh que malaus conogues.
E vos, quem faz, donna Merces?
Ja soles vos venir a poinh;
Non vezes donc consi m'a poinh
2715 Amors, e ferit de son dart
Que tot lo cor mi crem'e m'art?
Eu cug que fos entoissegatz;
Per doas partz mi sen nafratz,
Car per l'aurella e per l'uil
2720 Li pres lo colp don tan mi doil.

« Anc hom non vi tam prim arquier
Con es Amors, qu'aisi dreg fier
Per on que toc al cor s'en va
Sos cairels, et aqui rema,
2725 El plaia defors sobresana
Et es de sempre bella e plana,
E nom par que res i toques
Ni dart ni sagetan passes.
Per so non pens'aver dolor
2730 Le nafratz quan pert la vigor,
Lo manjar el beur'el dormir;
E per mai re non pot garir
S'ab lo cairel c'al cor li jai
Endreh s'amor Amors non fai
2735 Autre colb, e s'es tan pleners
Le segons con fon le primers,
Per dreg covinent si guerran
Sil dui nafrat quant luec n'auran, fol. 48
Car l'us nafratz pot garir l'autre;

2740 Totz cors d'aman es d'aiso autre
Que ja non er fort ben garitz,
S'autre non es per lui feritz.

« De qual guisa guerrai eu donquas,
Cant cil cui am non mi vi unquas
2745 Ni sap quim so ni sap quem fa ?
Conssi Amors la poinera
Ab lo dart ques ieu ai al cor
S'ella nom ve dins o defor ?
Car s'il m'auzis o sim parles,
2750 O si m'auzis o sim toques
Adonc la pogra ben combatre
Fin'amors per un d'aquestz quatre,
E per mi guerir la ferra,
Car non fora, quan mi vira
2755 Morir d'angoissa davan se,
Que non n'agues calque merce.
E pogra esser que non agra,
Car ben ves hom donna tan agra,
So dison cil c'o an proat,
2760 Ques es sens tota pietat
Et escondis so qu'a promes.
Quant ha suffert dos ans o tres
Domnei e prec, solas e vista,
E quan l'a cavallier conquista
2765 Sos amix hanc plus luein non fo,
E coven li querre perdo
Car hanc creset nil venc em pes vo
Qu'il nul tems amar lo degues.
Per som part lo cors el cor laissa,
2770 Car cel non vol ben segre laissa
E[l] cors pensa que l'esteisses,
Sel forsava, que s'en mogues

Entro que los aia gitat
Sil on ha tan lonc tems musat;
2775 Mais cant ha conogut e vist
Q'us autres ha cel hos conquist
Don el a trah si long' endura,
Non ha poissas de s'amor cura
Ni desira plus sa paria
2780 Ni la vol neis trobar en via.

« E pos cil catiu suffron tan,
Car son pagut de fals semblan
.VI. ans o .VII. o .VIII. o .VIIII.,
Ques atent eu c'ades no[m] mou
2785 Ans que plus fos d'amor nafratz?
Feira que savis e membratz
Si penses de mi deslivrar
An[s] que plus mi laisses forsar;
Mais tart mi sui reconogutz
2790 Quar abans que sai fos vengutz
M'o degr'aver eu ben penssat;
Mas pot aitant ai enansat
Qu'oimais nom pos d'amor defendre,
No i ha conseil mas de l'ateudre
2795 E del sofrir si com poirai,
Car ab estar o venserai fol. 49
E caitius es qui trop s'esmaia.
Dema sera kalenda maia
E po[t] mi dar tam bon loguier
2800 Fin'amors, sis vol, con fes ier,
Quar festa er rica en als
De .II. apostols cardinals,
E dui apostol devon ben
Un cavallier aver ab se;
2805 Quar ben m'er festa si eu vei

La ren el mon qu'ieu plus envei,
A cui m'autrei, a cui mi do. »
A cest mot adormitz si fo,
E ges los oils non hac ben claus
2810 C'Amors lo mes en bon repaus,
Car dorment si donz li mostret.
Davan lieis de ginoils estet
E preguet li : « Sius plas, merce
Aias, donna, sius plas, de me ;
2815 Vostra lausor fin' e veraia
Que luz per tot lo mon e raia,
Vostre pres e vostra valors,
Vostri beutatz, vostri ricors,
Vostre sens, vostra cortesia,
2820 Vostre solaz, vostri paria
E totz bens c'om de vos au dir
M'an fag a vos aisi venir
Per esser vostre, s'a vos plaz;
E si vos aitan mi donaz
2825 Que per vostre penrem deines vo
Ja non voil que plus mi dones,
Car pro aurai si eu sui vostre.
E car si tot mon cor vos monstre
Nous o tengas, sius plas, a mal,
2830 Car destreitz sui d'amor coral
Quem fai ades merce clamar ;
Mas s'ieu pogues ab vos parlar,
O sius pogues veser soen
D'aisso non dissera nient,
2835 Car del veser o del solatz
Mi tengra per pagatz assatz ;
E per so dei mais enansar
En una ves de vos pregar
Car non sai c'oraus mi verai
2840 Si de cor no ; et aisom fai

Parlar aisi ardidamen
Quar de paor prenc ardimen ;
E quar sai en vos conoissensa
S'enardis aisi ma temensa
2845 Qu'ieus diga ben ma volontat. »

Quan Guillems hac assas pregat
Ella respon : « Sener, vos qu'ies,
Vos qu[e] aitan gen m'enquerres ?
E nous enug sius o deman
2850 Car hanc mais hom non mi dis tan,
Ni tan ni re mais non ausi
Qu'om mi parles d'amor aisi. »
— « Domna, vostr'oms e vostre sers ;
Eu ai nom Guillem de Nivers fol. 50
2855 E sui vengutz aisi a vos
Merce clamar de ginollos,
Quem mostres alcun' ucaiso
De parlar ab vos pauc o pro,
Car mortz sui si nom conseillatz. »

2860 — « Bel sener, vos eis o veiatz
Cal consseil vos puesc eu donar.
Ara sia queus voill' amar,
Vos nous poires de mi aizir
Ni eu de vos nulz tems gausir.
2865 E si de mius est amoratz
Et eu plaser ni ben nou[s] faz,
Si far o puesc e far non voil
Deu m'esser tengut ad erguil ;
Mais si o voil e far non podia
2870 Non deu esser li colpa mia ;
E ben vese[tz] lo mieu poder
Consi que sia del voler.

Per sous prec que nous amores
De mi, car ja pro no i aures,
2875 Quar a mi non s'atain Amors,
E so es li majers honors
Quem fai Deus en cesta preiso
Car Amors de ren nom somo. »

— « Ai ! dousa res, eu que farai
2880 Si de vos bon conseil non ai
Cui am e voil, desir e blan,
E tot lo mon nom pres un gan
Encontra vos ? Quil mi dara vo
Sapias que devi sera,
2885 Car ges mon cor eu non diria
A nulla re mais qu'el mon sia
Mas sol a vos, ma douza res,
Que m'aves si liat e pres
Que vos est mos entendemens
2890 E mos jois e mos pensamens.
E si pero m'en refudas
Qu'ades per home nom prendas,
Non deg presar ma vida mout,
Car eu sai mon cor tan estout
2895 C'uimais vivre non deinaria
Si de vos vida non tenia. »

— « Sener, gen vos humilias,
E bem par en cor o aias,
Si com dises, de mi onrar ;
2900 E sius pogues bon conseil dar
Mout volontiera lous donera,
Car eu non ai ges cor de fera
Ni sui de ferre ni d'assier.
Non voil pas d'aital cavallier

2905 Moira per me sil puesc estorser,
E tan dous pregar deu ben torser
Tot bon cor et adomescar,
Quius [pot] tan ni quant escoutar;
Quar ferre freg deuria fendre
2910 Dousor de prec, quil vol'entendre.
Trop es domna de mala guisa'
Si dousors de prec non l'aguisa; fol. 54
E trop es cela causa dura
Cui douzors de precs non madura.
2915 Trop es cel cors durs e gilatz
Et en si meseis aturatz
Quan dousors de precs i deisen
Si non desgela mantenent;
Quar cil douzors es calorosa,
2920 Plena d'amor e piatosa,
E lai on ve, si gaire i dura,
Non es ges de farina pura
So que nom pot del tot ableisser
E segon si mermar e creisser.
2925 Dousors de precs Deu e sanz venz
E la mar apaga els venz.
E mas pregar a tan de forsa
Non tenc a mal si precs mi forsa,
E majormens quan de lai ve
2930 On jois e pres e sens reve
E pren tost bens melluramen.
Per sous conseillarai breumen
D'aiso que vos mi demandas :
Bel sener, cel quem dona pas
2935 Al mostier, si far o sabia,
Cug eu que parlar mi poiria
Ben sol un mot a l'una ves;
Quar ben sai que de plus no i les;
Et a l'autra ves atendes

2940 Que ja sol motet non parles
Entro ques ieu l'agues respost. vo
Ar vos ai lo parlar espost;
Et els bains de Peire Guizo,
On mi bain alcuna sazo,
2945 Hom poiria far un pertus
Sotz terra, que nol vis negus,
Qu'en una cambra resposes
Per aqui mos amix vengues
Els bains a mi, quan lam sabria.
2950 Ar vos ai mostrada la via;
E so queus dic cominalmen
En vos entendes solamen,
Car non voil autres n'entremeta
De re ni què sa poina i meta,
2955 Car de bon cor a vos m'autrei
E per vos ad Amor soplei.
E per so que [mielz] m'en cresaz
Faitz vos ais[i] antre mos bras
E baisar vos ai, bels amics;
2960 Car vos est tan pros e tan rics
E tan cortes e tan valenz
Que tota donna en totz sens
Vos deu onrar et acullir
E segre per vostre desir. »
2965 Adonc lo baiza e l'abrassa,
E non es jois qu'ela noil fassa
Per diz, per faitz e per semblans.
Quant Guillems ac vist pa[n]taisan
Tot so que si dons li conseilla,
2970 Eis' Amors de joi lo reveilla fol. 52
E diz : « Guillem, que cujas far?
Faras oimais re mas somnar? »
Guillems respon e sospiran :
« Assas n'avia sol d'aitan;

2975 Amors, fait aves gran peccat
Car m'aves si tost reveillat.
La gran merce qu'avias faita
Quan m'adormist m'aves estraita
Quar aisi tost mi reveilles.
2980 Amors, per Dieu ! ar m'adormes
Ancaras, sius plas, un petit!
Mais non fassas, pron ai dormit,
Quar ben er jorns quan tot aurai
Recordat so que somnat ai. »
2985 Lo somni recorda soen,
A si meseis jura risen
Jamais non voil manjar de pera
S'aquest somnis ben non s'avera.
« Et ancar, si Deu plas, sabra
2990 Cest conseil qui donat lo m'a. »

Asi a cella nuit passada
E del jorn una matinada
Entro que raiet lo soleilz
Dins e la cambra tot vermeilz;
2995 Adonc si levet somnillos,
Mais non fon ges si nuiallos
Non anes la fenestr'ubrir
Ans ques volgues del tot vestir;
E qui vis adonc sa color
3000 Ben semblet que fos d'aimador,
Car palles fon els oils ac blaus
De tot entorn, els polses caus;
Un pauc tan fon esmaigriatz.
E ges non es d'amors nafratz
3005 Quis meravilla don s'ave,
Qu'om del mal d'amor non reve
Tan tost con hom fai d'autre mal

Que sec alcun point natural;
Quar mals d'amors es tan esquius
3010 Que pieitz ne fai us rescalius
En un jor o en una nug
Ques autre ma[l]s en .XVIII.
E dirai vos rason per que:
Amors es mal ques al cor te
3015 Et ten l'arma presa e clausa,
Que nom pot aver nulla pausa,
E quan que pense sai ni lai
Ades en un luec si retrai,
Et ades engalmen tormenta,
3020 E non es ora c'om nol senta;
Et autre mal an qualques ora
De repausar, tart o abora;
E la natura, qu'es maïstra
Del cor, en son obs li ministra,
3025 Es al guerir fort entendiva,
Mas per amor si ten caitiva
Car nuil conseil donar no i sap;
Per so met cel cor a mescap fol. 55
E dis a l'arma: « Plus sabes,
3030 Donna, ques eu, e sius voles
Al vostre mal querer mecina,
Mais non ges erba ni resina,
Ni nulla re en qu'ieu obs aia,
Car nos coven a vostra plaia. »

3035 Amors es plaia d'esperit,
En ques deleiton li ferit
Tan que de garir non an cura,
Per que nos n'entramet natura.
E qui d'amor es ben feritz
3040 Mout deu esser escoloritz,

Maigres e teinz e flacs e vans,
Et en als sia fort ben sans;
Quan tant es l'esperitz vesis
Del cor, que si nul mal suffris
3045 Nom pot esser que non s'en senta,
Et el cors los mals li presenta;
Quar sil cors pena non traisses
An cors non fora mals mais bes;
Mas quar lo cor n'a greu trebail
3050 L'apell'om mal, e ges non fail;
Car ben es mals durs e cozens
E no i ten pro nuls honemens;
Car si res i pogues valer
Phebus o degra ben saber,
3055 Que fon meges meravillos
E totz le prumers ques anc fos;
De las artz dis per mal d'amor: vo
A totz valon mas al seinor.
En aquest mot ben confesset
3060 Ques anc mecina non trobet
Que contr'amor valer pogues.
Per so nom meravil eu ges
Si Guillems era fort laisatz.
Tantost con hac los mas lavatz
3065 Sos hostes venc vas lui aclis,
E dis: « Le reis de paradis
Vos salve, bel sener, eus gart. »
— « Hostes, Deus vos don bona part
D'aiso que vos m'aves orat.
3070 A om anear lo sein sonat
A la messa, o anarem
Deportar for con er fesem? »
— « Seiner, cous plaz, mas eu volria,
Que begses un pauc, sius plazia,
3075 De bon aluisne, car oimai

Lo deu hom beur'el tems de mai. »
— « Hostes, hoc ben, fais l'aportar. »
— « Sener, vel vos cibel e clar. »
Guillems ha fait sa copa traire;
3080 Ben pogra beure l'emperaire
Tan fon bella, grans e ben faita,
Ad obra de niel pertraita;
.V. marcs d'argen tenc em pesan
E l'obra val ben atertan.
3085 Guillems ne bec prumieramen
E pois a son oste l'esten, fol. 54
E dis : « Aisi beves oimais,
Car l'aluisnes ne valra mais,
E mout mi plas que vostra sia
3090 Aicist copa que s'era mia. »
L'ostes non sap al re que dire,
Mas de joi comenset a rire
Et a gran penas l'en creset;
Pero Guillems tan l'en pregnet
3095 Que presa l'a, per tal coven
Que mais nom bev'ab autr'argen
Tant quant aicist li durara,
E ja nul tems non la vendra
Ni la camjara per meillor
3100 Ni per [minor] ni per major.
A sa moller l'a comandada,
Et il l'a mout ben estuiada
E tornada en son copier.
Del manjar penson l'escudier,
3105 E Guillems e l'ostes s'en van
Al mostier, Domideu pregan,
Mais ges lur prec non foron fraire
Si tot si tornon ad un paire,
De nulla ren non si tainion
3110 Mais nom cominal avion.

Guillems non s'es ges oblidatz
Car en eis luec s'en es tornatz
On ac a l'autre jorn estat ;
Ges non hac fort ben saludat
3115 Lo capella qu'el si giret vo
Per vezer cella don intret.
Ans que fos tercia complida
Venc N Archimbautz, fera guida
Que bella donna menar deia.
3120 Guillems vaus lo pertus colleia
Si con fai austors a perdiz ;
Pauc s'atent ad aiso que dis,
Mais pero anc nom perdet vers
Del salmi per gardar a travers.
3125 E grans bon'aventura fo
Que ges no i garet em perdo,
Car sus el portal cella ves
Plus longamen que mais non fes
Flamenca per orar rema ;
3130 Son gan trais de la destra ma,
E per ucason d'escupir
Baissal muzel, tan que gausir
Poc ben Guillems tota la boca.
Ab los oilz la baisa e tocha
3135 E l'esdreissa tro al pertus.
Anc non hac mais tan bon dilus
Guillems segon lo sieu vejaire.
Le soleilz non demoret gaire
C'un rai aqui non trames[es]
3140 On l'autre soleilz s'era mes
Qu'en orason vaus Dieu s'aclina ;
Mais, si non fos li neolina
Que l'enuosa benda fai,
Ja no i covengra negun rai fol. 53
3145 D'autre soleil aqui venir

Per far ben l'angle resplandir
Mas cel que de [l]a cara issira
De Flamenca, que non coussira
De tot aiso neguna re.
3150 Guillems lo breviari te
E sap mout de tornar al foil
La bocha, et al pertus l'oil,
Quar aqui a tota [sa] pensa;
E ben volgra que total messa
3155 Fos evangelis o *Agnus*,
Quar adonc si dreissava sus
Flamenca per cui el la era.
Per son vol ganre l[i] costera
Que cil postz fos ad una part,
3160 Que sos oils de sa dona part,
El benda fos en autre loc
O arsa nèis en un gran foc.
Quan [Nicolaus] dec pas donar
Guillems li volc ben esseinar,
3165 En qual dels salms el la dones
Per zo que mielz cel loc trobes,
E dis: « Amix, eus mostr[ar]ai
On dones pas quan m'en irai,
Quar per mi deves mellurar;
3170 E tot'ora la deves dar
En *fiat pax in virtute*;
E non voil que movas lo pe
Entro queus diga la raso: vo
David o dis a Salamo,
3175 Quan hac fait lo sauteri tot,
Que cascun jorn baises cel mot;
E tan quan Salamos reinet
Sos regnes en gran paz estet. »
Nicolaus dis: « Beus en creirai
3180 Sener, e tos tems lai dirai. »

Guillems dis : « Lo librem tornas,
Amix, consi ques o fassas. »
— « O, rasons i a trop ades,
Qu'eu voil apenre, sius voles. »
3185 Quan Nicolaus ac pas donada
En la carta que li ac monstrada
Guillems, c'al pertus s'atendet,
En la man lo librel tornet.
Quan Guillems lo sauteri tenc
3190 Totz le cors de joi li revenc;
En son capion si rescont
Et ab lo libre tochal front,
Los uilz el mento e la cara,
E vas lo pertuset agara
3195 Per saber si ja o veiria
Cil per cui el aiso fasia;
Quar montas ves es ben avis
Ad amador sia devis
Uns autre cors d'aisso qu'el vol,
3200 E ques doilla quant el si dol;
E si fos Amors dreituriera
Tut cor foran d'una maniera, fol. 56
Mas so es d'Amor sa dreitura
Que ja non gart dreit ni mesura.
3205 Guillems ha ben vist e notat
S'om pogr'aver un mot parlat,
En tan quan Nicholaus poinet
A dar pas nil libre baiset
Flamencha, que mout humilmen
3210 Contral libre som cap esten
E de sa bella bocal baia,
Et avan quel libre retraia
Nicolaus, segon son arbire,
Li pogra hom ben un mot dire.
3215 Ab tan fon li messa cantada;

En Archimbautz, testa levada,
S'en eis prumers, et apres lui
Vai s'en Flamenca senes brui
De juglars e d'autra mainada,
3220 For cella qu'es acostumada
De leis segre e de servir
Al descaussar et al vestir,
So fon Alis e Margarida;
E neguna ren non oblida
3225 De quant ques a faire conveina
Ni si dons comandar lur deina.

Can las gens s'en foron issidas
Guillems ac sas orasos ausidas,
E pois a dig a Nicolau
3230 Ins en l'aureilla tot suau:
« Venes vos en quan sera hora,
Que disnar si deu om abora. »
— « Sener, hoc ben », dis Nicholaus.
Guillems hac ja son libre claus
3235 E pauset lo en un taulier,
Et apres issi del mostier
E sos hostes ab lui ades
Que volontiers anet apres.
Las tosetas agron ja trachas
3240 Las maias qu'el seras son fachas
E lur devinolas canteron;
Tot dreit davan Guillem passeron
Cantan una kalenda maia
Que dis: « Cella domna ben aia
3245 » Que non fai languir son amic,
» Ni non tem gelos ni castic
» Qu'il non an'a son cavallier
» Em bosc, em prat o en vergier,

» E dins sa cambra non l'amene
3250 » Per so que meilz ab lui s'abenc,
» El gilos lassa daus l'esponda;
» E, si parla, qu'il li responda :
» Nom sones mot, faitz vos en lai
» Qu'entre mos bras mon amic jai.
3255 » Kalenda maia. E vai s'en. »
Guillems sospira coralmen
E prega Dieu tot suavet
Qu'en lui avere cest verset
Que las tosetas han cantat.
3260 Ab tan son en l'ostal intrat; fol. 57
L'ostes ha dig : « Voles vezer,
Sener, con fis los bains, arser,
On vos bainasses, adobar ? »
Guillems dis : « Oi nom vol bainar,
3265 Car trop es sus en la kalenda,
E bon es ques eu m'en atenda;
El luna sera dema nona,
E bainar m'ai en hora bona. »
L'ostes respont mout bonamen :
3270 « Sener, al vostre mandamen. »
Ab tan venc En P. Justis;
Guillems fes ben parer quel vis
Car gen l'abrassa e l'acoil,
E dis : « Sener, sius plas, e[u] voil
3275 Ab vos parlar privadamen. »
Ad un douzel a dih corrent :
« Ubri la cambra, non t'assetes,
E garat mais saïns non getes
Sobre mi cobertor ni pel,
3280 E majormen quan fara bel,
Si eu meseis non t'o disia. »
Le capellans gran joi avia
Car entent sa dousa paraula

. . . . . .
E diz : « Bel sener capellas,
3285 Si tot non sui ara ben sas
Pro sui rix hom, la merce Dieu !
E voil que vos aias del mieu,
Uns vestirs blans totz nous e fres
Ab pena d'esquirols mores; vo
3290 E Nicolaus qu'es bos e francs
Aura'n autres ab anheilz blancs
Qu'avia fah us mieus douzelz ;
Fais lo venir, an's'en ab elz. »
Le capellas respon : « Merces,
3295 Cujas vos, sener, qu'eu preses
Aras aisi la vostra rauba?
Zo non seria res mais rauba
S'eu en aisi ar la prendia
Si tot avan non la servia. »
3300 — « Sener, sius plas, vos la penres,
E ja del servir non penses
Quar ben la m'aves ja servida. »
Guillems del penre tan l'envida
Quel preire noil poc contrastar
3305 E fai ne la rauba portar.
Apres manjar Guillems intret
En sa cambra, lai si pauset,
Si pausar pot hom appellar
Tremblar d'angoissa ni sudar,
3310 Estendillar e trassallir,
E badaillar e sanglotir,
Planer, sospirar e plorar,
Estavanir et ablesmar
Guillems estet en aital pausa
3315 En la cambra tro a nug clausa,
Adonc anet, aisi con sol,
El bruil auzir lo rossinol,

E ges sos mals non li mellura fol. 58
Ans en recruza e pejura ;
3320 Mas adonc plus s'abonesis
Mals d'amor quan s'adolentis,
E per meinz mal fai pieitz suffrir,
Per qu'om nos pot de leis partir
Plus ques al joc [soven] s'espert
3325 Que per menz perdre lo mais pert.

Quan l'ostes o volc s'en intreron,
Per amor de Justi soperon ;
Pois intret Guillems en son lieg
E no i ac ges trop gran delieg ;
3330 Soen levet al fenestral,
E dis : « Lasset ! quam petit val
Encontr'amor negus avers,
Ni gen ni forsa ni sabers,
Ardimens ni cavallaria,
3335 Enseinamens ni cortesia,
Beutatz e sens e gentilesa,
Parent et amic e proesa !
Qu'eiss'Amors non val ad amor ;
E per som fai mais de paor,
3340 Quar s'Amor ad amor valgues
Eu am lo mais que nulla res,
E degram ben valer Amors
E contr'amor faire socors ;
Car amors es le mals c'om a,
3345 Et Amors es zo quel mal fa,
E l'us à l'autre pro non te
Per so quar l'us de l'autre ve. vo
Mais i val astres que parages,
Quar d'Amor es sos folz usages
3350 Que non venga lai on deuria

Ni tenga pron lai on poiria;
Car cil cui am autr'amara,
E cel un autra prejara,
Et aisi eu leis non aurai
3355 Niz il cel, ni cel leis de lai;
Aissi Amors si desacorda
Et eu desacordan s'acorda,
Quar tuj ensems egal tiram
Desacordan nos acordam.
3360 Donc Amors ver'a justicia,
Que tot lo mon vens e justizia,
Quar s'ieu am e non siu amatz,
De mi donz non serai venjatz
Si il de tal non s'enamora
3365 Que noil pres s'amor una mora.
Mais ancar non la puesc reptar
Ad autra part deia tirar,
Car eu nom puesc parlar ab ella,
Et non ai douzel ni douzella
3370 Per cui li mande mon coraje;
De carta nom posc far messaje,
Car en la tor non ha torrer
Que volgues penre mon loguier,
Car En Archimbaut n'es torriers,
3375 Seners e gaita e portiers.
Si eu meseis no m'o cosseil fol. 59
Nom trobarai quim don cosseil;
Mais segon zo ques eu sompniei
Hoi vas lo jorn, quan m'esveillei
3380 Ques huncas poissas non dormi,
M'acordarai ab don Justi,
E serai sos cliers mai ugan.
De Nicolau volrai ques an
Dreit a Paris, car es tam pros,
3385 Per apenre doas sazons;

E mon hoste farai mudar,
E laissar m'a tot son estar.
Pois mandarai a mos baillos
Quem trameton .IIII. mansos
3390 Per trencar peire ben isnelz,
Ques aporton pics e martelz;
A mon ostal de nuh venran,
Ab la candela obraran,
E far m'an una bella estrada,
3395 Als caps ben claus'e ssagellada,
De la cambra entro als bainz;
E juraran mi sobre sanz,
A nul home non ho diran.
Quant o auran fag s'en iran,
3400 Et eu feinerai mi garit
E cornortar m'ai un petit;
E farai mon oste tornar,
E [j]a non sabra devinar
Per qu'ieu l'avia fait issir
3405 De sa maison ni departir,
Mais quem pogues meilz adaizar
A ma guisa e sojornar.
E part aco eisorbar l'ai
Ab mon aver, tan l'en darai.
3410 A ma hosta Na Bellapila,
Quar non teis ren, ni cos ni fila,
Et es fort pros et essarnida,
Darai una polpr'enrodida
Ab bellas esteletas d'aur;
3415 A lonc temps i aura tesaur
Can n'aura faita vestimenta
Ab penas vairas, bella e genta,
Quel donarai bonas e bellas,
Totas fresquetas e novellas.
3420 Mais s'Amors vol que sia bes

Nulla ren d'aisso, car mi pes,
Fassa mi calque demonstransa ! »
A cest mot en son lieg si lansa,
Sos draps remena e torneja ;
3425 Amors feramens lo guerreja
Et ab mans desirs l'agullona ;
Veja[i]re l'es ades li sona
E quel diga en repropjan,
Cais per enug e menassan :
3430 « Car entre li e ton cor metz
Ad icient doas paretz,
Non fas ges a lei d'amador. »
Adonc a la fenestra cor,
Garda la tor entro al som, fol. 60
3435 Tot adreissi com per so nom
L'agues quiacom appellat.
Ben fes erras d'enamorat
C'ar si colga et ar si leva;
E quan ves que sonz trop l'agreva
3440 El dis : « Amors, si m'adormes,
Faitz mi somnar si com soles,
Mostras mi sevals pantaisan
So que veser non puesc veillan ;
De vos, ma donna, o voil dir,
3445 E sim puesc en vos adormir
Ades m'en venra bes e pros.
Per so dirai ades : vos, vos,
Vos dona, domna, vos dirai
Ades, aitan quan veillarai.
3450 Si miei [oil] s'adormo defors
Eu voil ab vos veille mos cors ;
Oc, ab vos, domna, oc ab vos. »
Non pot dir .s. qu'en dormir fo
E vi si dons a son talen
3455 Que nulla res non lail defen.

E ben sol aisso avenir
Qu'om somne segon son desir
Quan s'adorm sus el pensamen;
A Guillem esdevenc soven.

3460 Entro al jorn nos reveillet,
Mas adoncas tost si levet
Per tal que puesca me[ss'] auzir,
Quar ben sap ques hom la vol dir, vo
Quar non es festa, matinet.
3465 Apres la mess'els bains si met
E fon ben tersa quan n'issi;
Los bains cerquet ben e causi
On i poiria far sa via
E[n] aisi con pessat s'avia.
3470 Le sols del bains era de tiure
Tam mo'z ques hom i pogra escriure
E taillar tot ab un coutel,
Que ja non i calgra martel.
Un angle lai ac plus escur,
3475 E cel fon dreit escontral mur
De la cambra on el jasia,
Aquis pessa que la faria.
Dels bains es eissitz flacs e vas;
Davan lui venc le capellas
3480 E sos hostes, 'En Peire Gui,
El clers Nicolau[s] atressi,
Et en la cambra es venguda
Sa osta que gent lo saluda;
Per s'amor mangeron laïns
3485 Aquist quatre, et el fon quins.

Apres manjar Guillems fes querre
Cella polpra que vole offerre

A la domna per acontansa;
Us douzels senes demoransa
3490 L'anet traire tost de la mala.
Anc a Tebas ni a Tessala
Non n'ac tam bella ni tam bona; fol. 61
Guillems a sa hosta la dona.
« Donna, fai ss'el, mantel d'estiu
3495 Et un blisaut que beus estiu
Voil que fassas d'aquest bel drap;
E si Dieus vol ques eu escap
De la dolor qu'al cor mi sen,
Quad'ans n'aures un veramen. »
3500 Puis li det bellas pennas vairas
Que l'ac donat le prebost d'Airas;
E foron faitas a Cambrais;
Quatre marcs costeron e mais.
Poissas li dis una lauzenga,
3505 Si con sel ques a mel en lenga:
« Non voil aiso per don prendas,
Mais per arras, que sapias
Que beus ai encor a donar. »
— « Seiner, fai ss'il, si Dieus mi gar,
3510 Cestas arras valon ben do;
E Dieu prec que poder mi do
Et a mon seiner qu'es aissi
Queus poscam servir en aisi
Quel servizis a vos ben sia.
3515 Cascuns de nos fort o volria.
E seguramens demandas,
Bel seners cars, so queus voillas;
. . . . . .
Si vos fasem nauza ni brug,
Car nos avem autras maisos
3520 E moutz estars bels aisi jos;
E, s'a vos plaz, mudar lanz em; vo

Quant o volres sa[i] tornarem. »
— « Donna, merces, ben o dizes,
E ben vei que vos conoisses
3525 Tot so que malautes desira;
Bem plai, s'a mon oste non tira;
Mais ans voil desaize suffrir
Qu'en fassa ren ques a lui tir. »
L[i] ostes respon: « Si pogses,
3530 Sener, faillir, aquesta ves
Agraz faillit, car hanc parlez
D'aisso quan anc neis [vos] doptes
Que nulla res mi desplagues
Qu'a vostre cors plager pogues.
3535 Lai nos mudarem volontier,
E voil que deman al prumier,
Per tal que Dieus vos don salut,
Nostra mainada lai si mut,
Pare las cambras et adobe,
3540 Los sotols els soliers escobe
A l'autre jorn; e nom de Dieu!
Mais vos plaz, mudar la[i] m'ai eu. »
— « Ostes, aisi con vos volres.
Pauc, si Dieu plas, lai estares,
3545 Car eu serai tost melluratz
E d'aicest mal leu espassatz,
E poissas tornares vos ne.
Mas del mal c'aoras mi te
No m'ause plainer per vergoina,
3550 E moutas ves volrai que moina fol. 62
Laïns al foc privadamens,
Que non feira se i agues gens.
E prec mon sener don Justi
Ques ades mi tolla [l]a cri
3555 E quem fassa granda clerguada,
Quar aüt n'ai autra vegada,

E sai que peccat i fazia
Quar aitan creisser mi giquia
Los pels ques ai en la corona.
3560 Eu sui canorgues de Peirona
Et ancar i vol retornar;
Per so dei gran corona far.
E, merce Dieu! mon orde sai
E tot jorn lo recordarai
3565 Ab lui, per so quel sapcha mielz;
Apenre posc, non sui tan veillz! »

Le capellas nom poc respondre
De gruneza car si vol tondre
Sos cabeillz, ques eron plus saur
3570 Ques una bella fuilla d'aur,
De cel c'a Monpeslier si bat
On plus hom lo troba colrat.
Ens Peire Gui nom poc laissar
Que non l'avengues a plorar.
3575 Li donna fon de ginollos,
Ben fes parer que mal li fos,
[C]ar per los ueils l'aigal descent
De que li cara fort l'escent.
E Nicolaus tenc lo basci; vo
3580 Chascus si com pot li servi.
Li donzel s'oston d'avan lui,
Cascus ad una part s'enfui,
E ploron fortmen e gaimento,
Et a ssi meseis si tormento.

3585 Ab unas forses ben tallanz,
Que ges non ero massa grans,
Le capellans sa crin li tol;
Los p[e]ls li botoisa el col

E fail corona gran e larga.
3590 Nous cujes ges que las crins arga
Na Bellapila, ans los met
En un bel cendat blanc e net,
Et obrar n'a un bel fresel
Per far afflibles de mantel,
3595 E per joia lo donara
A Flamencha quan fag sera;
E car seran mil bes baisat
Cilz cabeil ans que siu usat!
Un bel enap daurat ses pe
3600 De .IIII. marcs que trop ben se
Guillems al capellan estent,
E diz li mout cortesament:
« Sener, tenes vostre loguier,
Que pagar deu hom son barbier. »
3605 Le preire dis que nol penra:
« Mal vos sap car res vos rema,
Sener, per Crist, so faitz parer. »
— « Vos lo penres, sener, en ver, fol. 63
So dis Guillems, car mon solaz,
3610 Si nol prendes, ne perdriaz. »
— « Sener, ja per so nol [perdrai],
Mas tan vos plas que bel penrai. »

L'ostes e l'osta son issit
De la cambra, mout esbaït,
3615 Car de lur hoste son dolen
Car si dol si con fai parven;
Non agron oste mais tan bo
Don aguesson tal guisardo,
Car plus de .XXX. marcs valia
3620 So qu'en .III. jorns dat lur avia.

Le capellans remas ab el,
E Nicolaus e sieu donzel
Aicels a faitz Guillems venir
E fes lor de plorar giquir,
3625 Car el lur [dis] : « Oimais ploras !
Ben par mon pro non volrias. »

Le capellans Willem conjura :
« Si Deus vos don bon'aventura,
Sener, e so que plus amatz
3630 Vos lais veser, vos mi digatz
Que puesc eu far ques a vos plassa ?
Quar non es res ques eu non fassa,
Sol m'o comandes, trop gausenz.
E mi non es rasos ni sens
3635 Ni aibs per que dar mi deiaz,
Sener, aitan com mi donaz;
Mais aitant sapchas qu'eu ai ben vo
Per vos faria tota.ren. »
— « Sener, merces, e tan fares
3640 Que per vostre clerc mi tenres;
E conseil vos que Nicolaus,
De quem sap bo car es suaus,
S'en anc a Paris per apenre;
Ancaras ha lo cor ben tenre,
3645 Et aura en dos ans apres
Mais que non agra fag en tres.
Quatre mares d'aur li donarai,
E cascun an lo vestirai.
E nous cujes qu[e] eus en menta :
3650 Veus l'aur, e per la vestimenta
Veus aisi .XII. mares d'argen,
E pot s'en vestir ben e gen. »
Le capellans ha tan gran joi

Que ren nom pot dire mas : Oi !
3655 Mas pois qu'an si fon apensatz
Dis : « Bel sener benaüratz,
Celz jorns que primas fom essems
Sia benezectes totz tems !
Car de mais re tan nom dolia
3660 Mas car mos neps aici perdia
De son apenre tal sazon.
Aicil vos ret', aicil vos don
Que tos tems sia vostre sers.
For[t] ben sap far letras e vers,
3665 E quan apres aura dos ans
El ne sabra faire dos tanz. fol. 64
E d'aiso que vos mi pregas,
Sener, que vos clergues sias,
Sener es e sener seres,
3670 Et eu farai so qeus volres. »
Guillems respont : « Non m'o digas
Aissi, ans vol quem prometas
C'aissim menes con un clerson,
D'autramen no seria bon,
3675 Qu'ieu voil servir mout humilmen
A vos et a Dieu eissamen ;
E sol mon orde posc' ausir
No m'estalbies de servir.
Sim portavas major honor
3680 Ques ad un autre servidor,
Cil honors mi seria dans
Et a vos, bel sener, afans.
Fais mi tallar capa redonda,
Granda e larga e prionda,
3685 De saia negr'o de simbru,
De nacliu e de galabru,
Quem cobri tot d'oris en oris ;
Non segrai plus los torris loris

De las cortz, que non es mais trufa
3690 Tot quant i a, e joc de bufa,
E cel que plus i cuj'aver
I troba meins, quan ve al ser. »

Aissi presica Aengris,
Mais sil capellas fos devis.
3695 Ben pogra dir si con Rainartz
C'ar si belis daus totas partz.

El borc s'en van per far la capa,
Li donzel dison : « Si escapa
Monsener bem bos hom sera,
3700 Jamais en cort non estara;
Ben semblara morgues novels
De Chardossa o de Sistels
S'agues los draps aras vestiz. »
Guillems remas totz escaritz
3705 Et a fag una gran partida,
D'aiso que volc; e sonz l'envida
De repausar un petitet
Apres los bains, el bon vinet
Don sos hostes l'ac fag pitansa.
3710 Amors en pauc d'ora l'enansa,
E pot li ben ara gabar
Qu'il a fah un clerc ordenar,
Mais per una de *colum*
De secundum apostolum
3715 L'estorseria en jasse',
Car son titol sabia be
Ans que feses corona raire.
S'om pogues ren en mal retraire
Que fin' amors manda ni voilla,
3720 Ben pogr'om dir que trop s'erguolla

Quan fai home dissimular.
Amors non a seinor ni par,
E per so pot far a ssa guisa,
Aissi cos vol home deguisa. fol. 63

3725 Lo digous l'ostes si mu et,
Et eis lo jorn Guillem mandet
A Castillon querrels obriers;
Uns vilans ne fon messagiers
Que ges Guillem non conoissia,
3730 Non lur saup dir quils i querria
. . . . . .
En roca e peira trenchar,
E ben e gen l'en pagara
Si que cascus l'en lausara;
E per so que meilz l'en crezesson
3735 Det lur pois, ans que [s'e]n anesson
.X. marcs d'argent ques ac portatz,
Don ad un mes los ac logatz.
Le vilas era da Molis,
E Guillems fon ben de lui fis
3740 Ques a nul home nom parles
E de nug a lui retornes.

Lo dissapte s'en es anatz
Le clercs Nicholaus, bem pagatz,
Quar d'aur e d'argen es totz ples;
3745 Apenre pot, si fols non es.
Guillems es a vespras vengutz,
Fort botoizatz et aut tondutz,
Et ab sa capa ques a facha,
Qu'es de primas un pauc retracha,
3750 Car ades cujals braz gitar

Als ladriers aisi con sol far ;
Pero tant era enseinatz
Et a servir endoctrinatz
C'us gausz era qui lui vesia. vo
3755 Ges en gliesa non sesia ,
Al capellan ades enten
Per saber si dira nien.
Le capellas cuja ss'ades
Que per Sant Esperit parles
3760 E Dieus l'agues enluminat,
Quar hanc tan gran humilitat
Non ac mais homs tan jovenselz ;
On plus lo ve mais li par belz ,
Quar l'esgart hac simple e piu ;
3765 Un angel semblava tot viu
Ques ades aportes salutz.
Ben es Justis totz ereubutz
Quar Dieus l'a tal clergue donat
Quel vest el pais el fai son at ,
3770 El servis aissi volontiers
Con s'era us penedensiers.
Apres vespras el recordet
Las leissos els respos cantet
Que dec hom dire a matinas ;
3775 Non l'en cal batre las esquinas
Ni premer onglas per las mans
Car mais en sap quel capellans.
Quant ac pro legit e cantat
Van a l'ostal et an sopat
3780 Ab jorn , e pueissas s'en tornet
Le capellans e l'enviet.
E quan son al mostier tornat
Mout simplamen ha demandat fol. 66
« Sener , fai s'el , jairai eu sai ? »
3785 — « Amix, vos non, qu'eu sonarai

Per vos matinas, e venez
Al prumier sein, si non dormez
Tan fort que ausir nol poscas,
Mais al ters clas pur sai sias »
3790 — « Bels seners cars, quius servira
Donquas ni quius descaussara ?
— » Bels douz amix, us nostre tos,
Que per servent estai ab nos,
Nos servira, sol al mostier
3795 M'ajudes a dir lo mestier;
D'autre servisi nom penses
Quar ab aitant pro fag aures. »
Guillems vai per la vila sols,
Nos gara de fanc ni de pols
3800 Nes leva d'autr'ome vergoina;
Quar de Franssa e de Bergoina
E de Flandris e de Campaina,
De Normandia e de Bretaina
I ac assas homes estrains
3805 Que i eron vengut per los bains.

Anc de cella nug non dormi;
Lo prumier toc del sein ausi
Tost levet sus et apellet
U[n] douzel qu'apres lui serret
3810 L'us de la cambra e la porta.
Amors lo men', Amors [lo] porta,
Amors li fai tot son affaire, vo
Amors l'a fag tondre e raire,
Amors l'a fag mudar sos draps.
3815 Aï ! Amors, Amors ! quant saps !
E quis pessera ques tondes
Guillems per tal que dompnejes ?
Cant autr'amador s'acomptisson

Es genson e s'afiffollisson
3820 E pesson de bels garnimens,
De cavals e de vestimens,
Fraire Willems s'apataris,
E per si dons a Dieu servis.
Ben es fols gilos que s'esforsa
3825 De guardar moillier; quar se forsa
Non laill tol, ben lal tolra geinz
Que non val, som cug, gaire meinz.
De Guillem nos garet negus
Egal que feira d'un reclus.
3830 Al mostier s'en ven abrivatz
E tantost con si fon seinatz
A don Justi, lo capellan,
A tracha l'esquilla del man,
Ane mais esquilla non sonet,
3835 Pero de re nom si penset,
Ans sonet clas et avan clas,
E quant venc a sonar lo clas
Fes lo tam ben qu'eis le cloquiers
S'en meravilla el mostiers.

3840 Apres matinas, don Justis
Dis a Guillem c'un pauc dormis; fol. 67
Et al mes en una cambreta
Jostal cloquier, mout asauteta,
En que sol jasser Nicolaus;
3845 Cuberta fon de jonc ab raus.
Guillems no i poc gaire dormir;
Trobat ha un novel consir
Et a pessamen que dira
A si dons quan paz li dara,
3850 E dis: « Amors, que faitz, on ses?
Que dirai eu car nom venes

Esseinar so que deurai dire ?
Ben pauc vos cal de mon consire.
Vos es sorda o adormida ,
3855 Esperduda o amudida ,
O erguillosa tan qu'en re
Non tenes ar autre ni me.
Cujas o far si con fes Dieus
Quan trames los apostols sieus
3860 E dis lur : « Baron, quan venres
« Davan los reis , ja non penses
» Queus digas, que beus avenra
» Aqui eis so c'obs vos sera »
Anc apostols tan gran paor
3865 Non ac davan emperador
Con eu ai ancui de faillir
Davan cella cui tan desir.
E nonperquant tot proarai
Vostre sen , et assajarai
3870 Si m'aures ben apparellat vo
Que sapcha dir bon mot cochat ,
Quar ben a obs que sia leu
So que dirai , e bon e breu
E tal c'o posca leu entendre
3875 Cella quem fai lo cor encendre.
Mas ren non sai qu'ieu deia dir ,
Et on plus fort eu m'o albir
On meins atrop mot que li faza ;
Mas folz semble ques ara jassa. »

3880 Ab tan s'en eis e son uis clau ,
Sobrel luntar torna la clau ,
Domenz que don Justis l'a presa
Aqui la mes quar ben l'adesa.
Al serven ques ac nom Vidal

3885 Fes aportar aiga e sal
Per aiga benezeita far ;
E quan n'ac pres al mas lavar
Fon reveillatz le capellas ;
De l'aigal donet a las mas
3890 Et an lur prima [comensada] ;
E quant agron tersa cantada
E lur clars ricamen sonat,
Aisi con fo acostumat,
Tota li gens venc a la messa.
3895 Apres la preissa plus espessa
E[n]s Archimbautz, aisi com sol,
Venc totz derrers, e per son vol
Non fora dimergues ni festa.
Diabol semblet de la testa fol. 68
3900 De cels ques hom irissatz pein.
Ges non a tort si noquas fein
Flamenca per s'amor joiosa,
Quar mout pot esser angoissosa
Domna quant [lo] diabol ve.
3905 Empero apres lui s'en ve
Et intra s'en en son estug.
Guillems o hac ben vist, son cug,
Car en re mais non atendia.
Qui d'aicest cujar non cresia
3910 Eu non creiria lui fort ben
Si m'en plevia neis sa fe.
Guillems saup mout ben sa fasenda,
L'ofizi saup ben e l'uffrenda
De cor, e la com[u]nio.
3915 Le capellas non fes sermo
Ni mandet festa la semana ;
Guillems hac vos clara e sana
E canta ben apertamen
A l'*Agnus Dei*, et el pren

3920 Pas, en aisi con far devia,
Et a son oste, que sezia
El cor, de sempre n'a donat.
L'ostes non ho a ges celat
Si ben s'era laïns el cor,
3925 Quar als borzes en dona for,
El pas pel monasteir s'esten.
Guillems vai son libre queren,
E per aiso demora tan vo
Qu'En Archimbaut ne pren davan
3930 Qu'el sia lai defor vengutz
On estai sos jois escundutz,
Per nulla ren [non] vol baisar
N'Archimbaut, neisa pas donar;
Ab tan s'en eis, e Dieus l'ajut!
3935 Car hanc mais per tan esperdut
Nos tenc per ren con el fai ara.
Non leves sos oilz ni sa cara
Per so que sai ni lai gardes.
Vaus Flamenca s'en vai ades,
3940 E cuja ben certanamen
Ab si dons aia parlamen
El pusca dir sivals u mot,
Mas sobr'Amor o laissa tot
E dis: « S'Amors hui non m'aduz
3945 De mon desir a quelque luz
Jamais en leis nom fisarai;
Mas, si Dieu plaz, be i avenrai.
Amors non fail ges a la cocha,
Mas a mi par que trop i lecha
3950 Per gran desir qu'el cor m'afflama. »
Et aitals es totz homs ques ama.

Guillems davan si donz estet;

Quan il lo sauteri baiset,
El lij dis suavet : « H[A]ILAS ! »
3955 Pero ges non o dis tam bas
Ques il fort be non o ausis.
Guillems s'en vai humils e clis fol. 69
E cuj'aver mout enansat;
S'el agues ara derochat
3960 En un tornei .c. cavalliers
E gasainatz .v.c. destriers,
Non aia joia tan perfecha,
Car res el mon tan non deleiga
Tot fin aman con cel jois fa
3965 Que ven de lai on son cor ha.

Le capellans nos bitenset,
Apres la messa comenset
So mieijorn, aisi con solia.
Guillems lo sauteri tenia
3970 E fes parer los salms i vis,
Mais avan que d'el si partis
Al fueil plus de .c. ves baisat,
E cel mot *ailas !* recordat.
En Archimbautz s'en eis dese
3975 Emenan sa moiller ab se,
Que ges non la vol oblidar.
Aitant com la poc endreissar
Guillems ab oils de cor l'endreisa.
Lo vestir plega e l'adreissa,
3980 Lo calici e la patena
Met en luc salv, e pois ne mena
Son hoste e son capella.
Apres disnar l'ostes s'en va
Ab don Justi per compaino,
3985 E Guillems rema a maiso.

.Quan mangeron li servidor
El intret en son dormidor, va
So es li cambra en que jai.
Ben poc far camba sai e lai
3990 Car ben l'es pres a son vejaire:
Gran joi agra sil dures gaire,
Mais aqui eis si desconorta
Car aitan pauc estai a porta
Gauhz entiers de ver aimador
3995 Con fai ad uis de jugador
Et e menz d'oral camja cors.
Zo dis Guillems: « Las! com no mors?
Amors! ben pauc enansat m'as,
.VI. cujei far et ai fait as!
4000 Car hanc mi dons nom poc ausir
Zo qu'ieu ai dig ab un sospir,
C'a pauc lo cors nom trasanet;
E quan mi dons so cap levet
Un pauquet sivals m'esgardera,
4005 E ja si tost non s'escondera
Si tant ni quan m'agues ausit.
Li benda sai que m'a traït
.Quel tenc las aurellas serradas.
Bendas mal fosses hanc obradas!
4010 Pendutz fos qui bendas fes primas,
Quar hom non las poc far tan primas
La vista d'ome non affollon!
Et ad home l'ausir non tollon!
Lasset! caitiu! que dem farai
4015 Ni qual consseil ara penrai?
Non sai qui donc, Amors, quet val fol. 70
Qu'il non s'entremet d'autrui mal.
— Tort has. — Per que? — Si fai. — Cossi?
— Deu! fez ti parlar hui ab si.
4020 — Vers es ab ma dona parliei

Mas qual pro i hai, ni qu'enanciei?
— Tu si fesist; digas mi quan
Tu enansiest sivals aitan?
Qu'enanz que li donna baises
4025 Lo sauteri nis recondes
Poguist vezer desliuramen
Sa bella boqueta risen.
— Tot so es vers, e ben confes
Que de ma dona fui tan pres
4030 Qu'ambedui un libre tenguem;
E ss'acordat nos o acssem,
E nonz o destorbes paors,
E no i acsem aitans auctors,
Bem pogram dir don melz nos fora.
4035 Mais hom dis que Tantalus plora
Car mor de fam e mor de set,
E per so, ins en l'aigas met
Que l'atein entro al mento;
Bellas pomas a enviro;
4040 Quan cuja beure l'aigal fug,
Atertal l'esdeve del frug;
Zo fon per gran pena donat
Car un conseil non tenc celat;
Doncas no fo ren als mas pena,
4045 Car siu tan pres de la serena vo
Que vaus sim trais ab la douzor
De som pres e de sa valor,
De que fag m'a aital reclam
Que de set m'auci e de fam,
4050 E tal talens de josta leis,
Se i faiz follor beu l'am eu eis
Car ben es dreitz qu'eu ei[s] la beva
E ja per autre no m'en pleva,
Quar soletz vol lo mal sufrir,
4055 Sol que siam dui al garir;

Quar de midons non gausiria
Si del mieu gaug il non gausia;
Quar aissim pren bona sabo[r]
Lo bon saber c'om ha d'amor,
4060 Quan l'us de l'autre si gausis
Le bon saber assaboris.
Car s'eu am fort, aissi con fas,
E tenc mi dons antre mos bras,
Bais et acol e fas quem voil,
4065 Sem pes qu'il so tengas ergoil,
O sim cuh qu'en ren non so te
Mas suffri so non sai per que,
No m'a sabor mos bos sabers.
Doncas m'a obs le sieu plazers
4070 Que mon bon saber adousisca
E l'us per l'autre saborisca.
E qui non sap aiso saber
Non sap gaire de bon saber;
E qui aiso leu non entent fol. 71
4075 Anc non ausi, mon eisient,
Lo porverbi : d'aital grat n'aia
[C]el qu'en dormen sa donna baia.
Mais eu non sai per que n'azire
Ni per quem vol aisi aussire,
4080 Car so hon [l']ave a doptar
E meillor part deu om tornar;
E ben cre que mi donz ausi
So qu'eu li dis, mas suffris si,
Quar donna es cuberta res,
4085 Zo dison, e sai que vers es,
E non vol far negun semblan
Tro so agues pensat avant.
Bem conoc per homen estrang
E dis ben leu : « D'aicest clergang
4090 » Quem dis *ailas* ! eu en[i]en so

» Que cuja dir, mas s'alcun pro
» De mi aver el nos pesses
» Non cug qu'en tal luc mi parles
» E son dig voil eu ben entendre,
4095 » Mas car ve c'om mi vol defendre
» E tener presa et enclausa,
» Que negus hom parlar non m'ausa
» Nim pot, em pla ni en carriera,
» Ell a trobat cesta maniera
4100 » De parlar am mi si com pot. »
Cais per descug e per desnot,
Ar qu'en vail meinz car mi conort,
Ans mi val mais, qu'en desconort
Aconsec hom assas per tems. vo
4105 Hom dis : Si ben amas, ben tems.
E per so car be[n] am ben tem,
E ja non aurai gaug massem
Si davaus mi donz gauh nom ve
Quem pot mot gaug d'u mot far ple,
4110 E nom pot fallir penssamens,
Conort, desir ni marrimens.
Et aitals es totz fis amaire
Que per un ben vol .c. mals traire. »

Mout es Guillems en greu pantais,
4115 Leu s'alegra e leu s'irais,
Leu ha conort, leu ha esmai.
Flamenca, que pres li estai,
Quan de la gliesa fon venguda
E son cor ha ben retenguda
4120 La paraula ques ac ausida;
Quesacomet ne fo marrida,
Pero bellamens s'en cubri
Aitan con sos maritz o vi.

Quant En Archimbautz fon disnatz,
4125 Aici com'era acostumatz
Ieis de la tor et intra sasn
El palais on mainol serven.
Flamenca remas consirosa,
Mout si clamet malaürosa;
4130 Mout si doloira es gamenta,
Trista s'apella e dolenta,
Ab l'aiga del cor sos oils moilla;
Ben fai pare[r] que trop si doilla, fol. 72
Anc mais per caitiva nos tenc;
4135 Del mot de Guillem li sovenc
E dis: « Eu deu ben dir: Ai lassa!
Mas cel que dis *oilas*! nons lassa
E non es malautes ni pres,
Ans bels e gra[n]s, e mais cortes;
4140 Nos es ges trop quar m'esquarni?
Peccat i fes, e pesa mi,
Car nol pesa del mieu enfern.
Ja non degra dir ver esquern,
Quar esquerns vers enuja plus
4145 E ja non sia neis mais us
Que non farion .c. messongier.
Dieus! e que dis? que vol? quem quer!
Non sui assaz lassa, cativa!
Non estauc per mal traire viva?
4150 Bel sener Dieus! que l'ai forfag
Qu'en tal luc m'aia mes agag?
En estrang loc m'a donat saut.
Pero bes garet que tan aut
Nom parlet que hom lo pogues
4155 Auzir, et avan ques mogues
Mi fo veja[i]re que mudes
Color, et un pauc sospires,
Aici com cel quez a paor

E pois vergoina e calor.
4160 Non sai donc que dire m'en deia,
Auria donc de mi eveia?
Volriam ges aissi enquerre? vo
Autr'amor li cove aquerre;
Li mi' amors non es amors
4165 Ans es angoissa e dolors,
Plena d'enui e de trebaill.
Sanglot e sospir e badaill,
Caitivers, destrechas e plors,
Tristors de cor e amarors
4170 So mei vezi e mei privat,
E N'Archimbautz, c'ap mis combat,
Non sap perque, la nuz el dia
E per mon vol morta m'auria.
Bem fora melz esclava fos,
4175 Ab Erminis o ab Grifos,
En Corsega o en Sardeina,
E que tires peira o leina
Car per ren pejurar nom pogra,
S'agues neis rivala e sogra. »
4180 E so qu'il dis ausi Elis,
Mas non sap perque si marris
Si dons, que Margarid 'apella :
« Sa[i] vines, ma douza piuzella,
E vos Alis, auias mon dol:
4185 Morta seria per mon vol
Quar al cor ai tan gran destrecha
C'ap pauc non case morta freja,
Quar us vassalz, non sai qui ss'es,
Ni mais nol vi quel conogues
4190 M'a hui laiamen escarnida. »
— « Donna, qui fo ? dis Margarida, » fol. 73
— « Amiga, cel quem donet pas;
Dejosta mi vos estavas

Et empero non entendes
4195 So qu'el mi dis, fe quem deves. »
— « Donna, sius plas, digas nos o
— « Amiga, non faitz si mal no
Quan m'en soven, e nomperquant
Dirai vos o, conssi quem n'an :
4200 Per mal de mi e per despieh,
E car sap qu'ieu non ai deleig,
Solaz ni joi ni benanansa,
Mais dol et ira e pesansa,
Mi dis : *Ailas* ! consi e[l] fos
4205 Mout fort et eu non consiros.
Hanc non ho dis mais per menbrar
Quem dei tot jorn lassa clamar. »
Adon Margarida respos :
« Douza donna, fe que dei vos,
4210 Non cug que per mal o disses,
Quar ges nom par ta mal apres
Ques a vos disses vilania.
Ges aquest patz dar non solia,
Car cest es plus bels e plus grans
4215 E mielz legens e meilz cantans
E fort ben gentil home sempla ;
Son cor li tol, so[m] cug, et embla
Vostra beutatz, mais quar parlar
Nous pot d'autramen ni prear,
4220 E[l] si mes en gran aventura vo
Consius pogues dir s'aventura. »

Alis ha dig : « Si Deus m'ajut,
Mas vos avès [o] conegut,
Aici es vers ; mas qual semblan,
4225 Donna, vos fes quan fon davan ? »
— « Alis, non garet ges dretz oilz. »

— « Ha ! ha ! don non fon ges elguiz
Ni malesa ni vilalesa
So queus dis, mas vera temensa. »
4230 — « Amiga, un pauc sospiret,
Quan m'o dis, e vermeilz tornet. »
— « Nous o qual dir, per qu'en doptas
Eu vos enten, so sapias.
Eu nol conose ni sai qui sia ,
4235 Mais vos fares gran cortesia
S'adrejamen li respondes. »
— « Amiga, ben leu o dises,
Ans [nos] coven, so sai, trobar
Tal mot que puescam acordar
4240 A so quem dis prumierament ;
Quar ges fort ben adreitamen
Noil puesc en escofet respondre,
E donna deu son cor rescondre,
Sivals de primas, tan o quant,
4245 C' om non conosca son talan ;
E deu motz dir d'aital egansa
Que non adugon esperansa
Ni non fasson dese[s]perar. »
— « Donna, mais sabes de jugar fol. 74
4250 Ques eu non fas, mas, per ma fe,
Ja nol dires, per mon grat, re
Que nol fassal cor ben gausen.
Dieus lo[u]s trames propriamen
Per vos desliurar de preiso.
4255 Si vos meseisa vostre pro
Vos tolles, qui v[o]s planera ?
Jam hom planer nous en deura. »
— « Amiga, quan sabrai del tot
Som cor, quem dira mot e mot,
4260 (E d'eissi a dos mes sabrem
Tot som pensat, s'aitan viven),

S'ieu conosc qu'amors lo destreina
Eil serai donna bon' e fina
E ja mon cor noil celarai,
4265 Mais tant cant el volra volrai.
E mout pot leu donna percebre
Qui l'ama o la vol decebre,
E mais conois que sens bausia
Es amada, e pois forvia
4270 S'amors es falsa e truanda
Et es folz qui ja la demanda.

« Amors non vol ges domna vaira,
Non es domna pos son cor vaira
E non atent aisso que dis ;
4275 E ques es donc ? Dieu ! truphairitz
Que fai languir ab totz destrics
Aicel que l'es corals amics
E tot jorn la ser e la blan.
Diabols ! es fer s'a cap d'an
4280 Merces non l'a d'aitan forsada
Qu'a sson amic, una vegada
Savals, que no fassa plazer
Tal que de leis non desesper ;
E, pos l' aura un plazer fag,
4285 Si pois li met s'amor em plag
Que noil fassa tot quan volra,
Segon que temps e luecs sera,
Ben pot saber quel jois prumiers
Era falses e messongiers,
4290 E ges de bon cor no venia
Mais car encanar lo volia
E far musar tro l'agues mort.
Si pois s'en part cel non a tort,
Ans deu cel loc pois esquivar

4295 On [il] estai ni deu estar.
El mon non a drago ni vibra,
Ors ni leon ni lop ni sibra,
Qu'om nol pusca adomeschar
Ab gent tener, siei vol poinar.
4300 « Doncs es piegers ques autra res
Cil donna cui non venz merces,
Car amors vens los venzedors
E lai on ren non val amors,
Dreg ni rasos ni car tenensa,
4305 Si merces i fai capten[en]sa
Acabat es senes fallida.
E mais vostre conseilz m'envida fol. 75
De respondre, que respondrai ?
E[l] dis : *Ailas !* e que dirai ? »
4310 — « Donna, per Crist, si fos en me,
So dis Alis, eu sapra ben
De qual guisa li respondera,
E ja, som cug, no m'i pecquera :
El dis : *Ailas !* ara diguas :
4315 Ailas ! que plans ni demandatz ? »
— « *Ailas ! que plans ?* certas, fa ssi ;
Ben aia qui cest mot chausi !
Ailas ! que plans ? trop ben si fa. »

A Dieus ! aital con obs i a
4320 Mais de mil vez ann ajostat
Ailas ! que plans ? e recordat
La semana enans que venc
Al dimenegue ; adonc nos tenc
Guillems de servir a la messa.
4325 En gran pesser avia messa
Flamenca, ques ades l'aten
Quil porte pas e gauzimen.

Quan luecs fo, nos fes a mandar
De penre pas ni de portar
4330 Guillems, si poc ; mais ben garet
Qu'a N'Archimbaut ges non donet,
Quar fora del cor non issia
Entro que d'autre pres n'avia.
Vas Flamenca venc simplamen,
4335 E Margarida gardas pren,
Et Alis, de sa contenensa ; vo
Cascuna jura sa cresensa,
Tot suavet, c'om non l'ausi,
Anc mais tan bel clergue non vi.

4340 Res non es Amors non ensein :
Flamenca fes un cortes gein ;
Quant el ac lo sauteri pres,
Devaus destre, on s'era mes
En Archimbautz, que pres l'estet,
4345 Quais per escrima plus l'ausset
E l'autra part fes biaissar,
E quant volc la carta laissar
Tot planamenz e senes gap
A dig : « QUE PLAINS ? » pois dreissal cap
4350 Et esgaret ben la semblansa
De son amic e la mudansa
De sa color, e ben conois
Que savis es e trics e mois,
E canta ben et a bels pels,
4355 E si daus ella nos pert cels
Ja per lui non sera sauput
Res qu'il diga ni conogut.
Non sai qual plus ar desires
Qu'a maiso fos e recordes
4360 Zo que l'us a de l'autre vist ;

Mout cuj'aver cascus conquist,
Mais Guillems es plus ganzions
Tan quan plus era desirons.
Can fon ve[n]gutz a son hostal
4365 En dir : *que plans ?* hac son jornal ; fol. 76
Pero non voil ques entendas
A vespras non vengues vivas,
Ans ausi ben totas sas horas,
Nom part una tart ni aboras
4370 E non giquis el salm un vers.
Si fos vaus Dieu aisi convers
Con vas Amor e vas si dons,
De paradis fora totz dons.
Quan la nug adormir si cuja
4375 S'agues los uils totz plens de suja
Nol dissera[n] ja meilz de no.
« Adormir ! pron dormirem, pro,
So dison l'uil, sovenga ti
De so quet mostrem oi mati.
4380 Non o vist donc consi levet
Lo sauteri quan lo baiset,
E fes biaissar l'autra part
Li bella cui Deus salv' e gart ?
Domnas aurellas, tort n'aves
4385 Car ades sivals non bondes,
E non dises [aras] : *que planz ?*
Anc non fon mais si rix gasanz
Con vos aves hoi conquistat.
Per tostems deu aver comprat,
4390 Amors e sol hui mon senor ;
Quar li fes oi tan gran honor
Cascuna deu esser curosa
D'aicella vos bonaürosa
Que tot cor revens et adousa ; ov
4395 Manna de cel non es tan douza

Que cai plus suau que rosada,
Parlat non a una vegada
Amors, hoimais es sobre vos
De respondre, quar davan vos
4400 Nos a tornada la pilota. »
Aicel que ben garda e nota
Et en tot so ques hom li dis
De tot ben es emperairis,
Le cors dis : « Hoc, sol que non falla
4405 Merces aqui eis la batailla. »
Li boca dis iradamen
E fes un estrain sacramen :
« Per Crist, don cors, foils es quius poina!
A tot home faratz vergoina
4410 Que per vostre sen vos segues
Ni vostre fol desir crezes.
Cors caitius, e per quet rancuras ? »
— « Deus ajuda ! domna, que juras ? »
— « Si tot mi jur ja not ferrai,
4415 Mas trop grans meravillas ai
Quar de ren non t'es apagatz,
E tot jorn parlas com iratz.
E no i ac donc trop gran merce
Car nos deinet dir nulla ren ? »
4420 — «[D]onna, ben fon, som cug, us rams.
E d'ont ven doncas aquest clams ?
Dieu! soven mi del cavallier
Qu'ab mon senor anet l'autrier fol. 77
Quel det lo falcon montarzi
4425 Lo jorn que fun de Montardi ;
Si te membra, el nos disia
[Qu]e mout lonc temp amat avia
Una dona bella e plazen,
Joveneta e covinen
4430 De bon adaut en tota[s] rens ;

E tot avan que renl disses
L'ac amada plus de dos anz.
Un jorn lo forset sos talanz,
Son cor li dis, ella respos:
4435 « Ja mais non sias consiros
De mi amar, sener, sius plaz
Car ja per ren pro no i auratz. »
— « Dises o, donna, de jamai?
— « Sener, deja ben leu non sai. »
4440 Quar dis : « ben leu non sai deja. »
Amors li dis : « Ben t'amara,
« Non t'esperdas, prega, blandis,
« Solassa, domneja, servis,
« Esforsa ti e fai que sols;
4445 « Eu t'en farai aver quet vols. »
Tan lonc temps aissi el menet
Quel meilz de son tems i gastet;
E non ac plus que fass' a dire
Quel primer jorn pre son abbire
4450 Que trop que nescis i faria
Si per que pauzar n'esbaudia.
Mais vos, oilz, aureillas e boca vo
Pausas tal ora que mi toca
Grans angoissas e grans martires
4455 Quar a vos non s'atain cossires,
E donnas parlon volontieras
E volon esser plasentieras.
Si Flamenca non respondes
Cujera si c'om la tengues
4460 Per sorda e per esguillosa;
Ges per tan non es amorosa.
Ses dis : [*qu*]*e plans* ? ai com ailas,
Ja per aiso nom proaras
Que t'ame ni quet voill'amar;
4465 D'al re ti coven a pensar. »

Aissis combat, aissis tensona
Guillems que mout pensier si dona.

Flamenca es en gran doptansa ;
A ssi meseissa pren esmansa
4470 Se pot auzir so qu'il a dig
Sel qu'en son cor o a escrig.
« Alis, dis il, vostr'ensenat
Ai hoi retrag e comandat;
Ausist o tu, bell' amigueta? »
4475 — «Eu non, » — «E tu, Margarideta?»
— « Domna, eu non, con o dises?
Digas nos o un' autre ves,
Adonc sabrem s'ausir o poc,
Voles o vos, donna ? Nos hoc. »
4480 — « Vai sus, Alis, e contrafai
Quem dones pas si con il fai ; fol. 78
Pren lo romanz de Blancaflor. »
Alis si leva tost, e cor
Vas una taula on estava
4485 Cel romans ab qu' ella mandava
Qu'il dones pas, e pois s'en ven
A si dons, c'a penas si ten
De rire quan vi ques Alis
A contrafar ap pauc non ris ;
4490 Lo romanz ausa davaus destre
E fal biaissar a ssenestre,
E quan fes parer quel baises
Il dis : «*que plans?* » et en apres
A demandat : « Et ausist o ? »
4495 — « Hoc, dona, ben, s'en aquest to
O dissest, oi ben o auzi
Cel quem fai parlar cest latı. »
Cesta lisson ben recorderon

La semana, tro que aneron
4500 Al mostier on Guillems esta
Ben apensatz que respondra.

Quan fon sazos non demoret
De penre pas, ans la portet
Pel mostier a tota la gent;
4505 Vas si dons venc prumeirament
Que non s'estreis tan de la benda
Con sol, per so que mielz l'entenda;
Quant il pren pas, il dis : « MOR MI, »
Et aitan tost part si d'aqui.
4510 Non fes parer motz n'i agues;
S'o a[g]uesson tostz tems empres
L'us l'autre melz non entendera.
Quils vis amdos ja non cujera
Que l'us agues de l'autre soin.
4515 Amors tan sotilzmens los join
Que, vezent N'Archimbaut, domneja
Guillems, e sa moiller autreja
Tan que respon, et es li tart
Que puesca dir la soa part.
4520 De mon musart es dons e sener
Gilos qui vol donna destreiner
De far tot so quel plazera,
Quar ja per lui non remanra.

Quan fon en sa cambra tornada
4525 Flamenca, el lieg s'es colgada;
. . . . . .
Ques disne, sitot non l'asauta,
Ans dis a N'Archimbaut ques n'an
Deportar de foras avan;

Iratz s'en eis fort e regana.
4530 Flamenca dis : « Aitan gasana
Qui es gilos ni envejos
E malastrucs aisi com vos. »
Quan fon defors ab cor dolent
Il levet sus e dis risen :
4535 « Sai vines, sa[i] vines, puncellas,
Voles ausir bonas novellas ? »
— « E ! donna, per Dieu ! digas las.
Mon sener s'en eis totz auras
Quar nos disna, e tornara, fol. 79
4540 Que ja gaire non estara ! »
— « Auias cal lison ai apresa ,
Non vist tan leu ni tan cortesa :
Mur mi. » Alis respont adonc :
« Si m'ajut Dieu, cojatz es donc !
4545 Domna, fort vos deves penedre
E vaus Amors colpavols rendre
Quar hanc pensest qu' el si penses
Causa que a vos enujes. »
Margarida nos pot tener
4550 Non dig' un pauc de son plazer :
— « Domna, fai s'el, ben puecs jurar
Seguramen, ses perjurar,
Qu[e] ieu non vis aici bel clerc ;
Et on plus sas faissos encerc
4555 Plus belz mi par e plus complitz,
Si es segon faissos arbitz
Non sai nul home tan asaut ;
Bel deuri' om amar de saut ;
E Dieus volla quel sieu saber,
4560 Donna, sius plas, voilas saber.
E d'aisso nous meravillez
Si nos volem que vos ametz,
Quar mout val mais d'amic parlar

Que de marit que fai plorar
. . . . . .
4565 Del respondre vos apensatz,
Quar ben es obs al mieu vejaire ;
Mon sener non estara gaire.
E nonperquant tost er pessat vo
Qu'ieu ai, som cug, bon mot trobat ;
4570 Mas avan dires vos lo vostre,
Et Alis lo sieu, qu'ieu lo mostre. »
— « Amiga, per que i pessaran
Si de [vos] bon mot avian. »
— « Voles, domna, doncas qu'ieil diga ? »
4575 — « Son voil ! ans vos o prec, amiga. »
— « Ar' augas donc se i ave :
Ailas ! — Que plans ? — Muer mi. — De que ? »
— « *De que* ? Deu ! hoc, domna, bos es. »
— « Margarida, trop ben t'es pres
4580 E ja eist bona trobairis. »
— « O eu, donna, mellor non vist,
Daus vos e daus Alis en fora. »
En Archimbautz plus non demora,
Ans venc mugent coma taurelz,
4585 De malesa coma sas plez,
E dis : « Quen faitz ? s'es mellurada ?
Ben garretz quant seres disnada. »
— « Sener, so respon Margarida,
Ben agra obs mieilz [fos] garida ; »
4590 E fail de la lenga bo[ss]i.
Cascuna en som poin s'en ri.

Guillems non [a] pausa ni fina,
Tot jorn recorda e declina
E despon sos motz e deriva ;
4595 Al plus que poc solas esquiva,

Car sols si ten per solassatz,
Et ab solatz per asolatz, fol. 80
E per meins sols adonc si te
On mais ha de solatz ab se.
4600 « Mur mi, fai ss'el, hoc veramen;
Car soletz am mur solamen,
Totz soletz mur car soletz am.
Amors e mon cor n'aura clam,
Cascus la mort donada m'a
4605 Per occaiso, non ges per ma.
Qui a fol met coutel em poin,
S'el s'e[n] auci, non es ges loin
Del forfag quil det lo coutel.
Si eu homicidam apel
4610 Mon cor et Amors, es rasos,
Qu'il mi son de mort occaisos.
Eneas aucis en aisi
Dido, ques hanc non la feri.

« Bel sener Dieus! si ja m'aura
4615 Merce ni ja so pensara
Cil quem pogra del tort garir,
A la fe non ben posc morir;
E con sembla que dolor n'aia
Si de ma dolor non esaia?
4620 Qui mal non sen non a merce.
Mas s'il la demandes a me
Eu l'agra meis aparellada
Avan qu'il l'a[gues] demandada,
Car eu sai ques es mals e bes
4625 E conosc don si ven merces.
Autrui mals et autrui miseria vo
Es de merce caps e materia,
Si per dolor ques autre sen

Pietatz e mon cor descen,
4630 Que debonairitat y mena
Per una sotileta vena,
So es de merce la radis.
Si poissas mi fai tan nim dis
Sil pietatz que bom saupes
4635 Sos guerrers, s'aver lo pogues,
Aisso es de merce la flors.
Pois s'en mou tant qu'il fai secors
Senes fenchas e senes cuitz,
Aisso es de merce sos fruitz ;
4640 Et es florida e granada
Et em bona rasis semada,
Car ab si mena caritat
Per cui tut ben son coronat ;
E quan val cesta sotillanza,
4645 Qu'ieu vei per eissa ma proansa,
Que merces nom valses amor,
D'amor ha hom cella douzor
Ques dol per la do[lo]r d'autrui.
Anc mais tan piatos non fui
4650 Nim duelc per las autrui dolors.
E tot aiso m'a fag Amors,
Qu'ieu ai de mi donz pietat
Quar estai presa mal mon grat,
E non es mals qu'ieu non volgues
4655 Avanz aver ques il l' agues ; fol. 81
E per tot be[n] plus mi plazeria
Ques il l'agues que s'ieu l'avia ;
E de so mal sui eu dolenz,
So es amors e chausimentz.
4660 D'amor ven merces e comensa,
D'amor pren merces la creissensa
Qui la fai esser tan humana,
E ses amor merces non grana.

« Ben tart aurai eu doncas broilia
4665 Si atent que mi donz si doilla
De mas dolors tan que descenda
Merces en leis, tan qu'ieu entenda
Qu'il mi fassa qualque parvensa
Quem port alcuna benvolensa ,
4670 El benvolensa tan mi dure
Que totas mas dolors mi cure.
Amors ! Amors ! trop m'o alongas,
Que la[s] setmanas son trop longas
El mot trop breu el mal cochos ;
4675 Ades seran autras meissos
Et eu ai tan pauc semenat !
Cujas aver tant enansat
Quar sol ai .II. mugz semenatz ?
Tardius sera, som cug, mos blatz ;
4680 Ges non es madurs al voïbre
Ans atenda lo glas el gibre.
Et om dis que vens ni gelada
Non tol frucha endestinada !
Non sai per que tal aissam mene, vo
4685 Car segon so ques eu semene,
La merce Dieu ! naisso mieu broil.
Anc mais cestz jornz non fon e moil,
Ailas ! et a l'uchen buillet
E poiniei [i] pois autre set ;
4690 E sol mur mi a semenar
Et el deu ben aitan poinar
Avan que bruilla mi paresca,
Don Deus per sa merce l'acresca
El fassa naisser al mieu gaug !
4695 Car nulla ren non veg ni aug
Don espere que bes m'en veina
Si non de lai on tost ben reina.
Anc nom vi malaute leumen

D'aiga de riu agues talen,
4700 Ans vei que tut son desiron
De cella que neis en la fon;
E pauc val flor d'aquilensier
Escontra cella de rosier.
Ma domna es e fons e rosa
4705 Que tot ben daura et arosa;
E son de leis tant envejos
Quel pensars m'en es saboros;
Et on mais pens mai voil pensar
Que no m' en puesc neis abenar.
4710 Ara veias doncs que faria
S'entre mos brasses la tenia
Que la sentis et la baises
Et a ma guisa la menes!
Mais trop ai dig senes comjat fol. 82
4715 Quar de son tener ai parlat,
Quar non s'atain aisi la tenga;
Non voil que per orat m'avenga
Si non avia son autrei.
Per dreg sobredesir follei
4720 Quem fai esser outracujat,
Mais per Amor o ai uesat
Quem fai tener midon soven
Tot a ma guisa en dormen.
Mais ges aiso fort no trigava
4725 Quo disses ses Amors mi dava
Negun ben, dormen ni veillan;
Celar lan dei a mon semblan.
S'Amor mi fai nulla lauzenga
Eu dei ben castiar ma lenga,
4730 Que ja per ren non la mentava
Si eiss' Amors non lam mandava,
Car ieu sui totz en sa comanda
E non dei far mais so qu'il manda. »

Cel dimenegue siei obrier vengron ;
4735 A gra[n] meravilla so tengron
De sacramen que lur enquis
Avan que ren lur descubris
De l'obra que volia far ;
Ben s[on] maïstre de l'obrar
4740 E de far so ques el volia.
En cambras esteron lo dia
E la nug obron ab lumniera ;
Bes gara cascus que non fera
Tal cop que fassa cap ni b[r]uis,
4745 Non reten fers ni fustz no i cruis.
Dedins .VII. [jorns] agron complida
Tota lur obra, e polida
Tan ben als caps que no i pareis
Qu'anc i toques ; Guillems meseis
4750 Que fon ades es o sabia
A grans penas o conoissia.
Per cella via soen treva,
Ginosamen las peiras leva,
E tot o fai per esproar
4755 S'om re i pogra mellurar.

A l'uchen jorn s'en van l'obrier,
E Guillems tenc vas lo mostier
Que de servir non s'anuialla ;
Bes garda que per ren non falla
4760 A penre paz quant es sasos,
Quar aqui es s'ententios ;
Quan si tain la dona e la pren,
Que d'als pens' e non fai parvent.

Flamenca : « DE QUE ? » li demanda,
4765 Et el nota ben e garanda

El mot e mot en cor prion;
Et ab tan la donnas rescon
E torna e sa cambiola
On Amor l'aten e descola,
4770 E dis li que nol sia greu
De sufrir un pauc, car plus leu
Que nos cuja l'estorsera fol. 83
De la greu pena on esta.

Alis e Margarida gardon
4775 Guillem, et on plus fort l'esgardon
Plus i troban ad esgardar
Car de beutat noil trobon par.
Quant a maiso foron anadas
En la cambra s'en son intradas,
4780 E N'Archimbautz s'en eis defors.
« Margarideta, bella sors,
Dis Flamenca, vostre motet
Que m' esenest tan asautet
Ai eu dig [hoi] tot a rescost. »
4785 Dese Margarid'a respost :
« Domna, Deus en sia grazitz,
Zol que sia per lui ausitz
Queus fai lo sieu tamben entendre. »
— « Amiga, nous en qual encendre
4790 Ni batre le cor de paor,
Car fe que dei la vostr 'amor
Sitot davan mi tost si tole
Fort ben o poc ausir sis volc,
E ja d'aiso nous cal temer.
4795 Pero dijous en sabrem ver
Quel festa de l'Assension. »
Alis a dig : « Ben pauc ne son,
Donna, de festas vas que solon.

Certas, eu cug que mal nos volon
4800 L'an el mej'an can pron non tenon,
Van tot jòrn las festas e venon; v.
Consi n' es tam pauc en estat!
.V. semanas n'avem estat
Que no i ac festas mas dimenegues,
4805 Mais celz nos mellura le clergues;
E fort bon son ara dimergue
La merce [Dieu] e del bel clergue,
Que ben aia qui l'ensenet
Ni hanc primas letral mostret!
4810 Quar ben conosc que pa ni sal
Negus hom ses letras non val,
E trop ne val meins totz rix hom
Si non sap letras queacom;
E dona es trop melz cubida
4815 S'es de letras un pauc garnida.
Ara digas, fe quem deves,
Si non saupses tan con sabes
Ques agras fag ara dos anz
Qu'aves durat aquestz afanz?
4820 Morta foras e cruciada!
Mais non seres ja tan irada,
Quan leges, que l'ira nos fonda. »
Nos pot tenir que noil responda
Flamenca e dau[s] si l'acolla :
4825 « Amiga, vos non es ges folla,
E be m'acort d'aitant ab vos
Que negus repaus non es bos
Ad home si letras non sap,
Ans es [aunitz] e quais mort sap;
4830 E ja tant non encercares, fol. 84
Que negun home atrobes,
Si letras sap, que non volgues
Ancara mais aver apres;

E cel que non sap ni volria
4835 Ancar apenre si podia,
E quil saber pogues comprar,
Anc non vist home tan avar
Que sivals un pauc non compres,
Sol que a vendre n'atrobes.
4840 Ja hom que letras non saupes
D'aiso nos fora entrames. »

Daus l'autra part Guillems recorda
Sos motz, e l'un ab l'autr' acorda :
« *De que?* fai ç'el, m'a demandat;
4845 Cil que cel *de que* ? m'a donat
Per o mout li fai a grasir,
Car hanc mi volc neis tant ausir
Que *de quem* deines demandar.
Ja non calgra gaire poinar
4850 Al respondre, qu'eu ben o sai
Que d'amor es le mals qu'eu ai,
El cel amors de leis mi ten
Que m'a demandat sol *de que*.
En dreg amor de lei mi lau
4855 Car ren noil puesc dir tan suau
Ques a lei fort be non sovenga.
Tan grans bon' aventural venga
Com pot voler ni desirar,
Ni eu sai a mos obs orar ! vo
4860 Quar beil mou de gran gentilesa
Qu'il ja pense tal sotilesa
Que sos motz ab los mieus acort.
[O]n plus los pessi nil recort
Melz los trop juns et aresatz
4865 Que s'eu eis los [agues] trobatz.
Poiria esser ja per ren

Ques el mi volgues negun ben?
Quar mi respon si a rason
Semblera que vol[gu]es mon pron.
4870 Si nom volgues ben nom pensera,
Si nom pesses ja non parlera,
E per so fas tal argumen:
Cesta m'a donc a pessamen.
Estru sabra so que m'ausi
4875 Ni per quel dis l'autrer: *mur mi*,»

Lo dijous de Roasos a tersa
Guillems fort ben sa paz a tersa;
Non vol per ren sa pas adesme,
Ans garet ben lo poin el terme;
4880 Et a ssi dons que ben l'enten
A dig: «D'AMOR», pois torna s'en.

En Archimbautz non s'adormi,
Totz prumiers del mostier issi;
E nous pesses apres disnar
4885 Issis de cambra per jugar;
Mais Deus volc c'us messages venc
Que tot jorn deforas lo tenc.

Flamenca fon un pauc doptosa fol. 85
Plus qhe non sol e consirosa,
4890 E jac en so lieg cais marrida.
Davan leis estet Margarida
E dis li: «Domna, con estatz?
Ja dises ques hui sabriatz
Del mot qu'ieu dis si l'e[n]tendet
4895 Cel que l'autrier ab vos parlet.»
— «Ai! bella dous' amiga mia,
Non sabratz s'ieu nous o disia!

Tot es al re que nous pessatz:
D'amor ha dig ques es nafratz,
4900 E d'amor mor e d'amor plain;
Et anc no vi homen estrain
Que tan leu d'amor si plaisses
A domna que non conogues. »

Ab tan Alis s'es embatuda
4905 En las novas, e ges non muda
Que tot non diga son talan:
« Domna, dis el', e de cal dan
Pensavas ques vengues clamar?
Ja nous vengra sai rancurar,
4910 Qui l'agues ferit ni raubat,
De sel cui par enamorat.
Pos saup ques a vos si plania
Beus o dis, sius o sovenia,
E que vos non am nom doptes.
4915 Mas pensas vos que respondres. »
— « Amiga, non mi qual pensar,
Car *per cui*? li vol demandar; vo
E quan serai certa per [c]ui,
Aissi con sui *de que* per [l]ui,
4920 Adonc aurai major mest'er
De bon conseil que de prumier. »

Alis respont: « Anc bos conseilz
Lai non failli on tals parelz
En una causa volc entendre;
4925 Res nous pot tolre ni defendre
Que non fassas vostre talen,
Sol que trop nous anes feinen
Ni tengas vostre cor enclaus.
Sovenga vos conssi es braus

4930 Mon sener, qu'ades si rancura ;
Mas per vostra bon'aventura
E queus plaza mais benanansa
Vos dona Dieus tal malanansa ;
E per far vostre ben meillor
4935 Vos donet Deus aital senor.
Ancara, se Dieu plaz, venra
Tals sazos que cest mals sera
Salsa del ben que vos aures,
E ja per so nous esmagues. »

4940 Al dimergue', quant venc li ora
De penre pas, ges non demora
Flamencha que non demandes :
« PER CUI ? » ans quel libre toques,
E cant Guillems ac entendut
4945 « *Per cui* ? » tenc si per ereubut ;
E dis soven quan fo soletz : fol. 86
« Bel sener Dieus, es so abetz
Quan dis : *Per qui* ? e dopta y
Qu'eu non l'ami de bon cor fi ?
4950 Ben pot saber veramen l'ame,
E que d'autrui a lui non clame
Et a lei sui del tot rendutz
E per leis sui aissi vencutz ;
Mais pos li plai quem dein sufrir
4955 Queil diga del tot mon desir,
Leu mi sera del tot a dire ;
Quar per lui sufri tal martire
E per leis Amors mi tormenta
Ab un dous mal que m'atalenta,
4960 Tant mi sap bon hon plus m'en doil
Que ges garitz esser non voil. »

Flamenca e sas puncelletas,
Que ges non son follas ni bretas,
Tenon s[o]latz e parlamen
4965 Entre lur, quan podon, soven,
Totz lur motz recordon e dison
El fuec d'amor ab els atison.

A Pantacosta, dreit per jorn
Guillems det paz, et ans que torn
4970 Al capella, mout temeros
A dig a ssa domna : « PER VOS; »
Et [il] a dig en son corage :
« Ben a [donc] passat vassallage
Aquest rix homs c'aisi m'enquiera ;
4975 Eu cug que sia la prumiera vo
Ques anc mais fos aissi enquista ;
Ab breu solatz, ab pauc de vista,
Es vengutz de l'amor al precs.
Ben es mon seiner folz e pecs
4980 Car mi ten presa ni serrada.!
Aras ai trobat, si m'agrada,
Qui de sa preisom gitara,
Que ja garda pron no i tenra. »
Tot aiso dis a ssas douzellas
4985 Quant ella cambra fon ab ellas ;
Pois demandet quais sospiran :
« E que dira[i] eu plus aitan?
Quar deman sai que sera lucs ;
E si daus mi part'a jocs
4990 Non cug que m'estes ben ni gen. »
Margarida respon corren :
« Domna, si tan faire volses
Que vostre cor nos mostrasses,
Meilz vos en saupram consseillar ;

4995 Mais, quan faretz ni queus en par,
Non suffrires quieus am eus blanda
Cel rix hom cui Amors vos manda
Per vostre cor amortener.
Domna, mout vos degra plazer
5000 Tals oms cui Amors vos tramet,
Quar si de bon cor s'entremet
De vos garir e desliurar. »
Alis non pot mais escoutar,
Ans dis : « Domna, trob alongiers fol. 87
5005 Esveilla falses lausengiers,
E fai tan blandir em perdos
Que refrena cor volontos ;
Alonguis fam mas destorbier.
Per zous don'eu per don intier
5010 Que vostre cor plus non celez;
Fai li saber que ben volrez
S'amor, som pres e sa paria,
Quar sener es de cortesia.
Tant es savis et enginnos,
5015 Aisi con ieu pes et Amors,
Que ben gardara vos e se,
Que ja nulz hom non sabra re
Ques el vos ame ni vos lui.
E dic vos, quan sere[z] amdui,
5020 El mon non aura tal pareil,
Ne geis la luna nil soleil;
El es soleilz e vos soleilla.
E pos amors o apareilla
Per Dieu! non o tolla mas geins;
5025 Res non seria mas defeins
Si tals jocs fallia per vos.
Respondet li un mot doptos
Quil fassa bon entendement
El don'amor ab espavent. »

5030 — « Bell'amigueta, sius plasia,
Sol *qu'en pues* ? li demandaria,
Car cest motz es aissi cubertz
Que ja per lui non sera certz
Qu'ieu l'ami ni deseperatz. » vo
5035 — « Per Dieu ! non sia oblidatz,
Zo dis Margarida, cest motz,
Car mieller es, domna, de totz. »
— « Amiga non l'oblidarai ;
Se Dieu plaz, deman lo dirai. »

5040 Aicest vanat ben attendet,
Quar l'endeman que pas li det
Flamenca li dis « QU'EN PUCS ? » suau,
Mais el o enten ben et au
Car ben entendre o volia.
5045 Nos bistenset, ans tenc sa via
E dis : « Cest motz aitan m'aporta
Que daus una part mi conorta
E daus l'autra part si m'esglaia,
Que non sai cal conort m'en traia
5050 En *qu'en puesc* ? non ai dan ni pron ;
Ab *qu'en puesc* ? non dis hoc ni non.
Pero qui ben [o] vol entendre
Ben sembla que mais deia penre
Vaus hoc que vaus non tal doptansa.
5055 Ben atrobet mot de balansa ;
Veramens es domna rejals
Que motz faitisses naturals
Atroba dese contrals mieus.
Dirai vos o, bel sener Dieus,
5060 Del paradis quem deves dar
Pogras ab mi fort ben passar,
Passar ans i faria gietas,
Els apostols e las prophetas fol. 83

Vos en darai [ieu] per fermansa
5065 Que la renda qu'ieu ai en Fransa
Dones a gliesas es a ponz
Sim laissavas aver mi donz
Ab son autrei et ab son grat,
Qu'estiers non voil m'aias donat
5070 Leis ni tot la re ques aves,
S'avias neis dos tans ho tres
O aitant quan ne poiras faire
E qu'ieu fos de tot emperaire. »

Mout estet ben cella semana,
5075 Tot lo cor li reven el sana
Cel motz *qu'en pocs* ? e fort s'en lausa
E ges non l'engana nil bausa
Qu'e mantas guisas non l'espona,
A tanta bona glosal dona :
5080 « Si Dieus mi gart, fai s'el, de mal
Quan dis : *Qu'e*[*n*] *pucs ?* atertan val
Con si disia : Eu en farai
Tot so que ja far en poirai.
Non fail volontatz ni sabers
5085 Ab sol quel terç fassa poders. »

A l'uctava de Pantacosta
Feiron la festa, mais pauc costa,
De l'apostol san Barnabe,
Quar plus no[n] i gitaral pe
5090 Flamencha fora de la tor
Per lui que per .I. confessor
De cui hom fes[ta] non feses. vo
S'a dimenegue non avengues,
Car nom pogra ni [non] ausera
5095 Ni ja lezer om non l'en dera.
A cel jorn, tot per ver'enseina,

Aissi con fin'amors l'enseina,
Quan fo sasons c'o pogues dir
Guillems dis a ssi dons: « GARIR. »
5100 Flamenca pensa e consira
Et en son cor dis et arbira :
« Consi puesc far eu garimen
Al[s] mals d'autrors c'us autre sen ?
Non sai conssim n'antremeses,
5105 Et on plus i consir niei pes
Meins i trop de luec e d'aisina
Consi pogues faire mecina
Als mals que cel suffre per me.
Aissi con dis, e ben o cre,
5110 Cest ardimen ques el a fait
Quar anc s'entrames d'aital plait
Es argumens fis e verais
Que per amor es en pantais ;
E sitot el non m'o disia
5115 Ben cre que cil amors es mia,
Quar si d'autr[a] assi do[l]gues
Non cug ques a mi s'en plaisses. »
Tot so qu'el mostier si pesses
A ssas donzelletas comtes,
5120 Et ellas pensson eissamen
E lauson fort cel ardimen ; fol. 89
Mais quant ven a la corta fi
Conseillon quel deman *conssi* ?
Quar ja ren non sabrion menar
5125 Que poguesson engien trobar
Cos poguesson far garison
D'amor a cel que lan somon,
E dizon mais : « Aitan fag n'a,
Alcun bon engien trobara
5130 Per vos e per si veramen
De que seres amdui gausen. »

— « E Dieus o don per sa merce !
Dis Flamenca, qu'eu non sai re
Cos pogues aiso avenir
5135 Qu[e eu] en saupes plus gausir
Ni el de me que fai aora. »
— « Em petit d'ora Deus laora,
So dis Alis, e bos esforz
Malastre venz. Ses el estors
5140 Que mon seiner non o conosca
Tota l'autra gen fara losca ;
Losca ! el hoc, neis, per Dieu ! orba,
Car ab cara simpla l'issorba
Et ab semblanz cubertz, bonils.
5145 E pos en so es tan sotilz
Que, vezen totz, am vos paraula,
Ques hom non entent sa paraula
Mais vos sola per cui i es,
To[s]t aura bon engen apres
5150 Conssi ab vos posca trobar vo
Si vos o voles autrejar. »

Aicest consseil van recordan
Entro al jorn de san Joan,
Car lo sapte sa festa fon.
5155 Ges non donet paz em perdon
Guillems a ssi dons aquel dia,
Car aissi con empres avia
Li dis : « CONSI » mot suavet,
Et ab pauc noil toquet do det
5160 Del sieu quan so sauteri pres.
Ben agra fait coma cortes
Sans Joans s'o agues suffert,
Que tal signe e tan apert
Guillems agues cel jorn avut,

5165 Ben amera mais sa vertut;
Pero tan petit en falli
Que ab lo mot lo mielz compli
Qui si l'ateis ben tro al cor.
Trop gausens s'en tornet al cor
5170 E volgra ben quel capellans
Agues dig meijorn antremans
Que ja el non l'agues ausit.
Quan agron lur mestier ausit
A l'ostal s'en vai totz joios
5175 E menet ne sos compainos,
So fon l'ostes e dan Justis.
Apres disnar non s'adurmis
Mais ben vai el lieg es sojorna
Et a cascun de sos motz torna; fol. 90
5180 E cant s'es tornatz a *conssi*
De joi canta e dis aissi:
« Ma dousa domna, ben viatz,
Sol que vos creire m'en vuillatz,
Aurai eu bon engien trobat
5185 Per que serem ben desliurat
Vos de preison de mal senor
Et eu de las dolors d'amor
Que per vos tot jorn mi destrein;
Mas si merces mi fai captein
5190 E vos a merce conoissetz,
Aissi con faitz e far devetz,
Ja pois nous sove[n]ra dels mals.
Tant es nostre bens cominals,
E per so l'apelle comun,
1595 Quar de dos ne farem sol un
E poirem dir: tot cest es nostre
Quar totz es mieus e tot es vostre
E cascun lo tenra per sieu:

Eu lo vostre e vos lo mieu,
5200 Car aissi tain de compainia
Que so de l'un de l'autre sia. »

Al dimergue, [apres] la festa
De san Joan, jes non s'aresta
Guillems de so mestier assegre;
5205 A ssi dons venc ab cor alegre
Quan li det pas, mas ges nos fein
Que nol diga suau: « PER GEIN. »
E Flamenca tot so e mais vo
A ssas piuzelletas retrais,
5210 E prega las a bona fe
La cossellon, que aras ve
Li sazos qu'il n'a gran besona.
Alis respont : « Non m'er vergoina
Qu'ieu nous en diga tot mon sen
5215 Aissi con dis prumieramen;
E pos Dieus lous a enviat
E pes mi ben qu'il a penssat
De vos desliurar bona via;
Per so, sius plaz, li respondria :
5220 *Pren li*, car c'el eis non lui pren
Vos nol penres, mon eissien. »

Margarida ben o autreja,
E dis : « Totz homs c'aisi domneja
Ben sembla que dej' atrobar
5225 Tot so que tain ad ops d'amar,
Engieins e voutas e cubertas;
E d'aissous fas endreg mi certas
Que si fossem el temps antic
Et eu trobes aital amic
5230 Ben cujera Jupiter fos

O alcus dels dieus amoros.
E seguramen respondes:
Pren li, car ges loc non n'aves
De far lonc domnei si con fan
5235 Cellas domnas que legor an,
Quar [de] lur fantaumetas paisson
Los fis amans tro qu'il si lasson fol. 91
De las pregar per plan enueg,
Tan son de lur novas escug;
5240 E pois ellas penedon s'en
Quan le pentirs non val nien,
Car qui non fes can far poiria
Ja non fara quan far volria. »

Flamenca sospira e muda
5245 Color, et Alis estornuda
E dis tantost: « Ben vai l'affars;
Nuls affars non fora plus cars
Aora d'aquest estornut. »
Flamenca respon: « Dieus t'ajut!
5250 Alis, c'aitan gen mi conortas;
Daus totas partz solaz m'aportas.
E pois vei que aitan vos plaz
E a bona fem cosseillaz
Segrai vostre conseil ades;
5255 Mais tot apertamen confes
En aquest mot qu'ieu voil s'amor,
Non sai si m'i ai deisonor
Car en aissi leujaramen
Amor d'aital home consen. »
5260 — « Domna, ja nous er deisonors,
So dis Alis, s'o vol Amors;
Mais si de cor ben non l'amas
E nostre conseill seguias
Nous estaria ges trop ben.

5265 Mais lai on Amors tiral fren
E bos conseilz e volontatz vo
Reveus tot sens una foudatz.
Pero sens es e non follors
Zo que sens vol, et ai n'auctors
5270 Totz los adreitz el gais els pros,
E celz cui non amon gilos;
E non sai tan fort malanconi
Nom portes d'aiso testimoni,
Neis mosener, s'a plag tornava
5275 Ni las rasons hom li comtava.»

Al jous apres fon passions
De dos apostols glorios
Que son major princep del cel
Aprop monsenor san Michel.
5280 A cel jorn per bon'aventura
Flamenca Guillem assegura
De s'amor quan li descobri
En l'ora qu'el meseis causi,
E fes li un cortes presen
5285 Plen d'amor e de chausimen
Quar mostret li plus que non sol
Los ueilz, la boca el morsol,
E plus longamen l'esgardet
Dreitz oilz, entro que s'en ostet,
5290 Que quan leis dreitz oilz non esgarda,
Quar hom non pot, de tot[z] si garda
E majormen de l'aversier
Que l'estet al destre ladrier.

Mout es Guillems en gran delieg
5295 Quar de si dons a gran respieg, fol. 92
E ben tan ara per certan

Qu'Amors lo vol far sobeira
De totz aimadors, e ben aia
Qui aitan gen son cor apaia !

5300 Cel jorn a sa osta mandet
Vengues a lui ; ben l'en creset
Quar ab seinor et ab mainada
S'es ab lui ricamen disnada.
Del retornar lur det comjat
5305 Quar bes sen d'aitan meillurat
Que no[l] cal esta[r] mai ugan
Aissi privat con fes [en]an,
E non a mestier d'ongemen
Ni nons vol bainar tan soven.

5310 Lo prumier jorn que plus parlet
Ab sa dona il respondet :
« Pres l'ai », et cil si meravilla
E mout dousamen lo rodilla
Si qu'ap l'esgart si son baisat
5315 Lur oil e lur cor embrassat.
D'aicest bais tals dousor lur ven
Que caschus per garitz si ten.

Flamenca dis : « Pot esser vers
Qu'el aia pensat en .III. sers
5320 Con eu li posca far guirensa ?
A ! con fui de mala cresensa !
Pechat y fas, car fol y dopte ;
Anc non so penset en desopte,
A pessat venc c'om pogues far vo
5325 Mom plazer, per quem dei garar
Qu'en ren noil fassa son enuig ;
Mas .II. jorn mi semblaran .VIII.

Entro qu'eu sapja de qual guisa
El o engiena ni devisa.
5330 E bel promet ci davan Dieu
Que c'el pot enginar et eu,
Cossi puscam esser essems,
Soa vul esser per to[z] tems;
Quar sol mi vol faire socors
5335 Vul que sols aia mas amors,
Car sol mi vol de mort garir
Voil eu a lui solet servir.

« Pauc deg amar los cavalliers
De mon pais, dos ans entiers
5340 Hai estat en greu marrimen
Et anc negus non fes parven
Quiel pesses, e cil d'esta terra
Que veson con hom mi soterra
Tota viva, em fai languir
5345 A gran dolor, a mi venir
Ni auson ni volon ni deinon.
Tort n'auran, si cortes s'en feinon
C'aital dompna paura estraina
Laisson murir; mais sim gasaina
5350 Aquest qu'en es aisi proatz
Jamais nom deu esser camjatz
Per feinedor als d'avol cor
Qu'ab la boca dis ades mor fol. 95
Et el cor pensa traïcion.
5355 Malaventura Deus li don
Qui mais vos amara qu'eu sia !
Mais si Nostre Sener volia
Que cest fos cavalliers letraz
Tot los auria desliuratz
5360 De[l] mal qu'ieu lur voil per bon dreg,

Quar son vas mi tan mal adreg.
Mas cest dei amar per rason
Car si met per mi a bandon
En tan certan peril de mort.
5365 Mais posas tan l'a Dieus estort
Ancara l'estorcera mai
Quar de bon cor l'en pregarai ;
E sai ben qu'el mi ausira
Car sap ben lo mestier que m'a. »

5370 Tot aisso el mostier si pensa.
A [l'ostal] van aprop la messa,
Mais aitant tost con fos issitz
De la tor le gilos marritz,
Ol maritz, sius voles, gilos
5375 Flamenca dis : « Vostre sermos,
Donzellas, e vostre presics
M'a tan fait que ges trop enix
Non es mos cors de lui amar;
Qu'aitan belz e tan bos mi par ;
5380 Et am dis hui qu'engien a pres ;
Mais ancara non sai quals es. »

Alis respon e no i bistensa : vo
« Domna, mais en nostra plevensa
Vos metetz, a Dieu o grazem,
5385 Quar si ben vos ven nos serem
Causa del ben, e ss'autramen
Vos avenia, eissamen
Total colpa nostra seria ;
E cascuna de nos volría
5390 Avan esser justisiada
Que vos fosses de ren blasmada.
Mais Dieus, qu[es] es vers perdonaire

E conois ben tot vostre faire,
Cossi hom a tort vos malmena
5395 Eus ten quais presa en cadena,
Vòs er de tot mal garimenz
E de tot ben avansamenz;
E sol que bona fes nous failla
Vaus cel que per vos si trebailla,
5400 Mais queil portes amor leial,
Vera e fina e coral;
Eus covenc donas per ma fe
Totz le monz er a vostre be.
E mais vos dis qu'engen penra
5405 Don si e vos estorsera,
Demandes li, sius plaz: *E qual?*
Car no i a mais conseil aital,
E sius plas bona l'aventura
De son engien, plus voluntiera
5410 Deves tot la re consentir».
Margarida nos pot suffrir fol. 94
Que non parles, e dis: «Mil tans
Deu esser majers le talans
De vos, domna, quel sieus non es,
5415 Cossi pocses far quel plagues.
E, sius voletz, pro a ra[s]o:
El non a mais una preiso,
Et aquil es alques joiosa
E per vostr' amor saborosa,
5420 Mais vos aves doas preisos:
L'una es del marit gilos
Que tot jorn tensa e menassa
E ja ren nous dira queus plassa;
L'autra es cors e volontatz
5425 De faire so que vol beutatz,
Honors e jois, precs e jovens,
Domnei, solatz e causimens.

E car acabar non pòdes
So queu[s] plaz, per presaus tenes.
5430 E per so li preisos es dobla
Quar vetz e destreissa la dobla :
Le vetz vos tol fors' e poder
El destrecha fai vos doler.
A lui non sofrain ren mais vos,
5435 Totz l'autre mons es a ssos pros,
E vos est a secle perduda
Et el a vos car nous ajuda.
E per so provi per rason
Ques en la soa garison
5440 Prendes vos plus de garimen vo
Ques el meteis, quar doblamen
Seres gueri[d'], et el gueritz
D[el] mal don es per vos feritz. »

Flamenca dis : « Qui t'ensenet,
5445 Margarida, ni quit mostret,
Fe quem deus, tan de dialetica !
S'a[cse]s legit arismetiga,
Astronomia e musica,
Non agras meils dig la fesica
5450 Dels mals qu'eu ai loncs tems suffertz.
Ja mos cors mais non t'er cubertz,
Quar tan ben con eu vei quel saps
De mon conseill vol sias caps,
Eu et Alis no i serem plus,
5455 Quar nostre cors son assas us,
Mai sol aquil a cui s'atain,
En cui ma dolors si refrain
Em fai esta semana longa ;
Veja[i]re m'es quel jorns alonga. »

5460 A l'uiten jorn ill demandet :

« E CAL ? » poissas apres estet
Autres .VIII. jorns ; apres respos
Guillems : « IRETZ , » mais non espos
On ni on no , car non podia ;
5465 Per so demandet l'autre dia
Flamenca , e nol fon ges pena ,
Dreg lo jorn de la Magdalena
Quan fon sazos ni luecs : « ES ON ? »
E l'endema Guillems respon : fol. 95
5470 « ALS BANZ » , adocas entendet
Flamencal luec , e breu creset
Que per rason esser pogues
Ques alcun engien fag agues
Per o vengues a leis el bains.
5475 Domideu prega e totz sanz
Que de tal guisa [sia] fait
Que noil sia en mal retrait.

Quan so ac dig a sas piucellas
Cascuna dis : « Bonas novellas ,
5480 Domna , sabes ades comtar ,
Mais c'orans anarem bainar ?
Sapias que trop nos demora. »
— « Voles donquas quel deman c'ora ? »
— « Hoc, domna, ben, que fort nos triga
5485 Pos luec nos fug quel jorn vos diga. »
— « En so non cal gaire trigar
Quar dimars o posc demandar ,
Ques er festa bona e bella
De san Jacme de Compostella. »

5490 A cel jorn « C'ORA ? » li demanda ,
Quan luecs e sasos o demanda.
Ar es Guillems en gran sojorn ,

Quan si donz li demanda jorn ;
E be saupra dese respondre,
5495 Mais avan si laissera tondre
En croz o coire ab fer caut
Que sol parles un mot en aut,
O un dels sieus motz demanes vo
Apres cel de si dons disses,
5500 Ans lo coven quart jorn attendre,
Et al quinte a fag entendre
A si dons que « JORN BREU E GENT »,
Pueis s'ostet d'avan lui corrent.
« Ara posc ben, sim voil, causir,
5505 So dis Flamenca, sens languir
Am mai tostems o una ves
Metre mon cor, pos aissim les,
En aventura de guerir.
Mais s'una ves posc avenir
5510 Lai on Amors ab Joi m'aten
Nom calra temer pueis tormen,
Nim calra doptar de ma vida
Pos una ves serai garida.
E no i a plus mai quem conselle
5515 E del respondre m'aparelle,
Car no i ai mas deman el nueg
Quant al respondre mis respieg ;
Quar, si con retrais hoi le preire,
Dimars er festa de san Peire,
5520 Cil qu'es en kalenda [d'a]ost.
E s'Amors vol aquest ajost
Prec la, sil plaz, pensar mi lais
Tal mot don sia mos cors gais. »

Ab tan s'en eisson del mostier ;
5525 Margarida, cant poc, l'enquier
A ssa domna del jorn com es,

Et il respon : « Ma dousa res, fol. 96
Del jorn es a nostre causit,
Quar quec jorn es establit;
5530 Mais ara ven tota la forsa,
Cas aissi con fum giens amorssa
D'um petit lum sa resplandor,
Aissi m'estein ab s'amaror
Uns pensamens c'ap mi s'irais
5535 Lo joi d'amor qu'el cor mi nais. »
Alis respon : « Deu[s] sia garda,
Que tot quant es defent e garda,
Quel joi d'amor qu'el cor vos raia
E negun pensier dan nous aia !
5540 Quar fin'amor non v[a]l nient
Ses paor e ses pensamen;
Ab pessamen amor s'esmera,
E qui non temses non gardera.
Mais una paor y a mala
5545 Que joi d'amor destrui e tala,
Et autra paor y a bona
Per cui joy d'amor s'asazona :
L'us es de ser, autre d'e[s]veill,
L'un es de joi, autre de fueill.
5550 E per so vei que ben amatz
Quar ben temes e ben pessatz. »
— « Bell'amiga, veramens ame,
E ren non sai a cui mi clame
De la dolor ni de l'angoissa;
5555 Quar aissim destrein e m'angoissa
Paors et Amors e Vergonha, v°
Vejaire m'es cascunam poina
Ab aguillas o ab espinas
Per lo pietz e per las esquinas.
5560 Paors Mi castia em menassa
E dis mi que ja ren non fassa

Que monsegner nos teng'a joc,
Car, s'o fas, metra m'en un fuec;
Vergonam dis quem gart de blasme
5565 Don tota gens a trop mi blasme.
Daus l'autra part lom dis Amors
Ques anc Vergoina ni Paors
No feiron bon cor ni faran,
E non a cor de fin aman
5570 Si[l] tol vergoina ni temensa
De far tot so qu'al cor agensa.
E, si con om dis [e] declina,
Amors es domna e reïna
Que vol que tota gen trahut,
5575 Et eu non l'en ai ges rendut.
E ss' Amors pert en mi sos fieus
L'anta er soa el dans mieus
Car lo [f]ieus es [en]corregutz
S'a tems non es le cens rendutz.
5580 Aissi vol esser senoressa;
E pos a mi s'es Amors messa
Non sai consi lam desalberc,
Car per fieu mi demand'alberc
Et am trames cortes message
5585 Ab cui assagi mon corage fol. 97
Si ieu l'albergarai o non.
E mas aitan gent m'en somon
E sai que son dreg vol e quier,
Si eu i met nul destorbier
5590 Ai paor que[m] torn sus el cap,
Car si fail cel que rason sap
Assas fai maj[o]r failliment
Que cel que rason non entent.
Et eu conosc ben que vers es
5595 C'amors a en las domnas ces,
En totas, que non ges en una;

[Et] aisso deu saber cascuna
Qu'al trezen an querrel comensa,
E si neguna s'en bistensa
5600 Que noil pague tro al setzen
Lo [f]ieu ne pert, si per merce
Amors nom pert lo ses avan.
E si passa .xxi. an
Que non aia sivals pagat
5605 Lo ters ol quart o la meitat,
Jamais non aura fieu entier,
Mas a lei d'estrain soudadier
Estara pueis ab la mainada;
E deu si tener per pagada
5610 Qui mot li sona ni l'acuell.
Per sos deu ben garar d'ergueill
Tota domna mentre quel les;
Car si mescaba una ves
En autr' afar pot revenir, vo
5615 Mais ja tan nos sabra formir
Pos er mescabada per jorn
Que beutatz ni jovens i torn.
E per so dic c'ariva tot,
Car mi soven ab sol un mot,
5620 O autrejar o escondir.
Adoncs l'acochon li sospir,
Soven sanglotis e badailla,
Veja[i]re l'es quel cor li falla,
Als oils si pren, teunamen plora
5625 « Lassa! fai ss'il, e mala ora
» Nasquei, e cric e fui tan grans
» Que mos viures mi fos affans;
» E mi non a mas .i. conort,
» E qual? Deu! car venrai a mort
5630 » Per Amor que m'a si naffrada,
» Que vaus leis non ai plus durada. »

Per Deu ! Amors , mal sabes traire
Quar mi fagz aissi greu mal traire ;
Anc mais vostr'arcs tam mal non trais ,
5635 Neis eu per ren tan mal non trais ;
Non cujera tam mal traisses
Sol per amar neguna res !
Mais pos vei qu'a suffrir m'ave
Vostre colp, qu'aitan suau ve
5640 Con pejers es plus douces par,
No i a mai ren mai d'albergar,
E descendez a vostr'ostal ;
Mais non aquest aitan lial, fol. 98
Car mos cor, queus er ben corals ,
5645 Vos sera cambra et ostal ,
Que ja contrast no i trobares
Quar eu farai tot quant volres ;
Et a cel que per vos demanda
So qu'eu tenc per vos en comanda
5650 Respondrai : plas mi , a desliure ,
Car ben vei qu'estiers nom puesc viure.»
A cest mot ablesmada fon,
Et estet tan en pasmason
Que N'Archimbautz fon retornatz.
5655 Alis la ten entre sos bratz
Et ac paor qu'al resperir
Alcuna causa degues dir
Perque N'Archimbautz perceupes
Que per amor blasmada s'es ;
5660 Per so ploret e cridet li :
« Domna, veus monsenhor aissi. »
Tan cridet : « Veus si mosenor ! »
Que la vos entendet el plor,
E tot avan que mot sones
5665 Appesset si que respondes
Quant En Archimbautz li dira :

« Domna que faitz, ni consius va ? »
Le gelos fort si deconorta,
De l'aiga freida tost aporta
5670 E gieta l'en per mei sa cara.
El' obrils oilz, sobre cel gara
E sospiret mot longamen. v o
El li demanda : « Quin mal sen ? »
— « Sener, al cor ai una gota
5675 Que m'auci e m'afolla tota,
E cug [ieu] qne d'aquest morrai
Si conseill de mege non ai. »
— « Dona, eu cug que prous faria
Si manjavas a cascun dia
5680 Sol un petit de noz muscada. »
— « Bel sener cars, autra vegada
D'aquesta gota mi senti,
Mas quan mi bainhei ne gari ;
E per so bainnar mi volria,
5685 Seiner, dimercres, sius plazia,
Quel luna es a recontorn ;
Mas quan seran passat .III. jorn
Et il sera del tot fermada,
Et ieu serai plus mellurada
5690 D'aquesta mala Deu mentida
C'ap pauc nom tol ades la vida. »
— « Domna, ieu vueill ben queus baines,
E d'aisso nous estalbies
Que non annes, seus plas, al[s] baius ;
5695 E fassaz candellas a sanz ;
E non si perda neis li partz
De san Peire, ques er dimartz,
Ans vueill ques aia un gran sire
Tam bel que tota gens lo mire. »
5700 — « A ! ssegner, quam ben o dises !
Mais de saïns, sius plas, cisses, fol. 99

E laissas nos un pauc estar,
E pensas dels bains adobar.
El li respon : « Ben o farai. »
5705 Iratz s'en eis, el plan s'en vai.
[P]ero ben sera l'us e clau
E met a la sencha la clau,
Pois s'en va an Peiron Guison,
Sezen lo trob' a ssom peiron,
5710 Dis li : » Fagz vostres bainz lavar,
Que nostra donas vol bainar;
Dimercres sion assesmat,
Car per luna o a laissat. »
En Peire Gui respon desse :
5715 « Bel segner cars, fag sera ben. »
Quan Flamenca fon revenguda
De passion qu'el' a tenguda,
E N'Archimbautz s'en fon issitz
Dolens et iratz e marritz,
5720 Et il plora, plain e ssospira
Et a ssi meseissa pren ira,
E clama ssi d'Amor soven.
Pero tro al dimars s'aten
E dis : « PLAS MI », aissi com poc,
5725 E nom saup dire plus gen d'oc,
Et un pauc ab lo man senestre
Toquet a Guillem lo ssieu destre
En dreg d'amor cubertamen,
Et aqui eis retorna s'en
5730 Per sezer, car nos pos suffrir; vo
Car mot dec aver gran consir,
Gran paor e gran marrimen
Car s'amor en aissi consen,
E nulla ren non sap a cui.
5735 Ben o sabra si non s'en fui,
E ja gaire non tarzara,

Al prumier deman o sabra.

Quant Guillems ac ausit *plas mi*,
De fin joi totz lę cors li ri
5740 Et ac lo ple de bon saber;
E sos hostes, quant venc al ser,
Ausent el dis a .II. servens :
« Barons, los bains faitz bels e genz,
Lavas los totz ben d'or en or
5745 E gitas tota l'aiga for
Ques ara i es, pois venga fresca,
E gardatz ben mesura cresca
Quar ma domna si bainara
Al primier jorn que i avenra.
5750 Guillems non fes anc sol parer
Que so ausis, e sap per ver
Que cest bainars es per lui faitz
Et Archimbautz y sera tragz,
E non trobara qui l'en plaina,
5755 Car ges non cug c'uimais remaina
Que noil fassa una passada
Flamenca, pos s'en es vanada.

Al dimercres, quan jorns parec,
Flamencha plais, e far o dec,
5760 Car la nueit non ac ren dormit. fol. 160
Suau appella so marit
E dis, plangen ab gran pantais :
« Anc mais, lassa ! tan mal non trais,
Sener, con eu ai fag anueg.
5765 Levas d'aissi, e nous enueig
Quar de mi seres tost desliures;
E plus mi plas murirs que viures,
Ten son destrecha e cochada !

E s'un pauc quant serai bainhada
5770 D'aquesta dolor nom revenc
Per morta sapias mi tenc. »
— « Domna, ja d'aisso non morres,
Ab lo bainar estorseres,
Nous esmagues e fagz conort
5775 E non aias talent de mort. »

Las donzellas son ja levadas
E vestidas et adobadas,
E dison ben ques ora es
D'anar aqui on an empres.
5780 Prendon bassins et ongemens
E totz lur apparellamens;
En Archimbautz em pes si dressa,
De la testa semblet cabeissa
Quar las canas foron fumadas,
5785 Cortas e per luecs irissadas.
De la tor eis a calque pena,
E sa mullier pel poin ne mena
A son amic; per mon vejaire
Sa gilosia noil val gaire. vo
5790 Los angles dels bainz quer e cerca,
Mais pauc li val aquela cerca
Quar tot egal y conoissia
Alcun pertus com far solia.
Pueis s'en issi e l'uis serret,
5795 Et ab si la clau ne portet.
Las donzellas non s'oblideron
Quar aitan tost dins lo fermeron
Ab una barra gran e ferma
Que de paret en paret ferma.
5800 D'aisso qu'an fag an meravilla;
Cascuna sa par arodilla,
E dison: « Dona, que farem?

Trop granz meravillas avem
Per on intrara ni consi
5805 Aicel qu'aicest luec vos chausi. »
Flamenca dis : « Eu non o sai,
Quar eu non vei ni sai ni lai
Neguna re plus que far sueill,
Mais nous penses que siem despueill
5810 Quar hanc non sa vinc per bainar,
Mais que pogues ab lui parlar. »

Mentre qu'esta en cest agart
Non sabon mot, quan una part
Dels bainz auson un pauc de gap ;
5815 Et adoncas cascuna sap
Qu'aisso es cel qu'ellas attendon ;
Non an cor que ja li deffendon,
Ans a l'una l'autra tocada, fol. 101
E quant ac la peira levada
5820 Guillems broillet e crec viatz.
E si negus mi demandatz
Cossi venc ni de cal faisso,
« Non m'er affars, » dirai vos o.
El man portet una candela,
5825 Camis' e bragas ac de tela
De Rens, ben faita e ssotil
E per corduras e per fil,
Blisaut portet de cisclaton,
Ben fait e fronzit per razon
5830 E tiran per lai on s'atain,
Et estet li mout avinen;
Li corregeta don s'estrein
Tro al som del blisaut atein.
Caussas hac de pali am flors
5835 Obradas de mantas colors,

Tan ben e tan gen si causseron
Que disseras c'ab el nasqueron.
Un capell lini ben cosut
Ab seda, e moscat menut
5840 Ac en son cap, non per celar
La corona, mais per garar
Sos pels de la cauz qu'es el trauc.
Fin' amor l'a donat un pauc
De son tenc, mas non l'estet mal,
5845 Tam bes [tain] ab lo natural
Ques assas plus belz ne semblet.
Davan si donz s'aginollet vo
E dis li: « Domna, cel queus fes
E volc que ja par non acces
5850 De beutat ni de cortesia
Salv vos e vostra compannia; »
E sopleguet li tro al pes.
Flamencha li respont apres:
« Bel sèner, cel qu'anc non menti
5855 E vol que vos sias aissi
Vos salv'eus gart eus lais complir
D'aisso queus plai vostre desir. »
— « Doussa domna, totz mos desirs,
Mos pessamens e mos consirs
5860 Es vos, a cui mi son donatz,
E s'aquest don vos m'autrejatz
Tut miei desir seran complit. »
— « Bel segner, mais Dieus m'a cobit
Qu'ieu si' ab vos, ja non dires
5865 Quan de mi vos departires
Que perdas ren per mon autrei,
Quar tam bell e tan gent vos vei
E tan cortes e tan adreg
Que per fin'amor e per dreg
5875 Aves mon cor lonc temis avut,

E veus lo cors aissi vengut
Per vostre plazer autrejar. »
Adonc lo prenc e val baisar
E douzamen vau[s] si l'acolla.
5875 Ara pot far, sis vol, corolla
En Archimbautz desotz lo fraisse, fol. 102
Qu'ieu non cug que per el si laisse
Flamencha ques amic non fassa.
Guillems la baisa e l' abrassa.
5880 Et aquil que nostre amix son
Pregue Dieu qu'aital gauh lur don
Con ill ac, tro l'aion major.
Guillems es ben segurs d'amor
E dis : « Ma dona, sius plasia,
5885 Per una novelleta via,
Que per mi e per vos es faita,
On nous cal temer nulla gaita,
Pogram anar ben, sius volcses,
E ma cambra, don mantas ves
5890 Ai vist la tor on vos estatz. »
— « Belz dous amix, aici cous plaz,
Ieu irai lai on mi dires,
Car ben sai qu'aissim tornares,
Si podes, salva e segura ;
5895 E guidas per bon'aventura. »

Adoncs si met Guillems prumiers;
Ges non fon escurs le cemdiers
Ans i ac candelas cremans.
En la cambra foron abans
5900 Vengudas qu'ellas nom pesseron.
Trop ben garnida l'atroberon
E de tapitz e de bancals,
E de bels cubertors rials,
De verdiers e de garnimens,

5905 Mais nous cal dir los paramens. vo
En ung lieg basset son assis,
E Margarida et Alis
Segron el sol en un coissi.
Guillems mout gent las aculli
5910 E preguet las fort de som ben;
Flamencha dis : «Non las coven,
Bels dous amics, pregar de vos;
Per lur conseill, per lur somos,
Per lur sen ni per lur parlar
5915 Nom perdres null vostre plaser.»

Guillems las donzellas merceja;
Apres solassa e domneja
Si donz, e comens'a l[i] dire :
«Dousa domna, lo greu martire
5920 Qu'ieu ai sufert per vos lonc tems
Vos grasisc ar quar em ensems.
Vos non sabes de mi quim sia,
Mais tan con Amors vos disia
Que vostr'oms era verament.»
5925 — «Bel segner, ben sai et entent
Que vos est rix homs d'aut parage,
E conosc o al vassalaje
Car esser voles mos amix,
Quar si non fosses pros e risc
5930 Ja de mi non agras pensat.»
Adonsc a mot e mot comtat
Guillems qui es ni consi venc,
Ni en qual guisa si captenc
Daus que fo vengutz a Borbo. fol. 103
5935 Quant il saup de Guillem qui fo
Tan gran gaug en son cor l'en dona
Que del tot a lui s'abandona;

Prent s'a son coll, estreg lo baisa,
De nulla ren mai non s'esmaia
5940 Mas que lo puesca pron servir
E de baisar e d'acuillir
E de far tot so qu'Amors vol.
Oilz ni boca [ni] mans non col
Ans l'us l'autre bais es estrein;
5945 De ren l'us vaus l'autre non fein,
Ans es totz cels d'entrels eissitz,
Qu'estier non fora jois complitz.
Cascus s'esforsa de grazir
Lo cochos mal el lonc desir
5950 Que l'us a per l'autre suffert;
Neguns per amor ren no i pert;
Gen los envida el[s] somon
De far tot so que lur sap bon.
O veramens l'us l'autre ama;
5955 Amors los empren elz [a]flama,
E dona lur de plasers tanz
C'oblidat an tot lur affans
Ques an suffert entro aissi.
Aquist eron amador fi,
5960 Petit ne son ara d'aitals,
Mais non m'en cal, car un sivals
Ne conosc eu c'aitals seria
Si trobes bona compainia.

Ane Guillems trop non clergueget
5965 Quar ren non quis ni demandet,
Mais tant con si dons li presenta,
Que de far plasers non fon lenta,
Ans li fes mais honors e bens
Non saup grasir eissa Merces
5970 Qu'es, som cug, de grasir maïstra.

Amors tans plazers lur ministra
Que jassers no i es mentagutz,
Ans los ha ben cel jorn pagutz
De baisar e d'embrassar,
5975 D'estreiner e de manejar,
E d'autres jocs qu'Amors ansina
Lai on conois amistat fina.

Aitan gran delieg si doneron
Quan los motz qu'an ditz recorderon,
5980 Que non es homs pogues notar
Ni bocca dir ni cors pensar
La benanansa c'usquex n'a,
A negus homes meils non va;
E quanc dic meilz non jes tan be,
5985 Quan dic tan be non lo mile.

Jes las donsellas non oblida
Guillems, car mot gent las envida
Que de lui amar las sovenga;
Poissas lur donet per lausenga
5990 Cordas e frontals e frezells,
Noscas e fermals et anells
E botonetz plens de musquet fol. 104
E d'autras joias qu'ieu no i met
Qu'eron bellas e covinens.
5995 Quascuna dis: « Totz mos talens
Es, bel sener, de vos onrar
E de totz vostres plazers far. »
Al departir nos poc tener
Guillems de plorar, car vezer
6000 Mais non la[s] cuja, don l'ies grieu;
Mais el las veira ben en brieu

Car Flamenca retornara
Al bains tot'ora quan volra,
E soven si fara malauta
6005 Quar tals malautia l'asauta,
Quel cor li reven tot eil sana;
Al meins .IIII. ves la semana
Retornara, si pot, als bains,
Ans que a glieisa ni a sans.
6010 Amdui si ploron coralmen,
E l'aiga que del cor deissen
Mesclon ensems, e pueis la bevon.
Un petit fan plus que non devon,
Mais amoretas son corals
6015 Don [non] gostan vilan ni fals
Domnejador outracujat;
E pesa mi car n'ai parlat,
Mais tan n'i a que nom puesc mais
Sin parle mas ab tan m'en lais.

6020 Quant venc a penre lo comjat
Estrechamen si son baisat,
Soven si baison e s'abrasson, vo
Nulla ren non sabon ques fasson;
Tant lur enuejal departirs
6025 Que vengut es als greus sospirs
Et als badails et als sanglotz
Tan grans c'a penas n'issi motz.
Pero Flamenca s'esforset
Tant c'un petit a dreg parlet
6030 E dis: « Belz dous amisc cortes,
Mon aver nous ai donat ges,
Sabes per que? car totaus don,
Mi meseissa eus abandon. »
Ges tot aisso ad un alen

6035 Nom poc dire, ans la coven
Pausar soven, tant fort la cocha,
Lo sanglotirs tan fort y locha
Que sos amicx ben entendet
De qual guisa la presentet;
6040 E mercejet lan soplejan,
Baisan, ploran et abrassan,
Et a penas leva sa teula;
Del plorar li dolc fort li leula,
Mais so mal non pres' una foilla,
6045 Tal paor a que plus si doilla
Sa domna ques els bains rema,
E tan solamens lai esta
Quel fronz un pauc si remulliet.
Dese Margarida sonet
6050 L'esquilleta, el gilos venc
Tan tost que a penas si tenc fol. 105
E miei la via de caser.
L'us obri, e non ac poder
De parlar, tant a corregut!
6055 Flamenca dis: « De gran vertut,
Sapchas, sener, bon son li bain;
Garida serai se m'i bain
Que jam sent un pauc mellurada;
Mais res non val una vegada,
6060 So dison letras que lai son,
Mais adoncas tenon gran pron
Quant om si baina per egual
Dels jorns ques a sentit lo mal. »
— « E donc, domna, bainas vos i,
6065 Sius asauta, cascu mati,
Qu'en o met ben en vostr'asaut. »
Adoncs a dig Alis enn aut:
« Segner, ben a obs del bainar,
Car homs nous poiria comtar,

6070 Las espoinchas ni las dolors,
Las angoissas ni las sizors
Ques a ma dona uei suffertas.
Tal ora fon non siam certas
De sa vida, mais ar vezem,
6075 La merce Dieu! e conoissem
Qu'ab lo bainar estorsera,
Oi mais ren pron no[n] l[i] tenra.»
Aisi parlet con eissirnida;
Sa part y fes ben Margarida,
6080 Car en son lieg la fes colgar
Cais per dormir e repausar
E per miel[z] sufrir un petit;
Mais il non a gaire dormit
Quar joia d'amor l'o defen.
6085 Alis li dis, jugan, risen:
«Domna, que fagz, disnares vos?»
Il li respont ab cor joios:
«Non hai pron manjat e begut
Cant mon amic ai hui tengut
6090 Entre mos bras, bell' Aelis?
E eujas ti qu'en paradis
Aia hom talent de manjar?
Pron mange quan puesc recordar
Los dous esgartz e plens d'amor
6095 De mon amic, c'una dousor
Tan saboros' al cor mi mena
Quem replenis mielz e m'abena
Que non fes li mana de cel
El desert los fils d'Israel.
6100 Aissi sui plen'e jausionda
Que ges mons cors ben non m'aonda
A tener lo gauh ques ieu ai,
An[s] se breveza sai e lai.
De neguna ren non ai fam

6105 Mas de veser celui cui am.»

Ab tant venc de fors le gilos
E dis : «Domna, ben es sasons
Queus disnes ueimais, s'a vos plas.»
— «Bels sener car, non m'o digas,
6110 Ans vos prec ben que nom pregues fol. 106
De manjar; vos, sius plas, manges.»
A cest mot s'en e[s] fors issitz,
L'ora maldis que fon maritz,
Quar pueis non l'est[et] ben un dia.
6115 Tot aissol fai sa gilosia,
Que si tan fort gilos non fos
Non fora ges tan engoissos,
Ni ssa mollier non calgra fener
D'esser malauta, car ateiner
6120 Pogra ben a tot so que volgra;
Et aissi negus dans nos dolgra,
Mais so ques es a lui dolors
A leis era jois e dousors.
Mais hom dis : «Qui non sap non sap.»
6125 Del gran joi que el cor noil cap
Es Flamenca tan jausionda
Que de son lieg non sap l'esponda,
Ans dorm ades et avallona;
Vejaire l'es que la somona
6130 Guillems de baisar e d'estreiner,
A mieja bocha dis : «Bel sengner,
Veus m'aici ben a vostra guisa
Tota nudeta en camisa.»
Aissi repausa e sojorna
6135 Entro qu'En Archimbautz retorna,
Mais adonquas tost la reveilla
Alis, et al dig en l'aureilla :

« Domna, nom parles ara plus
De vostre amic, mais levas sus, vo
6140 Que monsener es a la porta
Que per vos fort si desconorta. »
— « Amiga, vai, e digas li
Non sa intre, que pause mi. »
Alis nos fai gaire pregar
6145 D'aisso queil manda si dons far;
A lui s'en vai ans ques intres
En Archimbautz, e dis ades :
« Segner, segner, non sa intres,
Ma domna dorm, ben tornares
6150 Vaus lo vespre quan s'er pausada,
Ques ara es fort trebaillada
E non a obs quel fassas nausa,
Mais tenes ben la porta clausa. »
— « Ben o dises, so dis le dons
6155 En Archimbautz, ben aial donz
Si tan ni quant la revenia. »
— « Sener, mais tenes vostra via,
Quar eu sai ben que proil tenra,
Ja tam petit non dormira,
6160 Et a[p]rop ne manjara mieils. »
— « Tu as ver dig », so dis le vieils
Cui Alis fai papiejar
Tan que dal uis lo fes tornar,
E pueis s'en torna en son luec.
6165 D'aisso qu'an dig an trop gran juec
Flamenca, que nos poc tener
De rire, e fes la sezer
Un petit plus pres davan se : fol. 107
« Alis, digas mi, per ta fe,
6170 Que t'es semblant del mieu amic ? »
— « Creires m'en, domna, sius o dic ? »
— « Eu hoc, sim voil, tot em perdons. »

— « Domna, dic vos qu'es bels e bons
E tals con a vos si coven.
6175 Anc hom non vi tam bella ren,
Tam cortesa ni tan adrecha. »
Adoncas l'a un pauc destrecha
Flamenchá vau[s] si bellamen :
« Amiga, beus dic veramen
6180 Que nullz homs non sap valer tan ;
Mais .I. jorns mi tenra un an
Entro qu'eu sia justa lui,
Mais gran bem fai quar [ai] a cui
Diga de lui tot mon voler. »
6185 — « Douza domna, digas mi ver
. . . . . .
Tan douzamen vos baiz eus ten !
E quan plazenmen vos acueill !
E con son amoros sieu ueill ! »
— « Si m'en soven ! per Dieu, oil o ;
6190 E dic ti ben, nom sap jes bon
Quar demandest tan gran follia
Ni doptiest, si m'en sovenia ;
E de quem sovenria donc ?
Ja per lui nom cal trencar jonc
6195 A san Johan per esproar
S'ambedui em en amor par.
Amdui sem ben en l'ausor poing vo
D'amor, e d'un dart egal poing.
Nos pot mais creisser ni mermar
6200 Nostr'amor quant a ben amar,
Mais per obra pot ben parer
Anca[ras] mielz, per far saber
Conssi uns cors amdos nos lia ;
Mos amix es et eu s'amia
6205 Que no i a si ni retenguda.
Tener mi poira tota nuda

Quan li plasera, o vestida,
Que ja non li farai ganzida,
Quar baratz es e tricharia
6210 Quan corals amics si fadia
En so que plus vol ni desira;
Quar d'aqui nais corros et ira
E mal cujars e sospeissos
El vilans motz fols enujos
6215 Que «non» a nom, mais antre nos
Non aura luec, si Dieu plas, nos,
Car el non vol ni eu non voill,
Qu'avols motz es e plens d'orgueill.
Mas tal n'i a que fan languir
6220 Lur amador ab lur «non» dir.
Quasque digon ques ellas son
Castas e puras per dir non,
Mal aia dona qu'esconditz
De bocca so ques ab cor ditz!
6225 Quel semblans es simples e purs
El respos sera braus e durs. fol. 108
Mais sapchas ben, bellas donzellas,
Que ja non vueil esser d'aquellas,
Ans vos dic ben non m'es veja[i]re
6230 Qu'ieu puesca tan de plazer faire
Ni dir a mon bel cavallier
Quiel renda neis so meg loguier
De l'afan ques a per mi trag
Quar hanc si mes de mi em plag
6235 Ni penses consim desliures
D'enuei, e a joi mi liures.
Fadeta es et erguillosa
Domna ques fai carestiosa
De son amic mais cor y a
. . . . . .
6240 D'onor, de pres ni de plazer,

Que pauc noil deia neis parer,
Quar mot es paucs le bens quel fai
Quant al mal que sos amix trai;
E prega Dieu qui ja l'acre,
6245 Qu'a las oras non volgues ben
Ques hom la forses de son pron,
Mais il non saup mudar rason
Ni dire d'oc per nesciesc.
Et hom pot esser trop cortes
6250 A l'autre motz, ver ne digam,
Pos sera vengutz a reclam
S'atent ques si donz lo somona;
Mais si luecs et aises o dona
Prenga de lui seguramen
6255 So qu'il noil dona nil defen, vo
Et [en] apres plaidej' ab ella
O per domna o per donzella
O per autra dan cuminal
Qu'a negun dams non vuilla mal.
6260 Ben meravillon a son cor
Domna quan ve que per lei mor
Sos amics, tan la tem e l'ama,
E per Dieu e per leis si clama;
Et il ja parer non fara
6265 Qu'en ren so tenga, neis la ma
Non la deigna vas lui estendre.
Certas hom la deuria pendre
Coma lairon per miei lo coll;
Trop a mal cor e dur e foll.
6270 Maldiga Dieus aital follesa,
Plena d'ergueill e de malesa!
Mala vi dona sa beutat
Quan merce [pert] e pietat
E conoissenza e mesura,
6275 Car beutatz faill e merces dura;

Aissi con Ovidis retrai ,
Tems sera que sel c'aras fai
Parer de son amic nol quilla
Jaira sola e freja e veilla ;
6280 E cil a cui hom sol portar
De nugz las rosas al lumtar
Per so qu'al matin las trobes
Non trobara qui la toques
Per nulla ren que puesca dire. fol. 109
6285 Garas sis ben de fol consire
Joves domna qu'es tant eniga
Que son coral amic destriga ,
Et el reman corals amix
. . . . . .
Car domna es plus leu anada
6290 Que non es rosa ni rosada.
Peccat i fai e gran fallensa
Domna que son amic bistensa ,
E per temensa de mal dir
Non tem vaus son amic faillir.
6295 Quar eu sai ben que plus faria
Bos amix per sa bon' amia
Que tut l'autr'ome qu'el mon son ,
E tut volguessan neis son pron.
Qui ausir ancui mi volia
6300 Elz mieus amix dous [s]i podia
Per mi far aucir e guerir ,
Avans volria el morir
Ques eu suffris anta ni dan.
Ben a doneeas fol cen d'enfan
6305 Tota dona que , per cridar
De lauzengier , laissa d'amar
Cel de cui sap que tan se i les
Per liei faria tota res.
Contra lauzengier maldizen

6310 Domna deu penre ardimen,
Laisel cridar, fassa son be,
Qu'en aisil vencera desse;
E qui ben ama lealmen vo
Ab se deu far cest jugamen
6315 Que tot lo mon a son dan sia,
Ab sol ques el puesca un dia
Entr[e] sos bras, a som plaser,
So quel plaz sentir e tener.
Aicest jugamen n'ai eu fag,
6320 Tan sai d'amor e de som plag.! »
Aissi ha tot lo jorn passat
Que non ha begut ni manjat.
Pero lo ser tan l'an preguet
Ens Archimbaut c'un pauc manjet,
6325 Quar dis li que nos bainaria
Ja l'endema si non cresia
Que per s'amor un pauc manjes;
E mange[t] per so ques baignes.

Guillems fon ben en gran delieg,
6330 De tot jorn nos levet del lieg
Ni volc ques en sa cambr' intres
Neguns homs que mot li sones
Nil partis de son bon pensat;
E per son hoste a mandat
6335 A don Justi lo capellan
Que nos sentia ges ben san,
Ans era sos mals tan greujatz
Que non s'era lo jorn levatz
E ben ha ops uéimais encerc,
6340 Sis pleu, per lui un autre clerc;
E ges aisso a mal nos tenga,
Aissi com sol a totz jorns venga fol. 110

Manjar e beure a l'ostal.
Message lai trames lial,
6345 Car so qu'il manda formir sap
Et es ne ben vengutz a cap.

Lo jous matin non s'oblidet
Flamenca, so marit sonet
E dis: « Segner, vos qu'en fares?
6350 Anares vos, o remanres?
Qu'ieu nom puesc ges dels bains suffrir;
Ist gotam vol ades aucir,
Et aitan fort per tot mi doil
Ques anc anuit sol non claus l'oil.
6355 Le gilos dis: « Si Dieu m'ajut,
Domna, ben o ai conogut,
Que mal aves anuig pausat;
Per so manjares per mon grat
Un petitet ans qu'anasses. »
6360 — « Belz sener cars, no m'en parles,
Mal mi faria, ben o [s]ai;
Vaus lo mieijorn mi disnarai
Quan serai dels bans repairada. »
— « Anem donc, pos tan vos agrada. »
6365 Una samarra fera e trida
Vest Ens Archimbautz, e pois guida,
E vai s'en als bains totz descaus;
No i conoc ni peira ni cautz
Ni ren c'om mogut y agues.
6370 A grans penas mogut s'en es
E serra l'uis aissi con sol. vo
Flamenca remas en lo sol
Ab sas donzellas qu'en desc
Apres de lui serran l'uis ben;
6375 E non an gaire demorat

Qu'intret Guillems tot a celat,
Et ac una polpra vestida
Ab esteletas d'aur florida;
Et estet li tan ben e gent
6380 Que nuilla re no i si desmen;
Caussas ac d'un vermeil samit.
Ben intret a lei d'issarnit
Mais desempre s'umiliet
Que vi si dons, [e l'enclinet]
6385 Ans que el leis, e vaus lui venc
E dis: « Amix, de cui eu tenc
Lor cor el cors e tot cant ai,
Ben sias vengutz ara sai. »
— « Dousa donna, de cui hom son,
6390 Nostre Sener aital gaug don
A vos et a vostre solas
Que vos queres ni demandatz. »
E l'uns vaus l'autrel bras esten
E sos baizat estrechamen.

6395 Ges el[s] bains non esteron gaire,
Ans aneron a lur repaire
Que lur plas mais et atalenta;
So fon li cambra bell'e genta
On l'autre jorn si repauseron.
6400 Per lur sendier laïns intreron fol. 111
On non lur faill jois ni deportz,
Ans es cascus demiei estortz.

Guillems estet un pauc en dopte
E Flamenca conoc o sopte,
6405 E dis: « Belz amix, que pensat. »
— « Ma douza donna, s'a vos plas,
Cug vos pregar, que nous enug,

Aisso qu'ieu m'ai pensat anug. »
— « Amix, digas tot quan volres,
6410 Car ja nulla ren non dires
A mi enug, queus voillas sia
O bes o mals, sens o follia,
Ab sol qùes a vos plazer deia,
Quar totz mos bes a vos s'autreia
6415 Per vostre plazer consentir,
Que de ren nous vueil contradir. »
— « Ma dousa res, dui miei cosin,
L'us a nom Ot, l'autres Clari,
Estan ab mi per adobar;
6420 Ric home son, [de] gran afar;
E volgra ben, s'a vos plagues,
Cascus de vostra saupes;
Car mos jois ne valria mais.
Car mant' angoiss' e man pantais
6425 Mant' angoiss[a] e man peril
Ai [eu] suffert, que vos ni ill
Non saupes ren; e pos Dieus vol
Que m'estiu mielz que far non sol
E tot quant ai es gauhz e bens, vo
6430 Volgra cascus sa part n'agues.
Li miei donzel son jovensell,
Cortes, adreit e bon e bell,
Et aital son vostras donzellas;
E s'ambedui eron ab ellas
6435 Aurion ab cui si deportesson.
E s'avion cor que s'entramesson
Amariu mai vos e me. »
— « Bels dous amix, ieu o voill ben,
Mais tan vos plaz faiz [vostr'albir]. »
6440 Ab tan Guillems vai l'uis obrir
E fai los ambedos intrar.
Quant il viron el lieg estar

La domna, fort si meravillon,
E quan las punzellas rodillon
6445 Ben cujan esser encantat.
Pero tost son aginoillat
Davan la domna bellamen;
Cascus dis : « Vostre mandamen
Farai eu, domna, volontiers,
6450 Aissi aves .II. escudiers.»

Flamenca fon mout plasentiera
Et aculli los volontiera
E cortesamenz lo[s] saluda.
Cascun a pres ab la man nuda
6455 E fes los de genoils levar,
Car mot a bon cor de l'onrar,
Et a present et a rescost,
A ssas punzellas a dig tost: fol. 112
« Sai venes, fai ss'il, ambedoas;
6460 Aquist son dui e vos est doas
E voil quel sieu aia cascuna;
Non s'en fassa pregar neguna,
Car eus prec eus dic eus coman
Que fassas tot so qu'il volran.
6465 Isses vos en elz bans defors
On nous fallira ja demors.»
— « Penrem o, dona, per l'estrena, »
So dison, e poissas ne mena
Cascunal sieu : Ot ac Elis,
6470 De Margarida fon Claris.
Van s'en els bans per deportar
E podon las ben solassar.
Cambras y a bonas e bellas
Don ja non cal eissir punzellas
6475 Oimais Alis ni Margarida,

Sis volon, car gen las e[n]vida
Jovens et Amors de son joc.
E pos n'an aizina ni luec
Feral, son cug, ben mal laissar;
6480 Al meins lo pogr'om ben taular,
E per aventural jugueron.
Conssi que fos, tan gasaneron
Ques amix han bos e cortes;
Et an si plevidas lur fes
6485 Que tostems sion amic intier,
E quant il seran cavallier
Autras domnas non amaran,
E quant ellas donnas seran
Non fassan autres cavalliers;
6490 Et aissi er lur gaugz entiers.

Daus l'autra part Guillems juguet
Al mielz que saup, e ben trobet,
Mon eitient, qui juec li tenc
Aissi con a lui si covenc.
6495 Jugar podon a lur talan;
Mas nom qual dir a mon semblan
Los gais envitz que chascus fai,
Mais aitan sivals ne dirai
Que non es jocs tan saboros
6500 Que sapcha nulz cors amoros
Penssar ni dir ni desirar
Ques ill nom puescan dir e far,
E ben del tot faire non volon.
Ben pensson conssi mais nos dolon
6505 Per negun plazer que oblidon;
Soven envidon e revidon
Lo jors la mostra e la presa.
Et Amors fai coma cortesa

Quar non consent que i aia triga,
6510 Quar tant era corals amiga
Flamenca que non sap jugar
Ab son amic mais a joc par,
E per aisso tot o gasaina,
Pero abanz quel juecs remaina
6515 Cascus o a tot gazàinat,
Et anc non n'escaperon dat, fol. 113
Car negus non s'irais ni jura.
Fin'amors tan los assegura
Qu'ades lur dis que ben soven
6520 Poiran jugar e lòngamen ;
E vol que Flamenca s'en torn,
C'ap son amic plus non sojorn.
Per so la fai quais sospiran
Parla[r] ab lui aban ques n'an.
6525 « Amix, fai ss'il, dous e verais,
Ora es qu'eu m'en torn ueimais ;
Deman, si Dieu plas, tornarai,
Aissi a vos matin serai. »
Guillems nom poc un mot respondre,
6530 Veja[i]re l'es qu[e]l deia fondre
Le cors d'angoissa e partir
Quar si vol de lui departir ;
Mais ill lo conorta mot gent
E dis : « Eus promet verament,
6535 Amix, qu'eu deman torn a vos
E tot jorn deportarem nos. »
Los ueilz li baisa e la cara
Et aissi dousamen l'esgara,
Dreitz oilz, que tota la dolor
6540 Li trais del cor, e tal doussor
Li don'Amors ab cel esgart
Que non sen mal vas nulla part.

E dec o faire per rason,
Quar mot dec al cor saber bon
6545 Aital dousors que l'uilz adus : vo
Car tant es granda sa vertutz
Qu'ensems fai viure dos corages,
Si que risc cors ni nuillz coratges
. . . . . .
Mas cascuns a l'autre soplia ;
6550 Car cilz dousors tan dousa es
C'uei non es motz que la pogues
Far entendre perfiechament ;
Car a grans penas mais l'entent
Entendementz, que sol consebre
6555 Moutas res que non sap persebre
Aureilla, ni lenga parlar ;
E per so vueil dir e mostrar
Que cil douzors ques al cor tocha
Per oilz val mais que cil de bocha,
6560 Plus fina [es] e plus entiera ;
E prec qu'entendas la cariera,
Cascuns aissi meseis consire
De qual guisa o vueil eu dire,
Quar, si con ieu dic, non es motz
6565 Que feses entendre a totz
Mais per ombra e per semblanza
Ne dirai qualque demostransa :
Quan dui aman fin e coral
Dreigz oilz s'esgaron per egal,
6570 En dreg amor, mon eitient,
Tan granz jois al cor lur deissent
Que li douzor que d'aqui nais
Lur reven tot lo cor e pais ;
E l'uei[l], per on treva e passa fol. 114
6575 Cil douzors quez el cor s'amassa,
Son tan lial que nulla ren

Negus a ssos ops non reten;
Mais la boca nos pot tener,
Quan baissa, que del bon saber
6580 A sos obs quesacom nom prenga
Avan que ren al cor ne venga,
El baisar que sa boca pren
Es fermansa que cascuns sen
Lo fin joi ques amors lur dona.
6585 Nom qual que ja plus o espona,
Quar totz homs ques am finament
E nom pren autre jausiment
Mais los egartz simples e purs
. . . . . .
. . . . . .
Plus douzes e plus saboros
6590 Qu'eu non sai dir ni hom entendre,
Si totz tems i devia entendre
Er' ab mi d'aicest jugamen,
S'en aissi con ieu o enten.
Mai cel autre que baizar podon
6595 A lur guisas, e puissas rodon
Ades entorn per las faissolas,
Non s'asauton d'aitals esgolas.
Mais tal n'i a cui non coven
Le joi d'amors que d'ueilz lur ven
6600 Neguna sason oblidar,
Ni per tener ni per baisar,
Quar ren non sabon neis ques es;
Mais tan con rasons e merces vo
E consiensa lur ensegna
6605 Que baisars es vera antressegna
Del joi que fin'amors aporta
Per oilz, per cui ha faita porta
Clara e pura e lusen,
On si ve es mira soven,

6610 Quan vai ni ve dins ni defora,
E d'un cor en autre s'encora ;
E fai cel[s] cors tan encorar
L'us en l'autre ques acorar
Pensa cascus quan l'autreil faill
6615 S'ades nol ve sus el miraill
On lur desir lur fai venir,
Baisar abrassar e ten[i]r
E tan sotilmens esgausir
Que tot penssat e tot consir
6620 Laisson aitan con aifadura ;
Et anc non hac bon' aventura
D'amor qui dopta tan ni quan
Qu'aissist douzors aissi non an.

Aicist dousor a Guillem plac
6625 Aitan ques anc poder non ac
De contradir que non a[n]es
Dedins los bainz, e non sones
Las douzellas els douzellos,
Pois s'en retorna, mout cochos
6630 De tornar lai on fon mogutz,
Mais abanz que lai fos vengutz
Flamenca fo em pes levada, fol 115
Antre sos bras l'an a menada
Tot dreit elz bains mot suavet.
6635 Ab tant eisson li douzellet ;
Pero abanz que s'en partisson
Lo ben e la honor grasisson
A Flamenca que fag lur ha.
Il lur dis : « Baron, consi va ?
6640 Fort beus podes esser bainat,
A Dieu sias vos comandat. »
Guillems pren comjat atressi ;

E quan las douzelletas vi
Vau[s] si venir per comjat penre,
6645 Lur oilz foron del plorar tenre ;
Fan li merces ben et em pas
Del ric deport e del solatz
Ques an avut de sos douzels ;
Ques anc pueis que foron ab els
6650 Non agron negun pensament,
Ira ni dol ni mariment
Ni lur sovenc de la preiso
On las tenc gilos em perdo ;
Quar vengutz lur n'es gaugz e bens.

6655 Aissi lur estet .IIII. mes,
So fon Aostz e totz Setembres ,
Totz Octovres e totz Novembres
Tro a la festa sant Andrieu ;
Mas adoncas, la merce Dieu !
6660 Flamenca fon si ben estans,
Gaia e conda e presans vo
Qu' En Archimbaut ren nom preset,
Et anc sol per lui no[s] levet
C'ora ques annes o vengues ;
6665 Non fes parer qu'en rel tengues.
Et el aissi cass oms con fon
Conhoc o ben, mais l'ocaiso
Don so avenc non conoissia ;
Per so parlet ab lui un dia :
6670 « Donna, fai ss'el, ben m'es veja[i]re
Que nom temes nim presas gaire.
Tornadaus est encontra me,
Ergoillosa, non sai per que. »
Flamenca dis, que no i tarzet :
6675 « Bel segner cars, qui ajostet

Mi e vos gran peccat y fes ;
Quar unquas pois que mi agues
Vostre pres non fes mas caser ;
E vos solias tan valer
6680 Que totz le monz de vos parlava,
E Dieus e segles vos amava ;
Mais ar est tornatz tan gilos
Que mort aves e mi e vos.
Mas certas bon plag vos faria :
6685 Ma ves sobre sanz juraria,
Vezent mas douzellas ades,
Qu'en aissi tostems mi gardes
Co vos m'aves sains garada ;
E prendes, sius plas, la palmada
. . . . . .
. . . . . .
6690 « Mais dese a las domnas vegna, fol. 116
An s'en ab ellas al mostier.
E sone clas per cavallier
E per borges lo sein major,
Esquilla per laorador ;
6695 E pos negus er classejatz
Non sia poissas tan ausatz
Que d'un an si meta en plassa.
Eu vueill que li costumaus plassa,
E tut ensems la m'autrejes. »
6700 Tut ensems cridon una ves :
« Sia ! sia ! ben la volem
E tostems mais la ma[n]tenrem. »
— « Ancar, fai ss'el, vos dirai mais :
Lai en pascor , quel tems er gais
6705 Vueil que tengam aissi tornei,
Et aurai y, si puesc, lo rei
E totz los barons del regnat,
Aissi con mars e mars lo bat,

Et aissi con Rosers lo part
6710 E Garona de l'autra part.
E quar m'ai lavada ma testa
Vueil que fassam ancuei gran festa,
E que mangem ancuei ensems
Car trop n'avem estat lonc tems ;
6715 E per las domnas mandarem ;
Huei tot jorn nos deportarem. »

Mout a cel jorn gran festa facha;
Flamenca es de preison tracha,
El cavallier tan s'alegreron vo
6720 Car a present ab lui parleron
Et a celat, aissi cos volgr[o]n;
Per lur vol negun tems nos tolgron
De son conseill, mais per onransa,
Ne fai l'us a l'autre pitansa.
6725 Anc Flamenca de tot cel jorn
Penre non poc vouta ni torn
Consi al bains anar pogues,
Quar non a talen ques mogues
D'entrels cavalliers on sezia.
6730 E cascuns al mais que podia
Eforset si per mais plazer
Consi la pogues sol vezer;
E cel tenc si per ereubutz
A cui il dis un bel salutz.
6735 Mais lo matin, al plus que poc,
Dreit ves los bains et elas moc;
E N'Archimbautz no i anet gens
Quar mestier a que d'al re pens,
E non vol esser plus claviers
6740 Dels bains ni de la tor portiers;
Mais de donas entro a .vii.

Van ab ellas, mais non intret
Dedins los bains ab leis neguna ;
Et il ha pregada cascuna
6745 Que torn al son de l'esquilleta,
Car issir ne vol aboreta.
E per sa paraul' agensar
Somon las un pauc de bainnar, fol. 117
Mais ellas d'aquo non an soin
6750 Ans estan voluntieras luein,
Car li bain flairon de prumier ;
E qui non a trop gran mestier
Ges trop voluntier non s'i bainna.
Ab tan si part cella compaina,
6755 E llas dousellas an serrat
De sempre l'uis, e per lur grat
No i foron la[s] dous vengudas
Car trop las avia[n] tengudas
Em paraulas et em bis[ten]sa ;
6760 E d'aisso era lur temensa
Guillems vengues, e mal estera.
Ges non o fes, ben s'en garet,
Mais apres mot non demoret,
Ans es vengutz, e siei douzel
6765 Vengron ensems el[s] bains ab el.
Saludon si gent e s'acullon,
Ben fan parer que mal nos vueillon,
De baysars y a ac plus de cent
Preses dese ad un tenent.
6770 En la cambra s'en son intrat ;
De sempre [li] a tot comdat
Flamenca con es avengut
D'En Archimbaut ques a perdut
Sos mals aips e sa vilania
6775 Et a cobrada cortesia ;

« E per so, amics, non vueill plus
Que vos estes saïns reclus ; vo
Anas vos en, ques eu o vueil,
Car ges aissi con far o sueil
6780 Sai a vos venir nom poiria ;
Per so vueil tengas vostra via
Et en vostra terra tornes,
Et al tornei sa tornares ;
Et antretan mandares mi
6785 Per alcun adreg pellegri,
Per message o per juglar,
Tot vostr' esser e vostr' afar. »
Aras y a gran marrimen,
Ira e dol e pessamen,
6790 Las donzellas elz donzellos
S'en van als bains ad esperos ;
Laïns ploron a[quist] tutz .IIII.
[Aissi] con s'om los degues batre.
Comjat prenon en totas guisas ;
6795 Desotz lur pellissetas grisas
Lasson lur mans et entrebescan,
E sai e lai taston e pescan,
Baison, abrasson et acollon
E garos ben que non s'afollon,
6800 Quar dousamen e ssenes gap
Fai cascus so que faire sap
E so que fin'amors l'ensengna.
Quascus a presa calqu'enseingna
De l'autre, que deia portar
6805 Per s' amor e per recordar
Los covinens ques an parlatz fol. 118
Et ab mil baisars affinatz,
Et escrig ab lur lagremetas
Sus els detz, per mieg las ongletas ;

6810 E so ques escr[i]von defors
Escriu cascuns ins en son cors;
Car ins el cors sevals roman.
C'ora que s' oste de la man;
[Et] aitals era l'escriptura
6815 Don cascus som par assegura :
« Bels amics, sovengaus de me. »
— « Si fara[i], domna, per ma fe »
— « No m'oblides, ma doussa res »
— « Amix, tengudaus n'es ma fes. »

6820 Guillems fon sai tant esmagatz
Qu'entrels braz casec ablesmatz
De Flamenca, sa dous'amiga;
Et ill non sap al res quel diga,
Quar laissar nol vol per amor
6825 Ni auza cridar de paor.
Mais ben ac de plorar [lezer].
Tant si ploret, ses remaner,
C'ap l'aigueta que del cor mou
E per los oilz ades li plou
6830 Lo fron si moilla el menton
E la cara tot environ,
E dis : « Amix, consi estatz
Que vos a mi ar nom parlatz ?
Es cortezia ques estez
6835 Que vos ab mi ar nom parles ? »
Guillems la vos el plor enten, vo
Per pauc le cors d'ira nol fen;
Tan gran dol a e tal vergoina
A revenir mot lonc tems poina,
6840 Et a grans penas li respon,
Car li suspir que de preon
Del cor a la bocha veniun

La voz el parlar li tollion,
Pero si dis : « Cant mi dises
6845 Qu'ieu de vos mi parta voles,
No i a plus mais quem partisses
Lo cor per miei e m'aucisses »
Flamenca dis : « Beus dous amix,
Ja es vos tam pros e tan rix,
6850 Tan cortes e tan conoissens
Que ben vezes que totz mos sens
Es en vos servir et onrar ;
E sius podias neis pensar
Quieus pogues far majors honors
6855 A mi seria grans douzors,
E volontiera o faria ;
Que ja per ren non remanria,
Queus vueillas, fos sens o folleza. »
— « Douza domna, vostra proesa
6860 E vostre sens es tan complitz
Qu'el mon non es homs tan coplitz
Que vos conort noil donasses. »
Adonc si baizon ben mil ves
E prendon comjat si con tain.
6865 Neguna res non y sofrain fol. 119
Mas un pauc de bon'esperansa
Que lur fassa qualque fermansa
Ques puescan vezer si con solon.
Mentre qu'estan ensems non colon
6870 Ans fan ades tot lur plazers ;
Et es lur vengutz bos espers
De la pasca qu'er aboriva,
Car a l'autr' an fo mout tardiva.

El bains s'en von, e Guillems tos
6875 Un pauc avan que laïns fos,

Per so quel douzel [o] ausisson
E dels acuillir si garnisson ;
Ans prendon autre cumiat,
Assas y ac plang e plorat,
6880 E dis : « A Dieu sias vos mais. »
Ben volgran [el] c'aitan pres Mais
De kalendas con es Girniers;
Non sap cal s'en esca prumiers
Tan lur enuja e lur pesa,
6885 Mais Flamenca, coma cortesa,
Ab so[n] amix dos mout parlet,
E dis : « Amix », puis lo baiset,
« Ab cest baisar mon cor vos liure,
E prenc lo vostru quem fai viure. »
6890 Guillems respon : « Domna, el prenc
El retenc per tal covinent
Ques ieu en luec del mieu lo tenga,
E prec vos del mieu vos sovenga. «

Ab tan parton, elas remanon, vo
6895 Lurs crins adoban et aplanon,
Et an lurs caras ben lavadas
Que non paresca sion ploradas.
E quan fon ben pres d'ora nona
Margarida l'esquilla sona,
6900 E las .vii. domnas qu[es] estavon
Sus el plan, que las agaravon,
Vengron dese, vau s'en ab ella ;
Mais no i ac domna ni douzella
A cui Flamenca mot sones
6905 Ni volgues ques ab lui parles.
Ellas cujeron set agues
E per so parlar non volgues.
Trista estet e conssirosa

E de ren nons fes plus joiosa
6910 Que faire sol, ans ne plais fort;
E quan cujava far conort
Aquel conortz li remembrava
L'amor de cel qu'al cor l'estava.
En Archimbautz cujava si
6915 Que per s'amor estes aissi,
E penssa ben certanamens
Ab lui si port mot lialmens.
Son affar plega et estrein
Guillems, e tan garit si ten
6920 Que pres a comjat bon e breu
D'aissels que dec, e vai s'en leu,
Quar deniers ni draps ni vaisselz
Laissa tant de bons e de bels fol. 120
Que tos tems mais s'en gauziran
6925 Sos hostes ab lo capellan.

Guillems es vengutz en sa terra
Et ausi qu'en Flandres ac guerra,
Lai en vai ab sos compainnos;
Trezens cavalliers ac de bons,
6930 E fes lai tot so que volia,
Quar lo pres de cavallaria
Lai conquis abans que tornes;
E non cug per als lai anes.

Flamenca venc dese veser
6935 Sos paires, quant saup ben per ver
Qu'En Archimbautz era garitz
E daveras desgilositz.
De Guillem de Nivers comtet
Coment en Flandris si portet,

6940 E cant ric pres lai a conquist,
E comen el avia vist
Qu'en la cort del comte Flamenc
Per meillor cavallier lo tenc
Ques uncas fos de nullas gens,
6945 Tant es sos cors adautz e gens.
Ades vol guerras e torneis
Et es tan [j]oves c'ades creis.

En Archimbautz respont adoncs :
« Al torneis sai quel veirem doncs,
6950 E prec, sener, que lo digas
S'abans ques ieu lo veziatz. »
— « Ben lo dirai e be i sera, vo
Quar en dreg mi sai convenra,
Quar mout a gran pari'ab me ;
6955 E d'aisso creira mi, so cre.
E, belz genre, fe que dei vos,
Dic vos ben que s'il es daus vos,
Daus l'autra part quis volla sia !
Quar tant es grans sa compainnia
6960 Ben son mil cavallier jurat. »
Tant al coms de Guillem parlat
Qu 'En Archimbautz dis que l'ira
Veser, tan tost com luec n'aura,
E fort vol aver sa paria
6965 E pregar l'a daus lui estia
A son tornei, e ja nol calgra
Qu'en totas guisas cug quel valgra
S 'Ens Archimbautz non l'en pregues,
Mais honors l'er sivals ades
6970 Si tam pros hom li quer captein ;
E per la bell'amor quieil tein
Totz torneis n'es mielz aisinatz

Quant hom es del marit privatz;
E nom pes negus m'en desmenta.
6975 E qui alegra ni gausenta
Mais Flamenca quant aus comtar
De son amic que non a par
De proesa ni de beutat!
Aissi a tot sel an passat
6980 Entro lai ves carem' antran ;
Mais adoncs le dux de Braiman fol. 121
A Lovan, en un sieu repaire,
Fes tornei, mais non duret gaire;
Pero be i ac de cavalliers
6985 Entr 'a[m]bas partz .IIII. milliers.
En Archimbautz y fon, le bar,
Car aqui volc som pres cobrar;
E venc tan ricamen garnitz
Que pels meillors y fon grasitz,
6990 Car .III. cens cavalliers valens
Ac ab si bels e covinens,
Ab cubertas et ab senals;
E triet los totz uns seinnals,
So fo aquel d' En Archimbau
6995 Ab flors jaunas sus el camp blau.
Guillem de Nevers lai trobet,
Ab lui dese s'apareillet.
Gent lo saup Guillems acullir
Et en totas res obesir,
7000 E mout l'onret al plus que poc
E dis li de tot quan volc d'oc.
Ensems cavalgon ambedui;
Tot le torneis fremis e brui
Cant il intran el camp armat;
7005 E tencses cel per ben aurat
Que negus dams anes requerre :

Coirassa ni laimas de ferre,
Perpoinz, ausbercs ni garbaisos
No y ajudava .II. botos
7010 A cui Guillems som bras estent
A terra nol port mantenent ;
En Archimbautz fer y tan gent
Que cavalliers pren e reten.
Cavals et cavalliers gazainnan,
7015 Mais nous pesses que lur remainnan,
Ans o donon ses bistensar
A celz c'o volon demandar.
Del tornei ac lo pres e laus
Apres Guillem En Archimbautz;
7020 Adoncs fes cridar son tornei
Al paschor, ab lo dous Avrei,
E Guillem de Nivers somos
Que a son tornej[amen] fos.
Guillems respon : « Ben y serai,
7025 Et ab vos, seiner, mi metrai,
Car bon cor ai de vos servir
S'ieu ren podia far ni dir
Ques a vos fos ni bel ni bon,
Car sapias vostr' amix son. »

7030 Ab aitant le torneis partis ;
En Archimbautz e Jauselis,
Sos coignatz, tengron daus Nemurs.
Ges non lur fol camis escurs,
Que bella cort e gran lur fes
7035 Quar fait n'avia mantas ves.

Avant qu'En Archimbautz tornes
A Borbon, cug ben que passes
De carreira una .XVI.zena.

Quan fon ve[n]gutz gran joia mena ;
7040 De Guillem de Nivers retrais fol. 122
Las grans proezas els assais,
Los dons e las cavallerias,
Los solatz e las cortesias
Ques al tornei avia faitas.
7045 E quant en ac moutas retraitas,
Non dic ges totas, car retraire
Non las pogra meilliers contaire,
Alis, la pros e l'issernida,
Ausent si dons e Margarida,
7050 De Guille[m] de Nivers enquis
Atressi cons'il hanc nol vis :
« Segner, fai ss'il, es amoros
Cel cavalliers qu' es aitam pros ?
Car hom dis qu'aital cavallier
7055 Non sabon esser plazentier,
Quar per lur forsa tan si preson
Que donneis e solas mespreson. »
— « S'es amoros ? oel, per Dieu !
Bell' amigueta, plus ques ieu ;
7060 E bens deu per rica tener
Tota domna qu'el dein voler.
E per so que mielz m'en cresas
Un breu qu'en esta borssam jas,
De quel preguei qu'el m'escriusses
7065 Per tal que de s'amors saupes,
Vos mostrarai ara dese ;
E si m[e] logasses fort be
. . . . . .
E ja non dires, quant aures vo
Las salutz que i son apresas,
7070 Ques hanc n'ausisses plus cortesas. »
Flamenca dis : « E dis ! bel seiner,
Sembla queus vuillas d'Alis feiner

Quar l'aportas cartas e brieus ;
Mais sest feners non m'es ges grieus,
7075 Ans vos dic que m'es bons e bels
Quar hanc pessest que ver novelz,
Cobla ni rima ni chanson
Nos aportasses tal sazon.
E prec que vezen mi, sius plas,
7080 Estas salutz vos eis digas,
Car vos la[s] sabres mielz legir
E faire los motz avenir,
Qu'autra ves las aves legidas ;
E c ' ellas son aissi polidas
7085 Con vos dises, quant las sabrem
Voluntieras vos logarem. »

En Archimbautz fo mout joios,
E dis : « Dona, fe que dei vos,
Cel que las salutz mi donet
7090 Mais de .IIII. ves mi preguet
Non venguesson entr' avols mans,
Ni ja non las ausis vilans,
Car de la bella de Belmont,
Qu'es li plus bella res del mont
7095 De vos en lai, car o auses
. . . . . .
. . . . . .
Doas ymages ben formadas fol. 126
I ac faitas tan sotilmen
Vivas semblavan veramen.
Sil d'avan de ginoilz estet
7100 E dreg vaus l'autra susplejet ;
Una flors l'issi per la boca
Que totz lo[s] caps dels verses tocha ;
Et a la fin autra n'avia

Quel[s] pren atressi totz els lia
7105 Els men'enssem totz a l'aureilla
De l'autr ' emage, on conssella
En forma d'angel fin'amors,
Qu'entenda so quel mostral flors.

Ara nous cal dire, so sai,
7110 D'En Archimbaut que sia mai
De sa moiller gilos ni garda.
Flamenca las salutz esgarda
E conoc Guillem aitan ben
Comsil vis ades davan se,
7115 E la faisso de si meseissa
Aitan ben consi fos ill eissa.
Totas tres las salutz ne porton ;
Pron an ara ab ques deporton,
Ben las aprendon e decoron
7120 E gardan ben non las aforon,
Ni volon qu'autre las ap[r]enda
Ni un mot per ellas n'entenda.
Soven las plegon e desplegon,
E garon ben tan non las bregon
7125 Ques en letras ni em penchura vo
Nom paresca effassadura.
Ab se las colguet quada sers
Flamenca, e mil baissar vers
A l'emage de Guillem det,
7130 Et autras mil quan las pleguet ;
Quar tota ora quan las plegava
L'un'ymages l'autre baisava ;
Tant asautet la[s] saup plegar
Ambas las fes ades baisar.
7135 Sobr'en son pietz las mes soven
E dis : « Amix, vostre cor sen

En luec del mieu on es enclàus,
E per so tam pres de lui paus.
Estas salutz que las sentis
7140 E si con ieu s'en esga[u]zis. »

Cascun mati, quan si levet,
L'emage de Guillem miret
Et ab honor parlet suau,
E dis : « Amors, sitot m'estau
7145 De mon amic ara trop luein,
Ges mon cor de lui non desluin,
Qu'el lo ten, si com dis, en gaje.
E nous penses ques ieil desgaje,
Mais sil pogues mais engajar
7150 Per null plazer queil saupes far
Qu'ieu autra ves fag non agues,
Ni ieu ensegnar lom pogues,
Ancara l'engajera plus.
Mais anc non fo plazer negus fol. 124
7155 Que domna puesca far ni dir
A son amic per mielz desir
De qu'ieu hanc li disses de no.
E vos meseissa sabes o,
Et el messeisses si so sap.
7160 E no i a plus mais que daus cap
Comens' ab lui c'ora quel veja ;
E car li mostre[tz] la correja
Aissi asautet a plegar
Qu'el fes a mon sengnor cujar,
7165 Que cela de Belmon ames,
Don nol venc em pens quen pesses.
A vos, douz'Amors, o grasis. »
Ab Marga[ri]da et ab Elis
Ac solas de lur amadors.

7170 Mout lur tarzava le pascors,
Soven ne gronisson en tosson,
E s'aquestas salutz non fosson
Longa lur fora mout garesma.
Cascun jorn dison que non merma,
7175 Ges non avion barata presa
De que li paga fos empresa.
Lo Sapte sans,per sagramen,
En Archimbautz ac pensamen
De far son tornei apres Pasca.
7180 D'un serpen, c'om appella drasca
O creastes, l'ac enviat
Le pros marques de Montferrat
Un margue ad obs de coutell ;
Estug ac d'argent ab niell.
7185 En Archimbautz, aissi con es,
Al rei de Fransa l'a trames
En una carta sagellat
Et al mot caramen pregat
Ques al tornei ve[n]ga sil plas,
7190 Car sens lui non auria assas.
Messages mand' a totas partz
Que ja non sia tan coartz
Negus cavalliers non remainna.
De Bordel tro en Alamangna,
7195 E de Flandris tro a Narbona
Non hac baron ni gran persona
Qu'En Archimbautz non somoses
Ques al tornejamen vengues.

Apres Pasca, al .xv. jorn,
7200 Bobles albergo tot entorn
De draps, de lotjas e de tendas.
Li mercadier ab lur grans vendas

Foron vengut de longas terras ;
Los pueitz perprendon e las serras.
7205 Daus totas partz cavallier venon
Et es granz la brega que menon,
E tuis e buis, e l'uc el crit.
En doas partz sí son partit,
E dirai vos la partison :
7210 Tut li Flamenc el Borgonon
E l'Alvernas el Campagnes
E ben mil cavallier Frances fol. 125
Si son mes davan N'Archimbau.
Desa foron cil de Petau
7215 Et Sangomer et Engolmes,
Breton e Norman e Tornes
E Beiruier e Lemosin,
Peiragosin e Cahercin,
Rosengas e Bedos e Got.
7220 Mais nolz puesc dir totz mot e mot,
Mais beus dic que tal mil m'i vengron
Que ja sol lo pe non l'atengron
Si per Flamenca non lur fos.
Mais cascuns era envejos
7225 De lei vezer, qu'en sol la vista
Cuj'aver gran honor conquista ;
Et el si l'avia per ver
Quar meillor ren non puec vezer,
Plus douza ni plus faissonada,
7230 Plus plasent ni plus adautada,
Ni que mielz saupes retener
Ab son adaut et ab plazer
Totz celz que l'auson ni la veson ;
Ades plas mais on plus la veson
7235 Ni acostuma sa paria,
Et es le mielliers aips que sia.

Mais, aici con dis non sai quals,
A motas fail fregz cors e fals,
Tant an de bon asaut petit.
7240 Ab cellas albergoil marit,
E dison pueis que bonas son, vo
Mais hom cortes n'a de pauc pron.
Mais anc [hom] pauc ni pron non ac
De Flamenca, car aitant plac
7245 Que totz homs per pagatz s'en ten,
E ja noil fassa nulla ren,
E ja homs pron de lui non agra
En negun tems aitant li plagra.

En un portal, davan los pratz
7250 On s'era le torneis rengatz,
Fes hom [un] gran escadafals.
Que vi ben los plans e las vals;
Las donas aqui estarau
El baron qu'armas non tenrau.
7255 Un jorn avan c'om tornejes
Per tal c'om armas y portes,
Venc le rics Guillems de Nivers,
E vi per dreg e per travers
Cum s'alberga valz e montanha.
7260 Mot ac ab si bella companha
Quar be i a cavallier tals mil
Ques anc negus arma ni fil
Nom portet mas tot frec e nou,
E movon tut lai on el mou.
7265 Cent trombas ausiras sonar
E plus de mil grailes cornar
Lai on Guillems es albergatz.
En un camp que fon loncs e latz
Jostal portal tendet son trap, fol. 126

7270 Car ben conois e ve e sap
Que si dons laissus estaria
Per los cadafals qu'el vezia.

En Archimbautz a pron que fassa,
Car l'us baisa e l'autr'embrassa,
7275 L'us saluda e l'autre acueil,
A l'autre dis : « Sener, heu voil
Que dins la vilaus [al]bergues,
Quar mielz, so cre, lai estares. »
Al trap de Guillem es [v]engutz
7280 Quan Guillems y fo mentagutz ;
Fort s'onreron et accuilliron
Ambedui, de sempre ques viron.

Ot e Claris foron aqui;
En Archimbautz sempre quel[s] vi
7285 Dis lur : « Baro, voles ades
Cavallier esser o apres ? »
— « Sener, ades, cascus respos,
S'a vos plas non reman e nos. »
En Archimbautz aqui meseis
7290 Ad amdos las espazas seis,
E per lur amor a quaranta ;
Et ill dui feiron en .L.,
E vel vos cavalliers novelz.
Cavalz lur donet bos e belz,
7295 Armas e draps e palafres
Ab las sellas et ab lo fres
Tot avan que d'aqui moguesson ;
Pueissas lur dis que no[s] tenguesson
Ges de lui de tan per pagat
7300 Entro que mais lur aia dat.

A Guillem dis : « Segner, presen
Dei far per vos per covinen
A vostra domna, s'a vos plas,
Per sous prec ques a.lui vengas. »

7305 El palais on Flamencha fon
Estet le reis e siei baron.
E quan Guillems laïns intret
Le reis sus em pes si levet,
E tut li baron que lai foron
7310 Mout gent l'acullon e l'onoron.
E Guillems tost vaus lo rei cor,
Dis li mout gent com a seinor :
« Seigner, merces, tornas sezer,
Ma domna sui vengutz vezer. »
7315 — « Segner, fai ss'il, vostra merce,
Sezes doncas [de]josta me. »
— « Fag o, Guillems, so dis le rei,
Mais ill o vol eu [o] autrei ;
Quar ben es tals ques à nos dos
7320 Aura solas ; vist l'anc mais vos ? »
— « Segner, be n'ai ausit parlar,
Et es i ben, ab mais, som par,
Totz le bens que n'ai auzit dire. »
Le reis a dig : « Senors, nous tire,
7325 Nos sai avem ganren estat,
E cil que son aras intrat
Volran per lur ues domnejar,
E laissem los, sius plas, estar. » fol. 127
— « Hoc, segner, ben, so dison tut. »
7330 Comjat prendon e fan gran brut.
Mais quan le reis suau estet
Flamenca son amic baiset,
E dis suau antre sas dens :

« Sempre pesca qui una pren,
7335 E talz baisars en cor[t] donatz
Val mout d'autres baisars privatz. »
Le reis a pres de lei comjat
E dis li : « Domna, per mon grat
Ja Guillems vengutz non sa fora,
7340 Quar ieu sai ben qu'en petit d'ora
Quant vos aures parlat ab lui
Aures oblidat qu'ieu sai fui ;
Tant vos aura cortes solas.
E non per quan a Dieu sias,
7345 Car ben vueil ques ab lui parles ;
E ben sai que salv o aures
Car als pros et als conoissens,
Si fai le vostre parlamens. »

Le reis s'en va, Guillems rema ;
7350 Flamenca tenc per mieg la ma
E mostral ga[n]ren de sa forsa,
Car amors e désirs l'anforsa.
Ot e Claris cais vergoinos
Dizon : « Domna, que farem nos ? »
7355 — « Aures estrena bon' e bella. »
Alis e Margarid' apella :
« Ana[tz], fai si, tost a ma caissa, vo
Et aportas mi cela faissa
On son li confanon vermeil ;
7360 Cist vueil que n'aian un pareil ;
E prec vos de vostra mals prendon. »
Pos qu'il o dis ben o entendon
Quar aissi lur det ucaison
Per que pogron ben a rason
7365 A lur guisa parlar ab ellas,
Car jes cavallier ab donzellas

En cor[t] non parlon ni solasson
Si troban domnas que lur plasson,
E laïnz ac ne plus de cent
7370 Que cascuna em pres entent
Et en domnei et en amor.
Guillems demandet ap paor :
« Ma douza res, mos cors que fai ? »
— » Amix, en luec del mieu estai,
7375 E, sol quel mieu ren non movas
Del luec del vostre, non cresas
Qu'ieu negun tems lo vostre mova.
E cist razons es assas nova
E par d'amor o de lauzenga
7380 Qu'en luec del mieu vostre cor tenga,
E vos lo mieu, per tal maneira
Ques eu en vos lo mieu sofiera
E vos lo vostre eissamen
Sufras en mi per fin talen;
7385 E de talen faim tal liam
Don nostres cors amdos liam.
E non cal temer que ja rompa, fol. 128
Sol qu'autre talenz nolz corrompa. »
Guillems respont : « Domna, si rom[p]
7390 De vos mos talens nis corromp
En alcun temps per negun autre,
Ja nom sia g[u]i[r]ens ni autre,
Quant obs mi sera, sanz Miquels;
E sia Cayms, vos Abels,
7395 S' ieu vueil que sia desliatz
Per tal quem fos totz le mons datz. »
— « Bels dous amix, donc respondes;
Lai ves Belmon c'ora annes
Vezer cella qu'es aitan bona
7400 Que tot lo pres del mon li dona ? »

7465 El a vestit un albergot
Desotz lo vermeill sobrecot;
Un coutel mes a la sentura
Ab prim taill' et ap ponchadura.
Non volc compagnons plus de .xxx.
7470 Sai e lai feiron gran tormenta
Homen e caval e carretas;
Dau[s]as e viuladura[s] bretas
Pogras auzir sai e lai tantas
Qu'esser cujaras inz e Nantas
7475 [On] hom las troba e las diz. vo
Ab lo senescal de Sanliz
A l'issir del trap s'encontret;
Gen l'acuilli el saludet,
E li dis : « Sener, on annas ? »
7480 — « Sener, tro al palais, sius plas. »
— « Irai ab vos. » — « Sener, vos no,
Car vos aves a faire pro
Ab mon senhor lo rei, so cre,
Et eu ai pro solaz ab me. »

7485 Nous penses pas ses lum anes
Guillems de Nivers, ni de pes,
Ans foron tut em palafres,
E .xx. brandos grans et espes,
Aitals com poc us hom portar,
7490 Fes davan si ades cremar;
De .xx. liuras era cascuns
Et avia y .x. flars o plus,
Qu'aitals los fai hom en son a[i]z.
Quan foron vengut el palais
7495 Ausiron brut que la meneron
Juglar e cil que laïnz eron,
Mais quant ill calon tut si callon

Que ren non danson ni non ballon,
Ans dison : « Ben sia vengutz
7500 Le pros el rix el mentagutz,
E cel per cui le monz s'alegra !
Quar tos tems es sa car'alegra,
Sa mas larga et aondosa
Et a ben donar volontosa. fol. 130
7505 Ben aial dona que l'acuell
Tan que josta leis si despuell ! »

Le coms daus surra s'era mes
Ab Flamenca per cosines,
Mais cant el vi Guillem venir,
7510 « Domna, fai cil, ben deu giquir
A tan pros cavallier mon luec. »
Em pes levet, e quais per juec
El dis : « Sener, en dreg d'amor
Vos farai ara gran honor,
7515 Quar ma cosinaus laissarai
E josta leis vos asseirai,
E pregar l'ai, sil plas, de vos. »
— « Sener, merces, » Guillems respos,
Que vau[s] si dons ades s'en venc ;
7520 Mais ill per pagada s'en tenc
Quan l'ac pres per la man dese,
Ans lo tiret mout gent vas se
E tant adaut lo fes baissar
Que a ssa guisal poc baisar.
7525 E ja nons meravil negus
S'en tal bruda c'om leva, l'us
L'autre gira e l'autres baissa,
E l'us son luec a l'autre laissa,
Tota domna qu'es eissernida,
7530 Pos amors e cors l'en envida,

Baisa son amic una ves,
Quar ben o pot far e bel l'es.
E domnas an gran majoria vo
En tals affars, car mais poiria
7535 Una domna faire plazers,
Cant amors lo dis e volers,
En pauc d'ora que non faria
Us cavalliers en tot [un] dia.
E dirai vos don so ave :
7540 Tota bona dona sab be
Que ja sos amics nos moura
[N]i sa boca non fugira
C'ora ques ill baisar lo vueilla,
Mais homs ha paor qu'il si dueilla
7545 De josta lui, e que fugissa
S'el la vol baisar, os gandissa
Sa boca o [so] teng'a mal.
E per so plus en tal art val
Una domna que mil baron ;
7550 So dis Ovidis qu'en saup pron.

Ben fol palais enluminatz,
Quar de las donas venc clardatz
Que monstreron tota lur cara;
Mais la plus bella e la plus clara
7555 Fon de Flamenca que sezia
Josta Guillem, e non sabia
De qual guisa d'aquis mogues
Et en sa cambra l'en meses
Ab sol Oto et ab Clari.
7560 E mentre qu'estavon aissi
Non saupron motz qu'En Archimbautz fol. 121
Intret, e non fon grans l'esclaus,
Ans s'en intret aissi suau

Ques intrar hom nol ve ni l'au ;
7565 E fes o tot per cortesia
Qu'e nulla guisa non volia
Que tota li cortz si leves
C'ora que vengues o annes.
Anc negus hom adonc nos moc
7570 Per lui, ni faire non o poc,
Mais ben viron quan fon intratz.
Dreg vas Guillem s'en es anatz,
E quan Guillems cujet levar
Sus em pes, el li vai pausar
7575 Sus el ginoil la destra man ;
Mais tan suavet e tan plan
La i pauset, ques hanc non senti
L'ausbergot que desot tenti.
Sobrelz [ginoils] l'autre pauset
7580 De Flamenca, e pueis estet
Aclis vas el, si con hom fai,
E dis : « Domna, novas vos sai :
Le coms de Bar, vostre cosiz,
E sos fraires don Raolis
7585 Seran cavallier al mati,
Et autres .x. vostre cosi ;
Ques al mati sai quels veires
. . . . . .»
— « Segner, fai ss'il, pron lur puesc d[a]r
De joias, mais non sai triar
7590 Las quals a qual d'elz si conveina. » vo
— « Dona, per Dieu ! si far o deina,
Mos sener Guillems qu'ez aissi
Et Ot e Claris atressi
Vos en poiran ben conseillar,
7595 Car il sabon tut lur affar. »
— « Bel segner, doncas pregas los

Qu'en las cambras vengan ab nos. »
Guillems li dis : « Domna, non qual
C'om mi pregue d'aisso ni d'al,
7600 Quar per vos e per mon seinor
Faria ben affar major
Que cest non es, sol conogues
Ques a lui et a vos plagues. »
En la cambra s'en son intrat ;
7605 En un bel tapit lonc e lat
Flamenca fes avan pausar
De joias qu'en puesca donar
A mil cavalliers, aitan larc
Que d'unquec valguesson .I. marc,
7610 Et aquel fos de bon aur fi.
E quant En Archimbautz las vi
El dis : « Domna, massa n'aves !
Engas las aissi cous voles,
Qu'ieu m'en vauc a l'ostal del rei ;
7615 Vos est tres et aquist son trei
Et entre vos acordas vos
Consi partas vostres cordos. »
A Guillem dis : « Nous o tengatz,
Seiner, a mal car ben viatz fol. 132
7620 Aissi a vos retornarai. »
Ab aquest mot et el s'en vai.
Cant de la cambra fon issitz
Guillems non estet ges marritz
Quals de las joias degues penre ;
7625 Josta se ac bel cors e tenre,
Blanc e delgat et escafit,
Don nol cal temer que ja crit
Ni contradiga son talan
Ni vueilla que ja rel deman,
7630 Mais que so prenda el meseis.

Tot bellamen vau[s] si l'estreis
Et anc d'aqui nos moc nis tolc
Tro qu'en ac fag tot zo que volc.
Amors e desirs feiron garda,
7635 E Margarida que l'uis garda.
Ab Clari son coral amic
Qu'en la garda nom pren destric,
Ans an tut tres assas baisat,
Tengut estreg e manejat;
7640 Et al re sis feiron ben leu,
De qu'ieu a dir cocha non leu;
Mais tant y feiron a lur guisa
. . . . . .
. . . . . .
Ara vejas can fort enansa
Amors lai on vol enansar!
7645 Mais zo laissem aras estar;
De la cambra gausent issiron, vo
Cil del palais em pes salliron
E penssa quex consi l'acueilla.
Ja mais nos rancure nis doill[a]
7650 Per amor negus cavalliers,
Ni laisse per folz lauzengiers
Que non sia cortes e pros,
E, quant luecs er, ben amoros!

Guillems s'en eis, e tut ab el,
7655 Mais hanc non ac cella ni cel
Ques el avan non saludes
Que l'uis de la sala passes.
Flamenca remas jausionda,
Vejaire l'es que ben aonda
7660 A son amic zo qu'ar a fag.
Anc mais dona tan ric assag

Non auset empenre, som cug,
Qu'en plena cort, on ren non fug
Ad oill, a man ni ad aureilla,
7665 Ab son amic baisan cosseilla
E, vezent tostz, lo cog ab se,
Que negus homs non conois re.

Al matin foron adobat
Cil ric home ques an donat
7670 A Guillem aitan gran deleg,
Quar N'Archimbautz lo mes el lieg
On ab sa domna poc jasser
Aissi cos fes a som plazer;
Mais le caitius non s'en garava
7675 Car el sacramen si fizava, fol. 132
El sophisme non entendia
Que Flamenca mes y avia.
Baboins es e folz e nescis,
S'era plus savis que Boecis,
7680 Maritz que son despendre cuja
Que mullier ad amic estuja.

Lo ben mati, quan le soleills
Qua[is] vergoinos parec vermeilz,
Apres lo sein de las matinas
7685 Ausiras trombas et bozinas,
Grailles et corns, cembolz, tabors
E flaütz, non ges de pastors
Mai [de] cels que la mouta sonon
Delz torneis el volontat donon
7690 A cavalliers et a cavals
D'anar de galobs e de sals.
El trebolocis non fon paux,

Car l'us fon clars, l'autres fon raux
Dels sonals quel caval porteron
7695 C'ades corregron e passeron
L'us de galop, l'autre [de] cors.
Mala si vi erba el flors !
Quar tot es trissat e baït ;
E veus lo tornei establit.

7700 En los cadafals s'en montet
Le reis el baron plus de .VII.
E Flamenca e sas douzellas
E mout d'autras donas ab ellas ;
El baron que desus esteron vo
7705 Ades dels cavallers monstreron
Los seignals e las destriansas
D'escutz e d'elmes e de lansas.

Flamenca s'es dese vanada
Que sa marga sera donada
7710 A cel que prumiers jostara
E cavallier derocara,
Ges non ac ben lo mot complit
Que tut ensems levon un crit
E dison ques ades la parca
7715 Del braz, quel comte de la Marca
A Guillems de Nevers ferit
E derochat e desconfit,
Levat del camp e retengut
Son cavall neis e son escut.

7720 Quan Guillems ac lo comte pres
Daus totas part vengron borzes
Quel volon de sa man levar,

Quar mout i eujon manlevar
Mas el lur dis : « Non vueil quem don
7725 Le coms neguna resemson,
Mas aitant mi fara sil plai
Quar a cel portal on estai
Mi donz, de part mi s'en ira
Et a leis per pres si rendra. »
7730 Las armas el caval li ren,
El coms es montatz mantenen,
La preissa part e romp e trenca
E vai ss'en tot dreh vas Flamenca ;
Davant leis venc de ginollos fol. 134
7735 E man[s] jonchas coma prisos,
E dis li : « Domna, sai m'envia
Cel qu'es flos de cavallaria,
E vol per pres a vos mi renda ;
Mais ieu ai gran ces e gran renda,
7740 E si voles de mon aver
D'aquel poires assaz aver ;
E sim solves de ma preison
Aures ne, si puesc, guisardon. »
Flamenca dis : « Sener, be[m] plaz
7745 Que de preison quitis siaz,
E cel queus pres n'aia bon grat
Quar vol[c] qu'ieus aia desliurat ;
Mais aitan, sius plas, mi fares
Que cesta margal portares
7750 Per seingnal de bon'aventura
A cel cui fis jois assegura ;
Car huei mati, atressi tost
Con fui aissi sobr'esta post
E puec vezer tot lo tornei,
7755 Auzen de mon seinor lo rei
Eu dis que la marga daria

A cel que prumiers jostaria
Per tal ques autrem desroques ;
E pos Dieus volc qu'ieu m'en vanes
7760 Et ara vol tam prohoms l'aia
Non es mais res que tan mi plaia. »

— « Domna, sius plas, vostre message
Formirai eu de bon coraje ; vo
E tan vos puesc en dreg me dir
7765 Que nom lais Deus d'aissi partir
Ni venir lai on estar sueill
S'ieu mais casugz esser non vueill
Que s'ieu agues derocat lui,
Per so quar tramesses vos sui ! »

7770 La marga pren, vai ss'en ab ella,
E non es domna ni donzella
Tant adaut la saupes plegar.
Ben cuja Guillems alegrar,
A lui s'en venc, saluda lo :
7775 — « Sener, fai c'el, un cortes do
De part mi donz aissius aport,
Ques uei m'a de preison estort.
Aicesta margaus a tramessa
Cella que mais ren ben non pessa,
7780 E manda vos ques huei mati,
Dese quel torneis si basti,
Ausent del rei ill si vanet,
Ques hanc d'ome non s'en garet,
Que la dones en dreg d'amor
7785 A tot lo prumier jostador
Ques autr'auria derochat.
E quar Deus l'a tal plazer dat
Que vol sias huei le prumiers

Per cui es casutz cavalliers,
7790 Ha en son cor gran alegransa
Don cesta marga es fermansa. »

Guillems pren la marga corren,
Desplega la cortesamen, fol. 135
Dedins l'escut la fes pausar
7795 Et ab latons d'argen sesmar
Ques hanc non paret per defor
Mais sol un petit sobre l'or;
Per tal o fes que la pogues
Vezer qual ora ques volgues.

7800 Bels segner Dieus! ira tan ben
Jamais ad home! non o cre;
Et a cui deu tan ben anar
Con a cel que nom puec trobar
Anc ab si don bisten ni failla?
7805 E res non es ques aitan vailla,
Quar tota benanansa passa
Amors de domna que nos lassa
De far plaser e non bauseia
Som bon amic, c'ora queil veia.
7810 Mais si com bona domna es
De tot lo mon le meillers [r]es
Li plus douzell'el plus grazida,
Aissi la mal' el decausida
Es la piejers el plus amara,
7815 Plus enujosa e plus avara.
E cil que n'an tastat o sabon,
Quant pauc enanson et acabon!
De mala domna sai eu tan
Que ren non pensa mai engan,
7820 E tot jorn troba ucaison

Consi puesca dire de non ;
Aicist' es mala e noada vo
E per ren non er aplanada
Entro ques hom non aia cura
7825 Del[s] noz ni de l'aplanadura ;
Quar si non dis hoc de prumier
Quant hom li demanda nil quier
Ja pois sos hocs luec non aura
Quant hom ren noil demandara.
7830 E cil qui es joves no i eira,
Ja veilla non sia, o quiera,
Quar de nulla ren non valc mieilz
De son jovens ni de sos vieilz.
Mais d'aitan sui eu ben devis,
7835 Si beutatz fos com aurs o vis
Que cascun an si meillures,
Ja per afan c'om ne dures
Ab domna mercen non trobera,
Qu'en totas guisas li plus fera
7840 Vol c'om la serva e la blanda ;
E qui neguna reil demanda
Fai ss'ergueillosa et esquiva,
Consi nos pensa, li caitiva,
Quan petit li dura sos brieus !
7845 Ja fail plus tost que non fai nieus
De pluja qu'es plus rabiners
De cel ques es acostumiers
De corre que de fon a cap.
Araus cujares que per gap
7850 O diga, e dic o daveras,
Que ren non valon tals esperas fol. 136
De domna que fan trop languir,
E nom pessa mais de non dir
E de mantener cel usage

7855 Ques a pres en son fol corage,
Car tal malesa com hom uesa
A granz penas pueis la desuesa;
E si con Oracis retrais,
Que non parlet jes per esquais,
7860 Ges ola leu perdre non deu
La sabor don primas s'enbeu;
Et en vaissell, qui nol te net,
Aigrezira qui ren no i met.
Ja Guillems non qual esmagar
7865 Per ren queil deia si dons far
Car il li vol dir e far tot
Aisso quel plaz al primier mot.

Ab lo comte de Lovanic
C'om appellava Gontaric
7870 Anet jostar le coms Amfos,
Le miellers coms ques uncas fos;
De cel de Tolosa o dic.
Amdui foron [bon] cavallier.
Tals colps si donon pelz escutz
7875 Que totz los an fragz e romputz;
Trencon senglas, trencon peitral,
A terra van amdui egal;
Al rellevar cavallier brocon,
Turton e feron e derocon,
7880 Franhon astas, franhon arson,
Cason massas, cason baston. vo
Las espazas al los elms coton,
Cellas oscan e cil encloton.
Hom non vi mais tal avalot,
7885 Quascus y fer al mais que pot,
Cascus vol mostrar com es pros;
Mais abanz que partit si fos

Guillems de Nivers, demostret
De cal guisa l'obras menet,
7890 Quar .xvi. cavalz de Castella,
Que non fo meinz ni fres ni cella,
I gazanet ab lu[r] segnors
Ques eran vengut per socors
Del comte valent de Tholsa,
7895 Mais il son pres et ill s'en va.
Gaufre de Blaia era l'uns
Quas anc non cavalguet jejus,
L'autre fon Arnautz de Benvila
Ques anc non volc manjar d'anguila,
7900 L'autre fon Uc de Rosin[ell]a,
L'autre foron tut a Castella
Ric home e de gran poder.
Guillems lur dis : « Voles saber,
Segnors, consi escapares ? »
7905 — « Segner, hoc ben. » — « Don vos n'ires
Dreit a mi donz, a cel portal
On vezes la seina reial ;
A leis vos rendres de par me
Et il solvera vos, so cre. »
7910 — « Sener, merces, ben o farem,
De part vos a lei nos rendrem. »
Los cavals lur tent e l'arnes fol 157
Que non fon meinz neguna res.

Ab tant s'en van dreg a la porta
7915 On Flamenca ri e deporta
Ab lo rei et ab sos barons,
E dizon quel torneis es bons.
Quan davan leis foron vengut
Da part Guillem li son rendut
7920 E dizon : « Douza domna bona

Que de beutat portas corona,
A cui pres e valors s'aclina
Car est de totz bos aips reïna,
Guillems de Nivers le cortes,
7925 Que totz essems nos a huei pres,
Nos tramet a vos per present
Per far tot vostre mandamen. »
Flamenca ris e dis al rei :
« Seiner, ben ai salva, so crei
7930 La marga qu'ieu del braz parti
Per tan baron con vei aissi. »
Apres dis : « Senhor cavallier,
Vostra preisons non m'a mestier,
Ans vueil que sias tut deslivre ;
7935 Et a celui queus pres vos livre,
Et a lui ne rendes merces,
Car el vos solv' et el vos pres. »

Ab tant prenon de leis comjat
E van s'en a Guillem el prat.
7940 Rendunt li de part lui salut,
Per cui jois e pres l'es cregutz.

En Archimbautz vai per cambon
E quan poc jostar saup li bon.
Trobatz s'es ab lo don d'Andusa
7945 Que sa josta pas non refuza,
Ans si feron per tal vertut
Que tre[n]cat foron lur escut
E lur ausberc fort desmaillat ;
Mais per tant non son derocat.

7950 Le coms de San Paul vai per renc,
E non sap mot tro vaus lui venc

Aitan quan sos cavalz randona
En Aimeric duc de Narbona ;
Tal colp si van dese ferir
7955 Que negus dams nom poc sufrir
Entro a terra non vengues.
A cascun sos cavalz mortz es
Car pieg e pieg tan dreg turteron
C'ambedui los cors si creberon.
7960 Daus ambas partz cavallier poino
. . . . . .
Consi puescan tal causa faire
C'om lur deia tostems retraire
En gran laus et en gran proesa.
Cascuna part los sieus esdreisa ;
7965 Cil cobron cavals e destriers.
Anc hom non vi tans cavalliers
Aissi ferir menudamen,
Que us colps autre non aten.
Quan foron ben revolopit
7970 Et assaz massat e ferit
Ill si son partit per [jost]ar, fol. 138
Car mielz podon jostan monstrar
Consi cavalgon ben e dreg
E con son lur caval adreg.

7975 Ab En Guillem de Reortier
Jostet Garis de Monpeslier,
Mais non saup tan le bergoinos
Que non vougues totz los arsos,
Et a terra non l'estendes.
7980 Anc non trobet qui l'en leves,
Mais cascuna part l'escarni,
Quar majers fon de Costanti,
E cel que feri era paucs ;

Mais ges non fon adonc tan raucs
7985 Que non disses en auta voz :
« Segner, voles ren mais de soz. »

Ab lo vescomte de Torena
Jostet Gautiers le coms de Brena,
E feiron mout corteza josta.
7990 L'us a l'autre l'escut ajosta
Al bras, el bras join al costat;
El fer son tost d'outra passat
Per mieg l'escut e per lo bratz;
Mais ja non lur o conogratz
7995 Car tant eran pres e valent
Ques hanc negus non fes parvent
C'om l'agues ferit ni tochat,
E sis foron tan fort nafrat
Que pueissas armas non porteron
8000 D'u mes, ni plus non tornejeron.

Ab lo pros comte de Rodes
Jostet le coms delz Campagnes.
Cascus era cavallier bos,
E deros colps meravillos;
8005 Regnas, senglas, peitrals e sellas,
El sobrefais ab grans finellas.
E l'estreup, [qu']eron bon e nou,
Frais tot, e negus dams nos mou
D'aqui on ses, mais en estan
8010 Vai en terra, e tenc davan
Lo pieg son escut e sa lansa;
E fes tot atertal semblansa
Con si volgues a pe jostar.
Desempre fes le reis cridar :
8015 « Baron, baron, non sia plus!

Oimais non i joste negus,
Quar ben avem tal josta vista,
Que si l'agues hom a pom quista
Non la pogran mielz dir ni far. »
8020 Adoncs viras cavals menar
E cavalliers pres ad ostals.
Mais a celz n'estes ben, sivals,
Ques ac pres Guillems de Nivers,
Car hanc non fon en ceps n'en fers
8025 Ni lur cal fermansa donar,
Ans foron sout per saludar
Cella cui pres e valors guida.
Mant'enseinna e manta crida.
Sonon joglar e cornador; fol. 159
8030 Li baron dison antre lor
Apres disnar davan lo rei
Ques anc mais non viron tornei
On estavan bon feridor,
« Mais sobre totz porta la flor
8035 Cil c'ui matin o comenset
A cui mi dons sa marga det. »

Entorn vespras quel solcilz baissa
Sel cui amors pausar non laissa
Al palais va[i] si dons vezer,
8040 Qu'estiers non poc fin joi aver.
Gen fon per si donz acuillitz,
E per leis fon a leis grasitz
Le dons de la marga polprina.
L'us de l'autre mout trop s'aizina
8045 Per far saborosos plazers,
Si con es baisars e teners
De mas e d'al re sobre drap;
Mais so es pro, car cascus sap

Que l'uns a l'autre ben faria,
8050 Si luecs era, tot quan volria.

Al tornei vengron l'endema;
Le reis tenc Flamenca pel ma
E monton s'en en la bestresca.
Cil del torneis movon lur tresca
8055 Per mieg lo prat gran et espessa,
Picompan ni balz d'abadessa
Non val un as per soven volver.
Mout ne viras penre e solver
Plus menut c'om non pot neis dir
8060 Caser e levar e ferir.

Le vescomtes de Melaü
Que sec en un gran destrier bru
Pres lo senor de Cardillac;
Et anc negun baron non ac
8065 Que fort non s'en meravilles,
Car le vescoms fon ben .II. pes
Majer que l'autre e plus fortz;
Mais aitals es agurs e sortz
De prodome et aventura
8070 Ques aitan con l'estrais natura
E de forsa e de grandesa
Li rent en sens e em proesa,
E ja defors non er mendics
Qui de bos aips es dedins rix,
8075 El repropiers dis : Sit masautas
Non es tot em pelz ni en gautas;
Quar tals es grans que non es pros,
E tals es paucs qu'es vigoros.

Le coms de Flandris vai poinent,
8080 Per miei lo camp isnellament

Troban Jaufre de Laisina
Que vaus lui venc corrent lo pla.
Tals colps si donon per las targas
Pessas ne fan longas e largas,
8085 Trencon perpoinz, ausbercs desmaillon,
Prop de lur carns lur draps si tallon
E per pauc a terra non venon
. . . . . .
. . . . . .

NOTES.

22. Raynouard *Q. si f;* — *si* n'est pas dans le ms. et fausse le vers.

27. *Pero*, — ms. *Mais pero.*

65. *comte Gui*, — ms. *comtes Guis.*

80. *En querr*[*e*], — ms. *enquerra.*

81. Je restitue [*nos*] pour la mesure, car *dimenegue*, est de trois syllabes, comme le montrent les vers 178, 248, etc.

101. *coms*, — ms. *comtes.*

116. *co*[*m*] *ma*, — ms. *coma* ; une seule *m* sert pour les deux mots. Le copiste de *Flamenca* fait souvent cette économie ; voyez des cas semblables aux vers 311, 563, 591, 1000, 1142-3, etc. Cet usage n'est pas spécial à notre ms., cf. *Hugues Capet*, note sur le v. 7 de la p. 129, et Guiraut Riquier, pièce 76, v. 107, dans Mahn, *Werke d. Troub.* IV, 146.

120. *vostres*, — Raynouard *nostres*, ce qui va moins bien au sens, et d'ailleurs le ms. porte plutôt un *u* qu'un *n*.

121. *Es*, — Raynouard *Et;* la forme *es* donnée par le ms. est très fréquente dans certains textes et notamment dans le *Breviari d'amor*. Raynouard imprime aussi (vers 242 et passim) *que* au lieu de *ques.*

137. *prumiers*, — ms. *prumeirs*, forme que je corrige à cause de la rime, mais que je laisse subsister dans *deneir* 383, *destreir* 417, *milleir* 493, etc. qui ne sont pas dans le même cas.

144. *aparella* (lisez *aparell*[*a*]), — ms. *aparellon.*

153. *E per totz*, — Raynouard lit à tort *E pros e.*

157. *amoros*, — ms. *amorosos*, faute qui se reproduit encore aux vers 6188, 7052 et 7058.

164. *Sufr'el* (l. *Sufr'[e]l*), — ms. *sufril.*

166. *a[g]ues*, — ms. *aques*, la substitution de la forte à la douce se représente plusieurs fois dans le ms. de Flamenca : *esclai* 56, *aquesson* 4511, *encanar* 4291, etc.; il y en a aussi quelques exemples dans le ms. de *Girart de Rossilho* conservé à Paris (*Quaroina* pour *Guaroina* v. 3, etc.).

172. *agues* (l. *a[g]ues*), — ms. *aques*; voy. la note précédente.

184. *P[e]ntecosta*, — ms. *Pantecosta.*

187. Je restitue *mais* pour la mesure, néanmoins le vers est encore très-douteux parce qu'il n'est guère probable qu'on puisse faire la diérèse de *fera.*

195. *vavassors*, — ms. *valvassors.*

202. *[t]raps*, — ms. *draps.*

213. *paraulas*, — ms. *pauraulas.*

266. *a Flamenca*, — ms. *afflamenca.*

271. *Sener*, [*si*], — ms. *Sener* répété.

296. *que l'agues*, — ms. *que la pogues.*

300. Raynouard omet *ren*, suppression inutile parce que *no i* compte pour une seule syllabe.

307. Au lieu de *Que*, il faudrait peut-être *Ni.*

328. *nos*, — ms. *non si.*

366. *Ame[ne]*, — ms. *ame*; j'ai conservé, peut-être à tort, une correction déjà faite par Raynouard.

372. Raynouard lit à tort *envia*, et au v. 371 *Beiria.* La forme *enviu* est à remarquer ; ici elle pourrait être amenée par la rime, mais aux vers 871 et 3362 on trouve *siu* pour *sia* ; vv. 1315 et 6428, *estiu* pour *estia*, et v. 6437, *amariu* pour *amaria* en des cas où cette explication n'est point valable.

411. ms. *Entorn l calendor ;* voy. un cas analogue, v. 4431.

432. *E mil*, — ms. *El mil.*

434. *rei*, — ms. *reis.*

458. *Am*, — leçon douteuse, le ms. semble porter *Anc.*

515. *posca ni manjar deia* (l. *manjar posca ni deia*), — ms. *posca ni deia manjar.*

532. *Mais non*, — ms. *M. anc n.* Il eût peut-être été meilleur de corriger *M. anc no i.*

535. *beutat*, — ms. *beutaul*. On a vu quelque chose d'analogue au v. 213.

540. *bellazers*, — Raynouard lit à tort *bellazors*.

593. *cel*, — ms. *cels*.

646. *Dalidan*, — Raynouard *Dalida'l*.

680. *Duret*, — c'est la lecture de Raynouard ; elle n'est pas absolument certaine ; on pourrait lire peut-être *druet*, ou *diuet* ?

723. *faill*[i]*ron*, — ms. *failloron*.

742. *cufet*, — Raynouard *anet*.

753. *an*, — ms. *aun* ; cf. la note sur le v. 535.

758. La mesure serait plus régulière si on retranchait *tul*.

802 et 809. *manega* n'a que deux syllabes, comme *marga* ou *marcha*, v. 798 ; c'est comme pour *dimenegue*, voy. la note sur le v. 81.

808. *se cors*, — la forme correcte serait *soe cors*, locution assez fréquente ; ainsi dans *Jaufre* p. 52, col. 1 :

Perquem ditz mon cor em conorta.

947. *El*, — peut-être doit-on corriger [*D*]*el*.

992. [*on*]*or*, — ms. *amor*, répétition fautive du mot qui termine le vers précédent.

1027. *non*, — ms *nom* ; le dernier jambage de l'*m* est pointé en dessous, ce qui en indique la suppression. Dans ce texte, la négation n'est ordinairement écrite *nom* que devant les lettres *p*. et *b*.

1035. *Ar avem* [*nos*] *mollier*, — on pourrait encore restituer : *Ar*[*as*] *avem mollier*.

1045. *soen defora*, — Raynouard, à tort, *soen vai defora*.

1046. *atora*, — le ms. porte plutôt *acora*, leçon qui acquiert une certaine probabilité à cause de l'infinitif *acorar* qui se rencontre au v. 6613 ; Raynouard lit *adora*, ce qui est une correction très-hasardée.

1073. *bom*, (l. *bo*[*m*]), — ms. *bon*.

1095. *menon l'an*, — *menar l'an* serait une leçon meilleure.

1121. *dire*, — ms. *diere*.

1133. *gens*, — il y a plutôt dans le ms. *geus*, qui serait pour *ja us*, contraction de *ja vos*.

1135. *En somenso*, — ms. *Enso menso ;* il est évident que le scribe a copié sans comprendre. Je pense que la bonne leçon est *en sospeisso*.

1138. *Greu*, — ms. *Greus*. Pour le reste du vers voy. l'errata.

1159. *trobaran*, — il y a plutôt *trobarau;* cf. la note sur le v. 6902.

1163. *Que la deu gardar et aver*, — ms. *s'aquel no q. l. d. g. e. a.;* les mots *gardar et* sont en partie grattés, erreur du copiste ou d'un lecteur qui a bien vu que le vers était trop long, mais n'a pas compris que la suppression devait tomber sur les premiers mots, simple répétition de la fin du vers précédent.

1193. *fossan*, — La rime serait meilleure si l'on corrigeait *foss*[*o*]*n*, comme au v. 7172.

1221. [*Q*]*uan*, — ms. *Duan*.

1226. *for*[*s*], — ms. *fort*.

1232. Ce vers paraît corrompu, mais je n'en vois pas la restitution.

1243. Vers faux ; la restitution est peut-être [*que*] *g. e.*

1244. *Avas o*, — leçon douteuse, ms. *Aua so*.

1256. *ast*, — leçon très-douteuse ; il y a plus probablement *cist*.

1280. *nien*, — on pourrait lire également *men*.

1320. *non* (l. *no*[*n*]), — ms. *nom*.

1330. *scolla*, — il semble que le ms. porte *stolla ;* ce pourrait être alors le subj. prés. de *estolre*, voy. *Lex. rom.* V. 370.

1336. *luecs*, — ms. *luescs*. On trouve de même dans ce ms. *risc* pour *rics*, *tost* pour *tots*, *adonsc* pour *adoncs*, etc.

1361. *essaradas*, — ms. *enessaradas*.

1362. *esse*[*rni*]*das*, — ms. *essedas*.

1372. *bevion* (l. *bevi*[*on*], — ms. *beviu*

1374. [*re*]*freitor*. — ms. *freitor*. Raynouard s'est fondé sur cet unique exemple pour admettre *freitor* dans son Lexique roman (VI, 23); mais le vers étant trop court d'une syllabe, il faut évidemment restituer [*re*]*freitor*.

1376. Raynouard citant ce vers (*Lex. rom.* VI, 23) lit à tort *obr'* au lieu de *obs*.

1378. *Qua[is]* — ms *quar*.

1381. *la cosina*, — ms. *la cosinas*, et primitivement *las* dont l'*s* a été grattée.

1384. *la*, — ms. *las*.

1403. *L'autr'appellet hom M.* (l. *L'autr'[ap]pellet [hom]*), — ms. *L'autre pellet M.*

1409. *angoiss[a] e*, — ms. *angoisse*.

1421-2. Il est certain que la rime *joc-luec* n'est pas très satisfaisante. Rien ne serait plus aisé que de corriger *joc-loc*, ou *juec-luec*, mais je ne vois aucune raison décisive en faveur de l'un plutôt qu'en faveur de l'autre, ce qui est un premier embarras; de plus, la même rime se représente plus loin (6477-8), il est donc à croire qu'elle n'avait rien de bien choquant.

1431. [*ill*], — ms. *es*.

1433. *me[n]to*, — leçon douteuse, le ms. semble porter *meco* ou *mero*.

1435. *sa[s]*, — ms. *sau*.

1494. *er[a]*, — ms. *ero* leçon que j'aurais dû conserver parce que *Uns* est en réalité au pluriel, ainsi que le montre *eran*, v. 1497.

1510. *nis* [*de*]*vesca*, — ms. *ni si vesca*.

1515. *uis*, — ms. *uins*.

1531. *esta[t]*, — ms. *estar*.

1550. *sas... sas*, il faudrait *las*, cf. un cas analogue v. 3147 et 3554.

1616. *Atlas* rime avec *espallas*, ce qui indique que le dernier de ces mots doit être corrigé en *espatlas*. On remarquera aussi qu'*Atlas* conserve, comme en latin, l'accent sur la première, ce qui déjà au XIIe siècle était rare; voy. Gaston Paris, *Essai sur le rôle de l'accent latin*, p. 22-3.

1635. Ce vers paraît trop court; on pourrait restituer : *Englies saup* [*el*].

1648. *XVII*, — prononcez comme s'il y avait *X e VII*; de même v. 3012 *XVIII*, pron. *X e VIII*.

1665. *s'[u]s*, — ms. *sos* qui semble une répétition fautive du *sos* qui commence le v. 1664.

1675. [*Ben*], — ms. *Per*.

1696. Vers qui se retrouve mot pour mot dans l'*Erec et Enide* de Chrestien de Troies, v. 2218 de l'édition de

Bekker (Haupt, *Zeitschrift f. deutsches alterthum*, X, 430):

Chevaliers prent, chevax gaaigne.

La même idée est encore exprimée dans *Flamenca* au v. 7014.

1730. Ce vers est trop court, il serait peut-être régulier si on lisait *ferial* au lieu de *feiral*, mais comme il renferme une allusion obscure qui ne me permet point d'en démêler le sens, je ne hasarde aucune restitution.

1745. *di*[*c*], — ms. *dir*.

1754 *Dan*, — le sens serait plus net avec *Dar*.

1760. *Per*, — ms. *O per*.

1764. *fo*[*s*], — ms. *fora*,

1770. [*lo*], — ms. *per*.

1808. Après ce vers il manque un feuillet dans le ms.

1940. Ce vers commence par *Domna*, que je supprime.

1945. *estuiat*, — le ms. porte bien nettement *estiuat*; c'est de même qu'on trouve fréquemment dans le ms. de *Girart de Rossilho* conservé à Paris (Bibl. Imp. fr. 2180) *lhiu* pour *lhui*.

2020. *siu*, — on a déjà vu dans ce texte *siu* pour *sia* (Voy. la note sur le v. 372), mais ici *siu* serait pour *sian*.

2029. *Val non* ne présente pas un sens bien net, faut-il corriger *valgron*?

2040. *mollet*, — ms. *mol* suivi d'un point.

2061. *proverbi*, — ms. *puerbi*, le *p* est barré, on pourrait donc lire *porverbi*.

2066. *no*[*m*], — ms. *non* en toutes lettres.

2122. *chauesc'os uinozol*, — c'est la leçon du ms; évidemment le copiste n'a rien compris au vers qu'il transcrivait; la bonne leçon devait être: *chavesc'o un nozol*.

2126. *leva e*, — ms. *levœ*, de même 2181 *carœl*, pour *cara el*.

2139. *la*[*i*], — ms. *lam*; le copiste a écrit par anticipation un mot qui ne devait paraître qu'au vers d'après. Cette faute est très-fréquente; elle a reproduit encore v. 3100, 3163, 3611, 3890, etc.

2144. *color*, — ms. *colors*, avec un point sous l'*s*.

2224. Il faut élider le *a* de *porta*, ce qui n'est point

ordinaire dans ce texte ; aussi serait-il possible que le *Be*, qui commence le vers fût surabondant.

2232. *l*[*ai*], — ms. *lo*.

2239. *adonc*, — ms. *adoncas*.

2360 *rossinol*, — ms. *rossinols*.

2374. *be*[*s*], — ms. *ben*.

2384. *e servir*, — ms. *et asservir*.

2391. *ve*, répété dans le ms.

2573. *no*[*n*] *s*[*i*], — ms. *nos* ; cf. une correction analogue v. 6077 ; c'est l'inverse de ce qui a été fait au v. 328.

2581. Peut-être conviendrait-il de faire passer *libre* avant *pogues*.

2584. *aqui ni calendier*, — ms. *ni calendier aqui*.

2594. [*de*]*josta*, ms. *josta* ; on pourrait encore corriger ce vers ainsi : *S*[*os*] *ostes que josta*.

2720. *Li* semble une mauvaise leçon, *Ai* vaudrait mieux.

2750. *auzis* se trouvant déjà au vers précédent, sa répétition doit être une erreur du copiste ; on pourrait le remplacer par *vezes*.

2753. *ferra*, — ms. *ferira*.

2869. *si o* doit être prononcé *s'o*.

2871. *vese*[*tz*], — ms. *veser*.

2931. *tost* est sans doute ici pour *tots*, comme *risc* pour *rics*, *luesc* pour *luecs*, cf. la note sur le vers 1336.

2937. *a l'una*, — Raynouard lit à tort *alcuna*.

2958. *ais*[*i*], ms. *ai sa* ; on pourrait aussi corriger : *en sai*, — *faitz vos en sai* mettez-vous çà, c'est-à-dire près de moi, comme v. 3253 : *faitz vos en lai*, mettez-vous là, éloignez-vous.

2968. *pa*[*n*]*taisan*, — ms. *paitaisan*.

3021-2. *ora* ... *abora*, — il y aurait peut-être lieu de corriger *ora*[*s*] ... *abora*[*s*].

3031. *querer*, — *querez* vaudrait mieux, voy. v. 2871 un cas analogue.

3043. *Quan*, — *Quar* vaudrait mieux.

3078. *cibel*, peut-être *si bel* ; dans ce ms. le *c* et l'*s* sont souvent mis l'un pour l'autre.

3080. *Ben*, il faut entendre *ben* au sens de *ben ne* (bien en), ou lui substituer *be i*.

3089. Au lieu de *mout*, le sens paraît demander *mais*.

3100. [*minor*], — ms. *major*.

3110. Ce vers est trop court.

3124. Il suffit, pour rendre à ce vers sa juste mesure, de supprimer la dernière lettre de *salmi*.

3147. [*l*]*a*, — ms. *sa*.

3163. [*Nicolaus*], — ms. *Guill*.

3186. Prononcez *li ac* d'une syllabe comme *si o* au v. 2869.

3228. Ce vers est trop long d'une syllabe, je crois qu'il faut substituer *horas* à *orazos*, en conformité avec le v. 4368.

3249. *l'amene*, — Raynouard *lo mene*.

3254. *mon*, — Raynouard *mos*.

3278. Ms. *E g. m. de s.*,—*de* fausse le vers, car il n'est guère possible que *sains* soit monosyllabe.

3294. Ms. *L. c. r. sener m.*

3344. *c'om a*, — ms. *cóna*.

3362. Cf. la note du v. 372.

3403. [*j*]*a*, — ms. *sa*.

3455. *defen*, — ms. *denfen*; c'est de même qu'on trouve au v. 4203 *pensansa* pour *pesansa*, et v. 5581 *menssa* pour *messa*.

3462. *me*[*ss'*], — ms. *meils*; la suite indique la correction.

3469. *E*[*n*], — ms. *Et*.

3495. Voy. la note sur le v. 372.

3501. Il est probable qu'*Airas* est Arraz ; il serait même possible que la leçon du ms. fût en réalité *Arras*, parce que les lettres *i* et *r* ne se distinguent pas facilement l'une de l'autre ; la plus grande difficulté est qu'*Arraz* a l'accent sur la dernière syllabe tandis qu'ici la rime avertit de la placer sur la première, mais ces déplacements d'accents ne sont pas sans exemple.

3512. *mon seiner*, — telle est bien la leçon du ms. au lieu de *mon seinor*, la même faute reparaît au v. 3553.

3513. *poscam* (l. *posca*[*m*]), — ms. *poscatz*.

3554 [*l*]*a*, — ms. *sa*.

3577. [*C*]*ar*, — ms. *Par*.

3588. *p*[*e*]*ls*, — ms. *pols*.

3597. *bes*, — mauvaise leçon, pour *ves*. Il ne faut point en tirer d'indice pour le dialecte du ms., c'est une simple erreur produite par le voisinage de *baisat*.

3598. Cf. la note sur le v. 2020.

3611. [*perdrai*], — ms. *penrai*.

3646. *agra fag*, — ms. *afagra*.

3649. *E nous cujes qu*[*e*] *eus*, — ms. *E non nous cujes queus*.

3713. Je vois bien que ce vers est faux, mais non point comment on peut le restituer.

3809. *U*[*n*], — ms. *Us*.

3874. *c'o*, — ms. *c'om*.

3890. [*comensada*], — ms. *cantada*, mot qui termine le vers suivant.

3896. *E*[*n*]*s*, — ms. *Ems*.

3904. [*lo*], — ms. *D. q. alcu d. v.*; *alcu* est en interligne. On pourrait également restituer [*un*].

3914. *com*[*u*]*nio*, — ms. *cominio*; de même v. 6071 *sizors* pour *suzors*.

3954. *H*[*a*]*ilas*, — ms. *hailas*.

4009. *mal*, — ms. *mala*.

4014. *que dem*, — cette leçon n'est point inadmissible, néanmoins je soupçonne que le copiste a voulu écrire *de quem*; c'est ainsi que v. 3646 il a mis *afagra* pour *agra fag*.

4051. Ce vers me semble inintelligible. Je propose de le corriger ainsi : *Se i faiz follor beurai l'eu eis*. « Boire une folie » est une expression habituelle à la langue d'oc; ainsi dans *Girartz de Rossilho*, éd. Conr. Hofmann, v. 845, ed. Fr. Michel p. 27 :

Se Karles fetz folhia, en est loc la bec.

Et un proverbe provençal dit : *Quau a fach la fauto, que la begué.*

4058. *sabo*[*r*], — ms *sa bona*.

4077. [*C*]*el*, — ms. *E el*.

4080. [*l'*]*ave*, — ms. *m'ave*.

4090. *en*[*t*]*en*, — ms. *enquen*.

4106. *be*[*n*], — ms. *bem*.

4124. *disnatz*, — ms *disnartz*.

4133. *pare*[*r*], — ms. *paret*.

4153. *bes*, — Raynouard *ben*.

4203. *pesansa*, — ms. *pensansa*.

4204. *e*[*l*], ms. *eu*.

4215. *e meilz cantans*, — ms, *cantans e meilz*.

4217. *so*[*m*], — ms. *son*.

4220. *E*[*l*] *si*, — ms. *Essi*.

4256. *qui v*[*o*]*s*, — ms. *quius*.

4273. *pos*, — ms. *posc*.

4286. Ms. *t. q. far v*.

4295. *On* [*il*] *estai*, — ms. *On estai ela*.

4325. *pesser* est douteux, mieux vaudrait *pesset* dont Raynouard cite un exemple *Lex rom*. IV, 497, ou *pessar*.

4377. Je ne suis pas sûr d'avoir bien ponctué ce vers. Du reste, tout le monologue de Guillaume présente de l'obscurité et le texte en paraît corrompu en plus d'un endroit.

4389. *comprat*, — le ms. semble porter, et j'avais lu d'abord *comptat*, mais cette lecture n'offre aucun sens. J'entends ainsi les vers 4389-90 : « Amour doit en ce seul jour d'hui s'être acquis à tout jamais mon seigneur. »

4398-400. Il est difficile d'admettre que *vos* rime avec lui même, d'ailleurs le sens n'est pas satisfaisant. Je crois que toute difficulté disparaîtrait si on lisait :

> Amors, hoimais es sobre vos
> De respondre, car davant nos
> Vos a tornada la pilota.

4403. Malgré les exigences de la rime, il est singulier de voir *emperairis*, appliqué à *cors* qui est masculin, peut-être y a-t-il une faute.

4420. [*D*]*onna*, — ms. *bonna*.

4431. *renl*, — dans le ms. *l* reste isolé : *ren l disses* ; voy. la note sur le vers 411.

4446. *aissi el* est une leçon bien suspecte ; le sens demande *aissi lo*.

4449. *pre son abbire*, — mots probablement corrompus, on pourrait peut-être corriger : *per so n'albire*. Le sens paraît être : « C'est pourquoi il pense qu'il serait trop sot... »

4451. *pauzar*, — ms. *plauzar*, mais le *l* paraît pointé.

4462. [*qu*]*e*, ms. *ge*. La fin de ce vers est corrompue ; on peut lire aussi bien *ailom* que *ai com*.

4511. *a*[*g*]*uesson*, — ms. *aquesson*; voy. la note sur le vers 166.

4547. *pensest... penses*, — cette répétition est sans doute le fait du copiste; on pourrait substituer *cujes* à *penses*.

4573. [*vos*], — ms. *nof*.

4590. *bo*[*ss*]*i*, — ms. *boß*.

4607. *s'e*[*n*], — ms. *sel*.

4623. *a*[*gues*], — ms. *aneis*, les lettres *neis* sont pointées.

4656. *be*[*n*], — ms. *bel*. — *plazeria* doit être prononcé *plairia*. voy. Diez *Grammatik der roman. spr.* 2e éd., II, 204.

4739. *s*[*on*], — ms. *sui* ou *siu*.

4746. [*jorns*], — ms. *mes*.

4770. *nol*, — ms. *non li*.

4796. *Quel* pourrait être une contraction de *Qu'es la*, mais c'est plus probablement une mauvaise leçon pour *Qu'es*.

4808. Un lecteur du XVe siècle a écrit en regard de ce vers: *Nota de litteris*, et en effet l'éloge des lettres qui suit est digne de remarque.

4829. [*aunitz*], — telle la restitution très incertaine que je propose au lieu de la leçon corrompue du ms. *ulizis*.

4836. *pogues comprar*, — ms. *comprar pogues*.

4863. [*O*]*n*, — ms. *Un*.

4865. *seu*, — ms. *si eus*.

4869. *vol*[*gu*]*es*, — ms. *volres*.

4876. Le vers a une syllabe de trop; il faut vraisemblablement substituer *jous* à *dijous*.

4918-9. [*c*]*ui*... [*l*]*ui*, — ms. *lui*... *cui*; il me paraît évident que le copiste a transposé les rimes.

4964. *s*[*o*]*latz*, — ms. *salatz*.

4973. *a*[*donc*] *passat*, — ms. *appassat*.

4987. *dira*[*i*], — ms. *diran*.

5008. *fam mas*, — leçon peu satisfaisante, on pourrait corriger *fa man*.

5039. *Dieu*, — ms. *Dieus*.

5069. *qu'estiers*, — ms. *quiestiers*.

5071. Les mots *dos tans ho tres* laissés en blanc par le copiste du ms. ont été ajoutés au XVe siècle.

5092. *fes*[*ta*], — ms. *feses*.

5126. *Cos*, — ms. *Consi*; il y aurait toutefois une autre restitution: *poguesson* est suspect parce qu'il est déjà au vers précédent, on pourrait donc remplacer *poguesson far* par *fezesson*.

5135. *Qu*[*e eu*], — ms. *Quen*.

5167. *mot*, — ms. *motz*.

5172-3. La répétition de *ausit* à la rime est probablement fautive. Ce n'est point au reste un fait isolé, voy. 6547-8, 6590-1, etc.

5178. *es*, — ms. *est*.

5196. *dir*, — ms. *dire*.

5202. [*apres*], — ms. *enans*; faute évidente.

5214. *ieu*, — ms. *ieus*.

5255. *tot*, — ms. *tost*.

5265. *Amors*, — ms. *hamors*.

5306. *no*[*l*] *c. esta*[*r*], — ms. *non c. estan*.

5307. [*en*]*an*, — ms. *ugan*.

5352. *als*, — ms. *auls*.; le sens paraît demander *al*.

5359. *Tot*, — Il faudrait *Tost*, adv. ou *Totz* adj.

5371. *A*[*l'ostal*], — ms. *Al mostier*.

5393. *vostre faire*, — *vostr'afaire* ne serait-il pas préférable?

5402. Ce vers paraît corrompu, je proposerais: *Seus covenc domna*, le sens serait: « Si son amour vous convient, tout sera pour le mieux. » Le sens du v. 5403 concorde avec celui du v. 5435.

5408. Je doute que *plazer* puisse se construire ainsi avec un adjectif; la correction, s'il y a lieu à corriger, est facile, on peut substituer *par* à *plas*, ou encore *dona* à *bona*.

5416. *ra*[*s*]*o*, — ms. *raio*.

5429. *queu*[*s*], — ms. *queul*, la dernière lettre est pointée.

5434. *lui*, — le ms. portait d'abord *lueil*, *l* a été gratté; mais pour que la forme fût correcte il eût fallu supprimer aussi l'*e*.

5442. *gueri*[*d'*], — ms. *gueritz*.

5443. *D*[*el*], — ms. *Do*.

5447. *a*[*cse*]*s*, — ms. *aguessas*.

5470. *entendet*, — ms. *entendets*.

5476. [*sia*] manque dans le ms., le vers est terminé par un *c*, tracé par une main du XVe siècle.

5490-1. Ici, comme aux vers 5172-3 le même mot termine deux vers.

5505. *sens* ne se comprend pas ici, je propose *s'e*[*u*].

5528. *nostre*, — ms. *nostræ*.

5529. Ce vers est faux, il faudrait au lieu de *quee* un mot comme *usquee*.

5531-2. Ces deux vers me semblent peu intelligibles; ils le deviendraient davantage si on lisait *lum* au premier et *fum* au second.

5540. *v*[*a*]*l*, — ms. *vol*.

5543. *gardera* ne présente pas ici un sens bien net, je préférerais *amera*.

5548. *d'e*[*s*]*veill*, — ms. *ds fueill*, comme à la rime correspondante.

5566. *lom*, — [*s*]*om* serait peut-être une bonne correction.

5574. *Que* supose nécessairement un verbe, ce verbe manque à moins qu'on admette comme tel *trahut*, ce qui n'est guère possible; mais si à *que* on substitue *de*, le sens sera satisfaisant: « Amour est dame et reine qui veut de toute gent tribut, et je ne lui en ai pas encore rendu. »

5578. Ce vers est très corrompu dans le ms.: *car lo sieus es corregutz salemps*.

5581. *messa*, — ms. *menssa*; cf. la note sur 3455.

5590. *que*[*m*], — ms. *quen*.

5592. *maj*[*o*]*r*, — ms. *majer*; on a vu une faute analogue aux vers 3712 et 3553.

5601. [*f*]*ieu*, — ms. *sieu* comme au v. 5578.

5603. Prononcez *XX et I*.

5607. *a lei*, — ms. *allei*.

5617. *Que beutatz*, — ms. *Q. jamais b*.

5632-3-4-5. Dans ces vers *traire* et *trais* rîment avec eux-mêmes, ce qui est certainement une incorrection; néanmoins, comme le sens demeure satisfaisant, il ne faut y voir qu'une recherche de mauvais de goût.

5641. *a*, — ms. *an*.

5643. Je ne comprends pas ce vers et propose de le corriger ainsi: *Mais aquest non a tan lial*, le sens serait:

Descendez à votre hôtel, il n'y en a point d'aussi loyal. »

5706. [*P*]*ero*, — ms. *Bero*.

5723. Après *Pero*, le copiste a répété *d'amor* qui est déjà au vers précédent.

5744. *d'or en or*, le ms. portait d'abord *tor en or*, le *t* a été corrigé en *d* sinon par le copiste lui-même, au moins par une main contemporaine; cette locution est peut-être analogue au *d'oris en oris* du v. 3687.

5762. *plangen*, ms. *planegn*.

5783-5. Ces vers sont cités par Raynouard, *Lex. rom.* II, 323; on y lit *firmadas* au lieu de *fumadas*.

5845. [*tain*], — cette restitution est très conjecturale, cependant il faut tenter quelque chose puisque le ms. donne un vers incomplet et dénué de sens. Voici comment je comprens : « Amour lui a donné un peu de son teint, mais cela ne lui allait pas mal; cela convenait si bien à son teint naturel que bien plus beau il en semblait. »

5911. Dans le ms. *Flamencha* est d'une main du XVe siècle.

5918. *l*[*i*], — ms. *lla*.

5945. *non*, — j'aimerais mieux *nos*.

5974. Vers faux; entre autres expédients on peut proposer de suppléer *E* au commencement du vers, ou encore *Sol* ?

5984. *meilz* n'est pas bien net dans le ms., on lirait plutôt *nuilz*, mais le sens demande évidemment *meilz*.

6065. *Sius*, — il faudrait *Si vos*.

6113. *L'ora maldis*, — ms. *E maldis l'ora*.

6120. *Pogra*, ms. *Pograi*.

6160. *a*[*p*]*rop*, — ms, *atrop*.

6165. Il faut entendre le second *an* au sens de *a ne*, ou retrancher l'*n*.

6185. Le vers qui manque après celui-ci était probablement : *De sa faiso si vos soven*, ou quelque chose d'analogue; l'idée qu'il devait exprimer est à peu près indiquée par l'exclamation de Flamenca au v. 6189 : *Si m'en soven* !

6188. *amoros*, — ms. *amorosos*, comme au v. 157.

6214. *El*, — ms. *Els*, faute évidente puisque *vilans motz* est au cas sujet du singulier.

6215-6. La rime de ces deux vers est au moins suspecte.

6273. [*pert*], — ms. *pren*.

6290. En regard de ce vers un lecteur du XVe siècle a écrit sur la marge : *Nota, de marcessione floris vel roris utitur ad mulierem.*

6300. [*s*]*i*, — ms. *mi*.

6317. *Entr*[*e*], — ms. *Entro*.

6328. *mange*[*t*], — ms. *manges*, comme au vers précédent.

6340. *sis pleu* est sans doute pour le sens l'équivalent de *sil platz*, pour la forme je ne sais s'il faut le rattacher au *pleure* du v. 1949. — *plieu* pour *pliu*, (de *plevir*, cf. Bartsch, *Denkm.*, note sur 45, 27) ne me paraît pas convenir pour le sens.

6361. [*s*]*ai*, — ms. *fai*.

6369-70. *Mogut* se trouve répété dans ces deux vers et à peu près à la même place, il serait possible qu'il y eût une faute dans l'un des deux cas.

6384. [*e l'enclinet*], — ms. *s'umiliet*, comme à la rime correspondante.

6405. *pensat*, — *sic*, il faut *pensas*.

6422. Le sens et la mesure laissent également à désirer; un lecteur du XVe siècle a tenté une correction évidemment mauvaise en intercalant au moyen d'un renvoi *donzeles* entre *vostra* et *saupes*; il faudrait quelque chose comme *azaut*. *E volgra ben... Cascus de vostr' a*[*zaut*] *saupes*.

6439. [*vostr'albir*], — au lieu de ces mots, qui sont une restitution simplement probable, le ms. porte *l'uis obrir*, leçon qui a sa place au vers correspondant. Au reste la faute a été remarquée, car les mots que je remplace ont été raturés anciennement.

6477. Ms. *J. e jois et a.*

6507. *jors*, — *jorn* serait une leçon plus correcte.

6524. *Parla*[*z*], — ms. *parlan*.

6530. *qu*[*e*]*l*, — ms. *quil*.

6539. *la dolor*, — la leçon primitive du ms. était *li dolors*, ce qui a été corrigé.

6562. *aissi meseis*, — Cette leçon n'est pas satisfaisante, *a ssi* ou *en si meseis* vaudrait mieux.

6574. *uei*[*l*], — ms. *uein*.

6588-9. Les rimes de ces deux vers étant isolées, il est évident qu'il manque ici deux vers.

6590-1 La répétition de *entendre* à la rime est certainement mauvaise, on ne peut cependant pas affirmer qu'il y ait là une faute de copiste, car le sens reste satisfaisant, et d'ailleurs *entendre* n'a pas absolument la même signification dans les deux cas.

6617. *ten*[*i*]*r*, — ms. *tener*. Le copiste en écrivant *tener* malgré la rime, était dans les bons principes, car, ainsi que dit Raimon Vidal, « cill que dizon... *mantenir* per *mantener* et *retenir* per *retener*, tut fallon, que paraulas son francezas, e non las deu hom mesclar ab lemosinas » (Guessard, *gram prov.* p. 85); mais, comme eût dit le même Raimon Vidal, « la cobla vai en *ir* ! »

6620. *aifadura*, — ce mot, inconnu à Raynouard et à Rochegude, me paraît suspect. La bonne leçon est peut-être *aissa dura*; en ce cas le copiste aurait fait la même faute qu'au v. 4590 : *boß* pour *bossi*.

6626. *a*[*n*]*es*, — ms. *ames*.

6635. Ms. *s'en eisson*. Je supprime *s'en* pour rétablir le vers à sa juste mesure. On pourrait aussi corriger *s'en van*, mais *s'en* se trouvant encore une fois au vers suivant, il est plus probable qu'il faut le supprimer ici.

6641. *Dieu*, — ms. *Dieus*, cette erreur s'explique par un fait de prononciation ; on dit encore dans les patois du midi : *adessias*.

6662. *En*, — ms. *Ens*.

6663. *no*[*s*], — ms. *non*.

6670. Ms. *donna*, en toutes lettres, et de plus un signe d'abréviation su l'*o*.

6689. Il manque ici un feuillet.

6721. *volgr*[*o*]*n*, — ms. *volgran*.

6734. *il*, — le ms. portait d'abord *el* qui a été corrigé en *il*.

6742. *ellas* devrait être rétabli au singulier, à moins que l'auteur ait entendu désigner par ce pluriel les suivantes en même temps que leur maîtresse.

6793. *a*[*quist*], — ms. *aissi*, que je fais passer au vers suivant trop court de deux syllabes. Cette restitu-

tion, qui modifie deux vers pour en corriger un, ne me satisfait pas pleinement.

6826. [*lezer*], — ms. *paor*, répétition du mot qui termine le vers précédent. Il faut assurément une terminaison en *er*, toutefois je ne propose *lezer* qu'avec doute.

6842. *veniun*, — *sic*, nous avons déjà vu *beviu* pour *bevion* au v. 1372.

6847. *aucisses*, — ms. *aucisesses*.

6861. *coplitz*, — il est sûr qu'il y a ici une faute analogue à celle que j'ai corrigée au v. 6826, mais cette fois je ne vois pas quel mot pourrait être substitué à *coplitz*, il est plusieurs qui pourraient être proposés, tels que *cobitz*, *delitz*, *falhitz*.

6871. *vengutz*, — ms. *vengunlz*.

6876. [*o*], — ms. *au*.

6886. *so*[*n*], — ms. *sos*; — au même vers il faudrait *motz* au lieu de *mout*.

6902. Il y a bien *vau* et non pas *van*; je conserve cette leçon sans garantir qu'elle ne soit pas due à la faute du copiste, comme j'ai laissé subsister *douzel* ou *douzella* toutes les fois que le ms. m'a paru porter plutôt un *u* qu'un *n*. On trouve de même vv. 7253-4 *estarautenrau*; cf. aussi la note sur le v. 1159.

6946. *vol*, — ms. *volc*.

6947. [*f*]*oves*, — ms. *roves*.

6980. *carem'*, — ms. *carerm'*.

6985. *Entr'a*[*m*]*bas*, — ms. *entras bas*.

6998. *acullir*, — ms. *acullier*.

7023. *tornej*[*amen*], — ms. *tornei*.

7047. La phrase serait plus correcte si on restituait l'article [*l*] avant *meilliers*.

7050. *Guille*[*m*], — ms. *Guiller*.

7052 et 7058. *amoros*, — ms. *amorosos*; nous avons vu la même faute aux vers 157 et 6188.

7121. *ap*[*r*]*enda*, — ms. *apendra*.

7140. *esga*[*u*]*zis*, — ms. *esgarzis*.

7162. *mostre*[*tz*], — ms. *mostrei*; cette première personne ne présenterait ici aucun sens; cf. une faute toute semblable au vers 7357.

7200. *Bobles* pour *Pobles*.

7207. *E tuis e buis*, — p. e. *E*[*l*] ?

7219. *Rosengas*, — ms. *Rosengos* avec un *a* écrit au-dessus de l'*o*.

7260. *companha*, — ms. *compahna*.

7261. *be*, — ms. *ben*. Cette correction est nécessaire pour que *be* ne forme avec *i* qu'une syllabe.

7279. [*v*]*engutz*, — ms. *tengutz*.

7298. *no*[*s*], — ms. *non*.

7302. Il y a deux *per* dans ce vers, le premier m'est suspect, et devrait, ce me semble, être remplacé par *de*.

7357. *ana*[*tz*], — ms. *anai* ; cf. la note sur le v. 7162.

7392. *g*[*u*]*i*[*r*]*ens*, — ms. *gitens*.

7453-4. Ici encore la répétition de *s'en vai* à la rime semble fautive.

7472. *Dan*[*s*]*as*, — ms. *Danfas*.

7474. *e Nantas*, — ms. *en antas*.

7484. *solaz*, — ms. *consolaz*.

7493. *a*[*i*]*z*, — ms. *auz*.

7494. *vengut*, — ms. *vengutz*.

7497. *calon*, — ms. *callon*, le second *l* pointé.

7500. *el rix*, — ms. *elz*.

7520. *per pagada s'en tenc*, — il paraît bien que non, puisqu'elle l'attire à elle de façon *que a sa guisal poc baisar* ; le sens paraît donc demander *nos tenc*.

7538, [*un*], — ms. *o*

7542. [*N*]*i*, — ms. *Si*.

7559. Ce vers est répété dans le ms.

7579. *Sobrelz* [*ginoils*] ; — le mot restitué entre [ ] manque dans le ms., il est difficile de deviner la posture d'Archambaut, ce n'est peut-être pas *ginoils*, mais *brasses* qu'il eût fallu restituer.

7588. *d*[*a*]*r*, — ms. *dir*.

7625. *e tenre*, — ms. *entenre*.

7642. Les points marquent la place de deux vers grattés, et si bien grattés que je n'en ai rien pu déchiffrer.

7649. *doill*[*a*], — ms. *doille*.

7667. *non*, — j'aimerais mieux *no i*.

7683. *Qua*[*is*], — ms. *Quar*.

7689. *el volontat*, — l'élision de l'article féminin devant un mot commençant par une consonne a sans doute

surpris le copiste, puisqu'il avait d'abord écrit *e la volontat*, l'*a* a été pointé.

7691. *sals* est une surcharge ; au lieu de cette forme, que la rime exige, le ms. portait primitivement *sautz*.

7723. *manlevar*,—il est bien certain que ce mot, simple répétition de la fin du vers précédent, doit être remplacé par un autre ; je propose *gazainar*.

7841. *reil*, — le copiste a mis sur *re* un signe d'abréviation ; dont il n'est pas possible de tenir compte, à moins de lire *renl*, comme au v. 4431.

7858-61. Horace, liv. I, seconde épître :

> *Quo semel est imbuta recens servabit odorem*
> *Testa diu.*

7868, *Lovanic*, — on pourrait aussi bien lire *Jovanic*.

7882. *coton* est sans doute ici pour *tocon*.

7892. *lu*[*r*], — ms. *lui*.

7894. *Tholsa*, — la leçon primitive était *Tholosa* ; le second *o* a été pointé : il s'agit du *Toulousain*, non de *Toulouse*.

7898. *Benvila*, — le copiste a écrit *Bencovila* ; *co* est pointé.

7900. *Rosin*[*ell*]*a*, — ms. *Rosina*, la correction est motivée par la rime.

7939. *E van s'en*, — ms. *E van s'en van*.

7971. [*jost*]*ar*, ms. *monstrar*.

8010. *Vai en terra e tenc davan*, — ms. *V. e. t. e terra* etc.

8027. *Cella cui*, — ms. *Cella per cui*.

8039. *va*[*i*], — ms. *van*.

TRADUCTION.

. . . . . .

. . . . . .

Puis il leur dit en toute franchise : « Ouvrez-moi votre cœur, et dites-moi : si Dieu m'envoie une heureuse aventure, ne sera-ce point un bonheur pour tous ? J'ai longtemps désiré l'alliance du seigneur Archambaut, or voici que lui-même recherche la mienne : par son anneau il mande qu'il prendra Flamenca, si j'y consens ; certes, il y aurait bien de l'orgueil à dire non. D'autre part le roi [1] me fait une semblable proposition, mais il me serait bien pénible que ma fille devînt esclavonne. J'aime mieux qu'elle soit simple châtelaine, et la voir une fois par semaine ou par mois ou même par an, que reine couronnée à condition de ne la voir jamais. Oncques père n'éprouva pour sa fille douleur comparable à celle qui m'affligerait si je venais à la perdre à tout jamais. Mais dites-m'en votre avis ? — Sire, répondent-ils [2], puisqu'il vous plaît ainsi, vous ne devez pas cacher vos sentiments au seigneur Archam-

1 Le roi esclavon, dont il sera question plus loin.

2 La perte des premiers feuillets du roman nous empêche de déterminer avec certitude la qualité des personnages à qui s'adresse le comte Gui de Nemours ; c'étaient probablement ses conseillers.

baut; meilleur chevalier ne ceint l'épée d'ici au bout du monde, et son cœur est pur de toute inclination mauvaise. En cas de besoin Archambaut vous serait d'un plus grand secours que le roi esclavon ou le roi de Hongrie. Au reste, parlez en à Madame et interrogez Flamenca; elle est d'un caractère à ne pas s'écarter de la voie du sens et de la raison. Nous autres sortirons et vous attendrons dehors. (V. 42).

Le comte manda sa femme et sa fille, et lorsqu'elles eurent pris place auprès de lui : « Dame, fit-il, nous avons besoin de nous consulter. Vous savez que ma fille que voici peut avoir le roi pour mari; vraiment, c'est un grand honneur qu'il nous fait en daignant la prendre pour femme. — Sire, que je périsse par l'épée si jamais j'y consens; je m'étonne de vous entendre ainsi parler. Voulez-vous donc que j'envoie au loin l'être qui me tient le plus au cœur ? (V. 58). . . .

. . . . . .

. . . . . [1]

Ils ne se reposèrent point jusqu'à Bourbon; là ils trouvèrent Archambaut à qui pesait l'absence de son messager Robert. A sa vue, il devint tout joyeux et l'interrogea sur le comte Gui et sur Flamenca. Mais chacun des chevaliers assura qu'elle était cent fois plus belle que Robert ne le disait. « Certes, dit Archambaut lorsqu'on lui eut rendu compte du message, voilà d'excellentes conventions, et je m'y conformerai de tout point. Robert, tu t'es distingué, et je saurai gré aux chevaliers de t'avoir si bien secondé; ils auront bonne récompense. Mais, le terme est bien rapproché et il ne faudra pas donner trop de temps à nos préparatifs. Dimanche nous nous mettrons en route. Nous serons cent chevaliers, sans plus, chacun aura

1 Le texte présente ici une lacune d'un feuillet. Il était sans doute conté à cet endroit que la demande d'Archambaut ayant été agréée, ses envoyés revinrent chargés de riches présents. Le premier vers du fol. 2, *Ben valc una rica ciutat*, semble en effet s'appliquer à un don considérable.

quatre écuyers ; nous porterons une même enseigne ; et les écuyers armés de fer et vêtus à nos couleurs seront semblables de costume, de jeunesse, de bonnes manières et de politesse ; nous aurons selles et écus pareils, et l'oriflamme ; (c'était sa bannière seigneuriale qui aux tournois passait la première [1]). Il nous faudra cinquante bêtes de somme, en bon état ; je ne veux pas que personne vienne à pied [2]. » (V. 93).

Les préparatifs terminés, Robert ne manqua pas d'envoyer à Nemours un messager intelligent et sachant bien parler. « Je serais grandement émerveillé, dit alors le comte à son fils, s'il ne nous fallait tenir cour, et à bref terme, car le seigneur Archambaut me mande qu'avant quinze jours il sera ici. — Ne soyez pas en émoi, beau sire père, vous serez prêt à temps ; vous pouvez faire les choses largement, et sans demander crédit. Vous avez assez d'or et d'argent, car j'ai vu l'autre jour le trésor, et depuis cinq ans il s'est tant accru que nous ne risquons pas de l'épuiser. Et de même que ma sœur est la plus belle du monde et de la plus noble race, ainsi convient-il que nous fassions une cour comme il ne s'en est pas vu depuis Adam. Mandez tous vos amis et pardonnez aux ennemis. Je ne sais d'ici en Allemagne baron qui ne s'empresse de venir à cette cour, et de meilleure grâce qu'à une chevauchée. — Beau fils, charge-toi de conduire toute cette affaire. Je veux que tu sois preux et large : à qui te demande cent sols, donne dix marcs, et pour cinq donnes en dix. Ainsi tu monteras en prix [3]. — Sire, faisons lettres

1 Le vers 6995 nous apprend qu'elle était ornée de fleurs d'or sur champ d'azur.

2 Les trois vers dont cette phrase contient la traduction sont aux *Additions et corrections*.

3 Je conserve l'expression *montar en pres* qui au moyen âge appartenait aussi bien à la langue d'oil qu'à la langue d'oc, et qui maintenant encore se comprend sans peine.

et brefs [1], envoyons de bons et rapides messagers; que tous de loin comme de près viennent à cette cour. » (V. 135).

Alors ils dépêchent cinq messagers : Salomon, Guiot, Robin, Girart et Colin; ceux-ci firent si bien que sept jours après il n'y avait dans toute la Flandre baron, duc ni comte qui ne fût informé de la cour sans pareille qui se préparait. De son coté le comte invite ses amis et fait trève avec ses ennemis, afin que personne ne manque à la fête. Archambaut n'y manqua pas : il vint trois jours avant le terme. On l'accueillit avec honneur et tous le saluèrent de « beau sire ». A la vue de Flamenca il se sentit le cœur enflammé, inondé d'un feu amoureux, d'une flamme intérieure dont aucune trace n'apparaissait au dehors: au dedans il brûle, au dehors il tremble. Sa maladie n'était pas la fièvre, et pourtant elle fût devenue mortelle faute d'un prompt remède, mais il trouva bonne médecine; loin qu'elle fût âmère, elle était si douce que l'homme le plus sain du monde eût consenti à rester toute sa vie perclus des mains et des pieds pour user, ne fût-ce qu'un seul jour, d'un remède aussi parfait. Archambaut est tout en émoi; l'amoureux souci l'oppresse; ce lui fut grande peine et grand martyre d'attendre jusqu'au dimanche. Il voudrait bien avoir abbé on clerc qui la lui donnât, cette médecine, le vendredi ou le samedi; certes si c'était une indulgence que l'on pût acheter, il ne demanderait pas crédit pour le paiement. (V. 183).

Le lendemain de la Pentecôte la cour s'assemble à Nemours, belle, riche et plénière. Jamais en aucune foire, ni à Lagny ni à Provins [2] on ne vit tant de vair et de gris, de draps de

1 Nous possèdons quelques types de ces lettres d'invitation à un tournoi, mais ils sont du xve siècle. On en trouvera un dans l'*Histoire héroïque de Jehan d'Avesnes* par Jehan du Quesnes, (Peigné-Delacourt, *Compte des dépenses de la chevalerie de Robert comte d'Artois*, p. 36, extrait du t. XII des Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie).

2 On sait que les foires de Champagne, dont l'histoire vient d'être

soie et de laine. Tous les riches hommes[1] y vinrent à l'envi de huit journées à la ronde. Telle fut l'affluence des comtes et comtors, des seigneurs, vavasseurs et autres barons riches et preux, qne les hommes de prix, ne trouvant point place en la ville, durent se loger à l'entour parmi la belle prairie.[2] On y voyait en abondance tentes et pavillons de mainte guise qui ne redoutent ni pluie ni vent. Il y en avait par centaines, de jaunes, de blancs, de vermeils. Les aigles brillent sur les pommes dorées des tentes, et quand le soleil est levé, toute la plaine flamboie. Il y avait aussi toute une bande de jongleurs, et s'ils avaient été aussi riches de cœur qu'ils l'étaient en paroles, ils auraient été hommes à chevaucher sur Damas.[3] Il ne resta dans la ville riche vêtement qui ne leur

écrite d'une manière si complète par M. F. Bourquelot, se tenaient à Troyes, à Bar-sur-Aube, à Lagny et à Provins.

1 Je conserve ici une expression du moyen-âge qui n'a plus son équivalent dans notre langue actuelle. *Riche* implique l'idée de noblesse unie à un certain degré de puissance. Ainsi Jean de Joinville, l'historien de St Louis, était un riche homme : « le légat se courrouça moult forment à moi, pour ce que il n'avoit demouré avec le roy de riches hommes que moy. » (éd. Fr. Michel, p. 99). On va voir les riches hommes opposés aux simples « hommes de prix » qui étaient aussi des personnes nobles mais d'un rang inférieur à celui des seigneurs suzerains. Voyez pour plus d'éclaircissement les observations de Du Cange sur Joinville dans le tome VII du *Glossarium med. et infim. lat.* éd. Henschel, p. 357 au mot *Rici homines*, et une note de Fr. Michel sur le v. 803 de la *Guerre de Navarre* de Guillaume Anelier.

2 C'était une nécessité à laquelle on se trouvait fréquemment réduit en pareille circonstance. Ainsi, lors d'un parlement tenu à Herck par Edouard III, il arriva, au rapport de Froissart, que « quant tout furent venu, la ville fut durement plainne, et se logierent moult de signeurs à nu chiel ou desous fuellies et contre les haies et les buissons et ens es jardins au dehors de la ville. » (Froissart, texte du Vatican publié par M. Kervyn de Lettenhove, I, 237).

3 Cette traduction est conjecturale; il y a dans le ms. *Cavalgar pogran a domas*, le dernier mot ne présentant aucun sens, je crois qu'il faut corriger *Damas* et entendre que si tous ces jongleurs avaient

fût donné [1] : pour en obtenir le don, on n'avait qu'à le demander de la part du comte. (V. 219).

La cour fut établie sur un bon pied : pour riche se tient qui plus invite et fait plus de dépense. Chacun s'empresse de donner à qui veut bien accepter. Les gens ne sont pas mesquins comme on l'est maintenant. Au temps présent, on en a bientôt fait assez. Et il ne faut pas s'émerveiller si Prix décheoit : tout le monde tend à un même but ; et savez vous quel il est ? Mauvaiseté, qui a mis en exil Valeur et tout ce qui dépend d'elle. — Eh Dieu ! pourquoi ? — Dieu ! parce que Vergogne dépérit chaque jour. — Et Connaissance ne s'efforce point de la guérir ? — Par Dieu ! non, car à Bienveillance a succédé Tromperie. Ne demanderiez-vous qu'un simple conseil, personne ne vous le donnerait, à moins d'y trouver avantage pour soi ou pour son ami, ou le moyen de nuire à son ennemi. Aussi est-ce folie désormais que se conduire suivant les enseignements de Jeunesse. [2] Que sert-il de le dire ? chacun voit bien qu'Amour décheoit et porte la tête basse. Mais je reviens à ma nouvelle. (V. 247).

été aussi braves en fait qu'ils l'étaient en paroles, ils [illegible] été capables de chevaucher contre les Sarrazins et de délivrer Damas. C'était presque une expression proverbiale, ainsi dans *Renart le Nouvel*, Renart avait réuni tant de soldats que

> Contre le soudant de Damas
> Peüst combattre gent à gent
>
> (Edit. Méon. t. IV, p. 205.)

1 Mot à mot : « il ne resta en la ville bonne robe qui ne fût là. » J'ai interprété plutôt que traduit ce passage me fondant sur l'usage, attesté par des témoignages sans nombre, de donner aux jongleurs de riches vêtements ; d'ailleurs, à part les jongleurs, on ne voit pas qui aurait pu recevoir des cadeaux de cette nature.

2 Ces derniers mots sont la paraphrase de l'expression maintenant intraduisible *captener joven* ; c'est se comporter avec la politesse et la générosité que commandaient les usages des cours au XIIe siècle.

Le dimanche de bon matin, Archambaut, qui depuis trois nuits ne dormait pas, était déjà vêtu et chaussé quand le comte entra dans sa chambre et le salua de la part de Flamenca. « Beau sire, répondit Archambaut, Dieu vous donne autant de joie que j'en éprouve à vous entendre nommer Flamenca! — Eh bien! levez-vous et la venez voir dans sa chambre; il y a en abondance du musc, de l'ambre et d'autres joyaux qu'elle vous peut donner. — Seigneur, si vous m'y voulez mener, jamais depuis que je suis au monde, je n'aurai été si volontiers nulle part. » Le comte l'ayant pris par la main le présenta à Flamenca. La jeune fille ne fit point mine d'affligée, mais elle rougit un peu. « Voici votre épouse, seigneur Archambaut, dit le père, s'il vous plaît prenez-là. — Seigneur, s'il n'y a point obstacle de sa part, je ne pris onques rien si volontiers. » La pucelle sourit: « Sire, dit-elle, on voit bien que je suis à vous, puisque vous me donnez aussi facilement; mais, puisqu'il vous plaît ainsi, j'y consens. » Ce mot « j'y consens » rendit Archambaut si heureux qu'il ne put s'empêcher de prendre la main de Flamenca et de la lui presser. Sur ce ils se séparent. Archambaut sait bien à qui il laisse son [illegible] en gage; sans quitter des yeux la jeune fille il se dirige vers la porte, et là, du regard il prend congé. Flamenca ne fit pas la dédaigneuse, et gracieusement lui dit à plusieurs reprises: « Dieu vous garde! » (V. 289).

Cinq évêques et dix abbés revêtus de leurs ornements les attendaient au moutier. La longueur de la cérémonie contraria beaucoup Archambaut. L'heure de sexte[1] se passa avant qu'il eût épousé Flamenca; quand il lui donna le premier baiser il s'estima l'homme le plus fortuné. La messe dite tous vont jouer à table servie,[2] et personne n'y perdit, car on trouva le festin préparé. Je ne veux pas vous conter longuement ce qui s'y

1 Midi.

2 Il y a ici un jeu de mots: le jeu de *tables* est une espèce de tric-trac.

passa : le récit en semblerait fade ; il n'y manqua rien de ce que l'esprit peut imaginer ou la bouche désirer. Archambaut et le comte servirent, mais les yeux du premier se tournaient souvent, là, où était son cœur, on n'avait pas à moitié dîné qu'il eût voulu qu'on se levât de table. Les jongleurs commencent leurs exercices : les uns jouent de leurs instruments et les autres chantent. Tout cela fut un grand ennui pour Archambaut, et s'il n'avait point eu en perspective la nuit prochaine comme compensation, potion ni breuvage ne l'eussent remis. Mais il sut bien se dédommager quand la nuit il dormit avec la jeune fille et la fit dame nouvelle. Il était passé maître en cet art : la dame la plus rétive, pour peu qu'il l'en priât, tombait bientôt en son pouvoir ; il lui fut donc aisé d'apprivoiser[1] Flamenca qui ne savait se défendre ni par force ni par ruse. Doucement il la baise et l'étreint, se donnant bien garde de lui point faire mal, où qu'il la touche. Quoiqu'il en soit, elle ne se plaignit de rien et ne réclama point. (V. 334).

Plus de huit jours durèrent les noces. Evêques et abbés crossés en passèrent bien neuf à la cour, au dixième ils prennent congé et s'en vont gaiement. Le seigneur Archambaut a le cœur joyeux, car il possède l'objet de ses désirs : son unique souci est désormais de servir selon son gré celle à qui il veut porter honneur et se rendre agréable. N'était la honte qui le retient, il lui présenterait sa parure, son peigne et son miroir.[2] Quant il vit la cour tirer à sa fin, et qu'il serait

1 « L'autour qu'on prend au piége est farouche tant qu'on ne l'a pas apprivoisé, puis il devient doux et privé, s'il y a quelqu'un pour le bien tenir et le caresser... ainsi doit faire qui veut aimer jeune dame, il la faut doucement apprivoiser. »

(Peire Vidal, *Neus ni gels*).

2 En cela il n'eût fait que suivre le précepte d'Ovide :

Nec tibi turpe puta, quamvis sit turpe placebit,
Ingenua speculum sustinuisse manu.

(*Art. am.*, II, 215-6).

malséant de rester plus longtemps, il prit à part le comte, son beau-père, et lui dit : « Sire, il faut que je me prépare à tenir cour, et bien vite ; je vous recommande à Dieu et m'en vais ; envoyez moi votre fille au terme que vous avez fixé. » (V. 356).

Ayant donc pris congé, Archambaut retourna à Bourbon, songeant à ses préparatifs. Il veut une cour splendide et qui fasse oublier l'autre. Il envoie messagers au roi de France, et le prie de lui faire l'honneur de venir à sa cour et d'y conduire la reine : s'il lui plaisait de passer par Nemours et de lui amener Flamenca, il lui en aurait une éternelle obligation. En Poitou, en Berry et jusqu'en la marche de Bordeaux, de Bayonne ou de Blaye, il n'y a baron qui ne reçoive une invitation. Tous sont mandés, tous viendront. (V. 377).

Cependant Archambaut fait orner la ville : on tend les rues, on y dispose des banquettes, de riches tapis, des étoffes de soie.[1] Or, argent, deniers et draps et tous objets susceptibles d'être emportés seront par son ordre libéralement donnés à qui daignera les prendre. Par tout le bourg chacun s'occupe de mettre les rues en état. Outardes, cygnes, grues, perdrix, canards, chapons, oies, poules et paons sont en telle abondance qu'on n'en saurait désirer davantage, mais il n'y avait point de viande de qualité inférieure.[2] Archambaut fit appro-

1 Cf. dans *Erec et Enide* une description analogue :

De jonc, de mentastre et de glai
Sont totes jonchies les rues,
Et par desore portendues
De cortines et de tapiz,
De diapres et de samiz.
(V. 2354-8, dans Haupt, *Zeitschrift*, t. X.)

Voy. aussi le *Chevalier au lion* (édit. Holland, Hannover, 1862) v. 2340 et suiv.

2 Il y a dans *Jaufre* une énumération analogue ; voy. Raynouard, *Lexique roman* I, 54.

visionner largement les hôtels de légumes, d'avoine, de cire; pour rien au monde il n'eût voulu qu'on en manquât. Il avait amassé assez d'épices, d'encens, de canelle, de poivre, de girofle, de macis,[1] de zédoaire, pour en faire brûler un plein chaudron à chaque carrefour; quand on y passait, on sentait une odeur plus agréable encore qu'à Montpellier lorsque vers Noel les épiciers pilent leurs drogues.[2] Cinq cents paires de vêtements, tous de pourpre, de l'or monnoyé, mille lances, mille écus, mille épées, mille hauberts, mille destriers frais et dispos sont préparés pour ceux qu'Archambaut armera chevaliers. (V. 420).

Quand tout fut prêt, le roi se mit en route accompagné de son grand baronnage et menant avec lui Flamenca. Sa suite était si nombreuse qu'elle se déroulait en file serrée sur une longueur de six lieues et plus. Devant tous chevauchait le fils du comte, car il voulait aborder le premier Archambaut qui venait à leur rencontre en riche équipage. Il y avait là bien mille chevaliers, mille bourgeois, mille serviteurs; chacun fait accueil au roi et l'invite en disant: « J'ai de beaux ombrages, bonne maison, bon verger; Sire, accordez-moi s'il vous plait un don: c'est de venir loger chez moi. — Vous m'invitez en vain, dit le roi, je suis avec Flamenca, mais vous pouvez héberger ces barons. — Sire, ils seront tous hébergés et ne manqueront de rien. » On se loge sans bruit et sans tumulte, et personne ne tint sa porte close. La reine eut bon hôtel,

1 *Macis*, « écorce intérieure de la noix muscade » Dict. de l'Académie.

2 Montpellier faisait au moyen-âge un grand commerce d'épiceries. L'auteur du *Département des livres*, énumèrant les villes où il a laissé en gage ou en paiement les débris de sa garde-robe et de sa bibliothèque s'exprime ainsi:

Aus espices, à Montpellier,
Lessai je mon antefinier.

(*Histoire littéraire* XXIII, 99.)

et Flamenca lui fut bonne voisine. Il y eut des gens qui furent mécontents de ce que les dames ne permettaient point qu'on leur vînt faire la cour; c'est qu'elles étaient lasses de chevaucher et avaient souffert de la chaleur, mais elles se reposèrent et furent bientôt remises. A l'heure de none, toutes vont manger, et de bon appétit. On servit du poisson de mainte espèce, et tout ce qui convient un jour de jeûne,[1] sans oublier les fruits qu'on a au mois de juin : des poires et des cerises. Le roi fit présent à Flamenca de deux agates, et elle sut bien l'en remercier après le dîner, ainsi qu'on doit faire. A cette cour il ne manquait rien, sinon des pauvres à qui donner les restes pour qu'il ne fussent point perdus. (V. 466).

Le lendemain était la Saint Jean, une grande fête, et la cour n'empêcha point qu'elle fût dignement célébrée. L'évêque de Clermont chanta la grand-messe et fit un sermon sur Notre-Seigneur qui aima saint Jean au point de l'appeler « plus que prophète.[2] » Puis il fit défense de par le roi à tous les assistants de quitter la cour sous aucun prétexte avant quinze jours, le roi en ayant ainsi fixé la durée. Il parlait à des fous, non pas à des sourds; certes, pas un ne voudrait partir d'un an, et si le roi voulait s'y prêter, ils le feraient rester jusqu'aux gelées. La messe ouïe, le roi choisit Flamenca et sortit avec elle du moutier. Après eux venaient bien trois mille chevaliers conduisant autant de dames. Tous ensemble se dirigent vers le palais où était servi le festin. La salle était vaste, dix mille chevaliers y tinrent bien à l'aise, sans compter les dames, les damoiselles, les personnes de leur suite, sans compter non plus les damoiseaux et les domestiques qui avaient à servir leurs maîtres, ni les jongleurs au nombre de plus de quinze cents. (V. 500).

1 On verra plus loin que le lendemain était la Saint Jean.

2 Math. XI, 9; Luc VII, 26.

Après s'être lavé les mains tous s'assirent, non pas sur des bancs, mais sur des coussins de diaspre, et loin d'être rudes, les serviettes qu'on leur donna pour s'essuyer les mains étaient bien douces et bien unies. Les dames assises, on servit des mets de toute espèce. Que vous dirai-je? tout ce qui peut se faire de froment, de racines, de raisin, de fruits, de jeunes rejetons, toutes les bonnes choses que produisent l'air, la terre et les abîmes de la mer, figuraient sur les tables, et celui qui en avait la moindre part en avait assez pour ne pas porter envie à ceux qu'il voyait plus favorisés. On les servit à souhait; toutefois, il y en eut plus de cinq cents qui restaient absorbés dans la contemplation de Flamenca, et cependant qu'ils repaissaient leurs yeux de sa bonne mine, de sa grâce, de sa beauté, ils laissaient pâtir leur bouche. Dieu la confonde si elle leur en sait gré! et néanmoins, s'ils pouvaient réussir à lui adresser un seul mot, il leur serait bien égal de jeûner ensuite. Beaucoup se levèrent à jeun. Parmi les dames il n'y en avait pas une qui n'eût voulu lui ressembler, car de même que le soleil est d'une beauté et d'un éclat sans pareil, ainsi brille entre toutes Flamenca; si frais est son teint, si doux et si plein de charme son regard, si plaisantes[1] et si délectables ses paroles, que la plus belle, la plus sage, la plus enjouée demeurait quasi muette, et, se tenant pour battue, disait qu'on chercherait en vain à paraître belle auprès de cette dame. Les vives couleurs sans cesse renaissantes de son visage font pâlir les autres beautés; certes, Dieu n'épargna point sa peine le jour qu'il la forma si belle. Elle paraît toujours plus charmante à ceux qui la voient et l'entendent. Si les dames elles-mêmes la déclarent belle, vous comprenez bien qu'elle devait l'être en effet, car dans le monde entier, on n'en trouverait pas trois en qui elles s'accordassent à reconnaître une beauté accomplie. « Nous savons

1 Il ne faut pas oublier que *plaisant* vient de *plaire*.

mieux que vous apprécier la beauté d'une dame, diraient-elles; vous autres hommes, vous êtes contents pourvu que la dame soit agréable, qu'elle vous fasse bon accueil et vous parle gracieusement, mais qui la voit quand elle se déshabille, à son coucher ou à son lever, n'ira pas, s'il est sage, conter ses impressions aux servantes! » Voilà comme elles parlent d'ordinaire, voulant par dépit déprécier les dons que Notre-Seigneur a départis à celles qu'il préfère. Flamenca n'eut point à se plaindre de pareilles méchancetés; faute de prétexte les dames s'abstiennent de toute critique à son endroit, mais pour peu qu'elles y eussent trouvé à reprendre, croyez bien qu'elles ne s'en fussent pas privées. (V. 574).

Après avoir mangé, on se lava une seconde fois, et sans se déplacer on prit le vin; c'était l'usage. Puis les nappes furent enlevées, et on apporta aux convives les conseillers des grâces.[1] Chacun put s'accoutrer à sa guise. Ensuite se levèrent les jongleurs, tous voulant se faire écouter. Alors vous eussiez entendu retentir des instruments montés à tous les tons.[2] Quiconque savait un nouvel air de viole, une chanson, un descort, un lai, faisait de son mieux pour se pousser en avant.

1 Cette expression empruntée au vocabulaire des précieuses est exactement celle du texte :

Bels conseillers ab granz ventaillas
Aportet hom davan cascu.

Toutefois la fin du premier vers n'est pas claire. Raynouard qui cite ce passage (*Lex. rom.* II, 460) traduit *ventaillas* par *vantaux* ce qui n'éclaircit rien. Je pense qu'il s'agit de miroirs munis de panneaux pouvant se rabattre sur la glace ou la plaque de métal poli qui formait le miroir.

2 Raynouard traduit : « Alors, vous entendriez retentir les cordes de mainte mélodie. » M. Mary-Lafon se contente de substituer *sons* à *cordes*, ces deux interprétations, surtout la seconde, sont loin d'offrir un sens précis. Je n'affirmerai pas cependant que la mienne rende parfaitement l'idée exprimée par *cordas de manta tempradura*.

L'un[1] vielle le lai de chèvrefeuille[2], l'autre celui de Tinta-

1 Cette forme de développement : *l'un... l'autre*, qui peut servir à une énumération pour ainsi dire indéfinie, se rencontre dans deux pièces de Peire Cardinal, *Una ciutatz* (*Parn. Occit.* p. 321, Bartsch, *Lesebuch* p. 122), et *De paraulas* (Bartsch, *Denkmaeler* p. 139. M. Bartsch conteste l'attribution de cette dernière pièce à Peire Cardinal). Chrestien de Troyes use aussi de la même tournure en un cas analogue :

Quant la corz fu tote assemblée
N'ot menestrel en la contrée
Qui riens seüst de nul deduit
Que à la cort ne fussent tuit.
En la sale molt grant gent ot ;
Chascuns servi de ce qu'il sot :
Cil saut, cil turne, cil enchante ;
Li uns encontre l'autre chante ;
Li uns sible, li autres note ;
Cil sert de harpe, cil de rote,
Cil de gigue, cil de viele,
Cil fleüte, cil chalemele.

(*Erec et Enide*, v. 2025-2036, dans Haupt, *Zeitschrift*, tom. X.)

On remarquera une grande ressemblance entre les quatre derniers de ces vers et les vers 596-600 de *Flamenca*.

2 Le célèbre chansonnier de Berne et le ms. Bibl. Imp. fr. 12615 (olim. suppl. fr. 184) nous ont conservé un lai du chèvrefeuille dont les paroles semblent bien du XIIe siècle, et dont l'air est plus ancien encore, car on lit à la fin :

Doce, plus doce ke miex,
Cis lais ki est boins et beaus
Est fais por vos tos noveaus
Et s'il envielist, seviaus
Tosjors plaira mais
A[s] clers et as lais.

Tel est le texte du ms. de Paris (fol. 66 v°) ; le manuscrit de Berne porte *soit vials*, leçon inintelligible, au lieu de *seviaus*, qui équivaut au prov. *sivals*, du moins. Ce lai est dans le ms. de Berne précédé de la rubrique : *Tristans, c'est li lais dou chievrefuel*, et en effet, une tradition, dont la source nous est inconnue, mais que Marie de France a accueillie et à laquelle divers textes, et entr'autres une des branches du *Re-*

gueuil; l'un chante les fidèles amants [1], l'autre le lai que fit Ivan. L'un joue de la harpe, l'autre de la viole; l'un de la flûte, l'autre du fifre; l'un de la gigue, l'autre de la rote; l'un dit les paroles, l'autre accompagne; l'un joue de la musette, l'autre du pipeau; l'un de la cornemuse, l'autre du chalu-

nart (éd. Méon, t. I, v. 5-6), font allusion, attribue à Tristan un lai de chèvrefeuille (voy. Wackernagel, *Altfr. Lieder*, p. 178-9). La place que le *chèvrefeuille* occupe dans l'énumération des divertissements offerts par Archambaut à ses hôtes, semble indiquer que l'allusion de *Flamenca* se rapporte plutôt à la musique qu'aux paroles de ce lai célèbre.

1 La touchante histoire des deux Amants est le sujet d'un lai de Marie de France (Poésies de Marie de France I,252-271); toutefois ce n'est point à ce joli récit que se rapporte l'allusion de *Flamenca*. Il faut en effet remarquer que le mot *lai* désigne des compositions appartenant à deux catégories bien distinctes. Par abus on a appliqué cette dénomination à des poëmes, généralement assez courts, composés en vers octosyllabiques rimant deux par deux, et destinés à être lus ou récités, nullement à être chantés. Tels sont les lais de Marie de France, tels sont aussi les seuls lais dont parle l'*Histoire littéraire* (XXIII, 64-8). Pour le fonds ils peuvent être imités de lais véritables, pour la forme ils en diffèrent absolument. Les lais proprement dits, ceux d'origine bretonne, sont faits pour être chantés; aussi les trouve-t-on dans les mss. accompagnés d'une notation musicale qui ne s'arrête point à la fin de la première strophe, comme pour les chansons des trouvères ou des troubadours, mais qui s'étend à toute la pièce; la musique constituant véritablement le lai, et les paroles n'ayant sans doute qu'une importance secondaire. Tels sont le lai du chèvrefeuille, ci-dessus mentionné, les lais de la Rose, d'Aelis, des Pucelles, le lai Markiol, le lai Nompar (B. I. fr. 12615), le lai de la Pastourelle, celui des Hermins (à la fin du ms. B. I. fr. 845). C'est évidemment ce genre de lais que veut désigner l'auteur de *Flamenca*, puisqu'il spécifie qu'ils étaient chantés ou joués sur la viole; ailleurs même, il se sert des mots *viuladuras bretas* (v. 7472), sans doute pour exprimer la même chose. Or il existe précisément un « lai des Amans » que nous a conservé le ms. B. I. 12615 (fol. 69). C'est une longue requête d'amour qui n'a aucun rapport avec la légende des deux Amants et pourrait bien n'être, comme le lai du chèvrefeuille, qu'une poésie de la fin du XIIe siècle adaptée à un air plus ancien. Quoiqu'il en soit, en voici la première strophe :

meau ; l'un de la mandore, l'autre accorde le psaltérion avec le monocorde ; l'un fait jouer des marionettes, l'autre jongle avec des couteaux [1] ; l'un rampe à terre [2] et l'autre fait la culbute : un autre danse en faisant la cabriole [3] ; l'un traverse un cerceau, l'autre saute ; aucun ne manque à son métier. (V. 608).

Ceux qui voulurent entendre des histoires de rois, de marquis ou de comtes purent satisfaire leur envie, car l'un

C'est li lais des amans :
Ichi comens tot en romans
Le gentil lai des amans.
D'amors est estrais li chans
Et si le fist .I. fins amans,
D'amors est tote la note
Del sonet
Par amors le chante et note
Cui boin est;
Cil s'entremet
Ki son cuer i met.

1 Un magnifique manuscrit de la Bibliothèque Impériale (fonds français 95, contenant l'Histoire du Saint Graal, Merlin et le roman des sept sages) est orné d'un grand nombre de figures grotesques parmi lesquelles on voit, au fol. 237 r°, un jongleur jouant avec deux épées. Giraut de Calanson, recommande à son jongleur d'apprendre à recevoir de petites pommes sur les pointes de deux couteaux :

E paucs pomels
Ab dos coltels
Sapchas girar e retenir

(*Fadet jogtar*, Bartsch. *Denkm.* p. 94).

2 *L'us vai per sol*, ma traduction est incertaine, Raynouard : « l'un va par terre », ce qui est exact, mais aussi obscur que le texte.

3 Cet exercice était sans doute analogue à celui des « ménestriers » dont parle Joinville, qui « fesoient trois merveilleus saus, car on leur metoit une touaille desous les piez, et tournoient tout en estant, si que leur piez revenoient tout en estant sur la touaille. » (éd. Fr. Michel, p. 160).

conta de Priam, l'autre de Pyrame [1]; l'un conta de la belle Hélène que Paris enleva, d'autres d'Ulysse, d'Hector, d'Achille, d'Enée qui laissa Didon malheureuse et dolente [2], de Lavine qui, du haut des remparts, fit lancer la lettre et le trait par la sentinelle [3]. L'un conta d'Apollonice, de Tidée et d'Etéocle [4],

1 Il nous est parvenu un poëme de Pyrame et Thyshé, que Méon a publié (*Fabliaux et contes*, 1808. IV, 326). Cette fable était fort goûtée au moyen-âge; il y est fait allusion par Giraut de Cabreira, *Cabra juglar*, (Bartsch, *Denkm.*, p. 92), Arnaut de Maruelh, *Dona genser* (Bartsch, *Lesebuch* p. 116), Elias de Barjols, *En atretal* (Mahn, *Gedichte*, n° 946), Rufian et Izarn, *Vos que amatz* (*ibid.*, n° 954), Arnaut de Carcassonne, *Dins un verdier* (*Lesebuch*, p. 26), un trouvère anonyme, *En dist c'amors* (Wackernagel, *Altfr. Lieder*, p. 12), par Robert de Blois, *Beaudous* (*Hist. litt.* XVIII, 746), par Jackemart Gielée, *Renart le nouvel* (Méon, IV, 311) etc.

2 L'histoire de la guerre de Troie et celle d'Enée étaient bien connues au moyen-âge. Un grand nombre de mss. nous ont conservé le Roman de Troie, et celui d' Eneas, le premier de Beneoit de Sainte More, et le second pouvant aussi lui être attribué; mais les aventures d'Ulysse étaient loin d'avoir la même popularité. A la fin du roman de Troie Ulysse meurt frappé par son fils Thelogonus qui le reconnaît trop tard; d'ailleurs ce texte de *Flamenca* et un vers de Giraut de Calanson (Bartsch, *Denkm.* p. 97) sont, à ma connaissance, les seuls témoignages d'où l'on puisse induire qu'il ait existé au moyen-âge des récits en langue vulgaire sur ce héros.

3 Allusion très précise à un épisode du roman français d'Eneas. Voy. A. Pey, *Essai sur le roman d'Eneas*, p. 44-5, et le *Jahrbuch f. roman. u. engl. literatur* d'Ebert, II, 31.

4 « Apollonices et Tidiocles sont des noms défigurés par l'orthographe où inconnus, » dit Fauriel (*Hist. de la poésie prov.* III, 486). Il est évident qu'il s'agit d'Etéocle et Polynice, les frères ennemis; ce sujet était bien connu au moyen-âge. On lit au commencement du roman de Thèbes :

Ne parlerai de peletiers,
Ne de vilains ne de bouchiers,
Mais de .II. freres parlerai
Et leur geste raconterai .
Li uns ot non Ethiocles
Et li autres Polinices..etc.

(Bibl. Imp. fonds fr. 60 [anc. 6737-1] fol. 1.)

l'autre d'Apollonius[1]; l'un du roi Alexandre, l'autre d'Héro et de Léandre; l'un de Cadmus qui, exilé de sa patrie, fonda Thèbes, l'autre de Jason et du dragon vigilant; l'un retraçait les travaux d'Alcide, l'autre disait comment Démophon remit en son pouvoir Phyllis par amour[2]. L'un raconta comment le beau Narcisse se noya dans la fontaine où il se mirait[3]; d'autres

1 Il s'agit de l'histoire d'Apollonius de Tyr, récit d'origine byzantine qui fut imité au moyen-âge dans presque toutes les langues de l'Europe. (Voy. Graesse, *Die grossen Sagenkreise des Mittelalters*, p. 457-460, Ed. Du Méril, *Floire et Blancheflor*, Préface p. cxxj). Il a été compris dans le recueil des *Gesta Romanorum* (cap. CLIII) et par suite dans le *Violier des Histoires romaines* (Chap. CXXV). La popularité des aventures d'Apollonius du XIIe au XVIIe siècle est attestée par un nombre presque infini de témoignages. Ceux que fournissent les troubadours ont été réunis par Fauriel (*Hist. de la Poésie prov.*, III, 486), et on en trouverait un plus grand nombre encore parmi les auteurs de la langue d'oïl. (Voy. *Aye d'Avignon*, v. 3489, Gui de Cambrai, *Barlaam et Josaphat*, p. 228, v. 37). On sait que l'histoire d'Apollonius est la source du *Pericles* attribué à Shakespeare, mais on n'a point remarqué que la fin de la chanson de Jourdain de Blaye en est également imitée. Quelle qu'ait été la popularité de ce récit au moyen-âge, on n'en connait maintenant aucun texte ancien, ni en français, ni en provençal. Quant au texte latin, le plus ancien ms. qu'on en ait signalé, parait être celui qu'exécuta, dans les premières années du XIIe siècle, Gautier, moine de Saint Amand (*Journ. des sav.* juin 1860, p. 374, art. de M. L. Delisle).

2 C'est ainsi que traduit Raynouard, et le texte ne peut guère s'interpréter autrement; il se pourrait qu'il fût corrompu (d'autant que la rime de *forsa*, v. 636, est mauvaise), car ce sens s'accommode difficilement avec la fable: Démophon avait promis à Phyllis de l'épouser; il se rendit dans sa patrie pour mettre ordre à ses affaires, et tarda si longtemps que Phyllis, se croyant délaissée, mit fin à ses jours. Elle fut métamorphosée en arbre; Démophon, arrivé trop tard, embrassa le tronc de l'arbre qui aussitôt poussa des feuilles (voy. Ovide, *Epist.* II). Est-ce à cette dernière circonstance que l'auteur de *Flamenca* fait allusion ?

3 Ovide, *Metam.* lib. III. Un témoignage de Pierre le Chantre, cité bien souvent (en dernier lieu dans la préface *d'Aye d'Avignon*, p. xxj) nous apprend que dès le XIIe siècle, on chantait l'histoire de Nar-

disaient de Pluton qui ravit à Orphée sa belle femme [1], et du philistin Goliath que tua David ; l'un contait de Samson à qui Dalila coupa les cheveux tandis qu'il dormait, l'autre de Machabée [2], qui combattait pour le Seigneur ; un autre raconta comment Jules César passa tout seul la mer, sans implorer

cisse. Elle forme l'un des épisodes du roman de Beaudous, par Robert de Blois (Voy. *Hist. litt.*, XXIII, 745-7, et Bibl. Imp. ms. Sorb. 1422, p. 547-9). Elle est racontée dans le roman de la Rose (Méon, t. I, p. 58 et suiv.). Enfin il existe aussi un poëme de Narcisse, ayant environ mille vers octosyllabiques, qui a été publié par Méon, *Fabliaux et contes*, II. 143.

1 Il y a dans Ritson, *Ancient english metrical romanceës* II, 248, un petit poëme intitulé *Sir Orpheo*, qui semble imité du français.

2 Nous possédons deux poëmes sur Judas Machabée, l'un et l'autre du XIIIe siècle et en vers octosyllabiques. Le premier et le plus considérable (22000 vers) fut commencé par Gautier de Belleperche « arbalestier, » ainsi qu'il se qualifie lui-même, et terminé par Pierre ou Pierrot de Ries. Le seul ms. qui nous l'ait conservé est à la Bibl. Imp. fonds fr. 789 (anc. 7190-4). Il est daté de l'année 1280, indication que Fauchet, ancien possesseur de ce ms., et ceux qui l'ont suivi rapportent à l'achèvement du poëme, tandis qu'à mon sens elle n'a trait qu'à la copie. (Voy. Fauchet, *Recueil de l'origine de la langue française*, liv. II, dans les œuvres complètes, Paris, 1610, fol. 588 ; La Rue, *Essais hist.* II ; 178-9). — L'article *Gautier de Belleperche*, annoncé par M. P. Paris, *Manuscrits françois*, VI, 208, comme devant figurer dans le tome XXI de l'*Histoire littéraire*, n'a pas paru.

Le second poëme sur Judas Machabée n'a guère que 8000 vers ; il fut « translaté et mis en rime » en 1295, ainsi qu'on l'apprend par les derniers vers, (voy. le ms. Bibl. imp. fr. 15104, anc. 632-21). L'allusion de *Flamenca* se rapporte incontestablement à un texte plus ancien, comme aussi celle de Giraut de Calanson qui recommande à son jongleur d'apprendre

De Macabieu
Lo bon juzieu,
Don potz trop bona chanso dir.
(Bartsch, *Denkm.*, p. 98).

l'aide de Notre Seigneur et sans trembler [1]. L'un dit de la Table Ronde où la vaillance fut toujours en honneur, et où le roi répondait de son mieux à tout venant, l'autre contait de Gauvain et du lion qui accompagnait le chevalier que délivra Lunete [2]; l'un dit de la pucelle bretonne [3] qui tint Lancelot en prison, lorsqu'il lui eut refusé son amour, l'autre de Perceval [4]; l'un conta d'Erec et d'Enide, l'autre d'Ugonet de Péride [5], l'un de Gouvernail [6] qui pour Tristan eut à souffrir tant de peines, l'autre de Fenisse [7] que sa nourrice fit passer

1 Ce texte, joint à plusieurs autres qui ont été réunis par M. Fr. Michel dans une note sur la chanson de la guerre de Navarre (p. 421-4), donne à penser qu'il y avait au moyen-âge sur César des récits poétiques. Toutefois il ne paraît pas que sa légende se soit jamais développée autant que celle d'Alexandre. Le seul poëme sur César que le moyen-âge français nous ait laissé n'est guère autre chose qu'une traduction de Lucain; son auteur, Jacob de Forest, paraît avoir vécu au XIIIe siècle. Voy. l'*Histoire littéraire*, XIX, 681.

2 Ce chevalier est Yvain; Raynouard traduit « qui délivra, » ce qui s'accorde moins bien avec l'histoire du Chevalier au Lion, telle que la raconte Chrestien de Troyes.

3 Viviane; il existe sur Lancelot, outre le grand roman en prose que l'on attribue à Gautier Map, un poëme de plus de 17,000 vers, dont le l'auteur se nomme, dès le premier vers, Jehan, il a été signalé dans la bibliothèque de Mgr le duc d'Aumale. (Voy. *le Bel Inconnu* publié par C. Hippeau, p. xxv).

4 Perceval, encore peu au fait de l'usage des cours, entra à cheval dans la salle où se trouvait Arthur.

5 Je ne sais s'il faut l'identifier avec Parides qui figure dans *Lancelot*, le sens de ce passage n'est pas certain.

6 Le maître d'abord, puis l'ami dévoué de Tristan.

7 Fauriel rapproche avec raison ce texte de *Flamenca* de cet autre témoignage fourni par le roman de Jaufre :

Aital amor me sobreporta
Cum fes Fenisa, que per morta
Se fes sebelir per clergues,
Que pueis visquèt lonc tems apres.

« Ces deux allusions, dit-il, se rapportent sans doute à un même

pour morte. L'un dit du Bel Inconnu [1], l'autre du vermeil écu que Lyras trouva à la porte, l'autre de Guiflet. L'un contait de Calobrenan, l'autre dit comment il retint un an dans sa prison Queux le sénéchal, pour l'avoir injurié ; l'autre contait de Mordret [2], l'autre disait l'histoire du comte Duret qui fut chassé par les Vandres et accueilli par le Roi Pêcheur. L'un retraça le bonheur d'Hermelin, l'autre dit de quelle manière les assassins agissent sous l'influence du Vieux de la Montagne [3]. L'un raconte comment Charlemagne tint l'Allemagne jusqu'au moment où il la divisa, l'autre contait toute l'histoire de Clovis et de Pépin ; d'autres parlaient de Lucifer que son orgueil précipita du ciel, du Vallet de Nanteuil [4],

roman. La seconde (celle de *Flamenca*) n'est guère explicite, mais la première nous apprend que l'héroïne eut, comme Charlequint (?) la fantaisie de se faire enterrer de son vivant, ce qui ne l'empêcha pas de vivre longtemps après. » (*Hist. de la Poésie prov.* III, 501). Ce n'était point une simple fantaisie ; sans le stratagème de Thessale, sa nourrice, Fenisse n'eût point réussi à se faire enlever par Cliget, son amant. Les deux allusions de *Flamenca* et de *Jaufre* se rapportent à un épisode du *Cliget* de Chrestien de Troyes ; voy. *Hist. litt.* XV, 217-9.

1 Le Bel Inconnu, qui figure dans *Jaufre* (*Lex. rom.* I, 49 *a*) est le héros d'un poëme dont une édition, malheureusement très insuffisante, a été donnée en 1860 par M. Hippeau. On ne peut affirmer que l'allusion de *Flamenca* se rapporte précisément à ce roman, attendu qu'il paraît avoir existé une autre rédaction du même récit. Ce qui le fait supposer, c'est la comparaison avec le *Wigalois*, poëme allemand composé dans les premières années du XIIIe siècle par Wirnt de Gravenberg d'après des sources françaises. Le sujet en est le même que celui du *Bel Inconnu*, mais les développements sont trop différents pour qu'on puisse admettre que l'auteur allemand ait suivi la rédaction qui nous est parvenue.

2 Personnage du roman de Lancelot.

3 Ceci était véritablement un récit d'histoire contemporaine.

4 Gui de Nanteuil, héros d'une chanson de geste que j'ai publiée en 1861 dans le recueil des Anciens Poëtes de la France.

d'Olivier de Verdun [1]. L'un dit le vers [2] de Marcabrun, l'autre conta de Dédale, qui trouva le moyen de voler dans les airs, et d'Icare, qui se noya par son imprudence. Chacun dit de son mieux. Musiciens et conteurs faisaient si bien qu'un grand murmure régnait dans la salle. (v. 701).

Le roi dit à l'assemblée, « Seigneurs chevaliers, lorsque les écuyers auront mangé, faites seller vos chevaux et nous irons joûter; mais, en attendant, je veux que la reine ouvre le bal avec Flamenca, et moi-même j'y prendrai part. Levez-vous tous, que ces jongleurs se tirent de côté parmi les tables. » Aussitôt chevaliers, dames et pucelles se prennent par les mains. Jamais en Bretagne ni en France on ne vit bal aussi splendide : deux cents jongleurs, bons joueurs de viole, se placent deux par deux sur les bancs et règlent la danse sans manquer d'une note. Les dames se regardent souvent et font leurs feintes amoureuses; il semble que le jour les ait frappées si vivement qu'à peine en peuvent-elles supporter la vue, elles le témoignent par leurs soupirs. [3] Amour animait ces figures d'un plaisir si vif que chacun se croyait en Paradis. Et je vous dis bien sans mentir que jamais, depuis qu'Amour existe, on ne vit si belle assemblée. On serait

1 On lit dans la pièce de *Cabra juglar* de Giraut de Cabreira :

Ni d'Olivier
No sabs chantier,
Ni de Verdun ni Vosprezon.

(Bartsch, *Denckm.* p. 92).

Olivier, le célèbre compagnon de Roland, étant déjà mentionné dans la même pièce (p. 90, v. 27), il s'agit sans doute ici d'un autre Olivier, et vraisemblablement de l'Olivier de Verdun auquel fait allusion *Flamenca*. Du reste, le texte de Giraut n'est pas décisif; *Vosprezon*, surtout, me semble un nom bien douteux.

2 Nous avons environ quarante *vers* ou chansons de Marcabrun.

3 Ce passage, qui semble faire allusion à une danse pour nous inconnue, est fort obscur.

venu dire au roi que Paris et Reims étaient pris, qu'il n'aurait point quitté la danse ni fait la mine d'un homme affligé. Joie et Jeunesse ont ouvert le bal avec leur cousine madame Prouesse. En ce jour Bassesse [1] pensa se cacher sous terre, mais Convoitise vint lui dire : « Dame, que faites-vous ? Voyez-les danser entre eux ! Leur folle joie tombera bien vite ; ce n'est pas tous les jours la Saint Jean ; les voilà bien repus et gambadant, mais ce qu'ils dépensent, un autre le pleure, et il y a tel parmi eux qui, avant un mois, nous aimera et regrettera les prodigalités d'aujourd'hui. » Bassesse fit un sanglot et dit : « Soyez la bien venue, vous m'avez rendu la vie. Par Dieu ! Dame Convoitise, je veux que tous vos fiefs soient francs, que dorénavant vous soyez dame sans suzerain, que vous ayez comtes et barons, rois et ducs, clercs et marquis, chevaliers et bourgeois. Quant aux dames, je ne puis vous les donner, n'ayant moi-même aucun droit sur elles [2]. Pourtant, si quelqu'une veut être de votre compagnie, ne croyez pas que j'en éprouve du dépit. » (v. 769).

Les chevaux étaient sellés et ornés d'enseignes et de grelots ; le bal cessa, et chacun se fit apporter ses armes par son écuyer. Les dames, gaies, sages et bien apprises qu'elles étaient, allèrent se placer aux fenêtres afin de mieux voir les chevaliers qui joûtaient pour l'amour d'elles.

Archambaut ne perdit pas son temps, car, sans désemparer, il arma neuf cent quatre vingt dix-sept chevaliers. Tous vinrent à pied au palais, en chausses de soie, et se présentèrent au roi qui, pour étrenne, leur souhaita qu'en amour fût

1 Le texte porte *Avolesa ;* ce mot, qui n'a pas de correspondant en français et n'est rendu qu'assez imparfaitement par *Bassesse*, est l'opposé de *Proesa ;* il indique l'absence de tous sentiments grands et généreux ; ce n'est donc point la lâcheté, ainsi que traduit Raynouard.

2 Voilà qui est poussé dans le dernier galant !

leur plus grande peine; et la reine confirma la parole de son époux. En ce jour le roi porta les armes, et je vous assure qu'on n'eût pas trouvé trois chevaliers de meilleur air que lui. Il avait ajusté au bout de sa lance une manche de je ne sais qui; la reine ne laissa point paraître qu'elle en fût affligée, mais elle pensait bien que la manche n'était pas là sans motif, car c'est une enseigne amoureuse [1]. Si elle savait qui l'a donnée au roi, elle la ferait bien payer. Entre toutes les dames Flamenca fut celle qui attira ses soupçons; ils étaient mal fondés; cependant elle mande Archambaut. (v. 812).

Archambaut se présente armé de la lance et de l'écu et revêtu des insignes qu'un chevalier doit porter dans un tournoi. Arrivé devant la reine, il descendit de cheval, s'inclina et la salua courtoisement. Elle le prit par la main et le fit asseoir à la fenêtre: « Seigneur Archambaut, dit-elle, je ne suis pas bien, et, si vous ne me conseillez, mon mal redoublera. — Dame, répondit-il, Dieu vous garde de tous maux! » La reine toucha de la main Flamenca qui était assise près du roi [2] à la fenêtre et lui dit: « Si vous le permettez, Dame, je parlerai au seigneur Archambaut. — Je le veux ainsi, reprit Flamenca, puisque vous le désirez. » A la fenêtre voisine, toute couverte de palmes et de joncs [3], était la comtesse de Nevers qui

1 Dans la *Mort d'Arthur*, qui forme la dernière partie du roman de Lancelot, c'est par un motif analogue que la reine Genièvre devient jalouse de Lancelot. Il s'était rendu, sous un déguisement, au tournoi de Wincester, et, cédant aux prières de la fille de son hôte, avait consenti à porter sur son heaume une manche de cette jeune demoiselle. La reine l'apprit et se crut délaissée. (Voy. cet épisode dans le ms. B. I. fr. 342, fol. 158 v° et suiv.).

2 Pourtant on a vu plus haut (v. 795), que le roi n'était pas resté simple spectateur du tournoi, mais qu'il y avait pris part.

3 C'était l'usage, à cette époque, de couvrir le sol des chambres de joncs (d'où notre mot *joncher*) et de plantes odoriférantes:

Moult par out la meison li ostes atornée,
La sale portendue et bien encortinée;

avait les cheveux plus blonds que n'est l'or, mais c'était son meilleur trésor. Flamenca s'en vint à elle et fut bien accueillie. La comtesse lui fit un coussin de son manteau ; elle s'assit et regarda le tournoi. (v. 847).

La reine ne perdit pas de temps ; d'un air tout marri : « Seigneur Archambaut, dit-elle, n'est-ce pas bien mal de la part du roi, de porter ainsi, sous mes yeux une enseigne d'amour. Franchement c'est manquer à vous comme à moi. » Archambaut vit bien qu'elle soupçonnait Flamenca d'avoir donné au roi la manche. « Dame, répondit-il, par Celui qu'on adore, je ne vois pas que le roi vous fasse déshonneur pour éprouver la joie amoureuse : il n'en remplit que mieux son devoir ; je voudrais être de compagnie avec lui, afin de jouer pour de bon le rôle qu'il joue par galanterie [1]. De sa part c'est pure récréation. — Seigneur Archambaut, voilà des raisons dont vous aurez vous-même besoin avant que la quinzaine soit écoulée. — Ne mêlez point la jalousie à tout cela, Madame, ce serait sans cause. » Elle secoua la tête : « Dites-vous que

De jonc et de mentastre fu bien englaiolée.
(*Gui de Nanteuil*, v. 434-6).
Mundez la mesoun e la junchet.
(Walter de Biblesworth, dans Th. Wright, (*A volume of vocabularies*, p. 171).

Sur ce vers M. Wright remarque que l'usage de joncher les chambres venait de ce qu'alors les tapis n'étaient point encore en usage. Toutefois un passage de la chanson de Gui de Nanteuil montre qu'on étendait parfois des tapis sur cette espèce de litière :

Une coute pourpointe lor a l'en aportée,
Par dessus le mentastre l'ont esparse et getée;
Là s'assit la pucele qui preus est et senée,
De jouste le vallet de qui ele est amée.
(v. 530-3).

1 Mot à mot : « afin que je puisse faire pour de vrai (*per de veras*) ce qu'il fait pour montrer joie. » Joie, c'est ici la joie d'amour ; on a vu quelques lignes plus haut (v. 868) l'épithète de *joios d'amor* appliquée au roi.

vous ne serez pas jaloux? par Dieu si! vous le serez, et peut-être non sans motif. — Dame, pourquoi parler ainsi? Ne me donnez point de leçons, croyez-moi, je m'entends en ces sortes d'affaires. (v. 880).

Sur ce, voici venir un jongleur: « Beau sire, dit-il à Archambaut, le roi veut ceindre l'épée à Thibaut le comte de Blois, et je viens de la part de Thibaut lui-même vous prier de vous rendre auprès de lui. » Archambaut prend congé de la reine, plus affecté qu'il ne le fait paraître; mais la belle enfant (Flamenca) n'en sait rien. Ah! quel péché! la reine a tout fait pour troubler le repos d'Archambaut; elle lui a mis au cœur une grande douleur, dont jamais il ne reviendra, si Amour ne daigne l'en guérir: et il l'en guérira, mais par malice il attendra que les soupçons soient devenus réalité. (v. 899).

Quand Archambaut eut rejoint le roi, le comte Thibaut fut adoubé chevalier, et avec lui plus de quatre cents hommes, tous cousins et parents. Archambaut avait quitté la reine de mauvaise humeur à cause du fâcheux discours qu'elle lui avait tenu; il appela un écuyer et lui dit: « Fais sonner vêpres, car il sera bien temps de souper quand le roi les aura ouïes. » Mais les dames qui étaient aux fenêtres à regarder le tournois s'écrient en entendant les cloches: « Il n'est pas encore none [1], et déjà on sonne les vêpres! perde son mari celle qui s'y rendra tant qu'il y aura un chevalier dans le champ! les vêpres ne nous feront pas quitter la cour! »

Sur ces entrefaites le roi entra; comme sage et bien appris il vint à Flamenca et l'emmena; barons et chevaliers allèrent à sa suite et conduisirent, joyeux et galants, les dames à l'église. On chanta les vêpres haut et bas. L'office terminé, le roi ramena Flamenca, et par familiarité il lui mit la main au sein [2]. La reine en fut très-irritée, et Archambaut

1 Trois heures.

2 « Les égards du roi pour Flamenca, dit Raynouard, excitèrent encore la jalousie de la reine et celle d'Archambaud. »

pour le moins autant, mais il n'en fit pas semblant. On soupa, et la table fut bien garnie de nouilles, de piment [1], de roti, de fruits, de roses fraîches et de violettes, de glace et de neige pour rafraîchir le vin afin qu'il n'empêchât point de dormir. Tous étaient fatigués des divertissements de cette journée, aussi alla-t-on se reposer jusqu'au lendemain. De bonne heure, les nouveaux chevaliers, revêtus de leurs insignes, vont chevauchant par les rues, agitant des clochettes de mainte guise. Ce fut un beau charivari; et le souci d'Archambaut s'en accrut. Telle était sa douleur qu'il en pensa mourir. Cependant, il fit effort sur lui-même, blâmant la reine des soupçons qu'elle lui avait inspirés à l'égard de Flamenca. Il cela son mal le mieux qu'il put, ouvrit généreusement son trésor, donnant et dépensant largement, et s'estimant heureux quand on prenait de son bien. La cour dura dix-sept jours et plus, et personne n'aurait pu dire à quel moment il y avait éprouvé le plus de plaisir, car de jour en jour elle devenait plus brillante. Riches hommes et barons s'émerveillent d'où Archambaut peut tirer tant d'argent. Au vingtième jour le roi et les autres invités se retirèrent. La reine n'eût pas voulu que la cour durât encore un mois, car elle se figurait le roi amoureux de Flamenca; mais il ne l'aimait point d'amour, au contraire, il croyait faire honneur au seigneur Archambaut quand, en sa présence, il embrassait sa femme et la baisait; c'était sans penser à mal. Chacun s'en va, se se louant fort d'Archambaut. Les jongleurs surtout étaient contents, car il leur donna tant que le plus pauvre, pourvu qu'il s'abstînt de jouer, avait sa fortune faite. (v. 1000).

Archambaut reconduit gracieusement ses invités, mais il a le cœur serré par un mal cuisant qu'on nomme jalousie, un mal qui le fait extravaguer et le plonge dans des pensées dont

1 On sait que le piment est une boisson épicée, (voy. Du Cange, au mot *Pigmentum*).

il ne sait plus sortir. Lorsqu'il fut rentré chez lui, ses compagnons le quittèrent jugeant bien qu'il n'était pas sain d'esprit. De douleur il se tordait les bras, et pour un peu il eût pleuré. Il avait hâte d'entrer dans sa chambre pour chercher sa femme et la battre, mais il ne la trouva pas seule : elle était en compagnie des dames de la ville. Dolent et marri il leur tourna le dos et s'étendit sur un banc, se plaignant comme s'il avait mal au côté. Il prend la vie en haine, et n'était la crainte d'encourir le blâme du monde, il ne bougerait pas du lit. Il se tient à l'écart, l'air soucieux : « Las ! disait-il souvent, à quoi pensai-je quand je pris femme ! Bon Dieu ! j'étais fou ! Et n'avais-je pas tout le bonheur désirable ? Malheur sur mes parents qui me conseillèrent de prendre ce qui pour l'homme fut une source de maux [1] ! Maintenant nous avons femme, hélas ! et qu'il est dur de se sentir étreint par la jalousie ! Je ne sais quelle conduite tenir ; et tout cela pour cette belle dame ! Et du diable si elle y pense ! Mais je l'y ferai bien penser. Dieu ! Dieu ! que faire ? » Vraiment, il est dans une mauvaise passe : il laisse tout en suspens, il entre, il sort ; dehors il brûle, dedans il est glacé. Il faut être bien jaloux pour regarder comme il fait ; ses chants sont des bêlements, ses soupirs des éclats de voix ; toutes ses idées sont brouillées ; souvent il dit la patenôtre du singe, marmotant des mots que personne n'entend. Toute la journée il peste et bougonne, les visites lui sont odieuses. Venait-il un étranger, il se faisait très affairé et sifflait par contenance, disant entre ses dents : « Je me tiens à quatre pour ne point vous jeter dehors la tête la première. » Il tourne sa ceinture entre ses doigts et va chantant *tullurutau* et dansant sur l'air *vadoi vadau* [2]; puis

1 Au temps qu'Eve vivait.

2 C'étaient des refrains populaires que nous retrouvons au nord de la France. Ainsi, dans une pièce attribuée à Guillaume le Vinier, qu'un seul ms. nous a conservé (Bibl. Imp. fr. 845, fol. 126) on lit :

il lève les yeux et guigne du côté de sa dame ; ensuite il fait signe au domestique d'apporter l'eau, pour se laver, car il voudrait dîner. Il dit cela pour qu'on s'en aille. S'il tisse, il n'ourdit pas moins [1] car il est toujours allant de çà et de là, et lorsqu'il n'en peut plus : « Beau sire, dit-il, dînez-vous avec nous, car il est bien temps. Vous me ferez plaisir en acceptant, vous aurez occasion de vous montrer galant. » Et là dessus il fait une grimace de chien, montrant les dents sans rire. (v. 1076).

Son goût serait de ne voir personne ; dans le premier venu il croit trouver un rival, et malheur à celui-là ! s'il voit quelqu'un parler avec sa femme, il se figure qu'on va la lui ravir sous ses yeux [2]. « Voilà comment nous avons combiné notre intrigue ! Le roi a entamé l'affaire en temps propice ; avant de partir de Nemours [3], je crois bien qu'il en a tâté. Il la connaissait pour un friand morceau, et voilà pourquoi il prenait avec elle tant de privautés ! De lui je croyais n'avoir rien à craindre,

Mes vos orres ja
Que Guios vint qui turuluruta,
Valuru valuru valuraine,
Valuru va.
(*Hist. litt.* XXIII, 596).

Et dans une chanson anonyme.

Et perlidoureles, vadou vadu vadourenne.
(*Ibid.* XXIII, 580).

De là le nom de *vaduries* donné aux chansons qui avaient ce refrain (*Hist. litt.* XXIII, 604). M. Diez a signalé quelque chose d'analogue dans l'ancienne poésie portugaise (*Ueber die erste portugiesische kunst und hof-poesie*, 1863, p. 99).

1 C'est-à-dire : il marche en long et en large.

2 Le monologue qui suit commence bien brusquement, il se pourrait que quelques vers eussent été omis à cet endroit.

3 On a vu, p. 273 qu'Archambaut lui-même avait prié le roi de lui amener sa femme restée à Nemours auprès de son père.

car autrement j'aurais bien su la préserver de ses atteintes. Mais maintenant va et et vient qui veut, et à son gré il ne vient pas encore assez de monde! Voyez un peu l'accueil qu'elle fait aux visiteurs. Elle montre assez clairement qu'elle n'est pas à moi. Bon Dieu! ils la mènent à sa perte. Mais je ne veux plus être leur pasteur: mauvais est le pasteur qui se nuit à soi-même et sert l'intérêt d'autrui! La mener à sa perte, c'est facile à dire, mais je ne crois pas que le roi, malgré ses privautés, y puisse réussir. Las! malheureux! maudite soit l'heure où je naquis! Si je ne puis garder une dame, je porterais mal la couronne qui est auprès de saint Pierre de Rome[1]; et j'aurais peine à faire choir une dame[2] si je ne puis venir à bout d'une fillette. Plût à Dieu qu'elle le fût resté, fillette! car par elle je perds les bonnes manières et tout ce qui convient à Jeunesse[3]. Bon Dieu! j'ai fait une mauvaise affaire et j'ai suivi un fol conseil. La reine savait bien ce qu'elle disait quand elle me prédit que je serais jaloux. Dieu la maudisse, la prophétesse de malheur! si au moins elle m'avait donné le remède! Car vraiment je suis un jaloux comme on n'en vit jamais. Je les dépasse tous, et je serai infalliblement cocu! Je serai! Mais je puis bien dire que je le suis déjà; je ne le sais que trop. » Alors il entre en fureur contre soi-même, se tire les cheveux, s'arrache la barbe, se mord les lèvres, grince des dents, frémit, brûle et fait des yeux féroces à Flamenca. Il résiste à peine au désir de lui couper ses beaux cheveux brillants et clairs. « Madame la traîtresse, lui dit-il, qui me tient que je ne vous tue, que je ne vous dépouille de votre chevelure! Vous

1 Je ne saisis point le sens de cette allusion.

2 *E mal derocharia doma* (v. 1106); le sens de ce vers est très douteux; j'ai supposé que *doma* était ici pour *domna* à cause de la rime correspondante *Roma*, mais c'est une hypothèse fort incertane.

3 *Joven*, voy. la note 2 de la p. 270.

l'avez allongée en queue, l'an prochain je crois bien que vous en ferez un chignon, de crainte que je vous l'arrache; et j'imagine que vous serez vexée quand je vous la ferai couper avec des ciseaux ; ce sera un grand chagrin pour ces beaux galants qui viennent pour se dire l'un à l'autre : « Dieu ! qui vit jamais si beaux cheveux ! ils brillent plus que l'or fin. » Je connais bien le petit manége des regards, des mains serrées, des pieds pressés. A qui pensez-vous avoir affaire ? Je suis aussi rusé que vous ; mais c'est autant d'angoisses que vous me faites endurer. Je me tue de fatigue et vous reposez ; je n'ai os ni nerf ni muscle qui ne souffre par votre faute. Mais il ne sera pas dit que vous n'en aurez point eu votre part. — Seigneur, qu'avez-vous ? — Eh quoi ! c'est ainsi que vous répondez ! Ciel ! malheureux que je suis, je meurs et vous me raillez ! Voilà l'œuvre de ces galants ! mais, par la foi que je dois à Notre-Seigneur, ils ne trouveront pas ici porte ouverte. Qui tient une dame en sa garde perd sa peine, s'il ne commence par la mettre en un lieu sûr où elle ne soit vue que de son possesseur et gardien. C'est là le bon moyen. (v. 1164).

« Hélas ! malheureux, te voilà fou de jalousie, rogneux, barbu, hérissé ; ta barbe est rude et inculte et semble à Flamenca un buisson d'épines ou la queue d'un écureuil sauvage. Tu t'es déshonoré toi et ton lignage ! Mais n'importe ! j'aime mieux mourir que d'être honni pour ma complaisance ; j'aime mieux être un jaloux fieffé que de porter patiemment les cornes. » (v. 1178).

Tout le monde sait par le pays que le seigneur Archambaut est un jaloux hors ligne. Dans toute l'Auvergne on fait chansons, serventois, couplets et sons, estribot ou retroenche [1] sur Archambaut et sa conduite à l'égard de Flamenca ; et croyez bien que lorsqu'on venait les lui chanter, il n'en devenait

[1] Formes de poésie dont on trouvera la définition dans les *Leys d'amors*, I, 340 et suiv.

pas plus aimable [1] ! Qu'un de ses amis le blamât, n'allez pas croire qu'il lui en sût gré; loin de là, il lui répondait avec humeur : « Seigneur, j'entends bien et je vous comprends, mais, par Dieu ! si je suis jaloux, qui pourrait m'en faire un grief ? j'en sais bien peu qui à ma place ne le deviendraient pas. Tels me raillent qui le seraient plus que moi, si à toute heure ils voyaient, comme je fais, une si belle créature ! De ce côté là il n'y a empereur ni roi à qui je porte envie. Aussi sais-je bien que ce n'est point folie de ma part si je suis en souci pour elle. Le sage n'attend pas que le mal soit arrivé pour se tenir sur ses gardes. Eh bien ! que ferais-je si quelque vaurien simulant un amour courtois, sans même savoir ce que c'est, lui faisait faire une folie. Et que dirais-je pour couvrir ma honte ? je perdrais ma peine à la vouloir garder; au lieu que maintenant, vienne qui voudra ! Par Dieu ! on ne la verra pas, on n'aura point la faveur de lui parler hors de ma présence ! Non par ma foi ! fût-ce le comte son père, ou sa mère, ou sa sœur, ou Jocelin son frère ! » (v. 1220).

Lorsque cet ami fâcheux s'est éloigné, il dit, se parlant à soi-même : « En voilà un qui me blâme de ce qu'il devrait louer; il est fort pour reprendre les autres, mais c'est tout. Il croit avoir fait merveille en m'appelant jaloux ! si fin qu'il soit, j'aime encore mieux ma folie que sa profonde sagesse.... Il est fou avec ses conseils, cet homme riche en grossièreté ! voici ce qu'il devrait dire : « Beau sire, prenez garde de » vous laisser prendre aux cajoleries de celle qui vous appar- » tient, j'entends de Madame Flamenca, et qu'ainsi elle par- » vienne à ses fins. » Il n'en fallait pas davantage, mais de cela il ne dit ni peu ni prou ; parlant à tort et à travers, il vient comme un extravagant, me dire que je suis un jaloux !..... Bien fou qui me tient ce langage ! et plus fou serais-je si j'en croyais rien. Par ma foi ! c'est un pauvre esprit. Et vrai-

1 M. à m. : « Ne croyez pas que son ressentiment (*sos mals cors*) s'éteignit. »

ment on ne se gêne guère pour venir me faire chez moi un affront que j'aurai longtemps sur le cœur! » Là dessus il se lève préciptamment et prend sa course, ébouriffant ses cheveux et relevant les pans de son vêtement; il avait bien la tournure de la paysanne au moment du galop [1]. En grande hâte [2] il vient à la tour. Il y trouve Flamenca en société de dames qui l'étaient venues voir. Voilà notre jaloux furieux! « Je sais près d'ici quelqu'un qui recevra sa récompense, » dit-il, et il se retire par l'escalier, mais, le malheureux! il tombe à la renverse et manque de se casser le cou. Le voilà qui se gratte la tête, qui frotte son vêtement, relève ses braies, tire sa botte, se lève, s'asseoit, s'étrille, baille largement [3], et se signant: « Est-ce là un présage de bonne aventure? » puis il entre chercher sa ceinture et tâche d'éviter Flamenca qui est très-contrariée. « Je perds la tête, dit-il; jamais, homme n'eut femme comme la mienne! Et tu dis [4] que tu ne sais comment la tenir? — Si fais [5]! — Et comment? — Bats-la! — La battre! en serai-je plus avancé? Dieu! deviendra-t-elle plus douce et meilleure? Hélas non! elle n'en sera que plus acerbe et plus méchante, car j'ai toujours ouï dire que les coups ne font point passer les folles idées; bien au contraire, qui châtie et reprend cœur amoureux ne fait

1 Mot à mot: « Il fait le bal de la paysanne (là) où elle court le plus», ce qui semble faire allusion à une danse qui se serait appelée *la pagesa*, la paysanne.

2 Traduction incertaine, le passage semble corrompu; voy. la note sur le v. 1256.

3 On a remarqué que le baillement est fréquent chez les gens préoccupés et inquiets; voy. dans le *Théâtre de Clara Gazul* une note sur l'*Occasion*.

4 On sait que les méridionaux dialoguent volontiers avec eux-mêmes.

5 *Si fas*, je mets à dessein *fais*, et non *fait*, comme on écrit ordinairement pour avoir perdu le sens exact de la locution.

qu'augmenter son ardeur, et forteresse ni tour ne sauraient l'empêcher d'arriver tôt ou tard à son but. Chacun en fait à sa guise ; quant à moi, voici mon plan : je la mettrai à l'abri du froid et du soleil, aussi bien que de la faim. Malédiction sur moi, puisque je l'aime tant, si je ne sais la garder d'autrui ! De garde, je n'en veux point d'autre que moi-même ; je ne saurais trouver plus fidèle, même au ciel. Qu'ai-je de mieux à faire ? Le boire et le manger me sont assurés, et je me sens tout las de chevaucher. Je veux me reposer pour devenir gras ; car, lorsqu'on vieillit il faut prendre du repos. Toutefois je reposerais mieux encore avec ce souci de moins, car vieil homme qui a fillette en sa garde ne dort que d'un œil. Enfin, je la garderai, si je puis ; j'unirai l'habileté à la force, en cela consistera toute mon étude. La tour est haute, le mur fort ; je la tiendrai enfermée là dedans avec une demoiselle de compagnie, ou deux, afin qu'elle ne soit pas seule ; et que je sois pendu par la gorge si elle sort sans moi, même pour aller à l'église ! et encore n'ira-t-elle que les jours de grande fête ! » Il n'y tient plus, et s'en va droit à la tour, menant avec lui un maçon par qui il fit pratiquer un pertuis semblable à ceux qu'on fait pour les reclus. Cette ouverture répondait à la cuisine. Il n'eut pas de cesse qu'il n'eût accompli son projet. (V. 1327).

La jalousie dont il était frappé lui faisait perdre la tête, et toujours allait croissant. Il ne se lavait ni ne se rasait ; sa barbe avait l'air d'une gerbe d'avoine mal faite ; il l'arrachait par places et en mettait les poils dans sa bouche. Lorsque ses accès le prenaient, il était comme un chien enragé. Les jaloux ne sont guères sains d'esprit ; quant à lui, tous les écrivains de Metz [1] ne viendraient pas à bout de noter

1. J'ignore si Metz arrive simplement ici (v. 1341) pour le besoin de la rime; toujours est-il qu'à l'époque carlovingienne il y avait à Metz une école de scribes très renommée.

ses paroles ni les mines qu'il faisait ; en vérité, Jalousie elle-même n'était pas de sa force en l'art d'être jaloux. Aussi, je laisse aux jaloux le soin de se figurer ce que je ne dis pas. (V. 1348)....

La douce enfant ne savait que faire; trop souvent il lui fallait souffrir les bourrades et les menaces du jaloux ; sa vie valait moins que la mort. Si les journées étaient mauvaises, pires étaient les nuits : elle n'y trouvait qu'ennui. Rien ne venait alléger son affliction. Elle avait deux gentilles pucelles, mais leur tristesse égalait la sienne, car elles aussi étaient prisonnières. Courtoises et intelligentes, elles faisaient de leur mieux pour réconforter Flamenca, et, ne songeant qu'à l'aimer, elles en oublaient leur peine. Le jaloux allait et venait, ayant toujours les clés à la main. Il ne restait guère en place, mais sans cesse regardait, épiait, scrutait les abords de sa tour. (V. 1370).

Les deux pucelles servaient à table, car à la fenêtre de la tour, comme dans un réfectoire, Archambaut avait fait disposer d'avance ce qu'il fallait pour le repas. Après dîner il sortait comme pour se promener ; mais n'allez pas croire qu'il s'éloignât trop ! il entrait dans la cuisine, et de là suivait tous les mouvements de sa femme. Souvent il la voyait couper elle-même de la viande et du pain, et en donner gracieusement à ses pucelles, ainsi que de l'eau et du vin. Il avait bien été convenu que le cuisinier ne soufflerait mot de l'espionnage d'Archambaut, mais voilà qu'un jour, pendant que les jeunes filles dînaient, le vin manqua. Sans se douter qu'on les guettât, l'une d'elles se leva pour en prendre à la fenêtre, et aperçut dans la cuisine Archambaut qui, à sa vue, s'éloigna ; elle le raconta à sa maîtresse. L'une de ces jeunes filles s'appelait Alis, c'était la meilleure personne du monde ; l'autre, Marguerite, était de tout point accomplie. Chacune faisait de son mieux pour honorer Flamenca et lui complaire. (V. 1406) ...

Comme elle n'avait pas d'enfant, Dieu permit par une grâce insigne, qu'elle n'aimât point, car aimant et n'ayant rien pour nourrir son amour elle eût bien plus souffert. Jamais elle n'eût aimé si Amour ne s'était plu à lui enseigner ses jeux, quand il connut que le moment était opportun. Mais longtemps elle vécut affligée, ne passant jamais la porte, sinon les jours de fête et les dimanches ; et il n'était cavalier ni clerc qui pût lui parler, car, à l'église, Archambaut la forçait de se tenir dans un angle obscur : des deux côtés était la muraille, et par devant il avait fait placer une épaisse cloison qui venait à la hauteur du menton. Ce réduit pouvait recevoir Flamenca, ses suivantes et le jaloux encore, s'il eût voulu, mais il aimait mieux rester dehors, à part lui, comme un ours ; il avait bien l'air d'un sournois. (V. 1439.)

A l'évangile, pourvu que le temps fût clair et qu'on se trouvât près, on pouvait voir la dame, en regardant bien. Elle n'allait point à l'offrande, mais Archambaut lui faisait venir le prêtre; n'allez pas croire qu'elle lui baisât la main, sinon qu'il l'eût bien couverte; et ce n'était pas elle qui donnait, mais son gardien Archambaut; il ne lui permettait pas de se découvrir le visage ni d'ôter ses gants. Aussi le prêtre ne la voyait-il jamais, pas plus à Pâques qu'aux Rogations. C'était un petit clerc qui lui donnait la paix, et celui-là aurait bien pu la voir s'il avait su s'y prendre. Après l'*ite missa est*, Archambaut s'en allait, sans attendre midi ni heure de none [1]. « Venez-vous en, venez donc, criait-il aux

[1] L'office de sexte ni celui de nonne; voy. Du Cange, MERIDIES. Le passage suivant d'un miracle écrit au temps de Charles VI nous apprend en quoi consistait la prière de midi, dont il est encore question aux v. 2627 et 5171 :

SUER MARIE.

. . . . . .

Madame, s'il vous plaist, sachies
Voustre portehors, si dirons

jeunes filles, je vais de ce pas me mettre à table, ne me faites pas attendre, je vous prie; » il ne leur laissait pas le temps de dire leurs oraisons. Ainsi se passèrent deux années, pendant lesquelles les pauvres prisonnières voyaient chaque jour leur peine doubler, tandis qu'Archambaut pestait et gémissait matin et soir. (V. 1470.)

A Bourbon il y avait des bains richement installés où tous, gens du pays ou étrangers pouvaient se bien traiter. Un écriteau placé dans chaque bain en indiquait les propriétés, et il n'y venait boiteux ni éclopé qui ne s'en retournât guéri, pourvu qu'il y restât le temps nécessaire. On pouvait se

Midy, il en est bien saisons,
Je vous creant.

L'Abbesse.

Ja ne m'en verrez recreant;
Vez le cy; or ça commençons;
Mais je lo que nous la disons
Tout bassement.

Suer Ysabel.

C'est bien dit, dame, vraiement;
De ma part je le vous ottri.
Commancez, dame, sanz detri,
Quant vous plaira.

L'Abbesse.

Or versilliez-vous, .ij. de là
Ensemble ou nom de Damedé :
Deu in adjutorion meum intende,
Domine ad adjuvendum me festina.
Gloria Patri et Filio,
Sicut erat in principio. Amen.
Benedicamus Domino.

Les Seurs.

Deo gracias.

(*De Nostre Dame, conment elle delivra une abbesse qui estoit grosse de son clerc.* (Bibl. Imp., fonds français 819, fol. 15.)

baigner quand on voulait, et l'on n'avait à redouter aucun empêchement, du moment qu'on avait fait marché avec le propriétaire des bains. Dans chacun d'eux il y avait une source d'eau bouillante, et à côté surgissait une eau froide qui rafraîchissait la chaude. On trouve là des bains d'un effet certain contre toutes les maladies, chacun bien couvert et clos de murs comme une maison; des chambres sont préparées en lieu tranquille où l'on peut se reposer et se rafraîchir à son aise. (V. 1492.)

Parmi ces établissements de bains, il en était un, le plus beau et le plus riche de tous, dont le propriétaire, Pierre Gui, était lié d'amitié avec le seigneur Archambaut. Ce dernier y venait souvent et y menait sa femme quand il voulait bien la distraire un peu ou lui témoigner quelque affection, mais cette amitié, de nature farouche, ne durait pas longtemps, car avant de sortir des bains, avant qu'elle se fût déchaussée et déshabillée, il scrutait les coins et les recoins, puis s'en allait comme un mâtin qu'on jette à la porte tout grognant et qui va cherchant un os à ronger. Il fermait la porte avec une forte clé, et restait dehors. Quand Flamenca voulait s'en aller, elle faisait sonner par ses filles une clochette; aussitôt Archambaut courait ouvrir l'huis, et ne pouvait s'empêcher de dire avec un air bourru : « Eh bien ! est-ce pour cette année? Je comptais vous donner d'un vin excellent que m'a envoyé monsieur Pierre Gui, mais la contrariété m'a fait changer d'avis, je l'ai porté à la maison. Voyez un peu le temps que vous avez demeuré ! nous devrions déjà avoir dîné : d'un an vous ne retournerez au bain, si la prochaine fois vous y restez aussi longtemps.» Puis il regarde du côté des bains pour voir si personne ne sort, car il avait besoin de se convaincre par ses yeux qu'il n'y avait point un homme dans quelque coin. « Seigneur, lui dit Marguerite, madame seroit bien sortie, mais elle est restée à cause de nous qui la servions pendant qu'elle était dans le bain, et qui

y sommes entrées après elle ; voilà ce qui nous a retardées, et c'est nous qui sommes coupables. — C'est bon, dit-il, en se mordant les pouces, grandes et petites vous aimez l'eau plus que ne font les oies ; de votre part cela ne m'étonne pas. » Alis regarde son maître en clignant de l'œil : « Et vous donc, seigneur, vous vous baignez plus souvent que nous, et y restez plus longtemps ! » Puis elle rit, sachant bien que c'est mensonge, car depuis son mariage il ne s'était pas baigné ; l'idée ne lui en était même pas venue. Il croyait avoir assez fait quand il s'était mis dans le bain d'où sortait sa femme. Pour rien qu'on pût lui dire, il ne se fût rasé les moustaches ; aussi avait-il l'air d'un griffon ou d'un prisonnier esclavon. « Madame me redoutera davantage, se disait-il, si elle me voit barbu et moustachu ; elle y regardera à deux fois avant de faire un amant. » (V. 1568).

Au temps qu'Archambaut était jaloux, sauvage, farouche, vivait en Bourgogne un chevalier que la nature s'était complu à former et à instruire. Elle y réussit, et sa peine et ses leçons ne furent point perdues, car jamais on ne vit si belle personne ni si portée au bien. Il était si sage, si beau, si preux, qu'Absalon et Salomon, les deux réunis en un, n'eussent rien été au prix de lui. Paris, Hector, Ulysse, combinés en un seul personnage, ne le valaient pas pour le sens, le mérite, la beauté. Il était plus beau qu'on ne saurait le dire, j'essaierai cependant de le dépeindre. Il avait les cheveux blonds frisés et ondoyants, le front blanc, haut, uni et large, les sourcils noirs et arqués, larges et bien fournis ; ses yeux étaient grands, le nez long et droit, bien en ligne et formé comme la tige d'une arbalète [1], le visage plein et coloré ;

1 Cette comparaison d'un nez bien fait avec le bois d'une arbalète rappelle les vers de Pierre Vidal :

E l'olh el cil negr'espes
El nas qu'es en loc d'abrier,

rose de mai, le jour qu'elle s'épanouit, a moins d'éclat que son visage où les teintes colorées se marient au blanc. Il avait les oreilles belles, grandes et fermes, la bouche jolie, fine, et amoureuse en tout ce qu'elle disait, les dents plus blanches que n'est l'ivoire, le menton bien formé et un peu fendu, le col droit, grand et gras et sans aucune saillie. Il était large des épaules et les avait aussi fortes qu'Atlas; ses muscles étaient puissants, son braon [1] charnu, ses bras d'une grosseur raisonnable. Il avait les mains grandes, fortes et dures, les doigts longs, les jointures unies, la poitrine large, les flancs dégagés, les hanches grosses et carrées, les cuisses arrondies et larges en dedans, les genoux unis, les jambes longues, droites, bien unies, les pieds cambrés et nerveux; personne ne pouvait l'atteindre à la course. (V. 1628).

Tel que je vous l'ai dépeint, il fut élevé à Paris, en France; là il apprit tant des sept arts qu'en tout pays il eût bien pu tenir école, lire ou chanter, si bon lui avait semblé. Il savait l'anglais mieux que pas un. Son maître, Dominique, lui enseigna si bien l'escrime, qu'on avait beau se couvrir, il trouvait toujours un point découvert. Jamais on ne vit si bel homme, si sage, si franc, ni d'aussi bonne graine [2] il avait sept pieds de haut, et du pied il atteignait fort au dessus de sa tête quand on lui mettait sur un mur une chandelle ou quelqu'autre objet. (V. 1646).

Veus l'arc de qu'aitals colps fier.

(*Tant an ben dig*, Bartsch, *Peire Vidal's Lieder*, n° 12 : cf. Raynouard, *Lex. rom.* II, 112).

1 J'emploie à dessein le mot qui en langue d'oil correspond au prov. *Brazon;* voy. Raynouard, *Lex. rom*, II, 247.

2 C'est de même qu'Amanieu de Sescas a dit :

No cre que nulh hom que viva,
Vis anc dona *de tan bel gran*.

(*A vos qu'ieu am*, dans Raynouard, *Lex. rom.* III, 495).

Lorsqu'il fut armé chevalier, il n'avait encore que dix-sept ans et un jour. Le duc son oncle l'adouba et lui donna 1700 livres, le roi 1000, le comte de Blois 1000, son frère 1300, l'empereur 1000 marcs. Le roi d'Angleterre, qui était son cousin, lui donna 1000 livres sterlings. Tout cela était constitué en rentes, et ne pouvait se perdre en aucune manière. Il était frère du comte Raoul de Nevers, et on peut bien dire qu'il n'était pas seul quand il se trouvait en sa compagnie. Il mit tous ses soins et employa toute sa fortune à fréquenter les cours. Les dons qu'il faisait n'étaient point une vente déguisée; en effet, une promesse qui n'est pas promptement réalisée ne laisse à l'esprit qu'un sentiment pénible; et faire attendre trop longtemps un don, c'est ne savoir pas donner, c'est plutôt vendre; si au contraire le don suit de près la promesse, il acquiert une valeur double. Le plaisir de recevoir fait oublier l'ennui qu'on éprouve à demander. [1] Aussi, ce que donnait Guillaume avait-il une saveur excellente, car il aimait à donner avant qu'on l'en priât. Il offrait avec grâce, et de tout ce qu'il faisait on lui savait gré. Comtes et rois, marquis et ducs étaient enchantés de lui, et vous eussiez tenu pour bien mal doué quiconque ne l'eût point aimé sur le simple récit de ses perfections. A son égard il n'y avait point d'exagération possible, car les paroles restaient toujours au dessous de la vérité. En un an on n'aurait point écrit ce qu'il faisait en un jour. Heureuses les dames qui le voyaient et parlaient d'amour avec lui ! (V. 1692).

C'était un cavalier accompli; il menait aux tournois une

1 L'auteur semble s'être ici inspiré du traité *de Beneficiis* de Senèque; voy. les premiers chapitres du second livre. Les mêmes idées, puisées à la même source, se retrouvent dans Brunet Latin, éd. Chabaille, p. 410. On peut encore à citer à ce propos un ancien proverbe :

« Petit disné longuement attendu
« N'est pas donné, mais chierement vendu. »
(Le Roux de Lincy, *Le livre des prov. franç.*, II. 370.)

suite brillante, prenait les chevaliers, gagnait les chevaux [1]. Tout son profit passait en dépenses et en dons. Lorsqu'il se mettait à joûter, personne ne pouvait soutenir son assaut; il enlevait un homme de la selle, et s'en allait l'emportant avec lui. Il ne se servait ni de masse ni de bâton, car du premier coup il eût assommé son adversaire, tant il avait le bras puissant et fort! Il était grand amateur de tournois, de dames, de jeu, de chiens, d'oiseaux, de chevaux, de plaisirs enfin et de tout ce qui plaît à un prudhomme. Parvenu à la perfection, il ne pouvait devenir meilleur. Son nom était Guillaume, le surnom « de Nevers ». Pour les chansons, les lais, les descorts, les vers [2], les sirventes et autres chants, il en savait plus qu'aucun jongleur. Au prix de lui, Daniel même, qui était bien savant, eût été un ignorant [3]. Ses hôtes se louaient tous de lui; ils avaient beau exagérer leurs prix et le tromper, au moment du départ il leur donnait toujours plus qu'ils ne demandaient. Aussi, lorsqu'on le voyait venir, s'empressait-on de parer et de garnir son hôtel. Pour bien des gens sa présence était une source de profits. Bon ou mauvais, jamais un jongleur ne fut triste en sa compagnie; il les mettait à l'abri de la faim et du froid; aussi tous l'aimaient-ils, et avec raison, car il les fournissait d'habits et de chevaux. Il eût été royal dans ses libéralités s'il avait pu, mais, pour être juste, on devrait lui en savoir autant de gré : il fait selon ses moyens, et souvent au delà; car je sais bien que cent fois par an il lui arrive de dépenser en un jour toute sa rente d'une année. Je ne veux pas me mettre à vanter ses mérites, mais, sauf qu'il devrait aimer davantage Bernardet, qui cependant ne se plaint pas,

1 Voyez la note sur le vers 1696.

2 On sait qu'en langue d'oc, comme en langue d'oil, *vers* signifie toute une pièce de poésie.

3 Cette allusion peut se rapporter au célèbre Arnaut Daniel qui, né gentilhomme, se fit jongleur, et mérita plus qu'aucun autre troubadour d'être renommé pour sa science.

je pourrais bien dire qu'à faire son éloge je ne risque pas de mal employer mes louanges [1]. (V. 1744.)

Guillaume de Nevers aimait Dieu et son prochain, les clercs et les lais. Il ne promettait pas seulement à ses compagnons du pain et de l'eau, comme on fait à l'hôpital, il les gratifiait de beaux vêtements, de chevaux richement harnachés, il les mettait à même de vivre largement, de donner, de jouer à leur aise. Voulaient-ils prendre deux ou trois mois de bon temps? ils n'avaient point à se soucier de la dépense, l'hôte n'en parlait seulement pas, sûr d'être payé dès qu'un tournois ou une guerre ramènerait dans le pays Guillaume le courtois, celui en qui se réunissaient tant de qualités excellentes que mille chevaliers en auraient eu assez pour mériter le renom de prudhommes. Il avait l'esprit si franc, si noble, si subtil, que les plus grandes difficultés n'étaient pour lui qu'un jeu. (V. 1777).

Il ne s'était point encore mêlé d'amour; toutefois, s'il n'en pouvait parler par expérience, au moins savait-il ce qu'on doit entendre par là, car il avait lu tous les auteurs qui traitent de l'amour et enseignent comment se doivent comporter les amoureux. Il comprit bientôt qu'il ne pouvait, sans aimer, mener la vie qui convient à Jeunesse. Dès lors il songe à engager son cœur dans un amour qui lui procure satisfaction et honneur. Il entend dire comment Flamenca était tenue prisonnière par celui qui espérait ainsi la dérober à tous; il apprend qu'elle était la meilleure, la plus belle et la plus cour-

1 Cette phrase (v. 1741-4) déjà assez obscure par elle-même, le devient encore davantage à cause de l'allusion qu'elle renferme. L'auteur, parlant de Guillaume comme d'un contemporain, semble lui reprocher de n'aimer pas assez Bernardet, « qui pourtant ne se plaint pas. » Qui est ce Bernardet? serait-ce l'auteur lui-même? On peut à peine le conjecturer. En tout cas, un nom aussi répandu ne peut suggérer aucun rapprochement, et rien n'autorise à identifier Bernardet avec quelqu'un des Bernards qui figurent dans la table des troubadours dressée par M. Diez dans ses *Leben und Werke der Troubadours*, p. 597.

toise du monde. Il se prit à penser qu'il l'aimerait s'il était possible de lui parler. Sur ces entrefaites, Amour s'approche de lui, se faisant enjoué et gracieux, lui promettant une heureuse fortune. Amour le prêche, le sermonne, lui remontre qu'il est plus fin, plus ingénieux que personne. « Tu connais les présages et les sorts, mais encore, ne sais-tu pas le bonheur que je t'ai réservé, que l'on garde pour toi. Un fou jaloux tient renfermée la plus belle dame du monde, et la plus digne d'être aimée. Toi seul la dois délivrer, car tu es chevalier et clerc [1]; aussi convient-il que tu cherches [2] (V. 1808).....

Cette nuit il coucha à quinze lieues de Bourbon. Amour ne lui laisse paix ni trève, et lui livre assaut de toutes parts. Veillant ou dormant, Guillaume le sentait à son oreille, et croyait l'entendre dire : « Lève-toi, c'est trop tarder. » Pour l'attaquer de la sorte, il fallait bien qu'il l'eût trouvé seul, car dans un tournoi, au milieu des coups donnés et reçus, Guillaume eût peu songé à l'amour, je vous assure. J'ai ouï dire en effet, et c'est la vérité, que trop de bien-être et de loisir amènent à leur suite l'amour. Egisthe en est la preuve, lui qui savait aimer, si on en croit les poëtes [3]. Chassez le repos et vous chasserez l'amour [4]; bien fou qui voulant se reposer et prendre du bon temps, s'imagine lui échapper! Voulez-vous le faire mourir, ou au moins le tenir captif? Sachez vous priver

1 C'est-à-dire instruit, savant.

2 Notre unique manuscrit présente à cet endroit une lacune d'un feuillet; nous y perdons la suite des conseils donnés par l'Amour à Guillaume de Nevers, mais nous pouvons les deviner, car nous allons voir ce dernier les mettre à profit.

3 Quæritur Ægisthus quare sit factus adulter?
In promptu causa est : desidiosus erat.
(Ovid. *Remed. am.* 161-2.)

4 Otia si tollas periere Cupidinis arcus,
Contemptæque jacent et sine luce faces.
(*Remed. am.* 139-40.)

de repos; c'est un proverbe : « Qui prend trop ses aises succombe bientôt à l'amour. » (V. 1839.)

Guillaume est tout en souci; Amour le repait de belles chimères [1], lui faisant aimer ce qu'il n'a jamais vu. Il voudrait avoir un bon devin qui lui fît connaître son sort, puis se ravisant il se dit que mieux vaut aller à l'aventure, car espérance assurée n'a pas la saveur de celle où la crainte vient se mêler. (V. 1849.)

Le matin, au lever de l'aurore, Guillaume se leva sans qu'on eût besoin de l'éveiller, et le jour ne le trouva pas au lit. Ses damoiseaux étaient debout, ils avaient sellé et chargé les chevaux et il ne leur restait plus qu'à se laver. Guillaume alla prier au moutier, et souvent il disait : « Beau sire Dieu, veuillez mon bien, défendez-moi de mal et d'affliction, et me donnez bon logis en ce jour. » Il rentra à l'hôtel pour prendre congé, et trouva ses damoiseaux dînant avec du vin, du rôti et du pain tendre; et comme l'hôte le priait de prendre au moins un morceau avant de partir. « Hôte, répondit-il, je ne veux pas dîner, car j'y perdrais trop de temps, mais ces damoiseaux sont jeunes et doivent manger de bonne heure; il n'y a vergogne ni honte. » Sur ce, il salua, se mit en selle et partit le premier. L'hôte aida les écuyers jusqu'à ce qu'ils fussent montés; ils rejoignirent leur maître au galop. Sortis les premiers de la ville, ils ne trouvèrent personne à qui demander leur chemin, mais ils connaissaient bien la route pour y être passés autrefois. Guillaume allait tout pensif, et personne ne disait mot. Il était heure de none lorsqu'ils arrivèrent à Bourbon; aussitôt Guillaume se mit en quête du meilleur hôtel et de l'hôte le plus honnête et le plus loyal. On lui indiqua Pierre Gui. Le prudhomme était assis à sa porte, sur un perron; à la vue de Guillaume il se leva, le saluant gracieusement : « Seigneur, je me propose de loger chez vous, s'il vous

1 Mot à mot : « De beau néant. »

plaît, car on m'a dit qu'en cette ville on ne saurait trouver chevalier, bourgeois ni serviteur qui vous valût. — Seigneur, on dit ce qu'on veut, mais toutefois croyez bien que de ma part vous n'aurez à redouter aucun ennui, dussiez-vous demeurer ici dix ans. Voici les logis, qui sont entièrement à votre disposition; nous avons des chambres et des écuries pour cent hommes à cheval. — Seigneur, je vous rends grâces, » répond Guillaume, et il entre. (V. 1912).

Son hôtesse, madame Bellepile, ne ressemblait point à Raimberge [1]; c'était une dame de bonne mine, intelligente et avenante, elle parlait également bien bourguignon, français, allemand et breton. Lorsqu'elle vit Guillaume aussi gracieux, aussi beau, aussi accompli, elle pensa bien qu'il était riche homme [2], et s'empressa de demander son nom : « Dame, répondit l'un des damoiseaux, il se nomme Guillaume le preux. — Seigneur, soyez le bienvenu, vous avez grandi bien rapidement, car jamais on ne vit un homme si jeune avoir une aussi belle taille. Bénie soit la mère qui vous porta et vous nourrit de son lait [3] ! Si vous n'avez pas encore dîné, vous allez pouvoir le faire, car tout est prêt. Voici que votre hôte re-

1 Fort heureusement, car voici le portrait que trace de dame Raimberge l'auteur d'*Audigier* :

Moult fu dame Raimberge saige et voiseuse :
Onques de bien chier ne fu oiseuse.
Turgibus la regarde qui la goulouse,
Qu'il n'avoit el païs si bele touse.
Por ce qu'el ert un poi borgne et tigneuse,
Et por ce qu'il la vit si amoreuse,
En la bouche la baise qu'el'ot baveuse.

(*Audigier*, Bibl. Imp. S. G. F. 1239, fol. 66; Barbazan et Méon, *Fabliaux*, 1808, IV, 219).

2 Voy. la note 1 de la p. 269.

3 . . . . . Et chacun lor dira :
« Bien ait qui ce vallet norri et alleta !
(*L'art d'amours*, Bibl. Imp., Fr. 1665 [olim 7615] fol. 179).

vient, c'est lui que nous attendions. Il y aura assez pour vous et pour nous, eussiez-vous même plus de compagnons que vous n'en avez. Il est d'usage que tout prudhomme qui descend ici demeure avec nous au moins le premier jour, et le reste du temps s'il lui plaît. — Je m'y conformerai, répond Guillaume, puisqu'il vous plaît ainsi. — Seigneur, je vous en remercie, donc lavez-vous. » Les damoiseaux avaient mis les chevaux à l'écurie et serré les harnais. Bien logés, bien nourris, ils ont un hôte avec qui ils peuvent se plaire. (V. 1949.)

Et maintenant, pensons à l'amour! le cœur de Guillaume est pris. Où est-il ce cœur? De longtemps elle ne le saura, la prisonnière, et c'est elle pourtant qui tient en prison le cœur de celui qui se sent tout aise d'apercevoir de sa place, à table, la tour où est l'objet de son amour!

Après manger, Guillaume se lava, puis visita les bains et les chambres. « Celle-ci sera la vôtre, disait l'hôte qui l'accompagnait, ou cette autre, si vous la préférez. » Guillaume ne désirait qu'une chose : c'était d'être logé de façon à voir de ses fenêtres la tour où vivait Flamenca. Lorsqu'il eut trouvé son affaire : « Cette chambre me plaît, dit-il, parce qu'elle est plus grande et plus agréable. — A la bonne heure! répondit l'hôte; là vous serez bien tranquille et maître de toutes vos actions. Le comte Raoul y loge aussi souvent qu'il vient à Bourbon, mais il y a longtemps qu'il ne s'est montré, car Monseigneur est bien changé, lui qui était un cavalier si accompli! Depuis qu'il a pris femme, jamais on ne l'a vu lacer le heaume et vêtir le haubert; il se soucie du monde comme de rien. Je ne doute pas que vous ne l'ayez entendu dire. — Hôte, j'en ai ouï parler, mais j'ai d'autres soucis, car je souffre d'un mal aigu, et si le traitement ne me remet pas, je ne sais ce qui me restera à faire. — Seigneur, vous aurez tout ce qui vous plaira, et Dieu veuille vous accorder joie et santé! Tenez-vous pour assuré qu'on ne vient pas à nos bains, si malade qu'on puisse être, sans revenir guéri, pourvu qu'on s'y baigne le temps nécessaire. » (V. 2001.)

La chambre était belle, propre et bien garnie. Il n'y manquait lit ni foyer ni rien que l'on pût souhaiter. Guillaume y fit porter et serrer son bagage. Lorsque l'hôte, en homme bien appris, se fut retiré, il engagea ses damoiseaux à se garder de toute vilennie, leur recommandant expressément de ne donner aucun renseignement sur son compte, mais de dire simplement qu'il était de Besançon. « Qu'ils fassent en sorte qu'on n'ait pas besoin de leur rappeler leur devoir; ils vivront largement et devront se servir mutuellement; que chacun soit à la fois maître et serviteur, et porte honneur à son compagnon. Ils mangeront désormais avec l'hôte et ne devront point avoir égard à la dépense, que seulement ils aient une nourriture abondante et qu'elle soit bonne. Que chacun soit courtois et serve de son mieux, car ainsi on se fait des amis et on se prépare des récompenses. — Sire, font-ils, vous serez obéi. » (V. 2031.)

Ce fut le samedi après Pâques, au temps où le rossignol accuse par ses chants ceux qui n'ont soin d'aimer. Un loriot par aventure chantait dans le bois, près de Guillaume qui ne pouvait fermer l'œil, bien qu'il fût dans un lit douillet, large et bien blanc. Si naguère il s'était cru franc [1], maintenant il se regarde comme serf. « Amour! s'écrie-t-il, qu'adviendra-t-il de moi? que ferez-vous de ce chevalier? L'autre jour vous me promîtes de me conseiller loyalement. Il serait bon de ne pas trop tarder. J'ai suivi de point en point vos ordres : j'ai quitté mes gens et suis venu en ce pays comme un pèlerin étranger, inconnu à tous. Sans cesse je soupire, je souffre, le cœur serré par le désir. Oui, sans doute, maintenant je fais le malade, mais bientôt je n'aurai plus besoin de feindre, si le mal que je souffre doit m'étreindre longtemps encore. Et vraiment ce n'est pas un mal, c'est un sentiment dans lequel je me complais plus qu'en aucun autre; mais il y a un proverbe qui dit :

1 C. à d. homme libre,

« Prends l'événement en bien, et tu seras heureux ; prends-le en mal et tu seras malheureux [1]. » Je me plains en vain, car vous ne daignez même pas m'entendre ; vous devriez bien me dire un mot, au moins, pour me donner courage. Mais c'est vous qui avez raison ; moi, j'ai tort de me laisser abattre aussi tôt.... Un amant doit avoir un cœur de fer. Et rien que par le nom je prouverai qu'un véritable amant doit être plus ferme que l'aimant. *Aimant* est composé, *amant* est simple, et partant offre plus de résistance. Amour est pour ainsi dire un élément simple, pur, brillant ; de deux cœurs il fait un, se mettant également en chacun : au dedans il est un, au dehors il est double ; mais s'il ne se partage pas également entre eux, il n'y pourra demeurer longtemps. En effet, celui des deux où il sera en moindre quantité admettra un élément contraire, car un cœur a besoin d'être rempli ; or, comme l'amour ne peut souffrir le partage, force lui est de se retirer. C'est donc avec raison que j'appelle l'amour simple et pur, puisqu'il n'admet aucun mélange. L'aimant, au contraire, a beau être dur, il n'est point aussi simple : d'*aimant* ôtez *i* vous aurez *amant*; de plus, en latin, le premier cas (le nominatif) est *adamas*, composé de *ad* et d'*amas*, mais la langue vulgaire a écrasé le second *a* au point d'en faire un *i*. Eh bien ! autant *a* l'emporte sur *i*, autant certains que je connais valent mieux que tels autres qui se moquent de l'amour, auquel ils n'entendent rien. Je n'en veux pas dire davantage, comparer les uns et les autres, ce serait mettre une chouette ou un hibou en parallèle avec un cygne. A bon entendeur salut ! Et sur ce, je vais me lever, car il fait jour, et rester couché ne me repose pas. Alors il se lève, se signe et prie saint Blaise, saint Martin, saint Georges, saint Geniés et cinq ou six autres saints qui furent chevaliers courtois, de lui obtenir la merci de Dieu. Avant de

[1] Cette traduction est très incertaine ; le mot à mot serait : « Souffre le bien, il te vient ; souffre le mal, il fait de même. »

se vêtir, il ouvrit la fenêtre et vit la tour où était renfermée celle pour qui il soupirait. « Dame tour, lui dit-il, vous êtes belle par dehors; au dedans vous êtes pure et claire. Plût à Dieu que je fusse dans vos murs, de façon à n'être point aperçu d'Archambaut, ni de Marguerite, ni d'Alis! » (V. 2141.)

A ces mots, les bras lui tombent, ses pieds ne le soutiennent plus; il pâlit et s'évanouit. Un de ses damoiseaux le voyant s'affaisser, le saisit entre ses bras, le presse contre soi et le porte au lit; jamais on ne fut en si peu de temps serré d'aussi près par l'amour. Le damoiseau a grand peur, car il ne sent plus battre le pouls de Guillaume. C'est qu'Amour transportait son esprit dans la tour où reposait Flamenca, qui ne soupçonnait guère qu'on fût épris d'elle. Guillaume la tient entre ses bras, il la prie, la caresse si doucement qu'elle ne pouvait s'en apercevoir. Si elle avait pu savoir qui la tenait si tendrement en songe, et si le jaloux était tombé pour toujours en pamoison, qui pourrait dire le plaisir, le bien-être que Guillaume eût goûtés? Si cette jouissance tout immatérielle pouvait être partagée, je crois qu'elle aurait bien son charme, car le désir, les espoirs decevants, les illusions[1] procurent une ombre de plaisir. (V. 2176.)

L'esprit de Guillaume ayant accompli la volonté d'Amour, revint au corps, et celui-ci aussitôt s'éclaira; les yeux étaient encore fermés que le front et le visage étaient riants, c'était l'aurore; et quand ils furent ouverts, ce fut le soleil dans tout son éclat. Guillaume est beau, son teint est animé et on voit bien qu'il sort d'un lieu pour lui plein de charme, car il en est revenu plus allègre et plus beau que devant. Le damoiseau a tant pleuré que ses larmes ont mouillé le visage de son maître. « Seigneur, lui dit-il en s'essuyant les yeux, vous avez dormi

[1] Ce que je rends par « illusion » est mot à mot : « Penser ce qui ne fut et ne sera en aucun temps. »

bien fort, et moi j'ai eu grand chagrin. — Bien ! mon ami, reprit Guillaume, tu t'es affligé de mon bonheur. » (V. 2197)..... [1]

En braies et en chemise il se mit à la fenêtre, plaçant sous lui un manteau vairé et fourré de gris. La tour était à main droite et rien ne put en détourner sa vue pendant qu'il se chaussait. Il ne portait point de savates, au moins, ni de souliers, mais d'élégantes bottines faites à Douai... Souvent il pousse de profonds soupirs, souvent il s'écrie : « Quel crime de la tenir ainsi renfermée ! Être charmant, doux et courtois, assemblage des plus excellentes qualités, ne me laissez pas mourir sans vous avoir vu ! » Alors il demande sa gonelle, que lui apporte aussitôt le damoiseau, un jeune homme plus sage qu'une abeille, plus actif et plus vif qu'une belette ou une fourmi. Guillaume se lava, laça élégamment ses manches au moyen d'un passe-lacet d'argent [2]; puis il vêtit une cape de soie noire et examina la tournure qu'il avait, étant ainsi enchaperonné, comme c'est l'usage lorsqu'on revient du bain. (V. 2231.)

Sur ces entrefaites entra Pierre Gui. « Beau sire, dit-il, je vous donne le bonjour et prie Dieu qu'il vous conserve. Comme vous êtes matinal ! il se passera bien une grande heure avant qu'on dise la messe, car on la retarde à cause de Madame qui veut y assister. » Guillaume soupira et répondit : « Bel

1 Ici se trouve un proverbe que je dois renoncer à traduire ; le sens du mot principal *albadallas* (v. 2199) m'échappe complétement. M. Le Roux de Lincy qui l'a relevé dans la 2e édition de son *Livre des Proverbes français*, (t. II, p. 489), en donne la traduction suivante : « C'est pourquoi l'on dit avec raison que le deuil d'autrui n'est qu'*aubades*. » Mais rien ne prouve qu'*albadalla* signifie *aubade*.

2 C'est une mode qui est constatée au XIIIe siècle par plusieurs textes. Ainsi dans le Roman de la Rose :

Bien et bel et estroitement
Ot andeus cousues ses manches.

(Ed. Méon, v. 562-3.)

hôte, allons toujours à l'église pour y prier, puis nous irons nous promener jusqu'à tant que nous entendions sonner la cloche. — Beau sire, je suis à votre disposition, pour cela comme pour tout ce qui pourra vous plaire. » Guillaume avait dans sa malle une ceinture toute neuve avec une boucle de fabrication française qui pesait largement un marc d'argent; il l'offrit à son hôte. « Seigneur, vous me faites-là un riche présent, dit ce dernier en s'inclinant, c'est à moi de penser comment je pourrai vous témoigner ma reconnaissance. Vraiment c'est trop beau; la boucle qui est si forte, le cuir, vrai cuir d'Irlande [1], valent en ce pays un trésor. Certes, je l'aime mieux ainsi que si elle était d'or. » Cet hôte était un digne homme, et il ne perdit pas à se marier, car, quoi qu'il arrivât, il pouvait se reposer sur sa femme du soin de son hôtel. (V. 2269.)

Ils se rendent tous deux au moutier, mais leurs pensers étaient bien différents : l'un met tout son souci en amour, tandis que l'autre songe au gain et pense à préparer ses bains pour son hôte qui sans doute voudra se baigner le lendemain.

Guillaume entra dans l'église, et, s'étant agenouillé devant l'hôtel saint Clément, il pria dévotement Dieu, Madame sainte Marie, saint Michel et tous les saints de lui venir en aide. Il dit deux ou trois *pater* et une courte oraison que lui avait enseignée un saint hermite. Cette oraison est composée des soixante-douze noms de Dieu, comme on les dit en hébreu, en latin et en grec. Elle affermit l'homme dans l'amour de Dieu et la pratique du bien; on est assuré de ne point faire une mauvaise fin si on la porte écrite sur soi [2]. Après l'avoir

1 Les cuirs d'Irlande sont mentionnés dans un recueil de dictons populaires du XIIIe siècle. Voy. Le Roux de Lincy, *le Livre des Proverbes français*, 2e éd. I, 290.

2 Cette oraison existe encore : elle s'est conservée dans un recueil de prières maintes fois imprimé depuis le XVIe siècle, tant en latin

dite, Guillaume prit un psautier et l'ouvrit; il tomba sur un verset qui le remplit de joie, ce fut *Dilexi quoniam ?*[1] « Dieu sait ce que je veux ! » s'écria-t-il en fermant le livre. Avant de sortir il examina attentivement l'endroit où se plaçait la dame, mais il ne soupçonnait pas que dans l'église on la tînt en prison. « Eh ! seigneur, lui dit son hôte, vous savez bien vos prières. Nous avons ici un riche autel et de précieuses reliques, mais sans doute vous avez vu cela tout d'abord, instruit comme vous êtes.— Je puis l'être en effet, mais je ne suis pas autrement glorieux de savoir lire mon psautier, chanter les répons ou dire les leçons. — Seigneur, vous n'en valez que

qu'en français, sous le nom du pape Léon III, et tombé enfin dans la bibliothèque du colportage; voy. Ch. Nisard, *Histoire des livres populaires*, 2e édition, 1864, I, 151. Dans ce livret qu'achètent encore les habitants des campagnes, la prière des soixante-douze noms de Dieu est précédée de la rubrique ci-après : « Voici les noms de Jésus-Christ; quiconque les portera sur soi en voyage, tant sur la terre que sur la mer, sera préservé de toutes sortes de dangers et de périls, qui les dira avec foi et dévotion. »

Voici une autre de ces prières, véritables amulettes auxquelles on attribuait la vertu de préserver ceux qui les portaient de certaines maladies; elle se trouve dans un livre de prières acquis par M. Didot à la vente des manuscris de la duchesse de Berry (no 16 du catalogue) :

« A le porte de Galilée gisoit sains Pierres moult travilliés. Nostre Sires vint à lui et li demanda · « Pierres, pourquoi gis te chi? » Et sains Pierres li respondi : « Sire, par maladie de fievres. » Et Nostre Sires vint à lui et se li dist : « Lieve sus et s'en vieng avec mi. » Et sains Pierre dist : « Donnes-moi le don que tout chil et chelles qui ceste orison. IX. jours sur iaus le porteront † ou † com † louin † souvin soient delivret et garit de toutes fievres quelles que elles soient. — Et jou le t'otrie, dist Nostre Sires. Li crois, li claus et li passion que jou souffris soient medechine à tous ciauls et celles qui cest brief sur iaus porteront. » Amen. Nostre Sires le velt otriier. † Potencia Dei patris, sapiencia filii Dei † virtus Spiritus Sancti † deffendat famulum suum N. a febre quartana, tertiana aut cotidiana et ab omni dolore ventris per virtutem Sancti Spiritus. Et puis *Pater Noster*. III. fois. »

1 Psalm. 114, 1.

mieux. Si Monseigneur était dans son humeur ordinaire, il vous ferait bon accueil et vous comblerait d'honneurs, mais la jalousie nous l'a ravi. Nous voyons bien qu'il est jaloux sans motif de l'être, car il a pour femme la créature la plus douce, la plus gracieuse, la plus affable envers tous qu'on puisse trouver. Hé bien ! il languit et meurt de jalousie ; ici même il l'oblige à se tenir cachée derrière cette cloison. — Il ne sait ce qu'il fait, reprit Guillaume, et peut-être n'y gagnera-t-il rien. Mais que m'importe? qu'il fasse à sa guise! » (V. 2338.)

Ils traversèrent la place et s'en allèrent hors de la ville dans un jardin. Le rossignol y prenait ses ébats, joyeux du beau temps et de la verdure. Guillaume se mit au frais, sous un pommier en fleurs. L'hôte, le voyant tout pâle, pensa que la maladie dont il s'était plaint la veille lui enlevait ses couleurs ; il prie Dieu de lui rendre la santé et de combler ses vœux. Cependant Guillaume prête l'oreille au rossignol et n'entend rien des prières de l'hôte. C'est vérité qu'amour aveugle l'homme, lui enlève l'ouïe et la parole, et le fait passer pour fou alors qu'il se croit le plus de sens. (V. 2356.)

Guillaume n'entend rien, ne voit rien, ne sent rien; ses yeux sont fixes, ses mains et sa bouche sans mouvement, son cœur est inondé d'une douce joie que lui inspire le chant du rossignol [1]. Il est aveugle, sourd, muet, car chacun des sens

[1] Le chant du rossignol est un des lieux communs de la poésie du moyen âge. Dans les descriptions du printemps on n'a garde d'oublier :

.... le roussignoulet qui dit : « Oci, oci. »

(*Aye d'Avignon*, v. 2579.)

Sa douce mélodie réconfortait les soupirants désespérés : «J'ai entendu le rossignolet sauvage qui s'ébaudit par amour en son langage et me fait mourir de jalousie; car, celle que je désire ne se laisse point voir et refuse de m'entendre. Et cependant, le doux chant qu'il fait de concert avec sa compagne relève un peu mon courage, et je chante à mon tour pour réconforter mon cœur, ce que de l'année je

s'est rendu auprès du cœur pour partager sa joie. En effet, le cœur est sire et père; si donc il lui arrive un bien ou un mal, aussitôt chacun des sens vient à lui pour connaître sa volonté, et pendant qu'ils sont ainsi réunis à l'intérieur, on reste sans connaissance et comme tout hébété.

Et puisque le bien et le mal les amènent de la sorte auprès du cœur, je ne m'étonne point que la joie d'amour, qui est un composé de bien et de mal, les fasse accourir au galop vers leur seigneur qui les appelle. Les sens ont tel usage que lorsque l'un d'eux accomplit sa mission, les autres mettent tout leur soin à l'aider et à le servir, s'unissant ainsi dans la même pensée. Voilà pourquoi plus on est préoccupé et moins on voit, moins on sent, moins on entend. Heurtez doucement un homme en cet état, il ne sentira pas le choc. C'est ce que chacun voit par sa propre expérience. (V. 2391).

ne pensais pouvoir faire. » (Gaucelm Faidit, *Lo rossinholet salvatge*, Raynouard, *Choix*, III, 282; *Parn. occ.* 102; Mahn, *Werke der Troubadours*, II, 85). Des esprits austères allaient même jusqu'à réprouver le chant du rossignol à l'égal de celui des syrènes :

Nos qui coveitons estre de pardurable vie
Hoir. . . . . .
Devons de le sereyne do tot lo cham laissier,
E cels do rossinol qui meinz fait foloier.

(Vie de saint Thibaut, mise en vers par Guillaume de Oye, dit Belious, vicaire de l'église de «Tremblins», vers 1277; Bibl. Imp. Sorb. 1682, fol. 88).

L'éloge du rossignol a été fréquemment traité en latin pendant le moyen âge. On en trouvera un en vers élégiaques dans l'anthologie de Burmann (II, 427 ; cf. le Bulletin de l'académie royale de Bruxelles, t. X, 1re part., p. 49-50). Un autre, en vers rimés, a été recueilli par M. E. du Méril dans ses *Poésies populaires latines antérieures au* XIIe *siècle*, p. 278. Maintenant encore le rossignol tient une grande place dans la poésie populaire, voy. Ampère, *Bulletin du comité*, I, 265-6; Damase Arbaud, *Chants popul. de la Provence*, II, 135, 163, 207; Max-Buchon, *Noels et chants popul. de la Franche-Comté*, nos 1, 3, 4, 6, 11, 30.

Le rossignol abaisse sa voix et cesse tout à fait de chanter dès qu'il entend sonner les cloches. « Seigneur, dit l'hôte, il est bien temps d'aller à la messe. » Guillaume l'entendit, car il avait cessé de rêver. « A votre volonté, répondit-il, d'autant que je veux être à l'église avant que la messe soit commencée et qu'il y ait beaucoup de monde. — Nous y serons de bonne heure, et nous entrerons au chœur, car je sais lire et chanter quelque peu, mais non pas d'une voix très claire. — Ah! bel hôte, soyez béni! Pourquoi me le céliez-vous? Pour l'amour de vous je chanterai avec vous, car je m'y entends assez. » (V. 2409.)

Ils se rendent tous deux au moutier; et chemin faisant chacun leur disait : « Dieu vous sauve! » C'est l'usage au temps pascal de saluer ainsi les gens. Arrivés dans l'église ils entrent au chœur; et de là Guillaume pouvait, grâce à un pertuis, voir au dehors sans qu'on y prît garde. Il épiait le moment où Flamenca entrerait, bien persuadé qu'il la reconnaîtrait à première vue; et il l'eût fait, sans le voile qui couvrait le visage de la dame. Tant qu'elle ne sera prévenue de rien, il ne la verra que voilée, mais si elle savait avoir dans l'église un tel ami, la présence de l'ennemi [1] ne l'empêcherait pas de trouver quelque occasion de laisser voir son menton, au moins baisserait-elle son voile ou ferait-elle mine de découvrir un peu ses yeux; elle ne craindrait ni ne dédaignerait de faire en entrant un signe avec sa main nue, et de chercher du regard celui qui languit d'amour pour elle. (V. 2439).

Le cœur de Guillaume battait bien fort; à chaque ombre qui vient se projeter sur le portail de l'église il lui semble qu'Archambaut va entrer. On se place dans le moutier; déjà tout le monde était arrivé, et le troisième coup sonné, lorsque

1 *L'ennemi* c'est ici Archambaut, par opposition à Guillaume qui est l'ami; notons qu'au moyen âge *ennemi* est synonyme de diable.

entra le farouche personnage [1], tout hérissé et mal fagoté ; il ne lui manquait que l'épieu pour ressembler à ces épouvantails que les paysans font avec des vêtements dans la montagne pour la chasse au sanglier. Près de lui était la belle Flamenca, s'approchant le moins possible de son mari qui lui répugnait. Elle s'arrêta un instant sur le seuil, et s'inclina avec humilité. C'est à ce moment que Guillaume la vit pour la première fois, autant du moins que faire se pouvait; il tint les yeux fixés sur elle, s'affligeant de ne la point voir à son aise. Amour lui dit : « La voici, celle que je m'ingénie à délivrer, et je veux aussi que tu t'y ingénies, mais toutefois ne la regarde pas de façon qu'on puisse le remarquer. Je t'enseignerai bien à tromper le malotru, le fou, le jaloux pour qui il vaudrait mieux n'être pas, et je te vengerai du voile. » Guillaume se détourna, parce qu'à ce moment la dame était entrée dans son réduit, et il s'agenouilla. Le prêtre dit : *Asperges me* ; Guillaume reprit au *Domine* et dit le verset tout entier. Jamais en cette église il n'avait été si bien dit. Le prêtre sortit du chœur, suivi d'un vilain qui lui portait l'eau bénite, et se dirigea vers Archambaut, la main levée pour lui donner l'eau tout d'abord. Le chant resta donc à Guillaume et à son hôte, ce qui ne l'empêchait pas de regarder souvent du côté de la cellule, les yeux fixés au pertuis. Le prêtre aspergea avec le goupillon, dirigeant de son mieux l'eau salée vers Flamenca qui découvrit ses cheveux à l'endroit de la raie, pour la mieux recevoir. Elle avait la peau blanche et fine, sa chevelure était resplendissante, car le soleil fut assez gracieux pour la frapper à ce moment même d'un de ses rayons. A la vue de ce magnifique échantillon du riche trésor qu'Amour lui réserve, Guillaume tressaillit de joie, et entonna le *Signum salutis*. Son chant plut à tous, car il avait la voix pure et chantait juste.

1 *Le fers aversiers*, encore un synonyme de diable, plus loin (v. 3899-3904) l'auteur sera encore plus explicite

On eût été plus charmé encore si on avait su qu'il était chevalier. Le prêtre revint à l'autel, et dit à voix basse le *confiteor* avec Nicolas, son clerc, qui pouvait bien avoir quatorze ans. Dans le chœur il n'y avait que deux enfants, Guillaume et l'hôte qui sussent chanter. Guillaume disait bien sa partie, sans perdre de vue la cellule. A l'évangile, la dame se leva ; d'abord il y eut un bourgeois qui, au grand déplaisir de Guillaume, se trouva devant elle, mais Dieu voulut qu'il s'écartât, et qu'elle se montrât debout; pour se signer elle avait incliné la tête, et du doigt elle retenait les attaches de son manteau. Guillaume eût bien voulu que cet évangile durât toujours, pourvu cependant que Flamenca n'en fût point incommodée; mais, hélas! il était aussi court que l'évangile du nouvel an [1]. Lorsqu'il fut dit, la dame se signa; Guillaume admira sa main nue; il lui sembla qu'elle lui ravissait le cœur et l'emportait; la douce émotion qui le saisit fut telle, qu'il en faillit cheoir; il était comme un homme qui se baigne dans une eau fraîche, et qui, sentant à la poitrine l'impression subite du froid, n'a de force que pour dire : oi! oi! Il trouva très à propos un tronc sur lequel il s'agenouilla comme pour prier. Personne ne remarquait son état, car il était encapuchonné ; mais il fit bien paraître qu'il souffrait de la tête, quand à l'évangile il ne se découvrit pas, restant immobile sur son escabeau jusqu'au moment où Nicolas lui apporta la paix, ainsi qu'à son hôte placé auprès de lui. L'enfant se servait d'un bréviaire qui contenait psaumes, hymnes, évangiles, oraisons, répons, versets et leçons. Avec ce livre il donna la paix à Flamenca [2] et au moment où elle le baisa, Guillaume

1 L'évangile de la Circoncision (1er janvier) est le plus court de tous.

2 Cela n'est pas ordinaire, car on donnait communément la paix avec la patène ou avec un instrument spécial. Voy. Du Cange, au mot *Pax*, édit. Henschel, V, 156 *c*.

aperçut à travers le pertuis, si étroit pourtant qu'on l'eût rempli avec le petit doigt, sa jolie bouche vermeille. Alors Amour l'invite à reprendre courage : n'était-il pas déjà arrivé à bon port ? car, d'un an il n'eût espéré tant obtenir de sa dame ; et maintenant le spectacle auquel il vient d'assister a satisfait ses yeux et procuré à son cœur une douce pensée. (V. 2578.)

Quant Nicolas eut fini, Guillaume réfléchit au moyen de se procurer le livre ; il imagina ce prétexte : « Ami, dit-il au clerc, y a-t-il là dedans un comput et un calendrier ? je voudrais savoir à quel jour tombe la Pentecôte. — Seigneur, oui certainement, » répond l'enfant en lui passant le livre. Guillaume n'a que faire d'être renseigné sur le quantième de la lune ni sur l'épacte : il tourne les feuillets un à un et les voudrait baiser tous pour un qui l'intéresse, sans que l'hôte, assis près de lui, s'en aperçût. Il trouva un biais ingénieux. « Il me faut d'abord instruire autrui pour l'être ensuite moi-même. Clerc, où donnez-vous la paix ? c'est avec le psautier que vous devez le faire. — Seigneur, c'est bien ainsi que je fais, » et il lui montra l'endroit. Guillaume n'en demandait pas davantage ; il se mit en en oraison et baisa le feuillet plus de mille fois ; il lui semblait qu'il avait gagné le monde entier, et que rien ne pouvait manquer à sa félicité. Son bonheur eût été complet si ses yeux avaient pu se diriger l'un vers le pertuis, l'autre vers le livre. Il demeura si longtemps absorbé dans ses pensées, qu'il ne sortit de sa rêverie qu'au moment ou le prêtre dit : *ite missa est* ; et ce lui fut pénible, comme bien l'on peuse. (V. 2616.)

Archambaut sortit sans plus attendre, ne se souciant pas d'être suivi par personne. Flamenca n'avait pas le temps de se reposer ni de prier, non plus que ses pucelles, qui étaient belles, spirituelles et en âge de prendre mari, car la plus jeune avait dépassé quinze ans. Elles s'en vont ; Guillaume

reste, attendant le prêtre qui avait commencé son midi [1]. Quand ce fut fini, il s'approcha, et le saluant gracieusement : « Seigneur, pour ma bienvenue, je vous demanderai un don : c'est que vous veniez dîner à la maison, et que dorénavant, tant que je demeurerai ici, vous soyez notre commensal. — Acceptez, seigneur, dit l'hôte, cela pourra vous être utile. » Le prêtre n'était pas sot, il aimait la société des honnêtes gens, aussi répondit-il oui. Guillaume et lui s'adressèrent des remercîments réciproques, et se dirigèrent vers l'hôtel où se trouva prêt le dîner. (V. 2644.)

Lorsque la table fut desservie, Guillaume ne dit pas deux paroles, car il avait l'esprit préoccupé. Il se leva et entra dans sa chambre pour y reposer et contempler la tour plus à l'aise ; quant il l'eût assez regardée il se mit au lit, et tout en dormant, repassa tout ce qu'il avait vu et songé pendant cette journée. Il était tard quand il s'éveilla. L'hôte envoya chercher le prêtre et Nicolas. Dom Justin, ainsi se nommait le prêtre, était un homme plein de droiture : « Beau sire, lui dit Guillaume d'une façon tout aimable, ne vous faites pas prier dorénavant aux heures des repas, vous êtes invité une fois pour toutes. — Seigneur, je me conformerai à vos désirs. » (V. 2668.)

C'était l'usage du pays, qu'au temps de Pâques, après souper, on se mit à danser et à prendre les divertissements que le temps comportait. Cette nuit, on planta les mais et ce fut une nouvelle occasion de réjouissances. Guillaume et l'hôte s'en allèrent dans un vergier ; de là ils entendaient par devers la ville les chansons, et au dehors les petits oiseaux qui gazouillaient sous la verdure. Il faudrait qu'il fût bien dur, le cœur épris d'amour qui ne sentirait pas ses blessures ravivées par cette harmonie. (V. 2684.)

A la nuit close chacun se renferma chez soi. « C'est l'heure

1 Voyez la note de la p. 300.

de rentrer, seigneur, dit l'hôte, car le serein ne vous vaut rien. » Guillaume rentra non sans regret, et lorsqu'il fut au lit, comme aussi ses damoiseaux, il eut de longues luttes à soutenir avec lui-même. Souvent il disait : « Amour, Amour, hâtez-vous de me secourir, car sinon, vous n'aurez pas longtemps à me venir en aide. Mon cœur est là, dans cette tour, et si vous n'y mettez point aussi le corps, je suis perdu. On ne vit guère sans cœur, ainsi, pensez à moi, ou mettez-vous en quête d'un autre amant, car moi je m'en irai; et où ? le sai-je ! là où nous allons tous, dans l'autre monde, pour savoir si vous y avez autant de pouvoir qu'en celui-ci [1]. Et n'allez pas croire qu'ensuite je vous revienne ! Ainsi, rendez moi heureux ici bas !.. Et vous, que faites-vous, dame Merci ? d'ordinaire vous arrivez à point. Ne voyez-vous pas comme Amour m'a frappé de son dart et mis le cœur en feu ? Certes, le trait était empoisonné. Je me sens blessé en deux endroits, car mes oreilles et mes yeux ont reçu le coup qui me fait tant souffrir. (V. 2720.)

» Vit-on jamais archer aussi adroit qu'Amour ? son trait, où qu'il atteigne, va droit au cœur et y reste. Et cependant l'endroit de la plaie est en apparence parfaitement sain, il ne semble pas qu'un dart y soit venu frapper. Aussi le blessé se croit-il en bonne santé alors qu'il perd la vigueur, le manger, le boire, le dormir. Il n'y a qu'un remède : c'est qu'avec le trait qu'il a au cœur, Amour fasse (à l'objet aimé) une pareille blessure; les deux blessés guériront l'un par l'autre, quand ils seront à portée. Ainsi, un cœur d'amant ne se peut bien guérir qu'en frappant un autre cœur. (V. 2742.)

» De quelle manière pourrai-je donc guérir, quand celle que j'aime ne m'a jamais vu, quand elle ignore qui je suis et ce que je fais ? Comment Amour la percera-t-il du dart que j'ai au

1 Pour le temps, cette pensée ne manque pas de quelque hardiesse.

cœur, si d'abord elle ne me voit; car si elle pouvait m'entendre, me parler, me voir [1], me toucher, Amour aurait quatre voies pour l'attaquer, et pour me guérir la frapperait. Certes, il ne se pourrait qu'en me voyant mourir d'angoisse à ses pieds elle n'eût quelque pitié de moi. Et cependant, au dire de ceux qui en ont l'expérience, on a vu des dames assez dures pour se montrer sans miséricorde, et refuser ce qu'elles avaient promis. Après s'être laissé courtiser et prier deux ou trois ans, lorsqu'enfin on croit avoir fait leur conquête, il se trouve que jamais on n'a été si loin du but, et qu'il leur faut encore demander pardon pour avoir osé espérer qu'un jour on serait aimé. (V. 2768)....

» Et puisqu'ils souffrent tant, les malheureux, nourris qu'ils sont d'illusions pendant des années entières, qu'est-ce donc que j'attends pour m'éloigner avant qu'Amour ait agrandi la blessure qu'il m'a faite?... Mais il est trop tard; c'est avant de venir ici que j'aurais dû avoir cette pensée! Puisque j'en suis arrivé au point de ne me pouvoir plus défendre contre Amour, il ne me reste qu'à l'attendre et à le supporter comme je pourrai. A force de persévérance je triompherai, et c'est faiblesse que s'effrayer si vite. Demain est calende de mai, et Amour pourra bien me procurer une aussi bonne aubaine qu'hier, car ce sera une fête grande entre toutes, celle de deux apôtres [2], et deux apôtres doivent bien avoir un chevalier avec eux. Pour moi aussi ce sera une fête de voir l'être du monde que je désire le plus, à qui je me livre, à qui je me donne. » En disant ces mots il s'endormit, et Amour lui procura une récréation délicieuse, lui faisant voir sa dame tandis qu'il dormait. Il était agenouillé devant elle et la priait:

1 Voyez la note sur le v. 2750.

2 Saint Philippe et saint Jacques le Mineur. Guillaume veut dire sans doute que cette fête lui fournira l'occasion de voir Flamenca à l'église.

« Dame, ayez pitié de moi! votre mérite [1] qui brille et rayonne par tout le monde, votre prix, votre valeur, votre beauté, votre noblesse, votre sens, votre courtoisie, le charme de votre conversation [2], et tout le bien qu'on entend dire de vous m'ont fait venir ici pour être vôtre, s'il vous plaît. Si vous me faites la grâce de m'agréer, je ne veux rien de plus, car tous mes vœux seront comblés. Et si j'ose après si peu de temps vous ouvrir mon cœur, ne le prenez point, je vous prie, en mauvaise part : l'amour qui me tient au cœur m'oblige ainsi à crier merci; mais, si je pouvais seulement vous entretenir ou vous voir, je ne tiendrais pas un pareil langage : vous voir, être près de vous, suffiraient à mon bonheur. Mais, puisque j'ignore quand je vous reverrai, sinon avec les yeux du cœur, je suis bien obligé de vous demander beaucoup en une fois; la crainte me rend hardi, et le sens que je vous connais encourage ma timidité à vous découvrir ma pensée. » (V. 2845.)

Quand Guillaume eut assez prié, la dame répondit : « Qui êtes vous, seigneur, qui me requerez si gracieusement? Ne vous offensez point de cette question, car jamais on ne m'en a tant dit et c'est la première fois qu'on me parle d'amour. — Dame, c'est votre homme et votre serf, Guillaume de Nevers, qui est venu vous demander merci à genoux, vous prier de lui procurer l'occasion de vous parler; je meurs si vous ne me conseillez pas. — Beau sire, voyez vous-même si je vous puis conseiller. Supposé que j'eusse la volonté de vous aimer, vous ne pourriez jouir de moi, ni moi de vous. Si pouvant vous faire quelque bien, je rebutais votre amour, ce serait grand orgueil de ma part,

1 *Lausor*, ce mot dit plus que « mérite »; c'est le mérite joint à la considération.

2 *Conversation* doit être pris dans son acception étymologique afin de répondre au provençal *paria*.

mais si la faculté, et non l'intention, me fait défaut, je ne suis plus coupable; et vous voyez bien ce que je puis faire, quoi qu'il en soit de ma volonté. C'est pourquoi je vous engage à ne m'aimer point, car ce serait sans espérance. L'amour n'a aucune prise sur moi, et la plus grande grâce que Dieu m'ait faite en cette prison est bien de m'avoir mise à l'abri de ses atteintes.[1] — Ah! douce chose, que ferai-je, si je n'ai bon conseil de vous que j'aime et désire, au prix de qui je tiens pour rien le reste du monde! Pour qu'un autre me conseillât, il faudrait qu'il fût sorcier, car je n'ouvrirais mon cœur à personne du monde, sauf à vous, ma bien aimée, qui m'avez si bien lié et conquis que vous êtes l'objet de mes pensées, ma joie, mon souci. Et, si vous refusez mon hommage, je devrai faire peu de cas de ma vie, car mon cœur est ainsi fait qu'il dédaignerait l'existence s'il ne la tenait de vous. — Seigneur, vous avez bonne grâce à vous humilier ainsi, et vous paraissez en effet vouloir sincèrement me porter honneur. S'il était en mon pouvoir de vous donner un bon conseil, je le ferais volontier, car mon cœur n'est pas celui d'un animal féroce, et je ne suis ni de fer ni d'acier. Je ne veux pas qu'un chevalier de votre valeur meure à cause de moi, si je puis le sauver. Tout bon cœur doit se laisser attendrir par une si douce prière..... La prière triomphe de Dieu et des saints, elle apaise la mer et les vents. Et puisqu'elle a tant de pouvoir, je ne me regarde pas comme coupable en cédant à ses instances, surtout quand elle vient de là où joie, prix et sens se réunissent et où tout bien trouve encore à s'améliorer[2]. Je vais donc vous donner le conseil que vous me demandez : beau sire, celui qui me donne la paix, à l'église, s'il savait s'y prendre, pourrait bien me parler, dût-il se contenter d'un

1 Allusion à l'idée exprimée aux vers 1413 et suiv.; voy. ci-dessus, p. 300.

2 C'est l'Amour qui est désigné ici, ou peut-être Guillaume lui-même.

seul mot à chaque fois, car je sais bien qu'il n'aurait pas le temps d'en dire davantage ; à la fois suivante il attendrait, silencieux, que je lui eusse répondu. Voilà un premier point ; maintenant on pourrait pratiquer sous terre dans les bains de Pierre Gui, où je vais parfois, un conduit invisible à tous les yeux, qui répondrait à une chambre ; par ce chemin mon ami viendrait à moi quand il me saurait au bain. Je vous ai montré la voie, mais ce que je vous dis d'une façon générale, prenez-le pour vous seul, car personne autre ne doit avoir part en cette affaire ; c'est à vous que je me donne de tout cœur, c'est pour vous que je cède à l'Amour. Et afin que vous m'en croyez, venez dans mes bras, mon bel ami, venez recevoir un baiser, car vous êtes si preux, si noble, si courtois, si vaillant que toute dame vous doit honorer et accueillir. » Alors elle le baise, l'embrasse et le comble de toutes les joies que ses regards, ses paroles, ses actions lui peuvent procurer. (V. 2967.)

Guillaume ayant reçu en songe les conseils de sa dame, Amour lui-même le réveilla et lui dit : « Guillaume, que penses-tu faire ? ne feras tu que songer aujourd'hui ? — C'était assez de bonheur ! Amour, vous avez fait grand péché en me réveillant si tôt. La faveur que vous m'aviez accordée en m'endormant, vous me la retirez. Amour, pour Dieu ! faites moi dormir encore un peu, s'il vous plaît. Mais non, c'est assez dormir, car il sera bien jour quand je me serai rememoré mon rêve. » Il en repasse souvent les circonstances et se jure en riant de ne jamais manger de poire si le songe ne se vérifie promptement. « Elle saura bien un jour, dit-il, le conseil qu'elle m'a donné ! » (V. 2990.)

Ainsi s'écoula cette nuit et une partie de la matinée, jusqu'au moment où le soleil apparut radieux dans la chambre. Guillaume se leva tout endormi, sans oublier toutefois d'aller ouvrir la fenêtre avant de s'habiller. A sa mine on eût reconnu un amoureux, car il était pâle et un cercle bleuâtre entourait

ses yeux, son pouls était brûlant et il avait un peu maigri. Il faudrait n'avoir jamais été touché par l'amour pour s'étonner de ces effets; on ne revient pas de ce mal comme on guérit des maladies qui tiennent à des causes physiques. Le mal d'amour est si aigu qu'un de ses accès vous met plus bas en un jour qu'un autre en dix-huit. Je vous en dirai la raison : l'amour attaque le cœur et tient l'âme prise et serrée, ne lui laissant aucun repos, l'obligeant à faire converger ses pensées vers un même objet. Le tourment est toujours égal, à toute heure on le sent, tandis que les autres maux laissent de temps à autre quelque répit. La nature, qui est maîtresse du cœur, lui porte secours et met tous ses soins à le guérir, mais quand il s'agit d'amour, elle se regarde comme impuissante, ne sachant quel conseil donner; aussi abandonne-t-elle le cœur malade à son malheureux sort en disant à l'âme : « Vous en savez plus que moi, madame; cherchez, si bon vous semble, un remède à votre mal, mais ne prenez ni herbe ni résine, ni rien qui soit de mon domaine, car tout cela serait sans effet sur votre blessure. » (V. 3034.)

L'amour est une plaie de l'esprit en laquelle les blessés se complaisent au point d'en oublier le soin de leur guérison. Aussi la nature ne s'en mêle-t-elle pas. Quand on a reçu d'amour une blessure grave, on doit être pâle, maigre, faible, mais d'ailleurs bien sain... L'amour est un mal cuisant, contre lequel les onguents sont impuissants. S'il y avait quelque remède, Phébus l'aurait bien su, lui le plus habile et le premier de tous les médecins, et pourtant il disait, par dépit contre l'amour, que les arts servaient à tous sauf à leur maître. [1]

[1] Allusion à l'épisode de Daphné, dans le premier livre des Métamorphoses d'Ovide. Apollon, désespérant de vaincre la résistance de la nymphe, s'écriait, après une longue énumération de ses connaissances :

Hei mihi ! quod nullis amor est medicabilis herbis,
Nec prosunt domino, quæ prosunt omnibus, artes !
(*Metam.* I, 523-4.)

C'était bien confesser qu'il n'avait pas trouvé de remède à l'amour. Je ne suis donc pas surpris que Guillaume parût si fatigué. (V. 3063.)

A peine s'était-il lavé les mains que l'hôte entra et lui dit en s'inclinant : « Que le roi de Paradis vous sauve et vous protége ! — Dieu vous donne part au souhait que vous me faites ! A-t-on déjà sonné la messe, ou pourrons-nous faire d'abord une promenade comme hier ? — A votre volonté, seigneur, mais, s'il vous plaisait, je voudrais d'abord vous faire goûter un peu de bonne absinthe, car c'est maintenant, au mois de mai, le bon moment pour la boire. — Oui bien, faites-l'apporter. — Seigneur, la voici belle et claire. » Guillaume fit déballer sa coupe : l'empereur y aurait bu, tant elle était belle, grande, bien faite et habilement niellée. Son poids était de cinq marcs d'argent, et la façon valait bien autant. Guillaume y but d'abord, puis la présentant à son hôte : « Désormais, lui dit-il, buvez là dedans, l'absinthe vous en paraîtra meilleure, et pour moi j'aime mieux que cette coupe soit vôtre que mienne. » L'hôte, ne sachant d'abord que dire, riait de joie, et pouvait à peine en croire ses oreilles. Mais Guillaume fit tant qu'il prit la coupe, promettant bien de ne jamais boire dans une autre tant que celle-là durerait, et de la garder toujours, sans la vendre ni l'échanger. Il la confia à sa femme qui la remit soigneusement dans son étui. (V. 3103.)

Tandis que les écuyers s'occupent du déjeuner, Guillaume et son hôte se rendent au moutier, tout en priant Dieu. Mais leurs prières n'étaient pas sœurs, encore qu'elles s'adressassent à un même père ; elles n'avaient de commun que le nom. Guillaume ne manqua pas de se mettre à la même place que le jour précédent, et à peine eut-il salué le prêtre qu'il se tourna de manière à voir entrer la dame. Avant que la tierce fut entièrement sonnée vint le seigneur Archambaut, farouche guide pour une si belle dame. Guillaume guigne au per-

tuis[1] comme un autour épiant une perdrix. Il faisait peu d'attention à ce qu'il disait, et toutefois il ne se trompa point de verset. Par un bonheur singulier, il ne perdit pas sa peine, car cette fois Flamenca s'arrêta sous le portail pour prier plus longtemps qu'elle ne faisait d'ordinaire. Elle ôta son gant de la main droite et fit un mouvement de tête qui permit à Guillaume de voir toute sa bouche. Du regard il la baise, la caresse, et l'attire en quelque sorte jusqu'au pertuis Jamais il n'avait passé un moment aussi délicieux. Le soleil ne tarda pas à diriger un rayon vers l'endroit où l'autre soleil (Flamenca) s'était mis en oraison; mais, sans la nuée que formait un voile malencontreux, c'eût été assez des rayons qui partaient du visage de Flamenca, pour faire resplendir l'angle qu'elle occupait. Guillaume tenait le bréviaire et savait avoir la bouche à son livre et l'œil au pertuis, là aussi était sa pensée. Qu'il eût été heureux si la messe tout entière ne se fût composée que d'évangiles et d'agnus! car alors Flamenca se levait. Il eût donné bien des choses pour que la cloison qui arrêtait ses regards fût en un lieu et le voile ailleurs, voire même au feu. (V. 3162.)

Lorsque le moment fut venu de donner la paix, Guillaume voulut apprendre à Nicolas en quel psaume il devait la donner, pour retrouver ensuite plus aisément le feuillet. « Ami, dit-il, je vais vous montrer le bon endroit pour donner la paix, car avec moi vous devez vous perfectionner. C'est au verset *Fiat pax in virtute*[2], et vous ne bougerez pas d'ici que je ne vous en aie dit la raison : après avoir achevé le psautier, David recommanda à Salomon de baiser ce mot chaque jour, et tant que Salomon régna, son royaume jouit d'une paix profonde.

1 On a vu, p. 320, que Guillaume et son hôte se plaçaient dans le chœur, d'où l'on pouvait, au moyen d'une petite ouverture, d'un *pertuis*, voir dans la nef.

2 Ps. 121, 7.

— Je vous crois bien, seigneur, reprit Nicolas, et je n'y manquerai jamais. — En tout cas, rapportez-moi le livre, mon ami. — Oui, vous avez cent fois raison, je ne demande qu'à m'instruire. » (V. 3184.)

Quand Nicolas eut donné la paix au feuillet indiqué, il rendit le psautier à Guillaume; celui-ci, tout frémissant de joie, s'enfonça dans son chaperon; il portait le livre à son front, à ses yeux, à son menton, et regardait par le pertuis s'il était remarqué de celle qui excitait en lui ces transports. C'est qu'en effet, l'amant s'imagine souvent que l'objet aimé devine ses désirs et souffre de sa douleur. Si Amour était équitable, tous les cœurs seraient constitués de la même manière, mais l'équité d'Amour c'est de n'en point avoir. (V. 3205.)

Guillaume examina si on aurait le temps de glisser un mot pendant que Nicolas présentait le livre et que Flamenca le baisait de sa belle bouche, inclinant humblement la tête; il lui parut que c'était possible. La messe chantée, Archambaut sortit le premier, la tête haute, et derrière lui allait Flamenca, sans cortége de jongleurs, sans autre suite que ses deux demoiselles, Alis et Marguerite. (V. 3223)....

Quand le monde se fut écoulé, Guillaume entendit ses heures [1], puis il dit tout bas à Nicolas : « Ne venez pas trop tard, car on doit dîner de bonne heure. — Bien, seigneur, » reprit Nicolas. Guillaume ferma son livre, le posa sur une tablette et sortit avec son hôte, qui était heureux de l'accompagner. (V. 3238.)

Les jeunes filles avaient déjà enlevé les mais faits la veille au soir, et chantaient leurs devinettes. Elles passèrent devant

[1] Je traduis conformément à la correction proposée dans la note sur le v. 3228.

Guillaume en chantant une calende de mai [1] qui dit : « Vive » la dame qui ne fait pas languir son ami, qui sans craindre » les jaloux ni le blâme va trouver son cavalier en bois, en » pré ou en verger, l'amène dans sa chambre pour se mieux » réjouir avec lui, et laisse le jaloux sur le bord du lit, et » s'il parle, lui répond : Pas un mot, allez-vous en, mon ami » repose entre mes bras : c'est Calende de mai ! et il s'en va. » (V. 3255.)

[1] *Kalenda maia*, la calende de mai (1er mai), jour de fête joyeuses :

Kalenda maya
Ni flor de faya
Ni chan d'auzelh ni flor de glaya...

(Rambaut de Vaqueiras, Mahn, *Gedichte*, nº 971).

On voit que l'auteur de *Flamenca* entend aussi par *Kalenda maia* les chansons qu'on chantait ce jour là. Celle qu'il rapporte peut bien avoir été populaire pour le fonds, mais il n'est pas douteux que la forme en ait été remaniée. Il existe encore dans certaines provinces des chants de mai. En voici un du Bas-Limousin :

Te reveirai,
Zanetoun ma mio,
Te reveirai
Questé mé de mai.
Lou printen vendró,
Flouriró
Las rosas, lou coucou chonteró
Ço to rezauviró.

(Schnakenburg, *Tableau synopt. et comp. des patois de la France*, Berlin 1840, p. 200.)

Une des plus jolies chansons de mai, et des plus populaires est celle dont Schnakenburg a publié une rédaction franc-comtoise. Elle commence ainsi :

Vettia veni lo zouli ma,
L'alluetta plinta lo ma,
L'alluetta lo plinta *etc.*

(*Ibid* p. 229; c.f. *Herrig's Archiv*, xxxv, 126.)

Guillaume soupire du fond du cœur, et prie Dieu tout bas de vérifier en lui ce couplet. Comme ils rentraient, l'hôte lui dit : « Seigneur, voulez-vous voir les bains que j'ai fait préparer hier soir à votre intention? — Aujourd'hui je n'en userai pas, car nous sommes trop près de la calende, il vaut mieux attendre ; c'est demain le neuvième jour de la lune, et le moment sera bon pour me baigner [1]. — A votre volonté, reprit l'hôte. » Dans ce moment entra Pierre Justin ; Guillaume lui fit bon accueil et lui dit : « Seigneur, s'il vous plaît, je veux vous parler en particulier », puis s'adressant à un damoiseau : « Ouvre la chambre, dit-il, ne t'asseois pas, et garde toi bien de me mettre ni couverture ni fourrure, surtout quand il fera beau, à moins que je te le dise. » Ensuite il dit au prêtre : « Beau sire, s'il est vrai que je ne jouis pas actuellement d'une santé parfaite, au moins suis-je riche homme, Dieu merci ! et je veux que vous ayez de moi un vêtement blanc tout neuf fourré d'écureuil noir. Nicolas, qui est bon et franc, en aura un autre doublé d'agneau blanc qu'a fait un de mes damoiseaux. Faites-le venir, qu'il s'en aille avec. — Grand merci, seigneur, me croyez-vous capable de vous prendre ainsi votre robe ? Mais ce serait vous dépouiller que de la prendre avant de l'avoir méritée. — Seigneur, s'il vous plaît, vous la prendrez, et quant à la mériter, n'y pensez point, car vous avez déjà fait bien assez ». Il insista tellement que le prêtre ne put s'en défendre et fit emporter la robe. Après manger Guillaume entra dans sa chambre et s'y reposa, si l'on peut appeler repos l'état d'un homme qui tremble d'angoisse, tressaille, baille, sanglotte, se lamente, s'évanouit. Guillaume, agité de la sorte, resta dans sa chambre

[1] Voyez sur les jours où la saignée, la purgation, le bain étaient réputés dangereux l'*Histoire de l'Instruction publique* de M. Vallet de Viriville, p. 365. De nos jours encore les almanachs populaires continuent de fournir des indications analogues.

jusqu'à la nuit close. Alors il alla, suivant son habitude, entendre le rossignol dans le bois, mais, loin de se calmer, son mal ne faisait qu'augmenter. Plus le mal d'amour est cuisant, et meilleur il est, c'est pour un grand bien qu'il fait plus souffrir, aussi ne peut-on s'y soustraire, comme au jeu il arrive souvent qu'on perd beaucoup pour perdre moins [1]. (V. 3325.)

Après avoir soupé en compagnie de son hôte et de Justin, Guillaume se mit au lit, mais il n'y trouva pas le repos. Souvent il allait à la fenêtre, et disait : « Las ! de quoi servent contre Amour, richesse, ruse, force, savoir, courage, chevalerie, instruction, courtoisie, beauté, sens, naissance, parents, amis, prouesse ? Amour lui-même est sans force contre l'amour ; et c'est là ce qui redouble ma crainte, car si Amour pouvait quelque chose contre l'amour, il devrait bien me secourir, moi qui aime plus qu'homme du monde. Amour est à la fois celui qui produit le mal et le mal qu'on souffre, mais le premier ne peut rien contre le second, parce qu'ils dérivent l'un de l'autre. La chance y fait plus que le rang, car Amour a le fol usage de ne point venir où il devrait, de ne point aider qui il pourrait. En effet, celle que j'aime aimera un autre, cet autre adressera ses prières ailleurs, et ainsi aucun ne parviendra à ses fins. Voilà comment Amour se dément lui-même, et par son désaccord même rétablit l'équilibre, car tous nous tirons également de notre côté et nos désaccords se compensent mutuellement. Amour qui gouverne le monde a donc une justice équitable, car si j'aime sans être aimé je ne puis être vengé de ma dame que si elle vient à s'enamourer [2] d'un homme qui se soucie d'elle comme d'une mûre. (V. 3365.).

1 Lorsque par exemple aux échecs on sacrifie une pièce importante pour sauver le roi.

2 Je me sers d'un vieux mot encore fort intelligible et qui à coup sûr est préférable à *s'amouracher*.

« Toutefois, jusqu'ici je ne suis pas fondé à l'accuser de viser ailleurs, car je ne puis lui parler et je n'ai damoiseau ni damoiselle pour lui faire connaître mes sentiments. Je ne saurais non plus lui écrire, car en la tour il n'y a tourier qui consente à prendre mon argent, puisqu'Archambaut en est à la fois le tourier, le seigneur, la sentinelle, le portier. Je ne puis attendre conseil que de moi-même. Mais, selon mon songe de ce matin, je m'entendrai avec dom Justin, et dorénavant je serai son clerc. Quant à Nicolas, qui est un bon garçon, je l'enverrai à Paris pour y étudier deux années. Mon hôte, je le ferai déménager, et il me laissera toute sa maison. Puis je manderai à mes fermiers de m'envoyer quatre maçons habiles, munis de pics et de marteaux. Ils viendront chez moi la nuit, et, travaillant à la chandelle, me feront un beau chemin, bien fermé et scellé aux deux bouts, pour aller de ma chambre aux bains. Ils me jureront sur saints [1] de n'en rien dire à personne. Le travail fait, ils s'en iront; moi je feindrai d'être guéri, et sous prétexte de me donner quelque distraction, je ferai revenir mon hôte. Il ne saura jamais deviner pourquoi je l'avais ainsi fait partir de chez lui [2], sinon que je voulais me traiter à mon aise et reposer plus tranquille. Du reste, je lui fermerai les yeux avec mon argent, tant je lui en donnerai! Mon hôtesse, dame Bellepile, personne sage et intelligente, qui maintenant n'a rien à tisser, à coudre ni à filer, recevra une pièce de pourpre écarlate, semée de belles étoiles d'or. Ce sera un trésor qui lui durera longtemps, quand elle en aura fait un joli vêtement avec de bonne fourrure toute neuve que je lui donnerai. Mais si Amour veut que rien de tout cela me profite qu'il me le fasse connaître par quelque signe! » (V. 3422.)

Là dessus, il se met au lit; une fois couché, il ramène ses draps, les tourne en divers sens, car Amour lui fait une rude

1 C'est-à-dire sur des reliques.

2 Il parle comme si la chose était déjà faite.

guerre et l'aiguillonne de maints désirs. Guillaume croyait l'entendre disant avec un ton de reproche : « Tu mets à dessein deux murailles entre elle et ton cœur ; ce n'est point agir en véritable amant. » Il s'empresse alors de courir à la fenêtre et regarde la tour de la base au sommet, comme si on l'avait appelé. Il fait bien toutes les mines d'un amoureux : tantôt il se lève, tantôt se couche, et lorsqu'il se sent appesanti par le sommeil : « Amour, dit-il, endormez-moi ; faites-moi rêver comme vous savez faire, montrez-moi, au moins en songe, celle que je ne puis voir éveillé. C'est de vous, ma dame, que je parle, et si je puis m'endormir en pensant à vous, bien m'en viendra. Aussi répèterai-je sans cesse : Vous, vous, dame, vous ! tant que je serai éveillé. Si mes yeux se ferment, je veux que mon cœur veille avec vous, avec vous, dame, oui, avec vous ! » Et avant qu'il eût pu dire un mot de plus, il était endormi, et voyait sa dame à loisir et sans obstacle. Et du reste on obtient ordinairement les songes que l'on désire, quand on s'endort sur la pensée en laquelle on se complaît. Guillaume en fit souvent l'épreuve. (V. 3459.)

Il ne se réveilla qu'au jour, mais alors il se leva promptement pour aller entendre la messe, sachant qu'on devait la dire de bonne heure, parce que ce n'était pas jour férié. Après la messe, il se rendit aux bains, et n'en sortit pas avant l'heure de tierce.[1] Il examina soigneusement le local, cherchant où il pourrait faire son souterrain selon le plan qu'il s'était tracé.

Le sol des bains était formé par le tuf, et si tendre qu'on y aurait pu écrire et faire des entailles avec un couteau, sans user du marteau. Guillaume remarqua juste auprès du mur de sa chambre un angle obscur ; c'est là qu'il résolut de faire aboutir son chemin. (V. 3477.)

Il sortit des bains faible et amolli ; le prêtre, Pierre Gui, le clerc Nicolas, son hôtesse et lui cinquième dînèrent de compa-

1 Neuf heures.

gnie dans sa chambre. Après dîner, il fit quérir l'étoffe qu'il voulait, par amitié, offrir à la maîtresse de la maison. Un damoiseau l'alla tirer aussitôt de la malle. Ni à Thèbes ni en Thessalie on ne vit la pareille pour la beauté et la bonté. « Dame, dit Guillaume en la présentant à son hôtesse, je veux que vous vous fassiez de cette étoffe un manteau d'été et un bliaut qui vous siéra bien. Et si Dieu veut que j'échappe au mal que je me sens au cœur, chaque année vous en aurez autant. » Puis il lui donna de belles fourrures noires qu'il avait reçues du prévôt d'Arras ; elles venaient de Cambrai et avaient bien coûté quatre marcs et plus. Ensuite il lui fit ce compliment, comme un homme à la bouche mielleuse : « Ne prenez pas cela comme un don, mais à titre d'arrhes ; car sachez que j'ai encore bien des choses à vous donner. — Seigneur, si Dieu m'aide, ces arrhes-là valent bien un don ; je prie Dieu qu'il me donne, et à mon mari ici présent, la faculté de vous servir à votre gré. C'est ce que nous désirons par dessus tout. Et ne craignez pas de demander, beau sire, ce que vous désirez. Si vous trouvez que nous faisons trop de bruit, dites-le, je vous prie, nous avons ici [1] d'autres maisons et beaucoup de logis ; s'il vous plaît nous déménagerons, et puis, quand vous le trouverez bon, nous reviendrons ici. — Dame, merci, vous parlez bien, et je vois que vous savez prévenir les désirs d'un malade. J'accepte votre proposition, si toutefois ce n'est pas contrarier mon hôte ; car j'aime mieux être gêné que lui causer le moindre ennui. — Seigneur, répond l'hôte, si vous pouviez faillir, vous auriez failli cette fois en me supposant capable d'éprouver la moindre contrariété d'une chose qui vous est agréable. Nous changerons de logis bien volontiers, et je veux que demain, pour commencer, nos gens se rendent à notre nouvelle habitation, préparent les chambres, balaient le rez-de-chaussée et les planchers, et, par Dieu ! le jour suivant, pour

[1] *Aisi jos*, ici bas, ce qui paraît se rapporter à la position de Bourbon l'Archambault, ville située au fond d'une vallée.

vous plaire, j'irai m'y installer. — Hôte, à votre volonté; s'il plaît à Dieu, vous n'y resterez pas longtemps, car je serai bientôt remis, et alors vous reviendrez. Mais actuellement je souffre et par vergogne je n'ose me plaindre. Il m'arrivera souvent de rester tout seul au coin du feu, ce que je ne pourrais faire s'il y avait du monde. Et maintenant je prie monseigneur dom Justin de me couper les cheveux et de me faire une grande tonsure. J'en avais une autrefois, et je n'ignore pas que j'ai commis un péché en me laissant croître ainsi les cheveux dans l'intérieur de la couronne. Je suis chanoine de Péronne et me propose bien d'y retourner; aussi me dois-je faire faire une grande tonsure. Dieu merci ! je sais mon ordre, et je le repasserai chaque jour avec dom Justin, pour le mieux savoir. Je suis encore d'âge à apprendre ! » (V. 3566.)

Le prêtre ne put répondre, tout interdit d'entendre que Guillaume voulait faire couper ses cheveux, plus blonds qu'une de ces belles feuilles d'or foncé comme on en bat à Montpellier.[1] Pierre Gui pleurait, la dame s'était agenouillée, et on voyait bien qu'elle souffrait, car les larmes lui coulaient des yeux et elle en avait le visage tout enflammé. Nicolas tenait le bassin et chacun servait de son mieux. Les damoiseaux s'éloignèrent et allèrent pleurer et gémir chacun de son côté. (V. 3584.)

Avec des ciseaux bien tranchants le prêtre lui coupe les cheveux; il lui rogne les poils de la nuque, et lui fait une

1 L'industrie des batteurs d'or avait acquis un grand développement à Montpellier. On trouvera dans le *Petit Thalamus* de cette ville (p. 303) le serment des batteurs d'or. L'or de Montpellier était devenu proverbial, au moyen-âge; on disait « pour l'or de Montpellier » comme nous dirions : « pour tout l'or du monde. » Ainsi dans *Doon de Mayence* :

Mes n'alast plus avant pour l'or de Montpellier.
(V. 11068.)

couronne grande et large. N'allez pas croire que dame Bellepile jette les cheveux au feu : loin de là, elle les met dans un morceau de taffetas bien blanc ; elle en tressera un beau ruban pour faire des attaches de manteau, et le donnera à Flamenca. Et comme ils seront mille fois baisés, ces cheveux, avant que le ruban soit usé ! (V. 3598.)

Guillaume offrit au prêtre un beau hanap doré, sans pied, qui valait quatre marcs, en lui disant courtoisement : « Seigneur, voici votre loyer ; il faut bien payer son barbier ! » Le prêtre veut refuser : « Par le Christ vous ne serez content, semble-t-il, que quand il ne vous restera plus rien. — Prenez, je vous en prie, répond Guillaume, autrement vous perdriez mon amitié. — Seigneur, je ne veux point la perdre, et pour vous complaire, j'accepte. » (V. 3612.)

L'hôte et l'hôtesse sortirent de la chambre tout silencieux : ils étaient affligés de voir leur hôte [1] souffrir comme il en faisait semblant ; c'était le plus généreux qu'ils eussent jamais eu, car en trois jours il leur avait donné la valeur de plus de trente marcs. Le prêtre resta avec Guillaume, qui fit venir Nicolas et ses damoiseaux, et les voyant en larmes : « Vous pleurez ! leur dit-il, on voit bien que vous ne désirez pas mon bien ! » (V. 3626.)

Le prêtre conjure Guillaume [2] : « Si Dieu vous donne heu-

1 Dans ma phrase comme dans le texte *hôte* est pris successivement dans le sens de celui qui reçoit et de celui qui est reçu.

2 Nous employons fréquemment l'expression : « Je vous en conjure », mais elle est loin d'avoir à nos yeux la valeur qu'elle avait jadis. Au moyen-âge, conjurer quelqu'un, c'était l'obliger à répondre la vérité ou à se parjurer, alternative qui ne laissait pas que d'être parfois assez embarassante pour la personne interrogée. Ainsi, dans *Girart de Rossilho*, le comte Girart, devenu méconnaissable par vingt-deux ans de retraite, s'approche de la reine et lui dit : « Dame, par tous les saints que vous priez, et par l'amour du Dieu que vous adorez, et par la Vierge dont il naquit, si vous teniez le comte

reuse aventure, seigneur, et vous laisse voir ce que vous aimez le plus, dites-moi que puis-je faire pour vous être agréable? Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt à tout. Je n'ai mérité en aucune façon que vous me donniez comme vous faites, mais soyez assuré que dans la mesure de mes forces je ferais tout pour vous. — Seigneur, je vous rends grâces : ce que je vous demande, c'est de me prendre pour votre clerc; et quant à Nicolas, à qui je porte intérêt, car c'est un gentil garçon, je vous conseille de l'envoyer à Paris pour y étudier; son esprit est encore tendre, et en deux ans il aura plus appris qu'ici en trois. Je lui donnerai quatre marcs d'or par an et pourvoirai à son habillement. Voici l'or, et pour se vêtir voici douze marcs d'argent, c'est assez pour se mettre comme il faut. — « Oi [1] ! » fit le prêtre, et telle était sa joie qu'il n'en put dire davantage; mais après s'être un instant recueilli : « Beau sire, dit-il, que le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois soit à jamais béni ! Rien ne m'affligeait comme de voir mon neveu perdre ainsi un temps qui eût été si précieux pour ses études. Je vous le rends, je vous le donne, en telle manière qu'il soit à tout jamais votre serf. Il sait déjà faire des lettres et des vers [2], et lorsqu'il aura travaillé deux ans il en saura deux fois autant. Quant à la prière que vous m'avez faite de vous prendre pour clerc, vous êtes et vous serez le maître, et je ferai ce qui vous plaira. — Ne parlez point ainsi, répondit Guillaume, mais promettez-moi de me traiter comme un petit clerc; autrement

Girart, dites-moi, reine, qu'en feriez-vous? » Et la reine répond : « Bon homme barbu, vous faites grand péché en me conjurant..... » (Edit. Conr. Hofmann v. 6890-6, édit. Fr. Michel p. 217.)

1 C'est encore l'exclamation des méridionaux pour exprimer la surprise mêlée à la joie.

2 *Letras e vers*, le sens de ces deux mots n'est pas certain ; je crois qu'il s'agit de compositions latines en prose et en vers.

mon but serait manqué, car je veux servir en toute humilité vous et Dieu tout à la fois. Pourvu donc que je puisse entendre mon ordre, ne me faites grâce d'aucun service. Si vous me portiez honneur plus qu'à tout autre serviteur, ce serait à mon préjudice, et pour vous, beau sire, il en résulterait un surcroît de peine. Faites moi tailler une cape ronde, grande, large, profonde, de soie noire ou de galebrun [1], qui me couvre entièrement. Je ne veux plus suivre les fêtes des cours, car ce n'est que dérision et fumée vaine, et celui qui croit y avoir le plus gagné se trouve appauvri quand arrive le soir. » (V. 3692.)

Ainsi prêche Isengrin, mais si le prêtre était devin, il pourrait bien dire comme Renart : « Tu caches ton jeu [2]. »

Ils sortent pour commander la cape. Chemin faisant les damoiseaux disaient : « S'il en échappe, monseigneur sera donc bonhomme [3] ! jamais il ne paraîtra en cour. Il ne lui

1 De saia negr'o de simbru
De nacliu o de galabru.
(V. 3685-6.)

Je ne sais ce qu'il faut entendre par *nacliu*; *simbru* est peut-être le drap appelé, sans doute à cause de sa couleur, *isembrun* (brun de fer), en ce cas on pourrait lire *d'esimbru* ; quant au *galabru*, en français *galebrun*, c'est une grossière étoffe de laine ; voy. Du Cange, GALABRUNUS.

2 Ces derniers mots sont la traduction très hazardée du vers 3696, dont le sens est fort incertain. Je ne connais d'ailleurs aucun conte de *Renart* auquel puisse se rapporter cette allusion.

3 *Bon homme* était une qualification qui ne se prenait pas toujours en bonne part, comme on peut le voir par les exemples que rapporte Carpentier dans ses additions à Du Cange (Du Cange, édit. Henschel, I. 723, *a*). Mais on y trouve aussi que la même désignation s'appliquait aux moines de Grammont, et on peut dire qu'en général on la donnait à tous les religieux, comme le montre un exemple tiré de la Vie de Bertran de Born, que cite Raynouard, *Lex. rom.* II, 235, *b*.

manque plus que l'habit pour avoir l'air d'un moine de Chartreuse ou de Citeaux. » Guillaume resta tout seul ; il avait accompli une bonne partie de ce qu'il voulait, et le sommeil, provoqué par le bon vin dont son hôte l'avait régalé, l'invitait à prendre un repos nécessaire après le bain. (V. 3709.)

Le voilà donc clerc, et par le fait de l'Amour ! Mais du reste, avant d'être tonsuré il était au courant de ses fonctions [1]. S'il était permis de blâmer rien de ce qu'Amour veut et ordonne, on pourrait dire qu'il est bien audacieux à lui de contraindre un homme à feindre ; mais Amour n'a seigneur ni pair, il peut agir à sa guise et fait de l'homme à son plaisir. (V. 3724.)

Le jeudi l'hôte déménagea, et le jour même Guillaume manda à Châtillon [2] pour avoir les ouvriers. Il prit pour messager un vilain qui ne le connaissait pas et ne sut leur dire qui les mandait, mais seulement qu'ils auraient à creuser dans la pierre et qu'on les paierait bien. Pour leur inspirer plus de confiance il leur donna d'avance, comme loyer d'un mois, dix marcs qu'il avait emportés à cet effet. Ce vilain était de Moulins, Guillaume était assuré de sa discrétion, et savait qu'il reviendrait de nuit. (V. 3741.)

Le samedi, Nicolas, abondamment pourvu d'or et d'argent, s'en alla. Le voilà en situation d'étudier, s'il n'est pas fou ! Guillaume se rendit aux vêpres largement tonsuré et vêtu de sa cape, qui d'abord était un peu relevée, car il était toujours prêt à se poser le poing sur la hanche, comme il faisait d'ordinaire. Mais il était si bien élevé, et si au courant de son service que c'était plaisir de le voir. Dans l'église il ne demeurait point assis, et prêtait aux paroles du prêtre une constante

1 Ici je ne puis serrer le texte de près ; le vers 3743 est certainement corrompu.

2 Village du dépt de l'Allier, à 16 kil. environ au sud-est de Bourbon l'Archambault.

attention. Celui-ci croyait vraiment que le Saint-Esprit parlait par sa bouche, et que Dieu l'avait illuminé, car jamais on ne vit si grande humilité en un si jeune homme. Plus il le considérait, et plus il l'admirait : il avait l'air si simple et si pieux qu'on eût dit un ange descendu sur terre pour y apporter le salut. Justin était transporté d'avoir reçu du ciel un clerc pareil, un clerc qui l'habille, le nourrit, prévient tous ses désirs et le sert avec autant de zèle que ferait un pénitent. Après vêpres il reprit les leçons et chanta les répons qu'on aurait dû dire à matines. Il n'était pas besoin de lui frotter l'échine ni de lui enfoncer les ongles dans les mains [1], car il en savait plus long que son curé. L'office terminé, ils se rendirent à l'hôtel, soupèrent au jour, puis le prêtre s'en retourna, Guillaume l'accompagnant. Arrivés au moutier : « Seigneur, dit Guillaume avec simplicité, coucherai-je ici ? — Non, mon ami, dit Justin, je sonnerai les matines pour vous et vous viendrez au premier coup si vous ne dormez pas tellement fort que vous ne puissiez l'entendre; mais il suffira que vous soyez ici au troisième. — Beau sire, qui donc vous servira et vous déchaussera ? — Cher ami, ce sera un jeune serviteur à moi; je ne vous demande que de m'assister à l'église, lors des offices; ce sera amplement assez, ainsi ne vous préoccupez pas d'autre service. « Guillaume va et vient tout seul par la ville, sans se soucier de la boue ni de la poussière, sans respect humain, et pourtant il ne manquait pas d'étrangers qui étaient venus de France, de Bourgogne, de Flandres, de Champagne, de Normandie, de Bretagne pour prendre les eaux. (V. 3805.)

Cette nuit Guillaume ne dormit point : au premier appel de la cloche il se leva et sortit, tandis qu'un de ses damoiseaux,

1 Tels étaient, paraît-il, les procédés au moyen desquels on développait la mémoire des écoliers au XIIIe siècle; voyez à ce sujet Vallet de Viriville, *Hist. de l'Instr. publ.*, p. 204-5.

fermait la porte derrière lui. Amour le mène, Amour le porte, Amour conduit toute son affaire, Amour l'a fait tonsurer et raser, Amour l'habille en clerc; ah! Amour, Amour, que tu es fort! Qui eût pensé que jamais Guillaume se fût fait tonsurer pour mieux faire sa cour! Alors que d'autres amants se font gentils, se parent, s'enrubannent, et ne rêvent que beaux ajustements, chevaux, habits, frère Guillaume se fait moine, et pour arriver à sa dame se met à servir Dieu! Bien fou le jaloux qui s'efforce de garder femme! si la force n'y réussit point, la ruse saura bien la lui enlever. (V. 3826.)

On ne se défiait pas plus de Guillaume que d'un reclus. Il vint courant au moutier, et après s'être signé, il prit la cloche des mains de Justin. Jamais il n'avait fait le métier de sonneur, néanmoins il n'en fut pas plus embarrassé : il sonna et sonna si bien que le clocher lui-même et le moutier en furent émerveillés! (V. 3839.)

Après matines, dom Justin invita Guillaume à se reposer un peu; il le mena en une jolie chambrette voisine du clocher où Nicolas avait accoutumé de coucher. Elle était jonchée de roseaux et de joncs. Guillaume n'y put guère dormir, car un nouveau souci vint le préoccuper. Que dira-t-il à sa dame en lui présentant la paix? « Amour! s'écrie-t-il, que faites-vous? où êtes-vous? Que ne venez-vous m'enseigner ce que je devrai dire? Peu vous importe mon embarras! Etes-vous sourd ou dormez-vous? vous perdez l'esprit, ou bien vous êtes devenu muet! ou encore votre orgueil est-il si grand que vous ne comptez pour rien moi ni personne? Voulez-vous faire comme fit Dieu lorsqu'il envoya ses apôtres, leur disant: « Quand vous paraîtrez devant les rois, ne vous » préoccupez pas de ce que vous aurez à dire; car ce que vous » leur devez dire vous sera donné à l'heure même [1]. » Jamais apôtre n'éprouva en présence d'empereur un effroi comparable

1 Math. X, 19.

au mien, tant je crains de faillir devant celle que je désire si ardemment ! Nous verrons bien ce que vous savez faire, et si vous êtes capable de m'inspirer un mot heureux et bref; car ce que je dirai devra être bon et bref, et facilement intelligible pour celle qui a enflammé mon cœur. A la vérité, je ne sais que dire, et plus j'y pense, moins je trouve mon mot. Mais, je suis fou de rester si longtemps couché !» (V. 3879).

Sur ce il sort, ferme sa porte et met la clef sur la corniche, car c'est là que dom Justin l'avait prise. Puis il se fait apporter par un serviteur appelé Vidal de l'eau et du sel pour faire l'eau bénite. Le prêtre se réveilla sur ces entrefaites; Guillaume lui donna de l'eau pour se laver, et ils commencèrent leur prime. Lorsqu'ils eurent chanté la tierce et sonné de la belle manière, le monde se rendit à la messe. Après le gros de la foule vint Archambaut, le dernier, comme toujours; à son gré il n'y aurait eu ni fêtes ni dimanches. Il avait la tête de ces diables qu'on peint tout hérissés. Ce n'était donc point sans motif que Flamenca ne se faisait pas joyeuse pour l'amour de lui: une dame a bien le droit d'être dans l'angoisse quand le diable lui apparaît. Toutefois, elle le suit et entre dans son réduit. Guillaume remarqua bien tout cela, car il ne visait pas à autre chose, — et vous le croyez sans peine, je l'espère, car si vous en doutiez, à mon tour je vous refuserais toute créance, dussiez-vous m'engager votre foi. (V. 3911.)

Guillaume connaissait son affaire; il savait par cœur l'office, l'offertoire, la communion. Le prêtre ne fit pas de sermon et n'annonça aucune fête pour la semaine. Guillaume avait la voix claire et fraiche. A l'*agnus Dei* il en développa toute l'étendue; puis il prit la paix, comme c'était son devoir et l'offrit à son hôte qui se tenait dans le chœur. Celui-ci la fait passer aux assistants placés en dehors, et la paix circule ainsi dans l'église. Guillaume suit son livre, mais il y mit tant de lenteur qu'Archambaut avait reçu la paix avant qu'il fût arri-

vé auprès de la cellule qui renfermait son trésor. Pour rien au monde il n'eût voulu baiser Archambaut [1], ni même lui offrir la paix. Tout éperdu, sans oser lever les yeux, il s'approcha de Flamenca, bien décidé à lui parler, à lui dire au moins un mot, mais s'en reposant du tout sur Amour. « S'il n'encourage point mes désirs par quelque lueur d'espérance, dit-il, jamais je n'aurai confiance en lui. Mais, s'il plaît à Dieu, je réussirai : Amour ne fait pas défaut au moment critique; mais il me semble qu'il tarde bien ! » Voilà comme on est lorsque on aime ! (V. 3951.)

Guillaume s'approcha de sa dame, et, au moment où elle baisa le psautier, il lui dit à voix basse, mais de façon à être entendu : « *Hélas !* » puis il se retira, humblement incliné, et croyant avoir fait beaucoup. Il aurait désarçonné cent chevaliers dans un tournois et gagné cinq cents destriers qu'il n'eût pas été si heureux ; car pour un amant véritable, aucune joie n'est comparable à celle qui vient de l'objet aimé. (V. 3965.)

Après la messe, le prêtre dit son midi [2], tandis que Guillaume tenant le psautier le baisait plus de cent fois, se rappelant son *hélas !* et accompagnant du regard Flamenca qu'Archambaut emmenait. Puis il plia les ornements, mit en lieu sûr le calice et la patène, et emmena son hôte et son curé. Après dîner, ceux-ci partirent et le laissèrent seul. Il entra dans sa chambre à coucher. Sa joie était grande, mais peu durable, et tout de suite il se désespéra, car sur le seuil d'un amant le bonheur ne séjourne pas plus qu'à la porte d'un joueur. « Hélas ! dit-il, je devrais mourir ! Amour, tu m'as été de peu de secours : je croyais faire six et j'ai amené l'as [3] ! Car jamais ma dame n'aura pu entendre ce mot proféré avec un soupir. Au moins aurait-elle levé les yeux sur moi, et ne

1 Allusion au mode primitif de donner la paix : voy. D. Martène, *De ant. Eccl. rit.* t. IV, p. 178, D.

2 Voy. la note de la p. 300.

3 Expression empruntée au jeu de dés.

se serait-elle point si vite cachée ! C'est son bandeau [1], j'en suis sûr, qui m'a déçu en lui bouchant les oreilles. Maudite invention, pendu soit qui vous imagina ! Ne pouvait-on les faire assez légères pour ne point offusquer le regard et obscurcir l'ouïe ! Malheureux ! que faire ? à quoi se résoudre ? Ne sais-je pas, quoi qu'on en puisse dire, qu'Amour reste indifférent aux maux d'autrui. — Tu as tort — Pourquoi ? — Oui vraiment. — Mais comment ? — Dieu ! je t'ai fait parler aujourd'hui avec elle ! — Il est vrai, je lui ai parlé, mais quel avantage en ai-je retiré ? — Quel avantage ! dis-moi un peu quand tu en obtins un pareil ? Avant que la dame eût baisé le psautier et fût rentrée dans sa cachette, tu as pu voir à découvert sa bouche gracieuse. — Tout cela est vrai, et je conviens que je me suis approché de ma dame au point qu'elle et moi touchions un même livre ; et s'il nous avait été possible de nous entendre d'avance, si nous avions eu plus de sécurité et moins de témoins, tout eût été pour le mieux. Mais on dit que Tantale, enfoncé dans l'eau jusqu'au menton et à portée de fruits magnifiques, meurt de faim et de soif, car eau et fruits s'éloignent de ses mains. Ainsi fut-il puni pour avoir été indiscret [2]. C'est donc aussi une peine que je souffre, moi si près de la sirène qui m'attire par le charme de sa distinction et de son mérite et me fait mourir de soif et de faim. Si je fais une folie, c'est moi qui la boirai [3], comme je le dois, sans me couvrir de la garantie d'autrui : je veux souffrir le mal moi tout seul, pourvu que nous soyons deux à guérir, car je n'éprouverais de ma dame aucun plaisir,

1 Voy. le glossaire au mot *Benda*.

2 Ovide, *Amor.* II, II, 43-4; *Art. am.* II, 605-6.

3 Voy. la note sur le vers 4051, à laquelle on peut ajouter cet exemple de *L'école des maris*, acte III, scène 10 :

Mon frère, doucement il faut boire la chose.

si elle ne partageait ma joie..... [1] Mais qu'ai-je donc à m'affliger? Dans le doute, il faut choisir l'interprétation la plus favorable! Je veux donc croire que ma dame m'a entendu, sans en faire semblant, car on a bien raison de dire que la femme est tout mystère; elle ne veut point se découvrir avant mûre réflexion. Elle voit bien que je suis étranger, et se dit peut-être: « J'entends ce qu'il veut dire » ce clerc, par son *hélas!* Sans doute, s'il n'espérait obtenir » de moi quelque faveur, il ne m'eût point parlé en tel lieu. » Mais voyant qu'on me tient prisonnière et recluse, de telle » sorte qu'on n'ose point m'adresser la parole, il a imaginé, » faute de mieux, cette façon de s'entretenir avec moi.» Vraie ou fausse, cette pensée consolante me fait du bien; on a toujours le temps de désespérer. On dit: Qui aime bien craint bien; et moi, comme j'aime bien je crains de même; aussi ma joie ne sera-t-elle pas complète tant qu'elle ne me viendra pas de ma dame, qui d'un mot peut me combler de bonheur. Jusque là soucis, désirs, tristesse, seront mon partage.» Voilà comme sont les vrais amants, qui pour un bien consentent à souffrir cent maux. (V. 4113.)

Flamenca, revenue de l'église, avait retenu le mot de Guillaume, dont elle éprouvait quelque dépit. Toutefois, elle ne le fit point paraître tant qu'elle fut avec Archambaut. Après dîner, celui-ci sortit de la tour suivant son usage, et entra dans la cour réservée aux serviteurs. Flamenca restée seule s'abandonnait à sa douleur.... « Ce serait plutôt à moi, disait-elle, de m'écrier hé lasse! mais celui qui vient me dire *hélas!* ne souffre pas; il n'est malade ni prisonnier; bien au contraire, il est bel et grand, il est courtois; et il vient insulter à ma souffrance! N'est-ce point trop? C'est péché de sa part qu'une telle indifférence pour les tourments que j'é-

[1] Je passe ici vingt vers (4058-77) où sont exprimées des idées d'une grande subtilité, bien qu'empreintes d'un certain réalisme.

prouve dans mon enfer. Il devrait au moins s'abstenir de me railler, car un mot de raillerie fait plus de mal que cent mensonges. Et que dit-il, que me veut-il, que me demande-t-il? Ne suis-je point assez malheureuse? et si je vis, n'est-ce pas pour souffrir? Beau sire Dieu, que lui ai-je forfait pour qu'il soit venu m'attaquer en tel lieu? Et cependant, il s'est bien gardé de parler assez haut pour qu'on pût l'entendre, et avant qu'il se fût éloigné, il m'a semblé qu'il avait changé de couleur et un peu soupiré, comme un homme qui s'intimide et qui se sent rougir. Je ne sais qu'en penser. Aurait-il envie de moi? Est-ce une requête amoureuse? Il lui faut chercher un autre amour, car mon amour n'est point l'amour, c'est l'angoisse et la douleur. Sanglots et soupirs, afflictions et pleurs, tristesse de cœur et amertume sont mes voisins et mes privés [1], avec Archambaut, qui toujours m'opprime nuit et jour, sans savoir pourquoi, et qui devrait m'avoir tuée, si mes vœux étaient exaucés! Mieux vaudrait pour moi être esclave parmi les Ermins [2] ou les Grecs, en Corse ou en Sardaigne, condamnée à traîner des pierres ou du bois; mon sort ne pourrait être pire que ce qu'il est, eussé-je même une rivale et une belle-mère! » (V. 4179.)

Alis l'entendait, mais sans comprendre pourquoi sa maîtresse s'affligeait. « Venez, ma douce enfant, dit Flamenca à Marguerite, et vous aussi, Alis, écoutez ma peine. Je voudrais être morte, car j'ai le cœur serré à en mourir. Un jeune homme, je ne sais qui il est et ne l'ai jamais vu, m'a laidement injuriée.— Qui donc, madame? — Amie, c'est celui qui m'a donné la paix. Vous étiez auprès de moi, et cependant vous n'avez en vérité rien entendu de ce qu'il m'a dit. — Dame, s'il vous plaît, dites-nous-le. — Amie, vous me faites souffrir en m'obligeant de m'en souvenir; et toutefois je vous le dirai:

1 Compagnons.

2 Arméniens.

Pour me faire mal, pour me vexer, et sachant bien qu'il n'est pour moi ni plaisir, ni soulas, ni joie, ni contentement, que la douleur, la tristesse, l'ennui sont mon partage, il m'a dit, *hélas!* comme s'il était affligé et comme si je ne l'étais pas ! Il ne l'a fait que pour me rappeler que j'ai bien droit de me plaindre sans cesse. — Douce dame, reprend Marguerite, je ne crois pas qu'il ait voulu vous peiner ; il ne semble pas si mal appris. Du reste, ce n'est pas lui qui ordinairement donnait la paix ; il lit mieux que l'autre, chante mieux, et a tout à fait l'air gentilhomme. Votre beauté, autant que je puis croire, a ravi son cœur, et ne pouvant vous entretenir autrement, il s'est risqué dans une périlleuse aventure pour vous faire connaître ses sentiments ! (V. 4221.)

— Si Dieu m'aide, dit Alis, puisque tel est votre sentiment, ce doit être la vérité; cependant, madame, quelle mine vous fit-il, lorsqu'il se trouva devant vous ? — Alis, il ne regardait pas en face. — Ha ! il n'y a donc point eu orgueil dans ce qu'il a dit, ni malice, ni grossièreté, mais une timidité véritable. — Amie, il soupira un peu en me parlant, et rougit. — Vous n'avez pas besoin de le dire ; doutez-vous de nous ? Je vous entends, croyez-le bien. Je ne le connais pas, mais vous agirez courtoisement en lui faisant une adroite réponse. — Amie, vous en parlez bien à votre aise ; mais il nous faut d'abord trouver un mot qui s'accorde avec celui qu'il a prononcé. Je ne puis à l'improviste répondre habilement ; une dame doit, au moins pour commencer, cacher ses sentiments; il faut que ses paroles n'excitent pas l'espérance, et cependant ne fassent pas désespérer. — Dame, vous vous entendez à ce jeu mieux que moi ; toutefois, si vous m'en croyez, vous ne lui direz rien qui ne lui réjouisse le cœur. C'est Dieu même qui vous l'a envoyé pour vous délivrer de prison. Si vous détruisez votre bonheur, qui vous plaindra ? — Amie, quand il m'aura mot par mot découvert sa pensée, (et d'ici à deux mois, si Dieu nous prête vie, nous serons assurés de ses sentiments), si je reconnais qu'Amour l'étreint, je ne lui fer-

merai pas mon cœur, et je voudrai tout ce qu'il voudra. Une dame sait bien distinguer qui l'aime et qui la veut tromper ; et dès qu'elle se voit aimée loyalement, si elle ne suit sa voie[1], son cœur est faux et lâche, et bien fou qui le lui demande ! (V. 4271.)

« Amour ne veut point d'inconstance chez les dames. Elle n'est plus dame celle qui résiste à l'inclination de son cœur, et méprise les conseils d'Amour. Qu'est-elle donc? Une trompeuse qui par d'incessants délais fait languir celui qui l'aime, qui toujours la sert et la courtise. Diable[2] ! il serait exorbitant qu'après un an d'attente, Merci ne l'eût pas amenée à faire quelque plaisir à son ami, au moins une fois, pour l'empêcher de désespérer. Et si après ce premier pas elle ne se donne pas toute entière, c'est donc que ses premières démonstrations étaient mensongères, c'est qu'elle voulait le tromper, l'amuser jusqu'à ce qu'elle l'eût fait mourir. L'amant a bien raison de s'éloigner d'elle, et d'éviter les lieux qu'elle fréquente. (V. 4295).

« Il n'y a au monde dragon ni vipère qu'on ne puisse apprivoiser en employant la douceur. Elle est donc plus intraitable qu'aucune des créatures, la dame qui résiste à Merci. Car, où Amour, le vainqueur des vainqueurs, où droit, raison, soins affectueux, restent impuissants, il suffit à Merci d'intervenir pour tout emporter[3]. Et puisque votre conseil m'invite

1 Mot à mot : si elle se fourvoie ; *se fourvoyer*, c'est, comme on voit, résister aux suggestions de l'amour.

2 Cette exclamation, assez inattendue de la part de Flamenca, est fort ancienne en provençal. Rambaut d'Orange l'emploie dans la pièce étrange où chaque couplet est suivi de quelques lignes de prose: «E que deabols er aisso? » (*Parn. occ.*, p. 52).

3 La puissance de *Merci* est un des lieux communs de la poésie des troubadours :

Quar long servirs ab merces vèns
Lai on no val forsa ni genhs.

(Folquet de Marseille, *Tan mou*, dans le *Parn. occ.*, p. 63).

à répondre, que répondrai-je? Il a dit *hélas!* que dirai-je à mon tour? — Par le Christ, madame, s'il ne dépendait que de moi, je saurais bien comment répondre; il vous a dit *hélas! (ailas)* dites maintenant : De quoi vous plaignez-vous *(que plans* [1]*)*, que demandez-vous? — *Ailas! que plans?* oui vraiment, cela va à merveille. Béni soit celle qui a si bien choisi! *Ailas! que plans?* mais c'est parfait! » (V. 4318).

Ces mots : *Ailas! que plans?* on ne se fit pas faute de les répéter mille fois et plus jusqu'au dimanche où Guillaume dut servir la messe. Flamenca attendait avec anxiété le moment où il lui donnerait la paix et la joie [2]!.... Il n'est rien que l'amour n'enseigne : Flamenca eut recours à une feinte habile : quand elle eut pris le psautier, elle le haussa un peu du côté droit, où se tenait Archambaut, l'inclinant de l'autre part, et dit avec le ton le plus simple : « *Que plans?* » (de quoi vous plaignez-vous?) Puis levant la tête elle examina la mine de Guillaume et sa contenance. Elle vit bien qu'il était discret et savait dissimuler, et qu'elle pouvait avoir en lui toute confiance. Je ne saurais dire qui des deux souhaitait le plus ardemment être rentré à la maison afin de repasser dans sa mémoire tout ce qu'il avait vu de l'autre; chacun pensait avoir remporté un grand avantage, et Guillaume était d'autant plus heureux que ses désirs étaient plus grands. De retour chez lui il répétait toute la journée : *Que plans?* Mais néanmoins croyez bien qu'il ne manqua pas aux vêpres, qu'il entendit toutes ses heures, qu'il ne perdit pas un verset dans le chant des psaumes. S'il avait eu pour Dieu la même piété qu'envers Amour et envers sa dame, il eût été le seigneur du

1 Raynonard, suivi par M. Mary Lafon, a fait ici un contre-sens. « Il est résolu, dit-il, que Flamenca répondra par le mot *plans*, je vous plains. » (*Lex, rom.* I, 30.)

2 On voit qu'il y a ici un jeu de mots sur *paix*.

Paradis. La nuit, ses yeux refusèrent de se fermer, tout aussi bien que s'il les avait eus pleins de suie. (V. 4376).... [1]

Flamenca de son côté est dans une grande perplexité. Elle se demande si Guillaume a pu l'entendre. « Alis, dit-elle, j'ai suivi votre conseil; m'as-tu entendue, belle amie? — Moi! non. — Et toi, Marguerite? — Non madame, comment dites-vous? voulez-vous nous le répéter? ainsi nous saurons s'il a pu entendre. Y consentez-vous, madame? nous sommes prêtes! — Lève-toi, Alis, et fais semblant de me donner la paix comme lui. Prends le roman de Blanchefleur. » Alis court à une table ou était le roman, et revient à sa dame qui se tenait à peine de rire en voyant la jeune fille contrefaire le clerc. Flamenca hausse le livre vers la droite, l'inclinant vers la gauche. « *Que plans?* » dit-elle, puis elle ajoute : « As-tu entendu? — Oui, madame, oui certes, si vous l'avez dit sur ce ton, celui de qui nous parlons vous a bien entendue. » (V. 4497.)

Le dimanche suivant elles se rendirent au moutier. Lorsque le moment fut venu de donner la paix, Guillaume, ayant sa réponse toute prête, vint à sa dame qui avait desserré son bandeau de façon à mieux entendre. « *Mor mi* » (je me meurs), lui dit-il; puis il s'éloigna prestement sans faire semblant de rien. Eussent-ils de tout temps conversé ainsi qu'ils ne se fussent pas mieux entendus; et à les voir on les aurait crus parfaitement indifférents l'un à l'autre. Amour les unit si subtilement que sous les yeux du mari Guillaume courtise la femme, qui, de son côté, s'avance jusqu'à répondre et brûle de dire sa partie. Il est plus fort que mon nigaud, le jaloux qui veux empêcher une dame de faire à sa tête; quoi qu'il fasse, elle saura bien arriver à ses fins. (V. 4523.)

[1] Je passe un dialogue assez confus, et d'ailleurs plein de subtilité, entre les yeux, les oreilles, le cœur et la bouche de Guillaume. (V. 4377-4467.)

Rentrée chez elle, Flamenca se mit au lit, prétendant qu'elle ne voulait pas dîner, et dit à son mari de s'aller promener dehors. Il sortit en rechignant. « Voilà ce qu'on gagne, dit Flamenca, à être jaloux, envieux, malotru comme vous l'êtes.» Puis, Archambaut parti, elle se leva, et dit toute riante : « Venez ça, venez fillettes ! Voulez-vous ouïr de bonnes nouvelles ? — Eh ! dame, pour Dieu ! dites-nous les. Monseigneur s'en va tout en colère de ce qu'on ne dîne pas et va revenir. — Ecoutez la leçon que j'ai apprise ; on ne saurait imaginer plus brève et plus courtoise : *Mor mi !* — Eh bien ! madame, vous devez faire pénitence et reconnaître votre faute envers Amour pour avoir cru ce jeune clerc capable de rien faire qui vous pût affliger. — Madame, dit à son tour Marguerite, je jurerais sans hésiter que jamais je n'ai vu si beau clerc ; et plus je considère ses manières, plus il me paraît accompli. Si son esprit répond aux apparences, il est l'homme du monde le plus charmant et le plus digne d'être aimé. Dieu veuille, madame, que vous arriviez à connaître ses sentiments ! Et ne vous émerveillez point si nous vous conseillons d'aimer : mieux vaut parler d'ami, que d'un mari qui fait pleurer. Mais, sans plus tarder, il faut préparer une réponse ; il en est grand temps, car monseigneur ne tardera pas à rentrer. Ce sera bientôt trouvé, car je crois tenir le mot qu'il faut. Mais d'abord, dites-nous le vôtre, et qu'Alis dise aussi le sien. — Pourquoi ? chère amie, si vous nous en donnez un bon. — Voulez-vous donc que je vous le dise ? — Si je le veux ! mais je vous en prie. — Ecoutez-donc si cela va bien ensemble : « *Ailas !* — *Que plans ?* — *Mor mi.* — *De que ?* » *De que* (de quoi) ? N'est-ce pas, madame, que c'est excellent ? — Bien imaginé, Marguerite ! tu es bonne *trobairis* [1]. — Oui madame, la meilleure du monde, après vous toutefois et après Alis. » (V. 4582.)

Archambaut rentra en ce moment, beuglant comme un tau-

1. Féminin de *trobaire*, trouvère ou troubadour.

reau, et gonflé de mauvaise humeur. « Eh bien! dit-il, cela va-t-il mieux ? Dînez, et vous serez guérie. — Seigneur, dit Marguerite, elle aurait besoin d'un meilleur remède. » Et elle lui tire la langue, tandis que chacune se cachait pour rire. (V. 4591)..... [1]

Le même dimanche les ouvriers vinrent. Ils furent bien étonnés du serment que Guillaume exigea d'eux avant de leur rien découvrir du travail qu'il voulait faire exécuter. C'étaient des gens habiles et parfaitement capables d'accomplir l'œuvre dont ils étaient chargés. Le jour, ils restaient renfermés dans la maison, la nuit ils travaillaient à la lumière et en silence. En sept jours le travail fut terminé, et si bien fini aux deux extrémités qu'il ne paraissait pas qu'on y eût touché. Guillaume lui-même, qui avait fait pratiquer l'ouverture, la distinguait à peine. Il allait souvent par ce chemin, soulevant avec précaution les pierres, pour voir s'il n'y avait rien qu'on pût perfectionner. (V. 4755.)

Le huitième jour les ouvriers s'en allèrent. Guillaume, toujours zélé pour son service, se rendit au moutier. Au moment opportun il donna la paix. Flamenca lui dit : « *De que?* » et s'enfonça dans sa cachette, où Amour l'attendait, l'encourageant à souffrir encore un peu, et lui faisant espérer une prompte délivrance. (V. 4773.)

Alis et Marguerite regardent Guillaume, et plus elles le considèrent, plus sa beauté leur semble incomparable. Lorsqu'elles furent rentrées à la maison et qu'Archambaut se fut éloigné : « Ma petite Marguerite, dit Flamenca, j'ai dit le mot que vous m'aviez enseigné. — Dieu en soit loué! madame, puisse vous avoir entendu celui qui se fait si bien comprendre de vous! — Pour cela, chère amie, vous pouvez avoir l'esprit en repos : il ne s'est pas éloigné tellement vite qu'il n'ait pu m'entendre. Du reste, nous saurons jeudi à quoi

1. Je passe un long monologue de Guillaume. (V. 4592-4733).

nous en tenir, car ce sera l'Ascension. » Alis dit alors : « Madame, elles sont bien peu nombreuses les fêtes, par comparaison au temps ordinaire. Nous voudraient-elles du mal ? Le reste de l'année, quand nous n'en avons que faire, il y en a presque chaque jour ! Est-il possible qu'il y ait si peu de fêtes en été ! Voilà cinq semaines que nous n'avons eu que les dimanches ; mais ils sont bons, grâce à Dieu et au beau clerc. Béni soit qui l'enseigna, et lui montra les lettres !... Riche homme qui n'est pas un peu lettré perd bien de sa valeur, et dame qui possède quelque teinture des lettres n'en est que plus recherchée. Car enfin, vous madame, dites-moi, si vous n'aviez pas su tout ce que vous savez, comment auriez vous passé ces deux années pendant lesquelles vous avez souffert de si cruels tourments ? Vous seriez morte de chagrin ! Mais, si grande que soit votre tristesse, elle s'évanouit pour peu que vous lisiez. — Amie, dit Flamenca en la serrant dans ses bras, vous parlez sagement. Le repos est sans charme pour les gens lettrés, et vous verrez toujours les personnes instruites regretter de ne l'être davantage.... Si le savoir était une marchandise, les plus avares en achèteraient, au moins un peu. Un homme sans instruction n'eût pas eu l'esprit aussi inventif. [1] » (V. 4841.)

D'autre part Guillaume repasse les mots qu'il a recueillis et les accorde ensemble. « Elle ma demandé *de quoi* ? dit-il, et je lui en dois une grande reconnaissance. Je n'aurai pas de peine à répondre, car je sais bien que le mal dont je souffre est l'amour. » Il poursuit le cours de ses réflexions, et il lui semble que les mots de Flamenca répondent mieux aux siens que si lui-même les avait imaginés ; il en conclut qu'elle lui veut quelque bien. (V. 4875.)

Le jeudi des Rogations à tierce, Guillaume en donnant la paix dit à Flamenca : « *D'amour* », et s'éloigna. Archambaut

1 Ces derniers mots se rapportent à Guillaume.

sortit le premier du moutier; après dîner il partit, non pas pour son plaisir, croyez-le bien, mais parce qu'il lui survint un message qui l'appela au dehors pour toute la journée. (V. 4887.)

Flamenca était couchée dans son lit, pensive plus que d'ordinaire et presque affligée : « Dame, où en êtes-vous? lui dit Marguerite. Ne disiez-vous pas qu'aujourd'hui vous sauriez s'il a entendu la réponse que je vous ai suggérée, celui qui l'autre jour vous a parlé? — Ah! ma douce amie, vous ne le devineriez jamais; c'est tout autre chose que ce que vous croyez! c'est d'amour qu'il est blessé, d'amour qu'il se meurt, d'amour qu'il se plaint. Vit-on jamais un étranger venir ainsi se plaindre d'amour à une dame qu'il ne connait pas! — Eh! madame, s'écrie Alis, de quel mal pensiez-vous donc qu'il vînt se plaindre? Apparemment, si on l'avait battu ou volé, il ne serait pas venu se réclamer de vous. Je vous le disais bien, qu'il ne fallait point douter de son amour. Mais songez à votre réponse! — Amie, ce ne sera pas long. *Pour qui*? vais-je lui demander, et lorsque je saurai pour qui est son amour, comme je sais de quoi il souffre, plus que jamais j'aurai besoin de conseil. — Bon conseil, reprit Alis, n'a jamais fait défaut à un couple aussi pénétré des mêmes désirs. Rien ne vous empêche de suivre votre penchant; seulement ne perdez pas de temps, et gardez-vous de tenir votre cœur en prison. Pensez à la sauvagerie de monseigneur, qui toujours bougonne. C'est pour votre bien, c'est pour vous faire paraître votre bonheur plus doux que Dieu vous a donné un mari de cette espèce. Un jour viendra où les souffrances actuelles donneront de la saveur au bien dont vous jouirez alors. Ainsi donc, ne vous affligez pas. » (V. 4939.)

Le dimanche, au moment de prendre la paix, Flamenca demanda : « *Pour qui?* » Ces mots plongèrent Guillaume dans l'étonnement. « Beau sire Dieu, se disait-il une fois seul, est-ce une plaisanterie? douterait-elle de mon amour. Elle peut

bien connaître que je l'aime de bon cœur, et que je ne viens pas auprès d'elle me réclamer d'une autre... Mais, puisqu'elle veut bien souffrir que je lui découvre mes désirs je l'ai belle à lui tout dire. » (V. 4956)...

Au jour de la Pentecôte, Guillaume donna la paix, et avant de retourner au prêtre, il dit tout tremblant à sa dame : « *Pour vous* »..... Flamenca, surprise d'être si tôt requise d'amour, prend conseil de ses damoiselles : « Que dirai-je plus maintenant ? c'est demain qu'il me faudra répondre, et si le jeu vient à manquer de mon côté, ce sera peu honorable pour moi. — Dame, répond Marguerite, si vous vouliez tant faire que de nous ouvrir votre cœur, nous vous en saurions mieux conseiller. Mais, quoique vous fassiez, vous ne souffrirez pas qu'un galant homme, à qui Amour vous destine, vous aime et vous fasse la cour en vain. Vous devriez vous montrer bienveillante, à l'égard de celui qui s'emploie avec tant de cœur à votre délivrance. — Dame, reprit Alis, trop attendre donne l'éveil aux traîtres, et de belles paroles sans effet refroidissent le cœur le mieux disposé. Aussi, mon avis est que vous ne lui céliez plus votre cœur : faites lui savoir que vous accueillez son amour. Il est si habile et si fin qu'il saura bien vous garder en même temps que lui-même, de façon que personne ne soupçonne votre amour. Je vous dis que lorsque vous serez unis, il n'y aura au monde si beau couple, sans excepter le soleil et la lune : il est soleil, et vous *soleille*. Pour Dieu ! n'allez pas défaire ce qu'Amour a fait ! répondez-lui par un mot ambigu qui mêle la crainte à son amour [1]. — Belle amie, s'il vous semble bon, je lui demanderai : *Qu'en puis-je* ? Car ce mot est couvert, et ne dit ni que je l'aime, ni qu'il lui faut désespérer. — Ah ! madame, s'écrie Marguerite, ne l'oubliez pas, ce mot, c'est le meilleur de tous ! » (V. 5037.)

1 C'est l'application de la théorie exposée plus haut, p. 352, (v. 4248 ss.)

En effet, le lendemain Flamenca dit : « *Qu'en puis-je ?* — Voilà un mot, se dit Guillaume, qui d'une part me fait espérer, et qui de l'autre m'effraie. *Qu'en puis-je?* cela ne me fait ni bien ni mal ! *Qu'en puis-je?* c'est ne dire ni oui ni non. Toutefois, il me semble que c'est plutôt oui que non. Comme elle a bien su trouver un mot ambigu ! Vraiment c'est une dame royale, et qui a la riposte prompte et habile. Beau sire Dieu ! [1] je vous jure sur les apôtres et les prophètes que je consacrerai à bâtir des églises et des ponts la rente que j'ai en France, pourvu que vous me laissiez avoir ma dame, de son plein gré toutefois, car autrement je ne voudrais ni elle, ni tout ce que vous possédez, fussiez-vous plus riche deux et trois fois que vous n'êtes. » (V. 5071)...

A l'octave de la Pentecôte on célébra la fête de l'apôtre saint Barnabé [2], petite fête, pour laquelle Flamenca n'eût pas mis le pied dehors plus que pour un simple martyr non fêté, si elle n'avait coïncidé avec un dimanche. Ce jour-là Guillaume répondit à sa dame : « *Guérir.* » Flamenca réfléchit : « Comment puis-je guérir les maux d'autrui ? » se dit-elle; et n'en voyant pas le moyen, elle consulte ses damoiselles qui l'engagent à répondre : *Comment* ? « Il a tant fait, disent-elles, qu'il saura bien imaginer quelque ruse pour faire votre bonheur et le sien tout à la fois. — Dieu le veuille ! dit Flamenca, car jusqu'ici je ne vois pas comment nous pourrons jamais faire l'un pour l'autre plus que nous ne faisons présentement. — En peu d'heure Dieu labeure [3], dit Alis, et vaillant effort

1 Il y a ici deux vers (5061-2) que je n'entends point.

2 11 juin.

3 C'est l'ancien proverbe français, voy. Le Roux de Lincy. *Le livre des Proverbes*, I, 17; il existe encore en provençal :

En pauc d'houro
Diou labouro.

(*La Bugado prouençalo*, nouv. éd., Aix 1859, p. 36.)

triomphe des mauvaises influences[1]. S'il réussit à tromper monseigneur il saura bien rendre tout le monde aveugle; on se laissera prendre à son air simple et naïf. Et, puisqu'il est assez fin pour vous parler devant tous sans être entendu d'autres que de vous, il trouvera bien le moyen de se rapprocher de vous, pour peu que vous consentiez à vous y prêter. » (V. 5151.)

Le samedi d'après était la Saint-Jean[2], et ce ne fut pas un jour perdu pour Guillaume, car sa dame lui demanda : « *Comment?* » *(consi)* et en prenant le psautier, elle lui effleura le doigt avec sa main. Guillaume rentra tout heureux dans le chœur. Il fit dîner avec lui son hôte et dom Justin; toute la journée il repassait les mots échangés, et arrivé à *comment?* il chantait de joie. (V. 5181)...

Le dimanche qui suivit la Saint-Jean, Guillaume vint à sa dame, et, lui offrant la paix, dit : « *Par engin* » *(per gein)*; et Flamenca de raconter l'événement à ses demoiselles, et de les prier de lui donner conseil, car c'était le moment ou jamais. « C'est assurément, dit Alis, qu'il a trouvé quelque bon moyen de vous délivrer; je lui répondrais donc : *Prends-le*, car s'il ne le prend pas, ce n'est pas vous qui le prendrez, j'imagine. » (V. 5221.)

Marguerite est du même avis «... Si nous étions aux temps antiques et s'il me venait un pareil ami, je croirais avoir affaire à Jupiter ou à quelqu'un des dieux amoureux. Répondez har-

On disait aussi en portugais :

En pequena hora
Deus melhora.

(Bellermann, *Portugiesische Volkslieder*, p. 252.)

1 Voy. le même proverbe, Mahn, *Gedichte*, II, 26.

2 La Saint-Jean est fêtée le 24 juin, plus d'une semaine après la Saint-Barnabé : il paraît donc que l'auteur de *Flamenca* s'est ici trompé dans son calcul, ce qui est d'autant plus surprenant que pour la suite ses indications concordent très-exactement entre elles.

diment : « Prends-le » , car ce n'est pas le lieu de faire durer la cour, comme font les dames qui en ont le loisir : elles repaissent de leurs belles mines les pauvres amants qui finissent par se lasser ; puis elles se repentent, quand les regrets sont inutiles, car qui ne fait pas quand il pourrait, ne fera pas quand il voudra. [1] » (V. 5243.)

Flamenca soupire et change de couleur, Alis éternue, et dit aussitôt : « Tout va bien ! rien n'était plus à propos que cet éternuement [2] ! — Dieu te bénisse, répond Flamenca, pour tes aimables encouragements ; de toutes parts tu m'apportes des consolations. Et, puisque vous le voulez, puisque vos conseils sont sincères, je les suivrai; mais répondre ainsi, c'est agréer son amour, et je ne sais s'il n'y a point déshonneur à y consentir aussi facilement ? — Dame, reprend Alis, il n'y a point déshonneur dès qu'Amour le veut ; si, ne l'aimant pas, vous suiviez notre conseil, ce ne serait pas trop bien de votre part, mais là où Amour tient les rênes, la folie donne au sens une vigueur nouvelle. [3] » (V. 5267)...

Le jeudi suivant on célébra la passion de deux glorieux apôtres qui tiennent au ciel la première place après monsei-

1 Proverbe encore usité en Provence :

Qui non fa quan pou non fa pas quand vou.

(*La Bugado*, p. 81.)

2 Alis considère l'éternuement comme étant d'un bon augure, superstition qui n'est pas encore tout à fait passée de mode.

3 C'est de même que Peire Raimon de Toulouse a dit :

Quar ben conosc per usatge
Que lai on Amors s'enten
Val foudatz en luec de sen.

(*Atressi cum*; Raynouard, *Choix*, III, 128; Malin, *Werke* I, 137.)

On lit dans *Le livre des Proverbes français*, II, 292 : « En amour est folie et sens », où il faut à mon avis supprimer la conjonction, et comprendre : En amour la folie est sens. »

gneur Saint-Michel.[1] Ce jour-là Flamenca raffermit les espérances de Guillaume en lui découvrant son amour à l'heure où il se présenta[2]. Elle lui fit même un courtois présent plein d'amour et de délicatesse, car elle découvrit plus que d'ordinaire son visage, et le regarda en face plus longuement aussi, jusqu'à ce qu'il se fût retiré. (V. 5289)...

Guillaume, plein de joie et certain du succès, invita ses hôtes à sa table; il se sentait mieux, disait-il, et n'avait plus besoin de rester seul comme devant.

Le premier jour qu'il vit sa dame : «Je l'ai pris» (*pres l'ai*), lui dit-il, et celle-ci tout émerveillée le regarde tendrement : leurs yeux se rencontrèrent et leurs cœurs s'embrassèrent... « Se peut-il donc, disait Flamenca, qu'en trois jours il ait imaginé un moyen pour que je sois à portée de le guérir[3]. Que j'ai eu peu de foi ! c'était péché d'en douter... Je promets devant Dieu que s'il peut faire en sorte que nous soyons unis, je veux être sienne à tout jamais. Seul il a voulu me secourir, seul il aura mon amour... Les chevaliers de mon pays ne sont guère aimables ! Pendant deux années entières j'ai vécu dans l'angoisse et aucun n'a paru s'en soucier ; et ceux de cette contrée qui voient comme on m'enterre toute vive n'osent, ne veulent ni ne daignent venir à moi ; ils auront peine à mériter le renom de courtois, eux qui laissent ainsi dépérir une pauvre étrangère !... Celui-là au contraire a droit à tout mon amour, qui pour moi met sa vie en péril. Mais Dieu, qui jusqu'ici l'a protégé, le protégera encore, car je l'en prierai de bon cœur, et il m'exaucera, sachant l'extrémité où je suis réduite.» (V. 5369.)

Telles étaient ses pensées à l'église. Après la messe, ils ren-

1 Saint-Pierre et Saint-Paul, le 29 juin.

2 En lui disant : « Prends-le » (l'engin, le moyen).

3 On a vu p. 361 (v. 5099) que la réponse de Guillaume à l'une des questions de Flamenca était « guérir ».

trent à la maison, et dès que le jaloux marri, ou si vous voulez le mari jaloux, fut sorti de la tour : « Damoiselles, dit Flamenca, vos exhortations ont tant fait que mon cœur n'est pas trop éloigné de l'aimer. Il m'a dit qu'il a pris engin, mais je ne sais encore lequel. — Dame, répond Alis, nous remercions Dieu de ce que vous voulez bien vous en remettre à nous, car si l'événement vous est favorable, c'est nous qui vous l'aurons procuré, et s'il en est autrement, toute la faute sera nôtre; et chacune de nous se laisserait justicier plutôt que de vous attirer quelque blâme. Mais Dieu, qui sait les traitements injustes qu'on vous fait endurer, vous gardera de tout mal et vous enverra tout bien. Que seulement vous aimiez loyalement, et tout sera pour le mieux. Et puisqu'il vous a dit qu'il prendra engin, demandez-lui, s'il vous plaît : *Et quel* ? et si le moyen vous agrée, vous n'en serez que plus encouragée à consentir à tout. » Marguerite ne put se tenir de parler : « Mille fois plus grand doit être votre désir que le sien, madame, et en voici la raison : il n'a qu'une prison, que votre amour vient égayer, vous au contraire vous êtes sous le coup d'une double contrainte : d'une part c'est le mari jaloux qui toute la journée gronde et menace, et n'a jamais pour vous un mot agréable, de l'autre c'est le désir de faire ce que veulent beauté, honneur, joie, prière, jeunesse; et ne pouvant suivre votre penchant vous vous tenez pour prisonnière... Pour lui, au contraire, tout marche à souhait, vous seule lui manquez... Et ainsi je prouve que sa guérison vous sera un plus grand remède qu'à lui-même par la raison que vous serez guérie d'un double mal. » (V. 5442)...

Au huitième jour Flamenca demanda : « *Et quel* ? » et huit jours après Guillaume répondit : « *Vous irez* » (*iretz*), mais sans dire où. Aussi, le jour de la Madeleine [1], Flamenca dit-elle : « *Et où* ? » et le lendemain Guillaume répondit : « *Aux bains.* »

1 22 juillet.

Elle comprit alors qu'il devait avoir imaginé quelque moyen pour la venir trouver dans les bains, et pria Dieu et les saints qu'il n'en rejaillît sur elle aucun déshonneur [1]. (V. 5477.)

« Voilà de bonnes nouvelles, dirent les jeunes filles lorsqu'elles furent informées de la réponse de Guillaume ; mais quand irons nous aux bains ? Il nous tarde d'y être. — Voulez-vous donc que je lui demande quand ? — Oui, madame, car sachant le lieu, nous sommes impatientes de connaître le jour. — Vous ne le serez pas longtemps, car mardi je puis le demander; c'est la fête de Saint-Jacques de Compostelle. [2] » (V. 5489.)

Ce jour donc Flamenca demanda : « *Quand* ? » Grande fut la joie de Guillaume, et certes il n'eût pas été en peine de répondre, mais il se fût laissé tondre en croix [3], ou brûler avec un fer chaud avant de prononcer un seul mot. Cinq jours après il répondit : « *Bientôt* » [4]. (V. 5502)....

Flamenca expose son trouble à ses damoiselles : Peur, vergogne, amour la tirent en sens contraires; son mari peut la faire brûler vive ; en outre, elle craint le blâme du monde ; Mais Amour lui dit que vergogne et peur n'ont jamais fait un cœur vaillant, et qu'on n'est pas un véritable amant si par eux on se laisse détourner de satisfaire son cœur. « Amour est seigneur [5] et roi; il veut que tous lui paient tribut, et jusqu'ici je n'en ai rien fait. S'il perd en moi son fief, ce sera pour lui un affront, pour moi un grand dommage, car le fief est confisqué

1 Plus exactement : « que cela ne lui soit point reproché, » c. à d. que le fait ne se découvre pas.

2 25 juillet.

3 Peine appliquée aux larrons, voy., Du Cange, éd. Henschel, TONDERE IN CRUCEM, VI, 604, *c*.

4 *Jorn breu e gen;* m. à m. : « jour prochain et agréable. »

5 Il y a dans le texte « dame et reine » (v. 5573), parce qu'en provençal, comme en français jusqu'à la fin du XVIIe siècle, *Amour* est féminin.

si le cens n'est pas rendu à temps. Puis qu'Amour s'est logé en moi, je ne sais comment le déloger [1], car c'est comme suzerain qu'il réclame son droit de gîte. Il m'a envoyé un courtois messager afin d'éprouver mes dispositions. Me voyant si gracieusement requise, et sachant qu'il ne demande que son droit, j'ai peur, si je le rebute, d'attirer quelque malheur sur ma tête. La faute est plus grande pour celui qui est instruit de ce qu'il doit faire que pour celui qui ne l'est pas. Et je sais de science certaine qu'Amour a un droit sur les dames, sur toutes et non pas seulement sur une; à treize ans il commence à le réclamer, et si à seize ans elle ne l'a pas encore acquitté, elle perd le fief, à moins qu'Amour veuille bien renoncer à son droit. Mais si la vingt-unième année arrive sans qu'il en ait été payé au moins une partie, la dame négligente n'aura jamais plus un fief entier, mais, comme un soldat mercenaire, elle sera reléguée avec la foule et devra s'estimer heureuse si on daigne lui parler. Aussi toute dame se doit elle bien garder d'orgueil pendant qu'il en est temps, car si une fois elle faillit [2], elle peut à d'autres égards regagner ce qu'elle a perdu, mais elle ne saura tant faire que beauté et jeunesse lui reviennent.... Alors les soupirs l'oppressent, souvent elle sanglotte, le cœur lui manque, elle n'attend plus d'autre remède que la mort... Amour, que vos traits sont douloureux! jamais je n'aurais soupçonné qu'aimer fît tant souffrir; mais, puisque je suis à votre merci, il ne me reste qu'à vous recevoir. Entrez dans cette demeure qui est vôtre : mon cœur sera votre chambre, rien ne fera obstacle à vos volontés, car je suis toute à vous;

1 L'idée d'Amour venant prendre logis (*alberc*) dans un cœur est fréquente chez les troubadours. On la trouve aussi dans Pétrarque :

Mentre Amor nel mio albergo a sdegno s'ebbe.
(Canz. I, v. 6.)

2 Il est bien entendu que « faillir » (*mescabar*) veut dire ici résister à l'amour.

et à celui qui viendra réclamer ce que je tiens de vous en commande, je répondrai sans hésiter : « De grand cœur. » (V. 5650.)

A ces mots elle s'évanouit et resta sans connaissance jusqu'au retour d'Archambaut... « Madame ! voici monseigneur, » s'écria Alis, craignant qu'à son réveil elle laissât échapper quelque parole compromettante. Elle cria si fort que Flamenca reprit ses sens, mais avant d'ouvrir la bouche elle prépara la réponse qu'elle ferait à son mari lorsqu'il viendrait lui demander : « Dame, comment vous trouvez-vous ? » Le jaloux est tout en émoi : il apporte de l'eau fraîche et lui en jette sur la face. elle ouvrit les yeux, regarda au ciel et soupira longuement. « Dame, qu'éprouvez-vous ? » demande Archambaut — « Seigneur, j'ai au cœur une goutte qui me tue; j'en mourrai si la médecine ne vient à mon aide. — Dame, je crois que si vous preniez chaque jour rien qu'un peu de noix muscade, vous vous en trouveriez bien. — Beau seigneur, je me suis déjà ressenti autrefois de cette goutte, mais les bains m'ont toujours remise. Je voudrais donc me baigner mercredi, s'il vous plaisait; la lune est à son dernier quartier, mais dans trois jours elle sera toute obscurcie et mon état sera amélioré. [1] — Dame, je veux bien que vous vous baigniez; ne vous en privez pas. Brûlez des cierges en l'honneur des saints, surtout n'oubliez pas saint Pierre dont la fête tombe mardi [2]; je veux qu'il ait un grand cierge, si beau que chacun l'admire. — Ah ! seigneur que vous parlez bien ! mais, je vous prie, sortez d'ici, laissez-nous un peu; n'oubliez pas de faire préparer les bains. — Bien, je n'y manquerai pas, » reprend Archambaut, qui sort de mauvaise humeur. Il ferme la porte, met la clef à sa ceinture, puis s'en va trouver Pierre Gui et lui dit d'apprêter ses bains. (V. 5710)....

1 Voy. la note de la p. 335.

2 Saint-Pierre-es-Liens, le 1er août.

Le mardi Flamenca dit : « *De grand cœur* .[1] » C'était la manière la plus gracieuse de dire oui, et de sa main gauche elle toucha légèrement la droite de Guillaume. Celui-ci rentra chez lui dans le ravissement, et le soir il entendit son hôte dire à deux serviteurs : « Préparez comme il faut les bains, lavez-les bien, videz-les pour qu'ils se remplissent d'eau nouvelle, car madame s'y viendra baigner au premier jour. » (V. 5749)....

Le mercredi au point du jour Flamenca se plaignit, et non sans motif, car de la nuit elle n'avait dormi. Elle appela doucement son mari et lui dit avec de grands soupirs : « Lasse ! jamais, seigneur, je n'ai souffert comme maintenant; levez-vous, je vous prie, et que cela ne vous contrarie pas trop, car bientôt vous serez délivrée de moi. J'aime mieux mourir que vivre en de telles souffrances, et si le bain ne me remet pas, je me tiens pour morte. — Dame, vous ne mourrez pas encore de cela; le bain vous guérira, ne vous effrayez pas, rassurez-vous et ne pensez plus à la mort. » (V. 5775.)

Les damoiselles étaient déjà levées et habillées; elles prirent les bassins, les onguents et toutes leurs affaires... Archambaut sortit de la tour non sans quelque ennui, conduisant par le bras sa femme à son amant... Après avoir fureté sans rien trouver dans tous les coins des bains, il s'en alla, fermant l'huis, et emportant la clé avec lui. Aussitôt les jeunes filles barrèrent la porte en dedans; puis, se regardant l'une l'autre : « Dame, que ferons-nous ? disent-elles, nous ne savons par où ni comment entrera celui vous a donné rendez-vous ici. — Ni moi non plus, répond Flamenca, je ne vois rien de changé dans l'aspect des lieux ; et cependant croyez bien que je ne vais pas me déshabiller, car je ne suis point venu ici pour me baigner, mais pour parler avec lui. » (V. 5811.)

Sur ces entrefaites, voilà qu'elles entendent d'un certain côté un peu de bruit; chacune comprit bien que c'était celui

1 Mot à mot : « Il me plaît. »

qu'elles attendaient... En effet, Guillaume souleva la pierre et apparut... Il tenait à la main une chandelle; sa chemise et ses braies étaient en fine toile de Reims, il avait un bliaut d'une étoffe précieuse, bien taillé, froncé en certains endroits et ajusté en d'autres... Ses chausses, en soie brochée de fleurs, lui allaient si bien qu'on eût dit qu'il était né avec. Il portait une calotte en toile, cousue de soie et mouchetée, non pour cacher sa couronne, mais afin de garantir ses cheveux de la chaux avec laquelle était maçonné le passage. Amour lui avait donné un peu de son teint [1], mais il n'en était que plus beau. Il s'agenouilla devant sa dame et lui dit : « Dame, que celui qui vous créa, et voulut que vous fussiez sans égale pour la beauté et la courtoisie, vous sauve, vous et les vôtres ! » Et il s'inclina jusqu'à ses pieds. « Beau sire, répondit Flamenca, que celui qui onques ne mentit [2] et voulut que vous fussiez ici, vous sauve, vous protége et vous laisse accomplir votre désir. — Douce dame, tout mon désir, ma pensée, mon inquiétude, c'est vous à qui je me suis donné ; et si vous m'octroyez ce don, tous mes désirs seront accomplis. — Beau sire, puisque Dieu m'a accordé que nous fussions réunis, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Je vous vois si beau, si aimable, si courtois, si adroit, que depuis longtemps mon cœur est à vous» ... Maintenant Archambaut peut bien danser aux rondes sous le frêne, Flamenca ne se privera pas pour lui de faire un ami. Guillaume la serre dans ses bras, la couvre de baisers. Je souhaite un bonheur égal à nos amis, en attendant qu'ils aient mieux. « Ma dame, dit-il, s'il vous plaisait, nous pourrions,

1 L'auteur veut dire sans doute que Guillaume était pâle; cf. v. 3039-40, et p. 330.

2 Expression proverbiale bien fréquente en français :

Gerars, biau frère, pour Diu qui ne menti.

(*Huon de Bordeaux*, v. 585, cf. *ibid.* 1509, 2044, 2176, 2183, etc.)

par une voie nouvelle faite à votre intention et sûre à tous égards, nous rendre dans la chambre d'où maintes fois j'ai aperçu la tour où vous habitez. — Bel ami, comme il vous plaira, j'irai où vous me direz, bien certaine que vous me ramènerez ici en toute sécurité. Guidez-nous et que la fortune nous soit favorable ! » (V. 5895.)

Guillaume s'engagea le premier dans le souterrain. Des chandelles ardentes éclairaient la voie ; la chambre où ils arrivèrent était richement garnie de tapis, de banquettes, de précieuses étoffes, de verdure. [1] Guillaume et Flamenca s'assirent sur un lit peu peu élevé tandis que Marguerite et Alis se plaçaient sur des coussins. Guillaume leur fit bon accueil... Puis, s'adressant à Flamenca : « Douce dame, lui dit-il, longtemps j'ai souffert pour vous un grief martyre, mais maintenant que nous voici rapprochés, je vous en sais gré. Vous ignorez qui je suis, sinon qu'Amour vous disait que j'étais votre homme. — Beau sire, je sais que vous êtes homme de haut parage ; je le reconnais au caractère chevaleresque que vous avez montré en voulant être mon ami; moins preux et moins élevé [2] vous n'eussiez point pensé à moi. » Guillaume lui conta donc qui il était, comment il vint, de quelle façon il se comporta depuis son arrivée à Bourbon. Quant elle sut quel homme était Guillaume, son cœur fut inondé de joie : elle se jeta dans ses bras, le baisant avec effusion. Ils se prodiguent de mutuelles caresses, s'abandonnant l'un à l'autre sans réserve, chacun s'efforce de récompenser l'autre des maux cuisants, des longs désirs qu'il a soufferts... C'étaient de vrais amants : on en trouverait peu maintenant de semblables; et cependant j'en

1 Voy. la note 3 de la page 288.

2 *Pros e rics*, deux expressions qui n'ont pas leur équivalent exact en français. *pros* marque la distinction personnelle, *rics* celle qu'on tient de la naissance et de la fortune.

connais au moins un qui les vaudrait bien, pour peu qu'il trouvât bonne compagnie ! (V. 5964.)

Guillaume ne se montra point trop impatient : il sut se contenter des faveurs que sa dame lui accordait, et l'entrevue se passa en baisers, en caresses et en ces jeux qu'Amour enseigne à ceux chez qui il reconnaît un sentiment délicat. Ils repassaient les mots qu'ils avaient échangés, et leur plaisir était si vif que la bouche ne saurait l'exprimer ni l'esprit l'imaginer. [1] (V. 5982)....

Les damoiselles ne furent pas oubliées ; Guillaume les pria gracieusement de lui conserver un souvenir, et leur donna par courtoisie des cordelières, des diadèmes, des rubans, des bracelets, des agrafes, des anneaux, des sachets pleins de musc et d'autres bijoux encore. Elles le remercièrent en disant : « Toute notre envie, seigneur, est de vous honorer et de vous complaire. » Au départir Guillaume pleura, il lui semblait qu'il ne la reverrait plus ; mais bien au contraire il la verra sous peu, car Flamenca retournera aux bains autant de fois qu'il lui plaira. Souvent elle fera la malade, car c'est une maladie qui lui plaît, qui lui réjouit le cœur. Quatre fois la semaine, au moins, si faire se peut, elle ira aux bains, et plus volontiers qu'à l'église. Ils pleuraient tous deux, mêlant les larmes qui leur venaient du cœur. (V. 6012)....

Guillaume se décida enfin à soulever la dalle qui couvrait le passage. Flamenca ne resta que le temps de se mouiller un peu le front, et aussitôt Marguerite sonna et le jaloux accourut si vite qu'il en faillit choir au milieu du chemin. Il ouvrit la porte tout essoufflé. « Savez-vous, seigneur, que les bains ont

1 Expression empruntée à Isaïe, 64, 4, (cf. I Cor. II, 9), et d'un usage fréquent dans la poésie du moyen-âge ; par ex. Hugues Brunet (Raynouard, *Choix* III, 376) :

Que cors non pot pensar ni boca dire
L'amor queill teing ni la fin'amistansa.

une grande vertu ? lui dit Flamenca ; ils me guériront, si j'en use, car déjà je me sens un peu mieux; mais, selon les écriteaux qui y sont placés, une seule fois ne sert de rien, tandis qu'ils sont très efficaces lorsqu'on les prend en nombre égal à celui des jours où on a souffert. — Eh donc! baignez-vous y chaque matin, si c'est votre plaisir ; je laisse cela à votre convenance. — Seigneur, dit Alis, les bains sont bien nécessaires à madame, car on ne saurait dire les élancements, les douleurs, les angoisses qu'elle a soufferts aujourd'hui. Un instant nous avons craint pour ses jours, mais, Dieu merci ! nous voyons bien maintenant qu'avec les eaux elle se remettra. Il n'y a que cela qui puisse lui faire du bien. » (V. 6077.)

Flamenca se coucha comme pour reposer, mais elle ne dormit guère, car la joie d'amour le lui défendait. « Dame, lui dit en riant Alis, dînerez-vous ? — N'ai-je pas assez mangé et bu, répondit-elle le cœur joyeux, quand aujourd'hui j'ai tenu mon ami entre mes bras? Et penses-tu donc qu'en Paradis on ait faim? C'est pour moi un festin magnifique que le souvenir des regards pleins de douceur et d'amour de mon ami ; mon cœur est alors inondé d'une félicité délicieuse qui me fait plus de bien que la manne du ciel aux fils d'Israël errant dans le désert. Mon cœur ne suffit plus à contenir la joie que je sens, et je n'ai plus faim que de revoir celui que j'aime. » (V. 6105.)

Sur ces entrefaites le jaloux rentra et dit : « Dame, il est bien temps de dîner s'il vous plaît. — Beau sire, ne me dites pas cela; je vous en prie, ne me pressez pas de manger, mais vous-même, mangez si vous en avez envie. » Sur quoi il sortit, maudissant l'heure où il s'était marié, car depuis lors il n'avait point eu un jour heureux. C'est là ce que lui valait sa jalousie. Moins jaloux, en effet, il n'eût point été si inquiet, et sa femme non plus n'eût pas eu besoin de feindre une maladie, puisqu'elle aurait été libre de faire à sa volonté, et ainsi chacun eût été content. (V. 6121)...

Flamenca, le cœur inondé de joie, s'endormit. Elle songea

que Guillaume la priait..... jusqu'au moment où Archambaut rentra. Aussitôt Alis la réveille : « Dame, ne parlez plus de votre ami, mais levez-vous ! Monseigneur est à la porte, en grand souci de vous. — Amie, va lui dire qu'il n'entre pas, que je repose. » La jeune fille ne s'en fait pas prier : elle va au devant d'Archambaut et lui dit : « Seigneur, seigneur, n'entrez pas ! Madame dort, vous reviendrez ce soir quand elle sera reposée, car maintenant elle est très agitée ; il ne faut pas lui faire de bruit, mais tenez bien la porte fermée. — Vous parlez sagement, répond Archambaut, puisse le sommeil lui apporter quelque soulagement ! — Oui, seigneur, mais allez toujours, c'est pour son bien; elle dormira un peu plus et ensuite l'appétit sera meilleur. — C'est vrai, » dit le vieux qu'Alis amuse et finit par faire partir. Flamenca rit bien de cette conversation, et, faisant asseoir la jeune fille auprès d'elle : « Alis, dis-moi, que te semble de mon ami ? — M'en croirez-vous, madame ? — Oui sans doute. — Eh bien ! je vous dis qu'il est beau, qu'il est bon, qu'enfin il est digne de vous. — Amie, reprit Flamenca en l'attirant doucement à elle, il est bien vrai qu'il n'y a au monde homme de sa valeur. Mais les jours me seront des années avant que je sois près de lui ! Toutefois, c'est pour moi un grand bien que d'avoir à qui parler de lui. — Douce dame, parlez franchement, vous souvient-il comme il vous embrasse, comme il vous presse doucement, quel charmant accueil il vous fait, et comme ses yeux brillent d'amour ! — S'il m'en souvient ! oui par Dieu ! Et de quoi me souviendrait-il donc ? Pour lui, je n'ai que faire de trancher un jonc à la Saint-Jean pour voir si nous aimons d'une ardeur égale. Nous sommes parvenus au suprême degré de l'amour, un même trait nous a frappés. Notre amour ne saurait croître, pas plus que diminuer, mais il peut encore s'affirmer par les actes pour mieux montrer qu'un seul cœur nous unit. Il est mon ami, et je suis sa mie; il n'y a entre nous ni *si* ni *mais*, il peut faire de moi à son gré sans que jamais je m'en défende...

Car c'est tromperie et tricherie que refuser à son ami ce qu'il désire le plus. De là naissent courroux, rancunes, soupçons, et le vilain mot qui s'appelle *non*; mais s'il plaît à Dieu, il n'aura pas cours entre nous !... Il y a telles qui font languir leur amant avec leur « non »; on vante leur chasteté, leur pureté, mais maudite soit la dame dont la bouche refuse ce que le cœur a accordé ! Croyez bien, belles filles, que je ne veux pas être de celles-là ; tout au contraire, je vous dis que je ne crois pas pouvoir faire assez pour récompenser, même à demi, mon beau chevalier des peines qu'il a endurées pour moi... Elle est bien fière la dame qui se montre chiche de faveurs envers son ami ; le bien qu'elle peut lui faire est peu de chose en regard des maux que son ami a soufferts. Un jour elle regrettera de n'avoir pas su dire oui. D'autre part, il est vrai qu'on peut être trop courtois ; par exemple si après avoir demandé une faveur à sa dame on attent qu'elle vous somme de la prendre : quand le lieu et l'occasion le permettent, il faut prendre hardiment ce qu'elle ne donne ni ne refuse [1], et ensuite faire sa paix avec elle par l'intermédiaire d'une dame ou d'une damoiselle également bien disposée pour l'un et pour l'autre. Eh quoi ! une dame verrait son ami mourir pour elle et ne lui tendrait seulement pas la main ! Certes, on la devrait pendre par le col, comme un larron... C'est pour son malheur qu'elle s'est vue belle la dame qui est sans merci, car beauté passe et merci dure. Ovide l'a dit [2] : Un jour viendra où celle qui maintenant fait parade de son indifférence, vieille

1 Illa licet non det, non data sume tamen.
(*Art. am.* I, 664.)

2 Tempus erit quo tu, quæ nunc excludis amantem,
Frigida deserta nocte jacebis anus,
Nec tua frangetur nocturna janua rixa,
Sparsa nec invenies limina mane rosa.
(*Art. am.* III, 69-72.)

et glacée, dormira seule, et celle à la porte de qui on portait, la nuit, des bouquets de roses pour qu'elle les trouvât au matin, ne trouvera personne qui, pour rien qu'elle puisse dire, consente à l'approcher... Dame est plus vite passée que rose ni rosée ! Aussi pèche-t-elle quand elle repousse son ami, quand par crainte de la médisance elle ne craint pas de faillir envers lui. Un bon ami ferait plus pour sa bonne amie que tous les autres hommes du monde, si bien disposés qu'on les imagine. Si présentement on voulait me faire mourir, mon doux ami se laisserait tuer plutôt que de permettre qu'il m'arrivât honte ou dommage. Elle est donc aussi dénuée de raison qu'un enfant la dame que les clabaudages des envieux empêchent d'aimer celui qui pour elle ferait tout. Il faut qu'une dame s'arme de hardiesse contre la médisance. Qu'elle la laisse crier et agisse à son gré ! C'est ainsi qu'on en triomphe. Et quand on aime loyalement on doit prendre son parti d'avoir tout le monde contre soi pourvu qu'on puisse un jour tenir entre ses bras l'objet aimé. Voilà mon sentiment ! » (V. 6319)...

Guillaume, au comble de la joie, ne se leva pas de la journée, et ne voulut voir personne de peur d'être distrait de ses pensées. Il fit dire par son hôte à dom Justin qu'il ne se sentait pas bien, car son mal l'avait obligé à garder le lit, et qu'il le priait de chercher un autre clerc; que toutefois il ne laissât pas de venir comme à l'ordinaire prendre ses repas chez lui. (V. 6343)...

Le jeudi matin, Flamenca appela son mari : « Seigneur, que ferez-vous ? Allez-vous aux bains, ou restez-vous ? Pour moi je ne puis m'en passer, car ce rhumatisme veut me tuer. De la nuit je n'ai fermé l'œil. — Si Dieu m'aide, dit le jaloux, j'ai bien vu que vous avez mal reposé. Aussi, à mon avis, devriez-vous manger un peu avant de sortir. — Beau sire, ne m'en parlez pas : je sais que cela me ferait mal; vers midi je dînerai, au sortir du bain. — Allons y donc, puisque vous le désirez si fort. » Archambaut revêtit une simarre dure et grossière, et,

tout déchaussé, il se dirigea vers les bains. Il ne remarqua point qu'on y eût rien dérangé, se retira non sans peine, et, selon sa coutume, ferma bien la porte. A leur tour les damoiselles eurent soin de la bien clore en dedans. Peu après entra Guillaume, couvert d'un vêtement de pourpre parsemé d'étoiles d'or. Il salua le premier sa dame qui venait à lui : « Ami, dit-elle, vous de qui je tiens mon cœur et tout ce que je possède [1], soyez le bien venu ! — Douce dame, de qui je suis l'homme, puisse Notre Seigneur vous donner toutes les joies que vous désirez. » Et se jetant dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassèrent étroitement. (V. 6394.)

Ils ne restèrent pas longtemps aux bains, mais se rendirent dans la chambre où l'autre jour ils s'étaient reposés... Guillaume paraissait préoccupé; Flamenca s'en aperçut : « Bel ami, lui dit-elle, à quoi songez-vous ? — Ma douce dame, s'il vous plaît, je vous prierai d'une chose à laquelle j'ai pensé cette nuit. — Ami, dites tout ce que vous voudrez, et ne craignez point que rien de ce que vous désirez puisse me déplaire... — Ma bien aimée, j'ai deux cousins, Othon et Clari, qui m'accompagnent pour être un jour adoubés chevaliers. Ils sont riches hommes [2] et de haut parage, et je voudrais bien qu'il leur fût donné d'apprécier votre grâce; mon bonheur en serait plus complet. J'ai souffert mainte inquiétude, mainte angoisse, que personne, ni vous ni eux, ne soupçonnait, et puisque Dieu veut présentement que je sois plus heureux que par le passé, puisque tout devient pour moi joie et bien, je voudrais que chacun eût part à notre bonheur. Mes damoiseaux sont jeunes, courtois, habiles, bons et beaux, telles sont aussi vos damoi-

1 C'est la formule féodale : Flamenca fait hommage de son cœur comme d'un fief, et Guillaume suit dans sa réponse le même ordre d'idées.

2 Voy. la note 1 de la page 269.

moiselles ; auprès d'elles ils auraient à qui parler; et si le cœur leur disait de s'entr'aimer, ils nous en aimeraient davantage vous et moi. — Beau doux ami, je le veux bien. » Alors Guillaume ouvrit la porte et fit entrer ses deux écuyers. Ceux-ci à la vue de la dame furent émerveillés, et se crurent enchantés lorsqu'ils aperçurent les jeunes filles. Ils s'agenouillèrent prestement, disant chacun : « Dame, je suis prêt à accomplir vos ordres ; vous avez en nous deux écuyers. » (V. 6450.)

Flamenca leur fit un gracieux accueil et les salua courtoisement; de sa main nue elle les releva, et dit à ses pucelles: « Venez l'une et l'autre; voici deux jeunes gens, et vous êtes deux, je veux que chacune ait le sien. Qu'on ne se fasse pas prier! c'est moi qui vous en prie, qui vous dis, qui vous commande de faire tout ce qu'ils voudront. Allez dans les bains, le plaisir vous y attend. — Dame, nous acceptons l'étrenne, » disent-elles, et chacune emmène le sien : Alis choisit Othon, et Marguerite eut Clari. Ils s'en vont dans les bains; il y a là de jolies chambres d'où Alis et Marguerite pourront bien ne pas sortir comme elles y sont entrées, si elles le veulent bien, car jeunesse et amour les invitent à leurs jeux ; et puisque l'occasion est si belle, ce serait grand dommage de refuser... Quoiqu'il en soit, elles y gagnèrent des amis bons et courtois. Ceux-ci prirent l'engagement d'être toujours fidèles; devenus chevaliers, ils n'aimeront point d'autres dames ; comme aussi, lorsqu'elles seront dames, elles n'auront point d'autres chevaliers. Ainsi le bonheur sera complet de part et d'autre. (V. 6490.)

De son côté Guillaume joua de son mieux et trouva, je vous assure, le partenaire qui lui convenait..... Quand il fallut se séparer, Guillaume appela ses écuyers et les jeunes filles. Celles-ci, les yeux humides de larmes, le remercièrent du bonheur qu'elles avaient éprouvé en compagnie de ses damoiseaux. Désormais le temps des soucis et des tristesses est passé ; il ne leur souvient plus de la prison où le jaloux les a

vainement tenues, puisque de là est résulté pour elles joie et bien. (V. 6654.)

Ainsi se passèrent quatre mois, depuis août jusqu'à la Saint-André [1]. Mais alors, Dieu merci! Flamenca était devenue si heureuse, si gaie, et en même temps sa valeur s'était si fort accrue qu'elle se souciait d'Archambaut comme de rien, et qu'elle ne se levait même plus lorsqu'il entrait. Il s'aperçut bien de ce changement, mais il n'en savait deviner la cause. Il eut un jour à ce sujet un entretien avec elle : « Dame, lui dit-il, il paraît que vous ne faites guère état de moi; vous êtes devenue bien fière à mon égard, et je ne sais pourquoi. — Beau sire, répondit Flamenca, qui nous a conjoints a fait grand péché, car, du moment que j'ai été à vous, votre mérite n'a fait que décroître, vous qui valiez tant que vous étiez renommé en tous lieux! Dieu et le monde vous aimaient; au lieu que maintenant vous êtes devenu si jaloux que vous m'avez fait mourir, et vous du même coup. Mais je suis prête à faire avec vous une bonne convention : en présence de mes damoiselles, je jurerai sur saints de me garder à tout jamais aussi bien que vous m'avez gardée jusqu'ici. S'il vous plaît prenez-en la paumée [2]. (V. 6689).....
..... [3]
mais qu'avec les dames elle (Flamenca) se rende au moutier. Que l'on sonne le bourdon pour les chevaliers, la grosse cloche pour les bourgeois, la clochette pour les

1 30 novembre.

2 *La palmada*, coup frappé dans la main, qui était la consécration d'un marché; voy. Du Cange PALMATA 2, éd. Henschel V, 42, *b*.

3 Il manque ici un feuillet. Toutefois la suite des faits se conçoit aisément : Archambaut accepte les conventions proposées par sa femme, il lui donne la liberté sur la foi d'un serment rendu illusoire par les termes mêmes dans lesquels il est prêté, il convoque ses vassaux et leur fait diverses communications dont on va voir le détail.

paysans ; et après que chacun aura été convoqué, que personne n'ose se mettre en place d'une année [1]. Je veux que la coutume vous plaise, et que tous ensemble vous me l'octroyez. » Et tous de s'écrier d'une seule voix : « Oui ! nous la voulons et toujours nous la maintiendrons. — Ce n'est pas tout, reprend Archambaut : au temps de Pâques, à la belle saison, je veux tenir ici un tournois, et j'y aurai, si je puis, le roi et les barons de tout le royaume, aussi loin qu'il s'étend des deux mers à la Garonne et au Rhône. Et pour célébrer le jour présent où je me suis lavé la tête [2], je veux que nous fassions grande fête, et que nous dînions ensemble. Nous inviterons des dames, et toute cette journée sera consacrée à la joie. » (V. 6716.)

Ce fut donc une grande fête : Flamenca rendue à la liberté voyait tous les chevaliers s'empresser autour d'elle, heureux de lui parler à leur guise, devant tous ou en particulier. N'eût été la crainte de faire tort aux autres, chacun eût voulu lui tenir seul compagnie. Aussi de tout ce jour Flamenca ne put-elle en aucune façon se rendre aux bains. Du reste elle n'avait point envie de quitter les chevaliers entre lesquels elle était

1 Ces idées ne sont pas très claires parce que le commencement du discours manque. On voit cependant qu'il s'agit d'une concession faite par Archambaut à ses hommes. La difficulté est dans l'expression « se mettre en place » (v. 6697) ; je pense que par là le seigneur interdit à ses vassaux la faculté de se réunir sur la place avant une année, pour réclamer quelque nouvelle concession. — La formule *Negus no sia tan ausatz* est celle de toutes les proclamations de ce genre. Voici par exemple une *criée* faite en 1298 par ordre de l'évêque d'Agde : « Aujas o, senhors, aujas o quens manda la cort de mosenher l'avesque, que no i aia negus hom tan ausart ni tan ardit que ause metre fedas ni motos ni porcs ni autre bestiar en la sia vinha ni en l'autra, si non era bestia a bastz, entro que tot lo vinher d'Acde sia vendemiatz ; que aquel que o faria pagaria .xx. sol. ses tota merce. » (Archives de la ville d'Agde).

2 Cf. p. 303 (v. 1557 ss).

assise ; chacun faisait tous ses efforts pour arriver à la voir, trop heureux celui à qui elle daignait faire un beau salut ! Mais le lendemain elle se hâta de se rendre aux bains ; Archambaut n'y alla point : il a maintenant d'autres soucis ; désormais il ne veut plus porter les clefs des bains ni être le portier de la tour. En revanche, il y eut jusqu'à sept dames qui l'accompagnèrent, sans toutefois entrer dans l'établissement. Elle les pria de revenir au son de la clochette, et pour se faire aimable les invita à se baigner ; mais elles n'en avaient guère envie, car les eaux répandent une forte odeur, et on n'est pas tenté d'en user quand on n'en a pas besoin. Les dames s'éloignèrent et les jeunes filles s'empressèrent de fermer l'huis. A leur gré les dames ne fussent point venues, car elles leur avaient fait perdre trop de temps en paroles, et leur crainte était que Guillaume survînt, ce qui eût été fâcheux. Il s'en garda bien ! mais, le moment venu, il ne se fit guère attendre. Ses damoiseaux l'accompagnaient. Des deux parts on se fit un gracieux accueil, et en un instant il y eut plus de cent baisers pris et rendus. Puis ils entrèrent dans la chambre, et Flamenca conta comment Archambaut avait perdu ses vilaines manières et recouvré courtoisie. « Aussi, mon ami, dit-elle, ne veux-je plus que vous viviez ici comme un reclus. Allez-vous en, je l'exige. Je ne pourrais plus en effet venir ici comme d'habitude : retournez dans votre terre, vous reviendrez pour le tournoi ; et d'ici là vous me manderez de vos nouvelles par quelque adroit pélerin, par un messager ou par un jongleur [1]. » Ce fut alors un chagrin général. Damoiseaux et damoiselles coururent aux bains et se

[1] Nous avons la preuve que les jongleurs s'employaient volontiers à porter les nouvelles, fonction à laquelle leur vie errante les rendait assez propres. On lit dans un compte de 1234 : Quidam ministerellus qui attulit rumores de conjugio filie ducis de Lovano, de dono .iiij.l. (*Recueil des Hist. de Fr.* XXI, 234.)

firent les adieux les plus touchants. Ils échangèrent entre eux des souvenirs destinés à leur rappeler les serments qu'ils ont écrits de leurs larmes sur leurs ongles et confirmés de mille baisers ; et ce qu'ils écrivent extérieurement restait intimement gravé dans leur cœur ; telle en était la teneur : « Bel ami, qu'il vous souvienne de moi ! — Si ferai-je, dame, je vous le jure. — Ne m'oubliez pas, douce chose. — Ami, recevez-en ma foi. » (V. 6819.)

L'affliction de Guillaume fut telle qu'il s'évanouit entre les bras de Flamenca, sa douce amie, qui ne savait que faire, ne voulant ni l'abandonner en cet état ni appeler. Elle pleura tant que les larmes qui lui montaient du cœur mouillèrent tout le visage de Guillaume ; et elle lui disait : « Ami, pourquoi demeurer silencieux ! Est-il courtois de rester ainsi sans me parler ? » Guillaume entendit sa voix et ses sanglots ; son cœur fut prêt à se fendre sous l'effort de la tristesse et de la honte. Enfin il revint à lui, et d'une voix entrecoupée par les soupirs : « Vouloir que je me sépare de vous, dit-il, c'est me briser le cœur et me tuer. — Beau doux ami, reprit Flamenca, vous êtes si sage, si fort, si courtois, si sensé que vous entendez bien que tous mes efforts tendent à vous servir et à vous honorer ; et si vous pouviez penser qu'il me fût possible de vous faire plus d'honneurs encore, ce me serait une grande douceur, et je le ferais bien volontiers. — Douce dame, vous êtes accomplie à tous égards et il n'est homme si désespéré que vous ne sachiez réconforter. » Alors ils échangèrent mille baisers et prirent congé l'un de l'autre. Rien ne manquait à leurs adieux, sinon l'espérance de se voir comme ils avaient fait jusque là... Toutefois ils se consolèrent en pensant que Pâques serait de bonne heure [1], car l'année précédente elle avait été tardive. (V. 6874.)

1 On a vu p. 380 (v. 6704) qu'Archambaut avait annoncé son tournoi pour Pâques.

Ils se dirigèrent vers les bains, et Guillaume toussa un peu avant d'y entrer, afin d'avertir les damoiseaux. Ce furent alors de nouveaux adieux..... « Ami, disait Flamenca, et elle l'embrassait, avec ce baiser je vous livre mon cœur et prends le vôtre qui me fait vivre. — Dame, répondait Guillaume, je le reçois et le garde au lieu du mien, que je vous confie. » (V. 6893.)

Ils se séparèrent enfin; Flamenca et ses damoiselles restèrent. Elles eurent soin d'arranger, de lisser leurs cheveux, et de se bien laver le visage afin qu'on ne vît pas qu'elles avaient pleuré. Puis, vers l'heure de none, Marguerite sonna, et les sept dames qui attendaient sur la place arrivèrent. Elles cheminèrent toutes ensemble; mais Flamenca ne dit mot à personne. On crut qu'elle avait soif, et que pour ce motif elle ne voulait point parler. Triste et soucieuse elle n'avait goût à rien, et quand elle essayait de se réjouir, le souvenir de son ami lui venait à l'esprit. Archambaut remarquait bien son état, mais il ne manquait pas de l'attribuer à l'amour qu'il croyait lui inspirer. (V. 6915.)

Cependant Guillaume se préparait à partir; il assura qu'il était complètement guéri, et, ayant pris congé de qui de droit, il partit sans tarder, après avoir donné assez d'argent, de vêtements, de vases, pour laisser de lui un durable souvenir à son hôte et au prêtre. Il retourna dans sa terre, et apprenant qu'il y avait guerre en Flandres, s'y rendit à la tête de trois cents chevaliers. Il y conquit le prix de la chevalerie, et ce n'était pas pour autre chose qu'il s'était mis en campagne. (V. 6933.)

Quand le père de Flamenca fut assuré qu'Archambaut était guéri de sa jalousie, il vint voir sa fille. Il conta les hauts faits de Guillaume de Nevers, et comment on le tenait à la cour du comte de Flandres pour le meilleur chevalier du monde. Toujours en quête de guerres et de tournois, il était cependant si jeune qu'il grandissait encore. Archambaut fut désireux de

le voir à son tournoi et se promit bien de l'aller visiter... Et qui fut content, sinon Flamenca, quand elle ouït dire que son ami n'avait point son pareil en prouesse et en beauté ? (V. 6978.)

Ainsi se passa l'année jusqu'aux approches du carême [1]. Alors le duc de Brabant donna un tournoi à Louvain. Quoiqu'il fût de peu de durée, il s'y trouva bien quatre mille chevaliers. Archambaut s'y rendit, désireux de recouvrer son prix. Il se présenta en si riche appareil que les plus puissants barons lui firent accueil; il était accompagné de trois cents vaillants chevaliers, réunis sous sa bannière à fleurs d'or en champ d'azur. Il rencontra Guillaume de Nevers et se mit de pair avec lui. Ce dernier se montra gracieux, lui fit tous les honneurs possibles et répondit oui à toutes ses demandes. Ils chevauchaient ensemble et le tournoi entier frémissait quand ils entraient armés dans la lice. Bien insensé qui les eût défiés ! Quand Guillaume étendait le bras vers quelqu'un, il n'y avait cuirasse ni lames de fer, pourpoint, haubert ni gambaison, qui pussent l'empêcher d'être porté à terre. Archambaut frappait bien et prenait maints chevaliers. Ils gagnent ainsi des chevaux et des chevaliers, mais n'allez pas croire qu'ils les gardent ! ils les donnent, sans se faire prier, à qui les leur demande. (V. 7017.)

Après Guillaume, Archambaut eut les honneurs de la fête. Alors il fit proclamer son tournoi pour Pâques prochaine et y invita Guillaume de Nevers qui n'eut garde de refuser. (V. 7029.)

Archambaut revint par Nemours de compagnie avec son beau-frère Jocelin... A son arrivée il parla longuement des prouesses, de la générosité, de la courtoisie de Guillaume de Nevers; et après avoir rapporté maints traits remarquables de

1. Il faut se souvenir que le carême marquait la fin de l'année.

lui, non pas tous, car le meilleur conteur n'y saurait suffire, il montra des *saluts* [1] que Guillaume lui avait donnés, et qu'il adressait, disait-il, à la Belle de Beaumont. (V. 7095).... [2]

On y voyait deux images dessinées avec tant de perfection qu'elles semblaient vivantes. Celle de devant était agenouillée et suppliait l'autre. Une fleur lui sortait de la bouche et venait toucher les commencements des vers; du côté opposé une autre fleur en reliait les extrémités, et les conduisait tous ensemble à l'oreille de la seconde figure, près de laquelle se tenait Amour, en forme d'ange, l'invitant à écouter les paroles que la fleur lui présentait. (V. 7108.)

Flamenca reconnut à première vue dans les deux images le portrait de Guillaume et le sien propre. Elle emporta les saluts, qui furent pour elle et pour ses damoiselles un agréable passe-temps... Souvent elles les plient et les déplient, prenant garde de rien effacer ni dans l'écriture ni dans la peinture. Chaque soir Flamenca les couchait avec soi, donnant mille baisers à l'image de Guillaume, et mille autres lorsqu'elle pliait les saluts, car alors elle s'y prenait de telle façon que les deux figures se baisaient mutuellement. Elle les mettait sur sa poitrine et disait : « Ami, je sens votre cœur qui bat à la place du mien, et

1 Le *salut* ou *salut d'amour* est une poésie en forme d'épître contenant une salutation à la dame à qui elle est adressée. Ce genre de composition est commun à la langue d'oc et à la langue d'oïl. On possède des *saluts* de Rambaut d'Orange (Herrig's *Archiv* XXXV, 105); d'Arnaut de Maruelh : *Cel que* (le début dans Rayn. *Choix* II, 258, Mahn *Werke* I, 173, le texte entier dans Herrig's *Archiv* XXXIV, 429), *Dona genser* (*Choix* III, 199, Bartsch *Lb.* p. 114); de Raimon de Miraval (le début dans *Choix* II, 256, Mahn *Werke* II, 133, le texte entier dans Mahn *Gedichte* n° 640); d'Uc de Saint-Cyr (le début dans *Choix* V, 226, Mahn *Werke* II, 154); d'Amanieu de Sescas (*Lex. rom.* I, 499). En français on a le *salut* de Philippe de Beaumanoir (*Hist. litt.* XX, 394) et plusieurs autres anonymes dans les mss. Bibl. Imp. fr. 795 et 837.

2 Une lacune d'un feuillet existe à cet endroit.

c'est pourquoi je place ces saluts auprès de lui, afin qu'il les sente et qu'il se réjouisse avec moi. » (V. 7140.)

Chaque matin, à son lever, Flamenca contemplait l'image de Guillaume... Elle s'entretenait avec Marguerite et Alis de leurs amants; il leur tardait que Pâques arrivât, et le carême leur eût paru bien long sans les saluts; assurément elles n'avaient point d'échéance à payer!... De son côté Archambaut prie le roi de venir à son tournoi; il envoie de toutes parts ses messagers. De Bordeaux en Allemagne, des Flandres à Narbonne, tous les barons, tous les personnages sont invités. (V. 7198.)

Après la quinzaine de Pâques la foule se logea à l'entour de la ville sous des tentes ou des pavillons. Les marchands y viennent des terres lointaines avec leurs grandes ventes, ils occupent les collines environnantes. Les chevaliers affluent de toutes parts, et grand est le bruit, le tumulte qu'ils font. Ils se divisèrent en deux camps: d'un côté les Flamands, les Bourguignons, les Auvergnats, les Champenois et bien mille chevaliers français; de l'autre ceux de Poitou, de Saintonge, d'Angoumois, de Bretagne, de Normandie, de Tourraine, de Berry, de Limousin, de Périgord, de Quercy, de Guienne. Je ne puis en faire l'énumération complète, mais je vous dis bien que tels y vinrent qui sans Flamenca n'eussent pas bougé, car chacun était désireux de la voir, et tenait à grand honneur d'être admis en sa présence. (V. 7226)...

On dressa à l'une des portes de la ville, devant les prés, un grand échafaud ayant vue sur la campagne, c'est là que se placeront les dames et ceux d'entre les barons qui ne porteront pas les armes. Un jour avant le tournoi vint le riche Guillaume de Nevers, suivi de mille chevaliers.... Il établit son camp près de la porte, car la vue des échafauds lui faisait penser que Flamenca se placerait à cet endroit. (V. 7272.)

Archambaut a de quoi s'occuper: il baise l'un, embrasse

l'autre [1], salue celui-ci, reçoit celui-là, invite un autre à loger dans la ville. Il se rendit auprès de Guillaume dès qu'il eut appris son arrivée; et tous deux se firent réciproquement bon accueil. Othon et Clari étaient présents ; Archambaut les arma chevaliers et leur donna de beaux chevaux, des armes, des vêtements, des palefrois tout harnachés, leur promettant d'autres présents. Puis il dit à Guillaume : « Seigneur, je dois vous présenter à votre dame, veuillez donc venir auprès d'elle. » (V. 7304.)

Dans le palais où était Flamenca se tenaient le roi et ses barons. Tous se levèrent quand entra Guillaume, et lui firent une honorable réception. Guillaume courut au roi, et lui dit gracieusement, comme à son suzerain : « Seigneur, de grâce asseyez-vous ; je suis venu voir madame. — Seigneur, dit-elle, je vous rends grâces, prenez-donc place à côté de moi.— Faites cela, Guillaume, reprend le roi; elle le veut, et je l'octroie; car elle a assez de ressources pour nous charmer l'un et l'autre. La vîtes-vous jamais ? — Seigneur, je la connais de renommée, et je crois sans peine qu'il y a en elle tout le bien qu'on dit, et plus encore. » — Le roi dit alors : « Seigneurs, voici longtemps que nous sommes ici ; les autres qui viennent d'entrer voudront eux aussi faire leur cour, laissons-les, s'il vous plaît. » — Oui, seigneur, » répondent tous, et asssitôt ils prennent congé et se retirent avec grand fracas. Mais comme le roi avait fini de parler, Flamenca embrassa son ami, disant à voix basse : « Toujours pêche qui en prend un [2] ; et tel baiser donné en cour vaut bien des baisers donnés en lieu privé. » Le roi lui dit, en prenant congé : « Dame, il eût mieux valu

1 Le v. 7274 est identique à un vers de *Renart*, éd. Méon, v. 11851 :

Celui bese et cestui enbrace.

2 Proverbe commun au provençal et au français, voy. Le Roux de Lincy, *Le livre des Prov.* II, 91.

pour moi que Guillaume ne fût point venu, car il lui suffira de peu d'instants pour vous faire oublier que j'étais ici, tant sa conversation a de charme ! » (V. 7343)...

Le roi s'en va, Guillaume reste; Flamenca le tient par la main et la lui serre fortement, car l'amour et le désir doublaient ses forces. Othon et Clari, un peu honteux, dirent alors : « Dame, que ferons-nous ? — Vous aurez de belles étrennes, » répond-elle, puis appelant Alis et Marguerite : « Allez bien vite à ma cassette et apportez-moi le rouleau où sont les gonfanons vermeils; je veux que ces jeunes gens en aient une paire et les reçoivent de vos mains. » Ils comprirent bien qu'ainsi elle leur donnait occasion de s'entretenir avec les jeunes filles; car en cour les chevaliers ne s'occupent point des damoiselles s'ils trouvent des dames qui leur plaisent; et là il y en avait plus de cent, toutes ayant le bel usage et entendues en amour. (V. 7371.)

Guillaume demanda d'un air craintif : « Ma bien aimée, mon cœur, que fait-il ? — Ami, il est à la place du mien, et pourvu que vous ne chassiez pas le mien du lieu qu'il occupe en vous, ne craignez pas que jamais je chasse le vôtre... » — Dame, que plutôt saint Michel et les autres saints restent sourds à mes prières, que je sois Caïn, vous Abel, si je consens, même au prix du monde entier, à séparer nos deux cœurs ! — Bel ami, et quand allez-vous à Beaumont, voir celle qui réunit en soi tous les mérites [1] ? » Guillaume sourit : « Ma bien-aimée, dit-il, la dame de Beaumont est si belle et si bonne que rien ne me tient moins à cœur. — Beau doux ami, je le savais; ce que je disais n'était que pour vous éprouver. — Douce dame, que ferons-nous si nous ne repaissons notre amour que de paroles et d'un baiser si rapide qu'à peine l'ai-je senti ? »....

1 On a vu plus haut, p. 385 (v. 7093), que le *salut* rapporté par Archambaut était, au dire de ce dernier, destiné à la dame de Beaumont.

Flamenca lui donne rendez-vous pour le soir. Guillaume prit congé de chaque dame en particulier, comme c'est l'usage [1] ... Othon et Clari firent leurs remerciments pour les gonfanons et les orfrois [2] que les damoiselles leur avaient donnés. « C'est vous qui devez être remerciés, leur répondit Flamenca, pour avoir daigné les prendre. Revenez ce soir s'il vous plaît. » (V. 7450.)

Archambaut salua le roi et reconduisit Guillaume à son pavillon, puis se rendit auprès du duc de Bourgogne. Il faisait tous ses efforts pour servir et honorer les barons, et personne n'aurait fait mieux que lui. (V. 7458.)

A la nuit close Guillaume se mit en devoir d'aller vers sa dame, et à l'heure où d'autres se déshabillent il vêtit un haubergeon sous le surcot vermeil. [3] Il se mit à la ceinture un couteau aiguisé et partit avec trente compagnons seulement. Çà et là on entendait le fracas des hommes, des chevaux, des charrettes. Vous pouviez ouïr de divers côtés tant de danses et d'airs bretons joués sur la viole que vous vous fussiez cru transporté à Nantes, où on les compose et les chante. Au sortir de sa tente Guillaume se rencontra avec le sénéchal de Senlis. « Où allez vous, seigneur ? — Au palais, seigneur. — J'irai avec vous.— Seigneur, ne venez pas, reprend Guillaume, car vous devez avoir à faire avec le roi, et j'ai avec moi une compagnie suffisante. » (V. 7484.)

Ne croyez pas que Guillaume allât sans lumière ni à pied : chacun était monté sur un palefroi, et devant eux on portait vingt grosses torches de vingt livres chacune... A mesure

1 A propos de cet usage voy. *Erec et Enide*, ed. Bekker, v. 6350-9.

2 Tissu d'or employé en bordure ; voy. Du Cange et le *Gloss. des émaux* de M. le comte De Laborde, ORFRAIS.

3 Sur l'usage de revêtir une cote de maille pour aller à un rendez-vous, voy. la préface de la chanson de Hugues Capet, p. lxv.

qu'ils approchaient du palais ils entendaient le bruit que faisaient les jongleurs, mais à leur entrée ceux-ci interrompirent les chants et les danses pour dire : « Qu'il soit le bienvenu, le preux, le riche, le renommé, celui qui fait naître la joie, car toujours son air est joyeux, toujours sa main généreuse est prête à donner. Bénie soit la dame qui l'accueille et lui accorde ses faveurs ! » (V. 7506.)

Le comte d'Auxerre [1] se tenait auprès de Flamenca, mais quand il vit Guillaume venir il s'empressa de lui céder sa place. Celui-ci vint à sa dame qui, le prenant par la main, l'attira vers elle et lui donna furtivement un baiser.....

Le palais était resplendissant, car son éclat était rehaussé par la beauté des dames qui laissaient voir leur visage à découvert ; mais entre toutes brillait Flamenca, assise près de Guillaume et ne sachant comment quitter la fête pour l'emmener dans sa chambre avec Othon et Clari. Sur ces entrefaites le seigneur Archambaut entra silencieusement, sans être remarqué ; c'était par courtoisie qu'il en usait ainsi, ne voulant pas que la cour tout entière se levât à chacune de ses allées ou venues. Il se dirigea vers Guillaume, et, lui mettant la main sur le genou afin de le faire rester assis, il se tourna vers Flamenca : « Dame, lui dit-il, le comte de Bar, votre cousin, et son frère Raoul seront armés chevaliers demain matin avec dix autres de vos cousins... [2] — Seigneur, j'ai bien des joyaux à leur donner, mais je ne sais lesquels choisir. — Dame, pour Dieu ! si monseigneur Guillaume que voici veut bien prendre cette peine, avec Othon et Clari, vous aurez en eux de bons conseillers. — Beau sire, priez-les donc de venir avec nous dans l'appartement. — Dame, il ne faut point

1 Traduction très-hasardée ; le ms. semble porter *daus surra*, ce qui ne présente aucun sens (v. 7507).

2 Les paroles d'Archambaut restent incomplètes parce qu'il manque à cet endroit (v. 7587) un vers dans le ms.

me prier, ni de cela ni d'autre chose, car il n'est rien que je ne sois disposé à faire pour vous et pour monseigneur. » Ils entrèrent dans l'appartement, où Flamenca fit disposer sur un vaste tapis assez de joyaux pour en donner à mille chevaliers, et de telle sorte que chacun valait bien un marc d'or fin. Et quand Archambaut les vit : « Dame, fit-il, vous en avez une masse! faites les parts à votre guise; moi je m'en vais chez le roi. Vous êtes trois, ces seigneurs sont trois, ainsi mettez-vous d'accord sur le partage de vos bijoux. » Puis s'adressant à Guillaume : « Excusez-moi, seigneur, je reviendrai promptement. » Là-dessus il s'en va. Lui parti, le choix de Guillaume, en fait de bijoux, fut bientôt fait : il avait devant lui une belle personne, blanche, fine et délicate, peu disposée à résister ; il l'étreignit doucement... Et voyez comme Amour sait arriver à ses fins ! Ils sortirent heureux de la chambre et entrèrent dans le palais où chacun se leva à leur approche... Guillaume se retira bientôt, après avoir salué chacun en particulier. (V. 7657)...

Le lendemain matin on adouba les riches hommes qui avaient été pour Guillaume l'occasion d'une si précieuse faveur. En vérité Archambaut lui avait livré sa femme. Le malheureux ! il se fiait au serment, mais il ne se doutait pas du sophisme de Flamenca [1]. Bien fou le mari, fût-il d'ailleurs plus sage que Boëce, qui s'imagine tenir une femme hors de la portée de son amant ! (V. 7681.)

Au matin, quand le soleil, quasi vergogneux, se montra rougissant, après qu'on eut sonné matines, vous eussiez entendu retentir trompes et clairons, trompettes et cors, cymbales, tambours et flûtes, non point de pasteurs, mais de ceux qui sonnaient l'appel au tournoi et mettaient en mouvement chevaliers et chevaux. Le fracas ne fut pas petit, alors que re-

1 Voy. p. 379.

tentirent les grelots des chevaux qui passaient, les uns au trot, les autres au galop, foulant les herbes et les fleurs. Voici que le tournoi commence. (V. 7699.)

Le roi, Flamenca, ses damoiselles et plusieurs barons montèrent sur les échafauds, et de là ceux-ci montraient les enseignes qui distinguaient les armes des chevaliers.

Flamenca déclara qu'elle donnerait sa manche au premier qui aurait désarçonné un chevalier. A peine avait-elle parlé qu'un cri unanime s'élève : « Qu'elle détache sa manche ! car Guillaume de Nevers a renversé et pris le comte de la Marche avec son cheval et son écu. » (V. 7719.)

A ce moment des bourgeois s'avancèrent de toutes parts, prêts à servir de caution au comte ; mais Guillaume leur dit : « Je ne veux du comte aucune rançon ; que seulement il aille de ma part à cette porte où se tient ma dame, et se rende son prisonnier ; » puis il lui remet ses armes et son cheval. Le comte se présente à Flamenca, et s'agenouillant, les mains jointes, il lui dit : « Dame, celui qui est la fleur de la chevalerie m'envoie à vous pour être votre prisonnier. Mais j'ai de gros revenus, et si vous voulez de mon avoir vous en aurez assez. Si vous me délivrez vous en serez bien récompensée. » — Seigneur, répond Flamenca, je veux que vous soyez libre, » et elle le charge de porter sa manche à Guillaume... Guillaume la prend, la déplie courtoisement, et la fait attacher à l'intérieur de l'écu, de façon qu'on n'en voyait paraître au dehors que l'extrémité. Il le faisait ainsi pour la voir plus à son aise. (V. 7799).....

Le comte Alphonse, celui de Toulouse [1], le meilleur comte dont on ait jamais ouï parler, alla jouter avec le comte de Louvain qu'on appelait Gontaric [2]. Tous deux étaient bons

1 Peut-être Alphonse II, qui régna conjointement avec son frère Raymond V à partir de l'année 1148.

2 On ne connaît point de comte de Louvain sous ce nom ; il est vrai que *Louvain* est une leçon douteuse, voy. la note sur le v. 7868.

chevaliers: ils frappent de telle sorte qu'ils ont brisé leurs écus; les sangles sont rompues, ils tombent à terre. Les chevaliers accourent pour les relever; on se pousse, on se frappe, on se renverse; les lances se brisent, les arçons se déchirent; masses et bâtons tombent et retombent, les épées se heurtent aux heaumes et s'ébrèchent, les heaumes sont bossués. Jamais on ne vit pareille mêlée : chacun frappe le plus qu'il peut, chacun veut prouver sa valeur ; mais, avant de se retirer de la lutte Guillaume montra comment la besogne se conduisait, car il y gagna seize chevaux de Castille tout harnachés, avec leurs maîtres qui étaient venus au secours du comte de Toulouse. Les ayant fait prisonniers il se retira. Parmi eux étaient Geoffroi de Blaye [1], Arnaud de Benville, Hugues de Rosinelle; les autres étaient tous de Castille. Guillaume les envoya à Flamenca qui les déclara libres. Ils s'empressèrent d'aller remercier leur vainqueur. (V. 7941.)

Archambaut parcourait la lice, heureux quand il trouvait occasion de jouter ; il se rencontra avec le seigneur d'Anduze qui ne refusa pas de se mesurer avec lui ; ils se férirent avec une telle violence qu'ils eurent leurs écus fendus et leurs hauberts démaillés ; toutefois ils se maintinrent en selle.

Le comte de Saint-Paul allait à travers la foule, quand vint à lui de toute la vitesse de son cheval Aimeri, le duc de Narbonne [2] : ils se livrèrent un tel assaut qu'ils tombèrent tous deux, leurs chevaux s'étant heurtés si violemment qu'ils s'étaient tués sur le coup. Des deux parts on vint à leur aide.... ils se procurèrent de nouveaux destriers et se séparèrent pour jouter chacun de son côté, car la joute leur

1 Du XIe au XIIIe siècle plusieurs des seigneurs de Blaye ont porté le nom de Geoffroi ; l'un même, dont l'identité est difficile à constater fut troubadour ; voy. Diez, *Leben und Werke d. Troubadours*, p. 54-5.

2 Neuf *vicomtes* de Narbonne depuis 1030 jusqu'en 1388 ont porté le nom d'Aimeri que les chansons de geste ont illustré.

permettait de déployer toute leur habileté à manier un cheval. (V. 7974.)

Garin de Montpellier [1] jouta avec Guillaume de Reortier, et, malgré sa haute stature, fut désarçonné par son adversaire.... Gautier, le comte de Brienne [2], se mesura avec le comte de Turenne; ils s'enferrèrent si bien que chacun eut le bras traversé; mais ils étaient si courtois qu'à les voir on ne l'aurait point soupçonné; et pourtant, telles étaient leurs blessures que d'un an ils ne purent porter les armes et qu'ils renoncerent au tournoi. (V. 8000.)

Le comte de Champagne jouta avec le preux comte de Rhodez. Chacun d'eux était vaillant chevalier; ils se portèrent des coups merveilleux : rènes, sangles, selle, boucles, étriers, tout craqua ; cependant ils ne bronchèrent pas et tombèrent à terre sur leurs pieds, l'écu devant la poitrine et la lance en arrêt comme pour lutter à pied, mais le roi fit interrompre aussitôt le tournoi. Alors on aurait vu emmener les chevaux et les chevaliers pris ; mais ceux qu'avait conquis Guillaume eurent un sort heureux ; pour eux point de fers, point de caution à fournir : pour un salut à celle que prix et valeur conduisent [3] ils furent quittes. Après le diner les barons se disaient entre eux devant le roi que jamais en aucun tournoi ils n'avaient vu tant de bons combattants, mais que la couronne appartenait sans conteste à celui à qui Flamenca avait donné sa manche. (V. 8036.)

Aux environs de vêpres, alors que le soleil est à son déclin, celui à qui Amour ne laisse point de repos se rendit auprès de sa dame qui sans lui ne pouvait ressentir joie entière. Il la

1 On ne trouve point de *Garin* dans la série des seigneurs de Montpellier, mais seulement des *Guillaumes*.

2 Il y eut dans la maison de Brienne, du XIe au XIVe siècle, cinq comtes du nom de Gautier.

3 Flamenca.

remercia du don qu'elle lui avait fait de sa manche pourprée. (V. 8043)...

Le lendemain le tournoi recommença. Le roi, prenant Flamenca par la main, monta sur la plate-forme, et la mêlée s'engagea... Le seigneur de Cardaillac fit prisonnier le vicomte de Melun, au grand étonnement de tous, car celui-ci était plus fort que l'autre et plus grand ; mais c'est ainsi que la nature rend en sens et en prouesse ce qu'elle enlève du côté de la force et de la taille... Le comte de Flandres, qui allait éperonnant son cheval, se heurte avec Geoffroi de Lusignan qui se précipitait à sa rencontre. Ils mettent leurs écus en pièces, déchirent leurs pourpoints, démaillent leurs hauberts ; le fer les effleura de bien près, et peu s'en fallut qu'ils ne fussent portés à terre.....

(Le reste manque)

TABLE DES PRINCIPALES ABRÉVIATIONS.

L'astérique (*) indique que le mot manque au Lexique roman de Raynouard.

C. alb. — La chanson de la croisade albigeoise, publiée par Fauriel, 1837.

Chev. au lion — Le Chevalier au lion, de Chrestien de Troyes, publié par L. Holland; Hannover, 1862.

Denkm. — Denkmæler der provenzalischen literatur, herausgegeben von K. Bartsch; Stuttgart, 1856.

De Laborde—Notice des émaux, 1853; 2e partie contenant le glossaire.

Diez — Etymologisches Woerterbuch, 2e édit. 1862.

Don. pr. — Lo Donatz proensals, d'Hugues Faidit, publié par Guessard, Grammaires provençales, 2e édit. 1858.

Gachet — Glossaire du *Chevalier au Cygne*; Bruxelles, 1859.

G. de Ross. — Girartz de Rossilho, édit. C. Hoffmann, 1855-7.

Jaufre — le roman de Jaufre, dans le tome I du Lexique roman.

Lb. -- Provenzalisches Lesebuch herausgegeben von K. Bartsch 1855.

Loc. — locution.

P. e. — Peut-être.

R. — Raynouard, Lexique roman.

Roch. — Rochegude, Glossaire occitanien.

S. a. ex. — sans autre exemple.

GLOSSAIRE.

A, intrar a, au lieu de *intrar en*, 252.

Abenar [*s'*] 3250, 4709, 6097, se satisfaire. R. II, 210, s. ex. de la forme réfléchie.

Abetz 4947, moquerie. R. II, 13, Du Cange VII.

Abhora 1014, *abora*, 2402 *aboras* 2235, 3022 (voy. la note), de bonne heure. R. III, 538*b*.

* *Ableisser* 2923, ... ?

Ablesmar 3313, s'évanouir.

Abonesir [*s'*] 3320, se bonifier. R. II, 236, s. a. ex.

* *Aborius* 6872, qui arrive de bonne heure, précoce.

* *Aceia* 460, agathe? R. II, 20, donne comme différents *achates* et *agathes*, Roch. s. ex. *acede*. — On pourrait adopter un autre sens, celui du bas latin *accia* (voy. Du Cange), du fr. *acée* et de l'ital. *accegia*, bécasse.

* *Aceutz, mal a.* 2450, part. d'*acuelhir*?

Acointar [*s'*] 1791, s'approcher. R. II, 466, s. ex. de la forme réfléchie; placé à tort sous *compte* de *comptus*; l'étym. est *adcognitare*, cf. Diez I, 138, *conto*.

* *Acomptir* [*s'*] 3818, s'orner; formé d'après *compte* comme *abelir, abonesir*, d'après *bel, bon;* cf. Gachet *cointier*. R. II, 466, a le simple *cundir*.

Acorar 1046? (voy. la note), 6613, défaillir. La forme active, dans les Leys d'amors I, 176, 212, III, 180, a le sens général de tenir à cœur. R. II, 477 « encourager ». L'ital. *accorare* a ces divers sens; l'anc. franç. *acorer* ne semble pas avoir celui d'encourager; (voy. Du Cange VII, Thomas le Martyr, éd. Hippeau, v. 1588; le Chev. au Lion, v. 5203, Renart le nouvel, v. 5946).

Adomesguar 327, *adomeschar* 4298, apprivoiser. R. III, 73.

Adousar 4394, adoucir.

Adousir 4070, adoucir.

Adreissar 3979, mettre en ordre, serrer.

Adurar 2063, 2064, endurer, s'endurcir à. R. III, 90, *abdurar*; Roch. *adurar*.

* *Afiffollir* [*s'*] 3819, s'orner, s'enrubanner, se bichonner.

* *Afflibles de mantel* 2530, 3594, attaches de manteau. On voit par le second ex. qu'on pouvait les faire en cheveux; ce n'étaient donc pas des agrafes, mais une sorte de brandebourg. R. VI, 24, traduit *afublalh* par « collier, fermoir, broche » et Roch. *afiblalh* par « agrafe ».

* *Affriz* 1167, affreux. Roch. « chaud d'amour ».—*Africh* R. I', 33, et Roch, paraît avoir une origine différente.

Aforar 7120, divulguer, répandre ? semble différent d'*aforar*, apprécier, R. III, 362.

* *Aguisar* 2912, disposer [à la guise, en faveur de qqun], apprivoiser R. III. 551.

Agur e sortz 1799; 8068, augure et sort, divination. Gir. de Ross. 5093; R. II. 142.

* *Aifadura* ? 6620, v. la note.

Aisi, qu'es a. 51, 7592, loc. pour désigner une personne présente.

Aissa 2770 (où il faut lire *l'aissa*), 4684, 6620 ? (voy. la note), anxiété, ardeur inquiète, et non point, suivant R. II, 41 « tristesse, dégoût ». Diez I, 26, *ansia*; Du Cange VII, *ainse*.

Aizir [*s'*] 2863, s'accommoder, jouir [de qqun].

Ajost 5521, union, alliance.

Alajar 1929, allaiter. R. IV, 6.

* *Alcubas* 203, tente. Roch. Du Cange, Gachet, *aucube*.

Alinatz 1597, droit (en parlant du nez). Dans Amadas 62, 145, 1338, *alignié* est appliqué au corps entier. R. IV, 78.

* *Aluisnes* 3075, 3088, absinthe. Du Cange *alonia*.

Ambra 259, ambre.

Amermar [*s'*] 469, diminuer.

* *Amortener* (?) 4998, amortir, satisfaire ?

Amortitz 172, paralysé

Ams, (*ams*-ambos, Don. pr. p. 42), *negus d'ams* 6121, 6259, 7006, 7955, 8008, personne d'eux, R. II, 70.

* *Amuditz* 3855, rendu muet. R. IV, 297, *mudir*.— Anc. fr. *amuïs*, Gui de Cambrai, Barl. et Jos. 127, 31; Du Cange *amuir*.

Anel domini 10, anneau seigneurial, sceau.

Angoissar 2053, être dans l'angoisse.

* *Antreforc* 405, carrefour. R. III, 364, *entreforcar*.

Antremans 5171, auparavant. R. II, 97, *antrenant*.

Apareillar 6997, s'associer [avec qqun]; cf. pour le sens de cette expression le v. 6957.

* *Apatarir* [*s'*] 3822, devenir patarin. Du Cange *paterinus*, R. IV, 452, *pataris*.

* *Apinzar* 1370, 2419, épier. R. III, 181, *expinctar*.

* *Aplanadura* 7825, qualité d'une chose qui est plane, unie.

Aprobencar [*s'*] 2457, s'approcher.

Aresatz 4864, disposé. R. V, 82.

Armas, penre a. 419, être armé chevalier.

* *Arodillar* 1552, 2469 (*la rodilles?*), 5801, regarder du coin de l'œil.

* *Artos, ben a.* 1797, fin, rusé. Roch.

* *Arzonatz* 1593, arqué. R. II, 127 donne *arson* au sens d'arçon, mais ce même mot a dans Gir de Ross. 7623, celui d'arc cintré.

Asautar 8075, assaillir.

* *Asolatz* 4597, esseulé, sans compagnie. Roch. *asolar*; R. V, 252, *asolodament, desasolar*.

* *Assaborir* 4061, devenir savoureux. R. V, 129, a le v. act. *assaborar*.

Assotillar [*s'*] 2467-8, s'ingénier [à qq. chose]. « *Asotilha — subtiliat* » Don. pr. p. 63. R. V, 284.

* *Ast?* (voy. la note) 1256, R. II, 137, donne *astiu* et *astivamen* avec des ex. empruntés au Livre de Sydrac, qui parait traduit du français.

At 442, 3769, besoin. R. II, 140.

Atendre 72, tenir, accomplir. — *S'a.* 3122, faire attention; 3266, attendre, différer.

* *Atistar* 776, ordonner?

Aturs 1311, application.

Auctor 4033, témoin. R. II, 23.

Auriflor 91, oriflamme. R. II, 145.

Austarda 390, outarde. R. II, 152.

Aut, cantar a. e bas 928, chanter haut et bas.

Autre, es d'aiso a. 2740, est en cela différent, a cela de particulier. — *A l'a. mot* 6250, d'autre part, en revanche. — *Nos autre* 41, nous, prov. mod. *nautre*; cf. C. alb. 5630, 5734, 5760, 5844; de même *vos autre* 557; voy. Leys d'amors, II. 91. R. II, 44.

* *Autrors* 5103, si ce n'est pas une faute pour *amors*, cette forme représente *alterorum*.

* *Avallonar* 6128, être étendu, se dorlotter?

Avalot 7884, renversement, abattis. R. V, 462, s. a. ex.

Avenir, faire a. 7082, faire ressortir, rendre avenant.

Aventura, bon'a. 4, 3628, 5895, bonne aventure, formule de souhait; cf. la même locution Jaufre 172 *a*.

—

* *Baboins* 7678, babouin terme injurieux. Voy. l'ex. de Guillaume Guiart, cité par Du Cange *baboynus*.

Baf, voy. *Buf*.

Baillo 3388, fermier, sens que *baile* conserve encore dans le patois de la langue d'oc. — R. II, 169, *baile*, Roch. *bailo*.

* *Baït* 7698, foulé ?

Bal 1254, bal, danse; au plur. 740; *balz d'abadessa* 8056....?

* *Bala, em b.* 702, en bloc, ensemble.

Balansa, mot de b. 5055, mot ambigu.

Bancals 381 (où avec Rayn. j'ai lu à tort *lancals*) 5902, banquette. R. II, 178.

Bar, appliqué à des serviteurs 5743; cf. S. Eulimie, R. I, 553 *a*; éd. Sachs 411; et en fr. Amis et Amiles 2569.

Barâta 7175, marché. — R. II, 183.

* *Barnessa* 1039 pour *baronessa*. R. II, 181, mais en mauvaise part.

Bas, cantar b., voy. *aut*; *hora bassa* 2659, heure avancée.

Bastir domnei 1083, ourdir une intrigue; *b. danza* 718, organiser une danse.

Baticor 2440, battement du cœur; existe encore un prov. mod. « Moun baticor fasié de brut coume un reloge » Mistral, Armana prouvençau, 1861, p. 42. R. II, 175, s. a. ex.

* *Bausejar* 7808, tromper.

Bavastel (plutôt que *banastel*) 603, marionnette. R. II, 203; Du Cange *bastaxius*.

Belaire 116, *bellazers* 540, comp. de *bel*. R. II, 206.

Belar 1048, bêler.

* *Belir* [*si*] 3696, est-ce un verbe formé sur *bel* ?

Ben mout 2312, 2322, beaucoup. — *Fort b.* 3956, 7067, très-bien. — *B. leu*, 2337, 4089, 7640, peut-être, (prov. mod. *beleu*), 1164, 1248, 4237, paraît signifier « bien vite, bien aisément ». R. IV, 58. — *Hoc b.* 3077, 3233, oui bien. — *Si b.* quoique 2211, 2319, etc.

Benanansa 2168, 7806, bien être. R. II, 79.

Benda 2424, 4007, 4506, pièce du vêtement des femmes qui devait être, non point le voile, comme j'ai traduit, mais un bandeau couvrant les oreilles et le bas du visage. On lit en effet dans la vie de Guillem de Balaun qu'une dame « baisset sa benda per lui bayzar », mouvement impossible avec un voile. La *benda* est aussi distinguée du voile par Matfre Ermengaut, Bartsch, Denkm, 80, 11. Enfin on lit dans le Don. pr. (p. 29): « *Bendar* cum vittis caput stringere mulieris. » R. II, 210; Du Cange *bindæ*.

* *Benvenguda* 2630, la bienvenue.

Bevenda 319, boisson. R. II, 217.

* *Biais*, adj., 2208, effilé, formant la pointe [en parlant de chaussures]. Diez I, 65, *biasciu*.

Bistens 7804, hésitation. R. II, 221.

Bitensar [*si*] 3966, hésiter.

Blesmar [*si*] 2146, s'évanouir. R. II, 226, s. ex. de la forme réfléchie.

* *Boineta* (?) 943, sorte de fruit. P. e. doit-on lire *bometa*, pour *pometa*.

* *Bonils* 5144, dérivé de *bon*, formé comme *baronil*, *clergil*, etc. (Diez, Gramm. II, 305.)

Bossi, far de la lengua b. 4590. R. II, 231; Denkm. 47, 28.

Bota 1268, botte. Roch.; R. II, 242, s. a. ex.

Botoisar 3588, 3747, raser ou tondre. R. II, 243, s. a. ex.

* *Botonet* 5992, sachet. Ce diminutif paraît se rapporter à *bot*, outre (R. II, 230, Diez I, 79, *botte*), plutôt qu'à *boton*, bouton.

Braier 1268, ceinture qui soutient les braies.

* *Brason* 1617, fessier. R. II, 247.

Braus 1508, 1570, farouche; *causa brava* 17, chose pénible. R. II, 253.

Brega 1043, 7206, querelle, bruit.

Bregar 7124, frotter (broyer). R. III, 393; Diez I, 86, *briga*.

Breta 660, 4963, bretonne, paraît dans le second cas avoir un sens analogue à *folla*.

* *Brevezar* [*se*] 6103, être trop court (?). R. II, 257, a le subst. *breveza*.

Broillar 5820 poindre, apparaître. R. II, 265.

Buf 1241. Le Don. pr., suivi par Rochegude, traduit *buf* et *baf*, par « vox indignantis », (p. 40 *a* et 58 *a*), mais ici *ni b. ni baf* est une simple formule de négation. Elle existe aussi dans les dialectes du nord de l'Italie, (Diez, dans Hœfer, Zeitschr. f. d. Wiss. der Spr. III, 401 et 403). Le v. 1241 est cité dans R. II, 269, mais la traduction en est très fautive.

* *Bufa, joc de b.* 3690; il doit s'agir de bulles de savon ou de qq. jeu analogue. Le Don. pr. traduit *buf* par « insuflatio »; R. II, 269, donne *bufar*, *bufet*, *bufamen*, *bufador*.

Burbans 747, ostentation, faste. R. II, 229.

—

Cabeissa 5783, perruque, couvre-chef, selon R. II, 323, qui ne cite pas d'a. ex.

Caber 493, 1435, 6125, tenir [dans un lieu]. R. II, 273.

Cais 1124, joue.

Caissa 7357, cassette.

Caitivers 4168, misère. R. II, 273.

Calendier 2584, calendrier.

* *Calendor* 411, temps de Noël, forme analogue à *Pascor*.

Camba, *far c. sai e lai* 3989,....?

Cambiola 4768, chambrette, réduit. R., s. a. ex., et p. e. avec raison, imprime *cambriola*, II, 300.

Cambon 7942, champ, lice. R. II, 303.

Cambra 258, 265, 1015, 2947, 3249, 3277, 3307, 7558, etc., chambre, et plus particulièrement chambre à coucher; sens qui est surtout manifeste dans la vie de Gaucelm Faidit : « Et a cap d'una sazo Gaucelm Faidit anet vezer madona N'Audiart ab gran alegrier, com sel que esperava intrar en cambra mantenen ».

Cambreta 3842, chambrette. R. II, 300, s. a ex.

Cana 5784, canne, roseau; s'entend ici des cheveux d'Archambaut. Au mot *cabeissa*, II, 323, R. traduit *canas* par cheveux blancs, ce qui paraît inadmissible.

Capion 2554, 3191, chaperon. R. II, 321, s. a. ex.

Captenemem 1057, contenance.

Captenensa, *far c.* 4305, gouverner, diriger.

Caramellar 600, jouer du chalumeau. « *Caramela*—fistula cantat » Don. pr p. 61; R. II, 295.

* *Carestiosa* 6238, chiche, avare.

Cariera 6561, voie, au fig. R. II, 338.

Carlanda 346, couronne ou guirlande destinée à maintenir les cheveux, et dont usaient les hommes aussi bien que les femmes, (voy. Jaufre, 54 *b*). Du Cange *Garlanda* 1.

Cartenensa 4304, action de tenir cher, de chérir quelqu'un. R. II, 331, s. a. ex.

Cascavel 773, grelot. R. II, 349.

Cass, c. oms 6666, p. e. le même que *cas* Gir de Ross. 949, vile, sot? Au sens juridique R. II, 349.

Castel 1019, 1901, château, au sens de ville entourée de murs.

Caus, *pes c.* 1627, pieds cambrés; même expression dans Jaufre, 54 *b*.

* *Causins*, *pes c.* 1144, pied pressé; cf. *caussiguar* R. II, 289.

* *Cels* 5946, donné par Roch. avec le sens de « précaution, prévoyance. » Ce mot paraît un subst. formé du verbe *celar*.

Cembols 7686, cymbale. R. II, 396.

Cendat 3592, étoffe de soie. R. II, 375, réunit, p. e. à tort, ce mot à *cendal*.

* *Cerca* 5791, recherche.

Cereira 459, cerise. R. II, 382.

Cilz 1593, *cieilz* 2463, cil, p. e. dans le premier ex., sourcil, comme dans un texte cité par R. II, 112, au mot *arbrier*.

Cisclaton 5828, étoffe de soie; selon Diez, I, 127, de *cyclas*, robe d'apparat, étymologie que semble contredire la forme prov. R. V, 238; Fr. Michel, Recherches sur les étoffes de soie, I, 234.

* *Citoar* 403, zedoaire. Du Cange, *zedoaria*; Roquefort, *citoal*; R. V, 580, *zeduari*

* *Clas* 3836-7, 6692, *clars* (mauvaise leçon) 3892, sonnerie des cloches, (glas); *avan c.* 3836, coup qui précède l'appel à l'église.

* *Classejar* 6695, « sonner les cloches » Roch. (d'après le Don. pr. « campanas pulsare », p. 29.)

Claviers 6739, porte-clefs.

Clergang 4089, clerc, R. II, 413, sous *clergat*.

Clerguejar 5964, R. II, 414, qui n'a pas d'autre ex. de ce mot, le rend par « pérorer, se perdre en paroles », sens qui convient peu au passage.

Clerson 3673, « petit clerc, enfant de chœur », R. II, 413.

* *Coaza* 1133, queue, tresse de cheveux; (it. *codazza*).

Cobir 5863, accorder. R. II, 421; Diez I, 150, *cupido*.

Coirassa 7007, cuirasse (en cuir). R. II, 527.

Cojatz 4544,...?

Coler « servir, honorer », Roch. C'est vraisemblablement à ce verbe qu'il faut rapporter *col* 5943, *colon* 6869, dont je ne saurais préciser le sens. Il ne faut point songer à *colar* supposé par R. II, 436; les deux ex. qu'il cite appartiennent à *coillir*.

* *Collejar* 3120, épier. Du Cange *coloier*.

* *Colpavols* 4546, coupable.

Coma 1339, comme. R. II, 446.

Comanda, *tener en c.* 5649, tenir à titre précaire. R. IV, 136.

Comjat, voy. *cumiat*.

Compainia 1695, *compaina* 2455, (avec l'accent sur *ai*); *compania* 768, 1258, 2283 (l'accent sur *i*), compagnie R. IV, 407.

Comtaire 700, 7047, conteur. R. II, 464.

* *Comtier* 2584, table des fêtes ecclésiastiques. Du Cange *computorium*, sous *computus* 2.

* *Conduchar* 222, traiter [des convives].

Conduh 981, traitement. R. II, 456, traduit ce mot par « festin, repas, régal, nourriture », ce qui est trop restreint.

Conort, *far c.* 6911, se reconforter, s'encourager.

Conre, *far c.* 2704, se pourvoir.

Conseil 4043, secret.

* *Consires* 176, *consiris* 956, souci

Conte (*comptus*), *conda* 6661, gentille.

Contrafar 4489, suivi de *que*

et d'un verbe 4480, faire semblant.

Contrari, per c. 898, au contraire, (anc. fr. *par contraire*). R. II, 467.

* *Contraselada* 1275, feinte? C'est peut-être un terme de danse.

* *Copier* 3103, étui d'une coupe.

Corda 5990, cordelière?

* *Corolla* 5875, ronde, (anc. fr. *carole*). Roch. a *carolar*.

Correja, plegar la c. 7162-3? Voy. Du Cange *corroie* 2.

Correjeta 5832, petite courroie.

Corren 3276, 7792, en hâte.

* *Cosines* 7508, paraît être une forme allongée, de *cosin* (cf. *cosina* 7515), et désigner la personne auprès de qui on se place, avec qui on s'entretient de préférence.

Costar, pauc costa 5087, [fête qui] a peu d'importance; loc. qui existe aussi en anc. fr.: Renart, éd. Méon, 17886; Chev. au lion 5; Renart le contrefait, dans la notice de F. Wolf, p. 5 et 7.

Creastes 7181, céraste, serpent cornu. R. II, 381.

Crin, fém. 646, 1141, 3554, 3587, 3590, chevelure.

Cruecs 206, jaune. R. III, 512.

Cuberta 6992, couverture; 5226 ruse (chose couverte). R. II, 424.

* *Cubit* 4814, désiré, semble le part. d'un v. *cubir* qui serait le même que *cobir*, avec une acception différente.

Cumiat (3 syll.) 6878, (cf. Gir. de Ross. 3313-4, 4925, 4948, 4973; Jaufre p. 172 *b*; Lb p. 28, 55); *comjat* 357, 6920, congé. R. II, 449, n'a que *comjat*.

—

* *Daf*, sorte d'interjection, *parlar en d.* 1242, parler en l'air.

Damaisella 542 *d* (voir aux Add. et corr.) dame. R. III, 68, *damisela*.

Dams (l. *d'ams*), voy. *ams*.

Dan (*damnum*), *estre a son d.* 6315, être à son désavantage, être mal disposé pour qqun, par opposition à *estre a sos pros* 5435. Le sens du passage est: « Une dame doit se résigner à voir tout le monde indisposé contre elle, pourvu que etc. ». *Metre a son d.* R. III, 5, c'est admettre [qqun] comme étant mal disposé pour soi, le braver.

De 447, 1350, 3577, 3889, au sens partitif comme en français moderne et dans les patois de la langue d'oc. R. II, 17.

* *Debonairitat* 4630, bon naturel.

Decazeig, en d. 1059, à la renverse. R. II, 346, s. a. ex.

Decorar 7119, apprendre par cœur; mot peu ancien formé sur la locution *de cor*, par cœur. R. II, 477.

* *Defeins* 5025, refus ?

Dejun 457, jeûne, jour de jeûne.

Deliez, lo d. 678,... ?

Demors 6466, plaisir R. IV, 263.

Des 713, table (anc. fr. *dois*), et tel est aussi le sens de ce mot dans l'unique ex. cité par R. III, 22.

Desalbergar 5582, déloger [qqun]. R. II, 52.

Descendre 1936, 5642, descendre [à un hôtel].

* *Descolar* 4769,.... ?

Descolratz 2348, décoloré. R. II, 441, *descolorar*.

* *Descug* 4101, refus de croire [qq. chose]. R. II, 431, *descuidar*.

Desen, en d. 326, aussitôt.

* *Desgilositz* 6937, qui a cessé d'être jaloux.

Desirons 1963, 4363, 4700, désireux. R. III, 41.

Desliure, a d. 2702, 5650, librement, sans hésiter. R. IV, 84.

Desnot 4101, ironie. R. III, 28.

Desopte, en d. 5323, subitement.

Despes 1756, part. intensif de *despendre*.

Despieh, voy. *mal*.

Destriansa 7706, signe distinctif. R. V, 420.

* *Desuesar* 7857, se désaccoutumer [de qq. chose], perdre une habitude.

Devesa 1784, adj, fém. identique pour le sens à *devedada*, réservée, interdite à tout autre qu'à son propriétaire. *Deveza*, R. V, 475, paraît n'être autre chose que cet adj. pris substantivement.

* *Devinola* 3241. R., Lex. rom. 1, 27, traduit ce mot per « vaudevilles », ce qui est inadmissible ; devinette, que j'ai adopté, peut n'être guère plus certain, cf. Roman de la Violette, p. 179.

Diaspre 503, étoffe de soie. R. III, 45.

* *Digastendons* 1565, 2449 ?

Dire (*dir*, en rime, 7853), *d. d'oc*, 2640, 7001, répondre affirmativement, accéder à une demande ; *d. de no* 662, 4376, 7821, 7853, répondre négativement, refuser. R. III, 53.

* *Disnart* 2644, dîner. Don. pr. p. 43 *a*.

* *Dissimular* 3721, dissimuler, feindre.

Doloirar [*si*] 4130, s'affliger. R. III, 64.

* *Domenz que* 3882, puisque, du moment que. Roch. « pendant que », cf. Denkm. p. 226, 32.

Domini 195, seigneur; (anc. fr. *demaine*) ; *anel d.*, cf. *anel*.

Dormidor 3987, dortoir, chambre à coucher. R. III, 74.

* *Douces* 5640, forme allongée de *dous* (cf *cosines*), doux.

Drudaria 803, amour, galanterie.

Dug 2686, habile. R. III, 81.

—

* *Effasadura* (ou *esfassadura*) 7126, effaçure.

* *Egaiatz* 2450,....? p. e. pour *esglaiatz*?

Eia 2311, interj. toute latine. R. III, 245.

Eil pour *eu li* 4263; pour *e li* 6006; *ieil* pour *ieu lo* 4574.

Eisorbar 3408, aveugler (au fig.)

* *Eissegar* 1044, exécuter, parfaire. R. V, 181, *executar*.

El 4766, semble employé au sens de l'art. — *El* 4551, pour *il*, pron. 3e pers. fém., elle.

Enbeure [*s'*] 7861, s'imbiber, s'imprégner.

Encanar, 4291 tromper, (anc. fr. *enganer*). R. III, 127

Encapironatz 2230, couvert d'un chaperon. R. II, 320, s. a. ex.

Encavalgar 1729, monter, pourvoir [qqun] d'un cheval. C. alb. 175; R. II, 368.

Enclotar 7883, se bossuer. R. II, 418, a *clot*, creux, enfoncement.

Encoblar [*s'*] 1332,....?

Encorar 6611, 6612, pénétrer, dans le cœur; mot formé comme le franç. enferrer, enterrer. Dans un autre sens, R. II, 477.

Encortinar 380, encourtiner, tendre de draperies. R. II, 498.

Endomengar 326, soumettre (*indominicare*). R. III, 72, et Roch. ont le part. *endomenjat*.

Endreissar 3977, 3978; *esdreissar* 1001, 3135, 7451, 7964, reconduire [un visiteur]. R. V, 76, et Roch. ont *endressar*, mais non point en ce sens.

Endura 2777, souffrance, privation. Don. pr. : « jejunium ».

Engar 7613, égaliser, répartir également.

Engelositz 1166, devenu ou rendu jaloux.

Engienar 5329, imaginer.

* *Engratonatz* 1166, terme injurieux.

* *Enroditz* 3413, rouge, teint en rouge. R. V, 102, a *rogir* et *enrogesir*.

Ensugar 505, 2195, essuyer. R. III, 99, *eissugar*.

Entendre, s'e. leialmen 2663, paraît signifier : être loyal. R. V, 325, n'a pas d'ex. analogue.

Entoissegatz 2717, empoisonné.

Entreceli 1439, sournois. R. II, 373, s. a. ex.

* *Entretan* 379, cependant.

Enumbrar 2443, couvrir de son ombre.

Enviar 3781, mettre en chemin (qqun), reconduire. « Lo senhor lo deu *enviar* saub e segur », Cout. de Prayssas, § 15; Gir de Ross. 3322; R. V, 541, *esviar*.

Envidar 221, 2667, inviter. — 6506, faire un *envit*, terme de jeu.

Envitz 6497, terme de jeu. R. II, 472, n'a pas d'ex. de ce sens.

Ereubutz, part. passé, *d'erebre* ou *erebir*, 3767, 4945, 6733, transporté [de joie]. R. III, 138.

* *Erra* 1350, 3437, air, façon.

Esbalauzitz 2373, abasourdi, R. II, 175.

* *Escadafals* 7251, échafaud. G. de Ross. 8351; R. II, 285, a *cadafalc*.

Escafitz 7626, svelte, délicat; selon Roch. et R. III, 143, «potelé», j'ignore sur quel fondement; voy. Diez et Gachet, *eschevi*.

Escapar 3698, échapper [à la mort, à la maladie]. R. II, 305.

Escaritz 3704, seul, [abandonné. R. III, 147.

Escendre 3578, enflammer; réuni par R. II, 378, à *encendre*.

Esclaus 18, 36, 1564, esclavon; p. e. dans le dernier ex. pirate. R. III, 151.

Esclaus 7562, bruit de pas. R. III, 150.

* *Escofet, en e.* 4242, sur le champ, à l'improviste.

Escoloritz 2345, décoloré, pâle.

Escontra 3475, contre, auprès. R. II, 469, *encontra*.

Esdemessa 426, bond; le sens est : « Le fils du comte allait chevauchant devant tous à la distance d'un bond ». Don. pr.: «*esdemetre* — assultum facere», p. 35. R. III, 226.

Esdreissar, voy. *endreissar*.

Esfelnar [*s'*] 1260, entrer en fureur. R. III, 301, *esfelenar*.

Esglaiar [*s'*] 56, 5048, s'étonner, s'effrayer.

* *Esgola* 6597, . . . ?

* *Esmaigriatz* 3003, amaigri.

Esmansa, penre e. 4469, prendre avis [auprès de qqun], consulter. R. III, 219.

* *Espaventa* 2452, épouvantail.

Especier 410, épicier, droguiste.

Espelofitz 1168, ébouriffé. R. III, 171.

Espera 400, terme, délai; *esperas* 2173, 7851, espérances, attente. — *En e.* 1244,...?

Espic 402, sorte d'épice. Rayn. III, 181, n'a ce mot qu'au sens d'épi. Il existe en fr.: Bel Inconnu 4233.

* *Espinat* 1170, buisson épineux.

* *Espoincha* 6070, douleur poignante, élancement.

Esponda 3251, 6127, bord [d'un lit]. R. III, 187.

Esquais 7859, dérision. R. III, 190, donne le plur. *escaisses* comme étant l'unique forme du mot.

Esquilla 3833, 3834, 6694, 6899, clochette.

* *Esquilleta* 6050, 6745, clochette.

Esquina 3775, plur. au sens du sing., échine. R. III, 190, n'a pas d'ex. analogue.

Estalbiar [*s'*] 5693, s'épargner, se priver. R. III, 199, n'a pas la forme réfléchie.

Estar 5831, convenir, seoir, R. III, 203; Lb. 142, 22.

Estar 3387, au plur. 3520, habitation. R. III, 203.

* *Estavanir* 3313, s'évanouir?

Esterillar [*s'*] 1270, s'étriller. R. III, 231, *estrilhar*.

* *Estivals* 2208, bottes; « tybialia dicuntur gallice *estivaus* », J. de Garlande, dans Wright, A vol. of vocabularies, p. 122. Roch. *stivals*.

* *Estivar* 599, jouer de la musette? R. III, 217, a le subst. *esteva*, *estiva*.

* *Estrac* 1277, extravagant.

Estru, adv., 4874, promptement. R. III, 232.

—

Fadeta 6237, folle. R. III, 283.

Fadiar [*si*] 6210, être frustré, R. III, 248.

Faire, *faim* 7385, *fam* 7417; *f. drut* 1568, *f. amic* 5878, *f. un cavalier* 6489, au sens où nous disons : « faire une femme, faire une maîtresse »; cf. Lb. 144, 46. — *Faitz vos en lai*, 3253, mettez-vous là, éloignez-vous; cf. *fassa s'enan*, Parn. occ. p. 356, *fassa si ves mi*, Damase Arbaud, Ch. pop. de la Prov. II, 217. — *Far lo* 1082, sens relevé par R. III. 261 *b*; cf. en fr. Amadas 2372, 2379, 3535, 6775. — *F.* 3878, dire; cf. Boëce 23, Damase Arbaud, Ch. popul. II, 222, note 9; *fai s'el* 47, etc., *fan s'il* 28, etc., dit-il, disent-ils; cf. Leys d'amors II, 390 « *fi m'ieu* per *disshi m'ieu* », et en fr. « fist se il », Rois, p. 163.

Faissa 7358, paquet.

* *Faissola* 6596, . . . ?

Faitis, plur. *faitisses* 5057, bien fait.

Falses sing. 4289, plur. 5005 faux.

* *Fantaumeta* 5236, illusion, chimère. R. III, 260 a *fantauma*, et *fantaumia*.

Feiner [*si*] 4927, *non si f.* 73, 546, 4927, ne pas feindre [de travailler], se distinguer, sens très fréquent en anc. fr. Roch.; Diez II, 289, *faint*.

Fenestra, *unas f.* 1972, une fenêtre. R. III, 305, a pour le fr. un exemple semblable.

Fenestrals 2133, le battant d'une fenêtre. — 1373, fenêtre.

Fesica, 5449, physique.

Fi, la corta f. 5122, en fin de compte, loc. qui manque à R.

Fina 4592, semble une forme dérivée de *fi*, fin ; voy. la même loc. Denkm. 36,5.

Fivella 2249, 2262, 8006, (j'ai imprimé à tort *finella*, d'après R. III, 333; voy. Bartsch, Lb., note sur 83, 21 ; Roch. *fiuela* ; Fauriel C. Alb. 1025 et le gloss.), boucle.

Flamejar 210, flamboyer.

* *Flar* 7492,... ?

Flestellar 599, jouer du fifre selon R. III, 339; cependant Bottée de Toulmon pense que le *frestel* était notre galoubet, (Annuaire de la Soc. de l'Hist. de Fr. 1839, p. 193).

Fora, en f. 4582, *en fors* 807, excepté; cf. en français :

Là li furent habandonné
Touz les fruiz, et congié donné
De mengier en fors d'un....
(*Miracle de Barl. et Jos.* p. 388.)

Formir [*si*] 1724, se satisfaire, profiter.

Fraitura 305, manque.

Frescura 2343, fraîcheur. R. VI, 25, s. a. ex.

* *Fresel*, 3593, 5990, garniture de manteau, galon ou ruban ; « nœud », selon Fauriel, C. Alb., 7805. Roch. « gorgerin », s. ex., et probablement à tort. R. III, 399-400 a plusieurs mots de la même famille. *F.* a sans doute le même sens que *Fressa* dans ce passage : « Empero volo et autrejo que las donas posco portar els mantels una fressa de seda pura, ses als. » Du Mége, addit. au l. XVII de D. Vaissete. Du Cange, *freseaus*.

Frontal 5990, ornement de front, diadème. R. III, 401 ; Roch., Du Cange, De Laborde, *frontier*.

Fronzitz 5829, froncé. R. III, 401; Roch.

Fruche 458, fruit. R. III, 403, *frucha*.

Fueill 5549, et p. e. 5548, (voy. la note) prison ? R. III, 353, a un ex. d'Arnaud Daniel où *fuelh* semble avoir cette signification. *Foil*, Gui de Nanteuil 152, paraît avoir un sens un peu analogue, celui de for intérieur.

Fugairos 2004, foyer. R. III, 346.

Fugir 5485, 7663, fuir, échapper, au sens du latin *me fugit*. R. III, 405, n'a pas d'ex. analogue.

—

Galabru 3686, galebrun; voy. p. 343, note 1. R. VI, 26.

Gamentar [*si*] 4130, se lamenter.

Ganzida 6208, défense, protection ; le sens est : « Je ne lui ferai défense [de mon corps], je ne le lui interdirai point. »

Gap 5814, léger bruit. R. III, 412, s. ex. en ce sens.

Garandar 4765, renfermer, retenir.

Garba 1334, gerbe.

Garbaisos 7008, gambaison, pourpoint rembourré qui se plaçait sous le haubert. R. III, 421, *gambaiso*.

Gausz, *us g. era* 3754, c'était un plaisir; en prov. mod. *fasié gau*.

Gauzions 4362, *jausionda* 6100, 6126, 7658, joyeux. R. III, 443; Diez I, 219, *godere*.

Genos 729, le même que *ginos*.

Geus 1133 (voy la note), 1554, contracté de *gen vos* plutôt que de *ja vos*.

Gietas, *fur g.* 5062,...?

Giga 597, gigue, instrument de musique. Du Cange *giga* 2; R. III, 466.

Ginos 1798, *ginnosa* 1607, adroit, ingénieux. R. III, 455.

Ginoseta, dim. de *ginosa* 2622. R. III, 455, *gignoset*.

Goz 1512, chien; « *cotz* — parvus canis », Don. prov. p. 57. G. de Ross. 889; R. III, 488; Diez I, 148, *cuccio*.

Gruneza 3568, tristesse. R. III, 511, *grineza*.

Guidar, s. rég, 6366, guider.

Guin 1143, regard.

* *Guinhonutz* 1567, moustachu. G. de Ross. 1484-5.

Guinno 1562, moustache. R. II, 518, *greno*.

—

Homicida 4609, homicide.

Hostes, *ostes*, 1482, 1719, 1757, 1865, etc, *hosta*, *osta* 1913, 3493, 3613, hôte, hôtesse, au sens d'aubergiste. — 3615, 3617, hôte, celui qui est hébergé.

—

Ieil, voy. *eil*.

Il, pron. 3e pers. masc. sing., 4481, 4508, 5311, 6957, il. L'ex. de Flam. (1794), cité par R. III, 103 *a*, n'est pas valable parce qu'en ce cas *il* rappelle *amor* qui est féminin.

* *Imnari* 2564, recueil d'hymnes.

Istre 324, pour *estre*.

—

Jangolar 1513, grogner. R. III, 581.

Jasse, *en j.* 3715, à tout jamais. R. III, 579.

Jaune 6995, jaune. R. III, 582.

Joia 260, 3595, 7589, 7607, joyau, en un sens étendu, puisqu'on voit par le premier ex. que le musc et l'ambre étaient des *joias*. R. III, 445.

Jornal 4365, occupation de la journée. R. III, 589.

—

Kalenda 3265, 5520, la ca-

lende, le premier jour du mois. — 3243, 3255, chant de mai; voy. la note de la p. 334.

Kalendas 6882, Noël, non pas que cette fête coïncide avec les calendes de janvier, comme le croit R. II, 292.

—

Lai, de vos en l. 7095, après vous.

Laill 3826, pour *la li.*

Laima 7007, lame. R. IV, 14.

Lainar 1470, gémir.

* *Laton* 7795, dim. de *lata* ? crochet.

Legor 5235, loisir; « *legorsotium* » Don. prov. p. 56.

Leis 1768, empl. comme rég. masc. sing.

Leri 2318, gai joyeux.

Leu 2546, poumon.

Leu, beu l., voy. *ben.*

* *Leula* 6043, luette. Roch.

Levadura 304, levure, levain.

Levar cocha 7641, avoir hâte.

Limar las dens 1125, grincer des dents.

Lini, capell l. 5838, chapeau de toile.

Lochar 6037, lutter; 3949, résister. R. IV, 103.

Logar 1482, louer donner en location. R. IV, 91. — 7067, 7086, récompenser ?

Long 7203, lointain.

Longas 2697, *a l.* 2056, longtemps.

Losc 5141, 5142, borgne.

Lotja 7201, tente (anc. fr. *loge*).

Lumtars 3881, 6281, seuil. R. IV, 106.

—

Macis 403, macis, écorce intérieure de la noix muscade. R. IV, 112.

Maïstre, esser m. de... 323, être maître, passé maître, en qq. chose.

Majoria 7533, avantage. R. IV, 115.

Mal, per m. d'amor 3057, pour [dire] mal d'amour; *per m. de mi e per despieh* 4208, pour [dire] mal de moi et pour me mépriser; cf. la même loc. Chev. au lion, 1764, 3712.

Malautes 2055, forme alongée de *malaut.*

* *Mandils* 505, serviette. Diez II, 147.

Mandurar 601, jouer de la mandore. Don. pr. p. 28 *a*; R. IV, 144, *mandurcar.*

Manejar 5975, *menejar* 2061, manier, palper.

Manicorda 602, monocorde.

Manjar 508, pris subst.

Mans, masc. 171, 1367, 2437, 5726-7; fém. 831, 936, 1012, 1451, 1619, 1700, etc., main.

Manso 3389, maçon. R. IV, 150, *masso*.

Margue 7183, manche de couteau.

Massa 1134, masse, ce qui est massé. — 7612, masse, grande quantité. — Suivi d'un adj., *m. grans* 3586, très-grand. C. alb. 4100; R. IV, 164.

Massar 7970, frapper à coups de masse.

* *Massem* 4107, *maximum*.

Meinz, *estre meinz*, être en moins, manquer; *ren non er m.* 72, *non fo m. neguna res* 7913, rien ne sera [en] moins, aucune chose ne fut [en] moins; *non fo m. lansa ni escutz* 813, il n'y eut en moins lance ni écu; de même 2451, 7891. C. alb. 4957, 5621; Denkm. 18, 12. — *Pauc n'es m.* 1013, peu s'en faut.

Meravillos, étonnant, *meravillon*, cas rég. 6260.

Merir, *mal m.* 1261, démériter, par extension, mériter un châtiment. Lb. 76, 38 (voy. la note); Gir. de Ross. 3033; C. alb. 2857, 4647, 5607, 6483; R. IV, 212 et 213.

* *Merra* 1349, mine, figure?

Mestura 2105, mélange.

Mieidia 1458, 2627, *meijorn* 5171, midi, office de sexte; voy. la note de la p. 300.

Mirail 347, miroir.

* *Moiner* 3550, sans doute au lieu de *maner*, rester. Boëce 136 (Lb. 122, 15).

Mois 4353, les ex. cités par R. IV, 280, sont pris en mauvaise part, ici le sens probable est : discret.

Monestiers 2415, ordinairement *mostiers*, moutier, église.

Montarzis, *falx m.* 4424, faucon de montagne. R. IV, 258, *montaris*.

Mores 3289, noir ou gris. R. IV, 261, *moren*.

Morsol 5287, *musel* 2529, 3132, le bas du visage. R. IV, 294 *mursel*.

* *Moscatz* 5839, moucheté.

Mostra 6507, terme de jeu.

* *Mouta* 2447, 7688, appel à la messe, au tournoi; cf. *las mautas*, C. alb. 8480.

Mover la messa 2400, *l'avangeli* 2521, commencer la messe, l'évangile. — *M.* s. rég. 81 (la restitution de *nos* est très-douteuse), 7264, se déplacer, se diriger vers un endroit.

* *Muda* 2309, 2489, 2520, étroite prison, réduit; originairement l'endroit obscur où on plaçait les faucons à l'époque de la mue. Fr. *mue*, Chev. au lion 6486; Blondel, Li rossignox : « Qu'on m'a jeté en prison et en mue »; voy. Gachet. *Muda*, Dante, Inf. 33, 22.

Mudar 3386, *m.* [*si*] 3521, 3535, 3538, 3542, 3725, déménager.

Muquet 1646, ... ?

* *Muraire*, *murador* 1322, constructeur de murs, maçon.

Musar 600, jouer de la musette. R. IV, 294, s. a. ex.

Musquet 259, 5992, musc. R. IV, 295.

—

* *Nacliu* 3686, sorte d'étoffe.

* *Nasil* 2432, nez.

Negus 6695, *neguna* 767, dépouillé de son sens négatif, comme *nuls* 2470, 3044, 4419, 7150.

Neolina 3142, nuée.

Nerveinz 1627, nerveux. R. IV, 313 s. a. ex.

Neulas 942, nouilles? R. IV, 314, « gaufre, oublie. »

Niei 5105, pour *ni eu i*.

Niel, *niell* 7184, nielle.

Noatz, *noada* 7822, noueux, fig.

Noca, jamais, *nocan* 940, pour *noca ne*; *noquas* 3901, pour *noqua si*.

Non, *no*, employé explétivement 1° après un comp., « jaciaysso que pauzar negatio en aytal locutio sia mot contrari al lati » (Leys d'am. II, 56): 4772, 4889, 5286, 6013, 6098, 7417; cet emploi n'est pas constant ainsi il n'a pas lieu 5136, 6910. — 2° après certains verbes : *doptar* 4914, 7427; *laissar* 5878, 7652; *s'oblidar* 2519; *poder* 6580. Diez, Gramm. III, 510.

* *Nosca* 5991, le même que « *noscla* agrafe, collier, bracelet, » Roch. Fr. *noche*, Aye d'Avignon 347. M. De Laborde, interprète *nouche*, par « nœud, fermail. »

Novas 247 nouvelle (roman). R. IV 338.

Novel, *domna noella* 322; dame nouvelle, même loc. Erec et Enide 2098; *cavalliers novelz* 7293; *morgues novels* 3701.

Noz muscada 5680, noix muscade. De Laborde, *noix muguete*.

* *Nozol* 2122, (voy. la note) oiseau de nuit. Roch.

—

Obertura 2494, ouverture. R. II, 103, *ubertura*.

Oblidar [*s'*] 785, 848, 2519, 3111, 6347, s'oublier, être négligent.

* *Oil o* 2587, 6189, oui.

On mais, *o plus*, forme de superlatif, *o. mais pot* 1332, le plus qu'il peut; *o. plus corre* 1255, où [elle] court le plus; *o. p. hom lo troba colrat* 3572, où on le trouve le plus coloré.

Orde 3563, 3677, règle. R. IV, 373.

Orfres 7446, orfroi; voy. p. 389, n. 2.

* *Oris en oris* [*d'*] 3687, de bord en bord?

Oscar 7883, ébrécher.

Pagesa 1255, paysanne; voy. p. 297, n. 1.

Pairol 407, chaudron.

Palais 42, 490-2, 7305, 7551, salle de réception; 4127 salle où se tiennent les serviteurs. Guill. Anelier l'emploie au sens de maison 2510, cf. la note de Fr. Michel.

Palis 382, 789, étoffe de soie; voy. *rodatz*.

* *Papiejar* 6162, ...?

Pareil 412, 7360, paire.

Parer, *faire p.* 274, 1818, faire paraître, montrer, manifester.

Paria 7, 7235, alliance entre deux personnes.

Parlar un mot 2936. dire un mot. R. IV, 421.

Partir avec *jocs* pour suj. 4989, synon. de *fallir* 5026, manquer, être interrompu.

Partison 7209, division.

Pas 1454, 2559, 2567, 3163, 3208, 3920, etc., paix, cérémonie liturgique, et l'instrument (dans Flamenca c'est un psautier) qui sert à l'accomplir,

Passada, *far una p.* 5756, faire une passe, diriger une attaque [contre qq un]? R. IV, 441, cite un ex. analogue de Bertran de Born, mais en donne une traduction évidemment mauvaise. Du Cange, III, 43 *a*, au mot *empresia*, a un ex. de *passade* au sens de partie [de jeu].

Passar [*si*] 226, user [de qq. chose]. Denkm. 77, 15; C. alb. 4639.

Peccat, *qual p.!* 891, exclamation. G. de Ross. 8102.

Peitral 7876, 8005, partie du harnachement qui couvrait le poitrail du cheval. G. de Ross. 1020; Lb. 138, 23. — Franç. poitrail, Glossaire de Lille, ed. Scheler, p. 27 *a*.

Pelatz 1336, plumé, épilé.

* *Pelpartidura* 2495, la raie des cheveux.

Pena, *a qualque p.* 2690, 5786, non sans peine. — Loc. fréquente en franç. Brut, 14; Renart, éd. Méon, 2930, 3113 etc.; Erec 2749, 3026; Amadas, 419.

Pena grisa 2201, *p. vaira* 3417, fourrure grise, fourrure vairée, bigarrée.

Penche 347, peigne.

* *Penchura* 1132; R. IV, 477, a *p.* « peinture, fard », sens qui ne saurait convenir en parlant de Flamenca; c'est ici chevelure.

Penedensiers 3771, pénitent, celui qui accomplit une pénitence.

Percebre [*si*] 2470, 2553, s'apercevoir. R. II, 278.

Perdos, *em p.* 1909, 6172, 6653 en vain. R. IV, 515; Gachet *pardon*.

Perdre, *pergal Deus* 527, que Dieu le perde! *perga Dieu*, 1040 qu'[elle] perde Dieu! *son*

marit perda 917, perde son mari! — *Non perdre re per...* 2267, 5866, 5951, ne perdre rien par ou à cause de [qqun ou qq. chose].

Perque, lo p. 1478, 2001, le temps nécessaire. R. IV, 512. — *Non sap per que* 2328, 4172, sans savoir pourquoi.

Pers, cabel p. 839, opposé à *blon*, ce n'est donc pas, «bleu, azuré, violet» R. IV, 522, mais noir ou châtain.

Persona, gran p. 7196, grand personnage.

Pertraitz 3082, travaillé au trait, guilloché. R. V, 404 n'a pas ce sens.

Picompan 8056,.... ?

Pitansa, far p. de... 1505, 3709, 6724 accorder la faveur de...

Pla 1098, *plan* 5705, 6901, place publique. — *Estar en p.* 1368, se tenir tranquille.

Plagesia 1233, probablement pour *pagesia*, R. IV, 469, grossièreté.

Plassa, a si metre en p. 6697, voy. la note 1 de la p. 380.

Pleure [*si*] 1949, se plaire; voy. la note sur 6340.

Plorar avec l'auxil. *estre* 6897.

Pols, au plur. *polses* 3002, pouls.

Portal 2443, porte d'église; 7249, 7727, porte de ville.

Portar [*si*] 6917, 6939, se comporter. R. IV, 605 *b*.

Pouzer 2531, pouce.

Pregar... de... 5912, 7517 recommander [une personne] à [une autre]; Guiraud Riquier. ed. Mahn, 129, 177. — *P... de son ben* 5910, se recommander [à qqun], réclamer sa bienveillance.

Presa 6507, terme de jeu.

Presans 6661, qui a du prix. R. IV, 640.

Privatz 1472, qui est du pays, par opposition à *estrain*.

Pro, es a sos p. 5435, est à son avantage; cf. *dam.* — *Tener p.* 1289, servir, être utile.

Prumier, al p. 3536, au point du jour.

Pur 3789, seulement, Boèce 6; G. de Ross. 1756, 6395, etc. R. IV, 670 n'a pas ce sens.

—

Quais 1378, 7512, *cais* 484, 937, 2552, 7353, presque (*quasi*).

Quandis 918 (voy. les Add. et Corr.) tant que. Diez, Altrom. Spr. denkm., p. 46.

Quasque 6221 paraît signifier quoique. Autre sens R. V, 1.

Quesacom 6580, quelque chose.

Quesacomet 2405, un peu.

Quiacom 3436, quelqu'un. R. V, 2, *qualaquom*.

Quillar 6278, appeler (?) selon R. I, 37; *quilar* R. V, 26.

—

Raza 511, sorte de fruit.

Reconoisser [*si*] 2789, se reconnaître, délibérer avec soi-même. Leys d'amors I, 102 et 132; R. IV, 336 *b*.

* *Recontorn* 5686, phase de la lune alors qu'elle est près d'entrer en conjonction.

Recruzar 3319, empirer. R. II, 524, s. a. ex.

Refrescar [*si*] 2672, se divertir.

Regardar 285, regarder derrière soi.

Remaner, si en leis non rema 271, *si per vos non r.* 950, sauve sa (votre) volonté, s'il n'y a point d'opposition de sa (votre) part; *non reman e nos* 7288, il n'y a point d'obstacle de notre part; *non remas per lur vol* 7432, il ne dépendit pas d'eux. G. de Ross. 2658. Même loc. en fr.: Chrestien de Troyes, Ebert's Jahrb. V, 32, v. 124; Renart le nouvel 6341-2.

* *Remestiris* 955, bruit, tumulte. *Remestori*, Vie de sainte Enimie, Denkm. 242, 11, (Sachs, 960); *remestili*, ibid. 249, 21, (Sachs, 1227).

Remulliar 6018, mouiller.

Ren 5760, sert à renforcer la négation.

Renc 7950, rang.

Renda assisa 1657, rente assise sur des biens-fonds. Chev. au lion 5494.

Repaire 1809, désigne une hôtellerie; 6982, une ville.

Rescalius 3010, accès de fièvre; «langueur» donné par R. II, 291, est un sens en tous cas inadmissible.

Rescalivar 2683, brûler, enflammer.

Rescost, a present et a r. 6457, en secret et publiquement. c. à d. en toute circonstance. Même loc. Matfre Ermengaut, sirventes, 59.

Respondre en... 1325, 2947, répondre, communiquer à [une chambre].

Retener 148, 150, se retenir de..., manquer; ce sens de *retener*, employé comme verbe neutre, manque à R. V, 340.

* *Retenguda* 6205, part. pris subst., restriction.

Retomba 606, cabriole selon R. I, 9; le même mot en un sens tout autre V, 372.

Retroencha 1183, rotruenge (anc. franç.). Diez II, 400.

* *Reva* 562, rêve, folie? Diez II, 400.

Revenir d'un mal 3006. — 2930, retourner, se réunir à un endroit. — 3190 être ranimé. — 5614, se relever. — *R.* [*si*] 5770, se remettre. — 4394. 6006, 6156, ranimer, rétablir, « meliorare » Don. pr. p. 37; C. Alb. 6009; R. V, 496.

* *Revidar* 6506, terme de jeu.

Revolopitz 7969, secoué.

Ricors 2818, noblesse, qualité d'être *rics hom*.

Rics hom 191, voy. p. 269, n. 1. et R. I, xxxii ; *r .brueil* 434, *rica festa* 468.

Rimar 1126, primitivement se gercer comme le cuir ou le bois exposé à la chaleur, puis brûler, R. V, 97. Voy. cependant Du Cange *rima* 2.

* *Rivala*, fém. de *rival*, 4179, rivale.

Rodatz, pali r. 769, « pali rosé », selon R. I, 13, ce qui est inadmissible; « arrondi », selon le même, V, 60, sens qui ne peut convenir à tous les ex.; je pense qu'il s'agit d'une étoffe de soie ornée d'une bordure. De même *escutz rodatz*, *targua rodada*, R. V, 60, en fr. *escu roé*, *targe roée* (voy. des ex. dans Fr. Michel, Rech sur les étoffes de soie I, 363, note), seraient des écus ornés d'une bordure, ou de cercles concentriques.

Rodillar 5313, regarder.

Rota 211, 425, troupe.

Rua 389, rue ; mot rare en prov. R. V, 117.

—

Saber, non s. mot tro ou *que*... 2614, 7561, 7951, ne savoir mot, ne se douter de rien, jusqu'à ce que...; Boëce 132; C alb. 3065; Ch.v. au lion 5650. — *Saber bon* 5, 1073, 2301, 7943, être agréable. — 1215, conseiller ?

Saboratz, *a saborada* 1087 (p. e. *asaborada*), savoureux.

* *Saborir* 4071, devenir savoureux, R. V, 128, a *saborent*.

Saboros, pl. *saborosos* 8045, (doit on corriger *saboroses* ?) savoureux.

Salmonar 1796, sermonner.

Sals, aver salv 1575, 7929, avoir sauf, n'avoir pas perdu [ses soins]. Amadas 1261.

Salsa 4938, sauce.

Salut 7069, 7080, 7089, 7112, salut d'amour, genre de poésie; voy. la n. 1 de la p. 385.

* *Samarra* 6365, simarre, vêtement long.

Sas sac, 4585.

Sas pour *las* 1550 ; voy. la note.

Saut 4152, assaut ; *de saut* 4558, d'emblée.

Sauteri 602, psalterion. Fr. *sautier*, Erec 6335. Voy. l'Ann. de la Soc. de l'Hist. de Fr., 1839, p. 191.

Sazos, *la s. nil luec* 1422, le temps et le lieu; même loc. Denkm. 15, 17; 18, 8.

Scolre ou *Stolre* 1330, voy. la note.

Sembelz 774, appel au combat; par extension, 1707, le combat lui-même.

Serena 2689, le serein.

Serena 4045, sirène.

Serra 7204, colline.

* *Sesmar* 7795, fixer, attacher?

Si 6205, un *si*, une condition.

* *Sibra* 4297, bête sauvage?

Signar 1064, faire signe, ordonner par un signe.

* *Simbru* 3685, drap isembrun, voy. p. 343, n. 1.

Sinz 1143, signe. R. V, 226, *seing*.

Sizor 6071, pour *suzor*, sueur, comme *rimor* pour *rumor*, Lb. 138, 67.

Sobrecot 7466, surcot.

Soc 2557, souche, billot de bois.

* *Somenso*? (voy. la note) 1135, doute, crainte.

Somnillos 2995, endormi.

Somrire 273, sourire.

Sopar 989, 941, souper.

Soplegar 5852, s'incliner.

Sorcebre 401, (*sic* dans le ms., mais il faut probablement *soisebre*, R. VI, 6) imaginer.

* *Sotillanza* 4644, subtilité.

Sotol 540, pavement ou plancher de l'étage inférieur.

Sout, des. 2327, *sopte* 6404, aussitôt.

Suc 1267, sommet de la tête. Diez I, 149, *cucuzza*.

Suffrens 1176, 1178, état d'un mari trompé. R. II, 432 *a*, et IV, 286 *a*.

Sus, vai s. 4489, lève-toi. — *S. en la kalenda* 3265, haut dans (près de) la calende.

—

Tals, ben es t. que 39, [elle] est bien capable de... — *T.* explétif dans *t. mul* 7221, 7261. — *De t. n'i ac...* 447, il y eut tels qui. — *Per t. que* 7256, 7396, 7798, pour que.

Tapitz 381, tapis.

Taular 6480, jouer au jeu de tables, « utrumque ludum ordinare » Don. pr., p. 33; ce sens manque à R. V, 308.

Taulier 3235, table ou tablette.

Teira 1914, le sens de « suite, série » donné par R. V, 364, (« series », Don. pr., p. 60), et que les patois ont conservé, ne convient point ici; quant au sens de « tournure, enclume », donné aussi par R., il n'est rien moins que certain.

Tempradura 387, ton auquel une corde est montée. Fragm. d'Alexandre v. 102. Ce sens manque à R. V, 317.

Temps, per t. 1084, « tempestive » Don. pr., p. 46.

Tenc 5844, teint. R. V, 343 *tenh* et *tench*.

Tenent, ad un t. 6749, immédiatement, sans interruption. Loc. fréquente en franç. par ex. Jourdain de Blayé 1765.

Tercia (3 syll.) 3117, le troisième coup de la messe, cf.

tersa mouta 2447, *ters clas* 3789.

* *Teula* 6042, tuile; ici, la pierre qui couvrait l'ouverture du passage pratiqué par Guillaume. Roch. et R. V, 359, ne connaissent que le masc. *teule*.

Teunamen 5624, d'une manière ténue; s'entend des larmes qui forment de minces filets. Roch et R. V, 359, ont *teune*.

Tirar 3358, 3367, tirer en un sens, tendre à un but, cf. *traire* 229. — 2211, rechercher?

Titol 3716, règle [d'un ordre religieux].

* *Tiure* 3472, tuf. Prov. mod., dans Honorat, *tioure*.

Tombar 605, faire la cabriole. Erec et Enide 2031.

* *Tormenta* 7470, fracas, tumulte.

Tornar, au sens actif 247, 3103, ramener à, remettre dans... Au fig. *t. sus el cap* 5590.

Torre 1256, 2697, tour.

Torrer 3372, tourrier

* *Torris loris* 3688, fêtes bruyantes?

Tors 1289, 1312, etc. tour.

Tossir 6874, tousser. — 1194, tousser pour exprimer la désapprobation; 7171, l'ennui ou l'impatience.

Tractar 2590, manier.

* *Transir, far t.* 670, transir, priver de sensibilité, donner les apparences de la mort.

* *Trasanar* 4002, partir, s'échapper. Roch. a un ex. de *transvai*.

* *Trebolocis* 7692, trouble, tumulte.

Trepar 749, jouer, folâtrer « manibus ludere », Don. pr. p. 33.

Trevar 4752, errer en un lieu, le fréquenter, le hanter; « frequentare », Don. pr. p. 33. R. V, 410, s'est complétement mépris sur le sens de ce mot.

Trics 4353, dissimulé.

Trotiers 93 *c* (aux Add. et Corr.), qui va a pied; « cursor », Don. pr. p. 48 *a*:

* *Truphairitz* 4275, trompeuse, railleuse R. V, 437, *trufaire*.

Tu empl. comme rég. 1172. R. V, 437.

* *Tuis e buis* 7207, tohubohu, tumulte.

* *Turtar* 7879, 7958, se heurter. R. V, 383, a *torta*, « poussée, secousse ».

—

Uc 7207, cri. appel; « clamor sine verbis », Don. pr. p. 57.

Ues (*opus*, anc. franç. *oes*, ou *usus*?) *per lur u.* 7327, pour leur compte,

* *Uesadura* 937, usage, familiarité.

Uesar 578, 729, 7856 user, employer.

Ufana 191, vanité, gloriole.

Uferta 1448, offrande.

* *Uisset* 673, huis, porte.

* *Undat* 1591, ondulé, bouclé, (en parlant des cheveux); le v. est cité par R. II, 515, sous *cresp*.

—

Vanar [*si*] 5757, 7708, 7759, 7782, se vanter, promettre en présence de témoins [de faire une chose]. — *Vanat* 5040, chose qu'on a promis de faire.

Vas 3478, faible; *vain* au même sens. Rom. de la Rose 1804.

Vassals 4188, jeune homme, bachelier.

Vencer 1119, vaincre, dépasser. *Vaincre* au même sens, Amadas 6382.

Verdiers 5904, verdure, rameaux couverts de feuilles. Ce sens manque à R. V, 513.

Vertutz 2314, relique. R. V, 515 *b*.

Vestimenta 412, 3416, vêtement.

Vetz, 5431-2, défense. R. V, 474 *b*.

* *Vilalesa* (pour *vilanesa*?) 4228, vilenie.

* *Vinet* 3708, vin.

* *Viuladura* 7472, air de viole.

Vius vif, *tro el viu* 2684, jusqu'au vif.

Voibre 4680, paraît être identique, au moins pour le sens, à *vezoig*, bêche, donné par Roch. et R. V, 539.

Vouta 5229, 6726, ruse. R. V, 569 *b*.

ADDITIONS ET CORRECTIONS [1]

P. XXVII, A ces témoignages sur Marcabrun on en peut ajouter deux : le premier est celui d'un contemporain, Uc Catola, auteur d'une tenson dont le premier vers est celui-ci :

Amics Marcabrus, car digam [2]

le second est celui de G. de l'Olivier, d'Arles (*Denkm* 27, 24).

P. XXXVIII, l. 7, à partir du bas, *la*, l. *le*.

V. 10, *Dominni*, lisez *dominim*.
24, *trai*, l. *trais*.
28, *platz*, l. *plaz*.

1 On remarquera que les corrections sont très nombreuses pour les quatre premières feuilles. Je dois à cet égard une explication au lecteur. J'avais eu, en décembre 1862, très peu de temps pour exécuter ma copie ; et l'impression commencée je ne tardai pas à m'apercevoir qu'une nouvelle collation du texte était indispensable. Je sollicitai, par l'entremise de M. le Ministre d'Etat, le prêt du manuscrit : M. le Maire de Carcassonne me fit longtemps attendre une réponse négative. Il me fallut donc retourner à Carcassonne, mais j'avais dû faire tirer les quatre premières feuilles, de sorte que les fautes qu'un nouvel examen du ms. m'y a fait découvrir n'ont pu être corrigées que par un *errata*.

2 Cette pièce et une autre du même troubadour n'existent que dans le célèbre ms. XVII. F. 6 de la Bibl. Estense, naguère conservé à Modène, mais qui en est sorti avec le duc, et dont on a perdu la trace (voy. Herrig's Archiv. XXXV, 99). La copie partielle que Sainte-Palaye a fait faire de ce ms. (qu'il désigne par la lettre K) ne contient malheureusement que le premier vers de chacune des deux pièces d'Uc Catola ; toutefois nous en possédons, du même Sainte-Palaye, une sorte de traduction (Bibl. imp. Moreau, 1586, fol. 23) qui a servi à Millot (*Histoire litt. des Troub.* III, 414).

V. 39, *que*, l. *qu'e*.
40, *Sapes gardar razo*, l. *Sap esgardar razon*.
91, *tuit*, l. *tut*.
Après le v. 93 ajoutez :
a *.L. saumiers nos an ops,*
b *E ja negus non sia clops* ;
c *Non vol negus trotiers i an.*
Le correspondant du troisième vers manque.
98, *tarjatz*, l. *tarzatz*.
121, *ennemix*. l. *enemix*.
132, *senher*, l. *sener*.
144, *aparella*, l. *aparell*[*a*].
145, *parell*[*a*], l. *parella*.
153, *bel*, l. *bels*.
160, *nulz*, l. *nuilz*.
184, *L'endema*, l. *L'endeman*.
201, *Cascun*, l. *Cascus*.
206, *et*, l. *e*.
208, *pons*, l. *poms*.
211, *ot*, l. *ac*.
273, *Adonc la*, l. *Adoncs li*.
274, *senher*, l. *sener*.
277, *platz*, l. *plas*.
292, *attendon*, l. *atendon*.
313, *commensan*, l. *comensan*.
314, *instrumen*, l. *estrumen*
315, *et*, l. *e*.
Après le v. 320, ajoutez ce vers :

Emenda n'ac, el eis la pres.

336, *abbat*, l. *abat*.
337, *jorn*, l. *jornz*.
338, *prendron*, l. *prendon*.
366, *ame*[*ne*], l. *ame*.
373, *lettras*, l. *letras*.
381, *luncals*, l. *bancals*.
382, sic ; il faut pour la mesure supprimer *e*.
383, *deneirs*, l. *deneir*.
388, *borz es es tan*, l. *borzes estan*.
399, *civada*, l. *sivada*.

V. 402, *canela*, l. *canella*.
412, *pareils*, l. *pareilz*.
426, *un*, l. *un'*.
440, *cest*, l. *cist*.
485, *tut* l. *tuit*.
490, *palais*, l. *palai*.
499, *joglars*, l. *juglars*.
515, *posca ni manjar deia*, l. *manjar posca ni deia*.
517, *A quelque*, l. *Aquel que*.
Après le v. 542 ajoutez :
a *Noil fo vejaire que ren valla*,
b *Anz dis per nien si trebailla*
c *Tot' autra domna d'esser bela*
d *Lai on es cesta damaisella*.
563, la mention du fol. doit être reportée en regard du v. 573.
565, il est clair que *baizar* est pour *baissar* ; *estreiner* pourrai aussi être une mauvaise leçon au lieu d'*esteiner*.
572, *sol*, l. *so*.
579, *Pois leven hom*[*e*], l. *Pois*[*sas*] *levet hom*.
602, *al*, l. *ab*.
628, *de* n'est pas clair; M. Bartsch qui cite ce passage, *Germania* II, 454 (1857), corrige *e*.
631, *quan*, l. *can*.
635, *comte*, l. *comte*[*t*].
638, *L'un*, l. *L'us*.
644, *Sic*, la rime indique qu'il faut corriger *Davis*.
682, *grazits*, l. *grazitz*.
689, *istoria*, l. *estoria*.
716, *quei*, l. *que i*.
722, *Els*, l. [*P*]*els* ; le ms. a *Bels*.
761, *Reis e dux e clers*, l. *E reis e dux, clers*.
834, *respon*, l. *respont*.
859, *al*, l. *al*[*s*] ; — *elas*, l. *ellas*.
875, *Dis* : « *Es*, l. *Dises*.
879, *Non*, l. *Nom*.
891, *Aï*, l. *Ai* ; — *mal*, l. *mala*.
908, *Fa viespras*, l. *Fai vespras*.
918, *Quan us*, l. *Quandis*.
920, *tan* l. *tant*.
211, Supprimez la pontuation à la fin du vers.

V. 948, *tuit*, l. *tut*.
1014, *abora*, l. *abhora*.
1026, *l'en fara delieg*, l. *levara del lieg*.
1036, *Lass! et*, l. *Lasset!*
1055, *Quan*, l. *Quant*.
1108, *desposa*, l. *d'esposa*.
1111, *malvatz*, l. *malvaz*.
1133, *gens*, l. *geus* (voy. la note).
1138, *veiran hom*[*s*], l. *veiria hom*.
1144, *el*. l. *el*[*s*].
1162, *aquil*, l. *aquel*.
1174, *Que ser*, l. *Qu'eser*.
1181, *tot*, l. *tot'*.
1225, *Aisom*, l. *Aiso*.
1228, *apellat*, l. *apellat*.
1235, *car*, l. *cars*.
1251, *Al*, l. *Ab*.
1263, Supprimez une fois *es*; — *tratoz*, l. *trastoz*.
1265, *a*, l. *ap*.
1283, *meillers*, l. *miellers*.
1306, *autramen*, ms *autramens*.
1317, *eis*, l. *ieis*.
1320, *non*, ms. *nom*.
1336, *luecs*, ms. *luescs*.
1342, la rime indique qu'il faut corriger *vetz*.
1347, *cui mais*, l. *c'uimais*.
1356, *fol*, l. *sol*.
1361, *e*, l. *et*.
1394, *Com*, l. *C'om*.
1416, *pass*[*a*]*r*. l. *paisser*.
1431, *davans*, l. *davan*.
1434, *Hon*, l. *Hom*.
1442, *lai*, l. *la i*.
1470, *lanies*, l. *laines*.
1485, *Dans*, l. *Daus*.
1494, *er*[*a*], l. *ero*.
1504, [*lai*] *la menava*, l. *i amenuva*.
1523, *lui*, l. *l'ui*.
1576, Supprimez *et*
1580, *Que*, l. *Ques*.

V. 1583, *e*, l. *el*.
1584, *Que* l. *Qui*.
1602, *Que*, l. *Quo*.
1618, *brases*, l. *brazes*.
1627, Placez une virgule après *voulis*.
1628, *fo*, l. *fon*.
1633, *si*. l. *sis*.
1635, *meilz*, l. *mieilz*.
1636, *maistre*, l. *maïstre*.
1649, *duc*, l. *ducs*.
1655, *angles*, l. *engles*.
1658. *pot*, l. *poc*.
1661, *pueschem*, l. *puesc ben*.
1663, *tost;* l. *tot*.
1694, *tornes*, l. *torneis*.
1712, *apelar*, l. *appellar*.
1720, *Tan*, l. *Tant*.
1722, *so*, l. *zo*.
1725, *Degus*, l. *Negus*.
1803, *Us*, ms. *As*.
1842. *no*, l. *non*.
1856, *non*, l. *no i*.
1870, *aquists*, l. *aquist*.
1896, *lo*, l. *le*.
1909, *perdos*, l. *perdons*.
1912, Reportez le » après *merces*.
1915, *E issirnida*, l. *Eissirnida*.
1918, *gen*, l. *gent*.
1925, *En*, l. *Em*.
1929, *noirit*, l. *noiri*.
1976, *Cil*, l. *Cist*.
2109, *Aves*, l. *Aures*.
2140, *non*, l. *no*.
2195. *ensug*, l. *ensug'*.
2201, *vert* paraît devoir être corrigé en *vair*.
2309, *emuda*, l. *e muda*.
2497, *primetenre*, l. *prim e tenre*.
2541, *la*, l. *l'a*.
2633, *si*, l. *s[a]i*.
2644, *trobal disnat* , l. *trobal disnart*.

V. 2674, *s'i* l. *si*.

2784, *no*[*m*], l. *no*.

3110, On pourrait corriger *Mais* [*que*], ou [*quan*].

3313, Mettez un point à la fin du vers.

3781, *Le capellans e*, l. *Le capellans ; el*.

4126, la fin du vers est *intra s'en*.

4177, mettez point et virgule à la fin du vers.

4232, mettez un point d'interrogation à la fin du vers.

4389, supprimez la virgule qui termine le vers.

5402, *donas*, je pense qu'il faut corriger *don*[*c*]*as*.

5560, *Mi*, l. *mi*.

5621, *l'acochon*, l. *la cochon*.

5645, *ostal*, l. *estal*[*s*].

6146, *lui*, l. *l'ui*.

6155, *donz*, il faut probablement corriger *sonz*.

6881, ce vers doit être restitué ainsi :

Ben volgran c'aitan [*fos*] *pres Mais*.

Le sens est : « Elles voudraient bien que Mai fût aussi près de Noël que l'est Janvier » ; on était à la St-André (voy. v. 6658), on n'aurait donc eu qu'un mois à attendre au lieu de cinq.

7221, supprimez *m'*.

7451, supprimez la virgule.

7497, il me semble qu'il faudrait substituer *intron* à *calon*.

7507, *daus surra*, l. *d'Aussura*, conformément à la traduction p. 390). *Aussura* est la forme prov. d'Auxerre; voy. C. Alb. 1615.

7880, *al*, l. *ab*.

7901, il faudrait *de* au lieu de *a*.

8028, supprimez le point.

8042, *leis* est un faute du ms., il faudrait *el*.

8061, les vers 8064-7 montrent bien que le vicomte de Melun fut vaincu et le sire de Cardaillac vainqueur ; il faut donc corriger au v. 8064 *lo vescomte* et au v. 8063 *le sener*.

8075, *masautas*, l. *m'asautas*.

8087, le total des vers de *Flamenca* s'élèverait à 8095, en y comprenant les huit vers ajoutés dans ces *Additions*, mais il en faut retrancher cinq comptés en trop à la p. 29. Le poëme contient donc dans son état présent 8090 vers.

P. 246, note sur 372; au v. 6437 *amariu* est pour *amarian*.

284, ajoutez à la note 1 : « Ce texte de *Flamenca* se rapporte évidemment au passage de l'Adriatique par César, fait que les *Commentaires* passent sous silence, mais sur lequel on peut voir Suétone, vie de César, c. 58, Florus, IV ,2; Lucain, V, 560 seq., etc. »

300, note 1, *nonne*, l. *none*.

303, ligne 5, *son maître*, l. *sa maîtresse*.

305, note 1, ligne 4, supprimez le premier *à*.

P. 343, note 3. Je pense maintenant que *bon homme* est employé ici au sens qu'il avait chez les Cathares. Ce qui me le fait croire, c'est qu'il est dit plus loin (v. 3822) : « Frère Guillaume se fait patarin », (et non « se fait moine », ainsi que j'ai traduit à tort p. 346. On sait que parmi les Cathares les *bons hommes* ou *parfaits* étaient ceux qui ayant reçu le *consolamentum*, s'astreignaient aux pratiques rigoureuses d'une vie toute ascétique. Ils portaient ordinairement des vêtements, noirs et c'est par là sans doute que Guillaume faisait l'effet d'un « bon homme » ou d'un patarin. (Voy. sur les *Parfaits* C. Schmidt, *Hist. de la secte des Cathares ou Albigeois*, II, 90 - 8.)

Béziers, Typographie J. Delpech.